

L'HOMME SURNUMÉRAIRE

PATRICE JEAN



rue fromentin

« Si j'y suis vaincu, il n'y aura d'humilié qu'un être que nul n'a jamais vu d'un œil favorable ; si c'est tué, il n'y aura de mort qu'un être disposé à mourir. Je ne causerai aucun tort à mes amis, n'en ayant pas comme pleurer ; ni aucun préjudice au monde, n'y possédant rien. Je ne fais dans ce monde qu'occuper une place qui pourra être mieux remplie quand je l'aurai laissée vacante. »

Comme il vous plaira, I, 2.

Shakespeare

« Je prévois que, dans les prochaines années, l'art devra se débarrasser de la science et se retourner contre elle – c'est un affrontement qui doit avoir lieu tôt ou tard. Une bataille ouverte où chaque partie aura parfaitement conscience de ses motivations. »

Journal. 1961. Gombrowicz



OceanofPDF.com

Chapitre I

L'Homme surnuméraire (1)

Elle aurait préféré qu'il soit en retard. Maintenant, la honte s'infiltrait en elle comme un venin. Serge Le Chenadec souriait : « Les enfants, dit-il en montrant des tickets de couleur orange, j'ai réussi à trouver quatre places pour le cirque Zavatta. » Puis il ajouta, fier de lui : « À demi-tarif ! Et super bien placées ! » Aucun remerciement n'accompagna la nouvelle. Lison haussa les épaules ; Kilian leva les yeux au ciel en soufflant : « Ouah, super ! » Claire Le Chenadec n'avait jamais tant haï son mari qu'en cet instant ; elle se retenait de pleurer. Elle avait passé l'après-midi à discuter avec un couple d'étrangers, un Américain et une Allemande (Andrew et Katrine), dont la fille suivait, comme Lison et Kilian, des cours de kitesurf au *beach club* de La Baule. Andrew portait une chemisette rose Lacoste et un pantalon de toile blanc ; il était assis sur un transat, à côté de son épouse, une belle femme vêtue d'un jean et d'un T-shirt bleu ciel. Des amis parisiens leur avaient prêté une vaste maison de famille, de trois étages, au milieu des pins, à cent mètres de la plage. Lui enseignait l'économie à l'université de Cardiff ; elle s'occupait d'un centre linguistique pour adultes. La vie, cet après-midi-là, avait ressemblé à ce qu'elle aurait aimé qu'elle soit : une aimable promenade en la compagnie d'intellectuels souriants, cultivés, préoccupés par les droits de l'homme, le sort du monde, sans oublier l'avenir professionnel de leurs enfants. C'est avec un regard bienveillant quelle avait observé l'amitié naissante entre Kilian, Lison et Véronika, reflet, pensait-elle, de ce qu'elle vivait, à la terrasse ombragée du

beach club, avec Andrew et Katrine, alors qu'une discrète musique jazzy se mélangeait aux cris des baigneurs. Serge avait surgi, billets en main, au moment où Andrew confiait sa joie d'écouter, le soir même, trois concertos pour hautbois de Telemann, à la chapelle Sainte-Anne. Elle aurait dû quitter le club avant que n'arrive son époux et l'attendre ailleurs, loin de ses nouveaux amis. Le courage lui avait manqué, elle se sentait si bien, en cette fin d'après-midi, avec ces « belles personnes » (ainsi quelle les désignera à son amie Anne-Cécile, de retour à Paris). Elle s'était rassurée en se rappelant qu'après tout, Serge avait fait des études : elle le présenterait rapidement, avant de s'en aller au plus vite. Elle n'avait pas imaginé que son époux interromprait une conversation sur Telemann avec le clown Zavatta. Andrew fit semblant de s'intéresser au cirque ; Serge répondit avec passion – sans faire semblant.

À partir de ce jour, et pour la suite des vacances, une atmosphère toxique se répandit dans l'appartement que la famille Le Chenadec louait, comme chaque été, à Pornichet. Seul Kilian accompagna son père au cirque Zavatta. Son père crut qu'il avait, au moins, réussi à faire plaisir à son fils. Or, il s'aperçut, les jours suivants, que Kilian ne cessait de railler les numéros « pourris des clowns » et de s'indigner des « conditions de vie des animaux, soumis à une torture permanente dans le but d'amuser les mômes ». Les moqueries qui, autrefois, soudaient la famille, dorénavant la divisaient. L'an passé encore, Kilian et Lison se réjouissaient des vacheries que leur père lançait, à la plage, à propos d'un couple de retraités dont la partie mâle, sans pudeur aucune, ôtait, le soir, avant de s'en aller, son maillot de bain, pour revêtir un caleçon : les fesses flétries du vieil homme fournissant à Serge l'occasion d'amuser ses enfants grâce à d'amples descriptions satiriques de la chose. Cette fois, ce fut lui, le père, qui devint l'objet des lazzis et des quolibets : ne portait-il pas un slip de bain, oui, pas

un caleçon, ni un boxer, mais un simple slip noir ? Ce trait méritait qu'il expie son forfait : on le lui fit bien voir.

Claire continuait de fréquenter le *beach club* ; mais que Serge vînt la chercher, elle et ses enfants, il n'en était plus question. Elle se débrouillerait, voilà ce qu'elle lui avait dit. Il n'avait rien répondu, comme s'il avait été vraiment coupable d'une ignominie. Pendant que son épouse passait des après-midis mondains à La Baule, il se promenait, à vélo, sur les petites routes de la côte Atlantique ; ou bien il restait seul à l'appartement, sur le balcon, à lire des romans policiers.

Pourquoi avait-elle épousé cet homme si commun, si décevant ? Elle ne se souvenait plus de ce qui l'avait attirée chez Serge. Ou plutôt si, elle revoyait l'homme encore jeune qui lui écrivait tous les jours des lettres d'amour. Elle l'avait rencontré chez une amie et, le jour même, il l'avait embrassée, à trois heures du matin, sur le trottoir. Dès le lendemain, elle l'avait appelé pour lui dire que le baiser ne signifiait rien, elle était fatiguée, presque ivre, elle n'avait pas su ce qu'elle faisait. Elle regrettait. Serge avait répondu qu'il comprenait, il lui demandait simplement de lui laisser une chance, il désirait la connaître davantage. Elle avait accepté : comment faire autrement, après l'affront quelle venait de lui infliger ? Bérengère, son amie de toujours, lui avait reproché sa faiblesse : « Laisse donc tomber cet idiot, tu ne lui dois rien ! C'est pas parce que vous avez échangé un baiser que tu t'es engagée à sortir avec lui ! Il a profité de toi, c'est tout : on n'embrasse pas une femme qui a bu ! C'est dégueulasse. » Elle avait même conseillé d'appeler les flics. À l'époque, cela lui avait paru excessif ; Bérengère, pensa-t-elle, est jalouse de mon succès. C'est une preuve d'amitié, mais je ne peux tout de même pas vivre comme une bonne sœur pour lui faire plaisir. Comme elle avait été bête ! Elle découvrait, presque vingt ans plus tard, la clairvoyance de son amie.

Le retour à Bagneux, au milieu du mois d'août, tempéra la colère de Claire : elle reprit son poste au rectorat de Versailles, et Serge repartit s'occuper de l'agence immobilière qu'il avait créée, à Clamait, avec Michel Chauvin trois ans plus tôt. L'aliénation par le travail, en déliant les individus de leurs préoccupations personnelles, sauve ces derniers du vide et de la médiocrité contemplée, médiocrité qui acculerait beaucoup d'entre eux à la dépression et au suicide. Les tensions avec sa chef de service, M^{me} Rivalin, détournèrent Claire du projet envisagé pendant l'été de quitter son mari. Elle s'était glissée dans ses habitudes, ses sorties entre copines le samedi après-midi et son cours de stretching du vendredi soir. Surtout, elle ne voyait plus ses amis rencontrés à La Baule et, dès lors, n'évaluait plus Serge à l'aune d'une réussite financière, mondaine et conjugale qui l'anéantissait. Les conversations avec Bérengère et Nathalie confirmaient la supériorité de l'épouse sur l'époux. C'était, à les en croire, d'une évidence absolue : elle était belle, brillante, aimante, elle faisait tout le boulot à la maison ; lui était lourd, égoïste et paresseux. De pizzeria en pizzeria l'analyse s'étoffait, sans que la thèse principale n'évolue d'un millimètre : Serge ne méritait pas la femme remarquable qu'il avait épousée. Cette dernière en était bien d'accord, elle baissait la tête comme une victime expiatoire, renonçant à la vie éblouissante qui l'attendait, pour ne pas traumatiser, par un divorce, Kilian et Lison. En ces instants-là de la controverse, en général à l'heure de la mousse au chocolat, Bérengère admirait tant son amie que s'il n'avait tenu qu'à elle, Claire Le Chenadec eût été canonisée sur-le-champ.

Il n'en alla pas de même pour Serge. Dix ans plus tôt, lors d'un match de foot avec des copains (« les gros lourds », selon Bérengère), il s'était fait un claquage à la cuisse. Cependant, il ne ressentit d'abord aucune douleur. Trois jours après, alors qu'il visitait un T3 en compagnie d'un jeune couple,

une brûlure insupportable le conduisit à écourter, contre son habitude, la présentation de l'appartement. Dès qu'il fut seul, il baissa son pantalon : une tache bleu et noir recouvrait la face interne de la cuisse droite. Le médecin l'envoya aux urgences. Un traitement lourd en médicaments et en rééducation parvint à effacer l'ecchymose. Les lésions de l'âme, comme les contusions corporelles, n'apparaissent souvent que plusieurs jours après le coup subi. Lorsqu'il mit le contact à sa voiture, le lundi matin, pour se rendre à son bureau, il ressentit un haut-le-cœur : le cuir noir antidérapant du volant collait à ses mains ; la nudité plane des trottoirs l'indisposait ; la concentration des automobiles, sagement rangées en épis sur le parking, l'agaçait : les choses, dans la nuit, s'étaient désintégrées, elles gisaient, inertes et froides, dans un monde indifférent. Le sourire de Françoise, la secrétaire de l'agence immobilière, loin d'être un signe de bienvenue, n'était plus qu'une déformation de la bouche, découvrant les gencives et les dents d'une femme de quarante-six ans. Il eut beaucoup de mal à assurer la consultation des dossiers qui s'étaient entassés, depuis quatre semaines, près de l'ordinateur.

À dix-sept heures, il s'attarda au café-tabac des Deux As pour la première fois depuis qu'il louait, avec Michel, les locaux de l'agence du Casino. Il commanda une bière et gratta, sans succès, un Super Bingo. La veille, Lison lui avait demandé, sur un ton de reproche, s'il comptait, un jour, se mettre au régime ; puis, elle et son frère avaient pouffé de rire en le comparant à un personnage d'une série américaine – Malcolm ? Francis ? Il n'avait pas retenu le nom – qu'ils regardaient le jeudi soir. Leur mère ne s'était opposée que mollement à l'analogie assurément peu flatteuse : « Vous exagérez, votre père n'est pas si gras. » Il se souvint, assis sur la banquette rouge brique, du jour de la naissance de Lison, seize ans plus tôt : dans le couloir de la maternité, secoué par une émotion métaphysique, il

n'avait pu retenir ses larmes, comme si la réalité le débordait de toutes parts. L'aventure terrestre avait pris la forme de la faiblesse miraculeuse d'un nourrisson espérant tout d'un père et d'une mère scellés à jamais par son apparition. Et aujourd'hui, cette enfant se moquait de lui, sans compassion, avec la dureté de celle qui se pense au-dessus des autres, loin des taquineries d'autrefois, des tendres chatouillements d'une fille pour son père. En face de lui, un long miroir renvoyait aux clients leurs silhouettes attablées devant un café, une pression, un journal déplié (*L'Équipe* ou *Le Parisien*). À sa gauche, un vieil homme baissait la tête, presque endormi devant son verre ; à sa droite, un type gominé, aux yeux vitreux et à la moustache épaisse, remplissait les cases d'une grille de mots croisés. Il se vit au milieu d'eux, le nœud de cravate dénoué, le regard éteint, le front élargi par une calvitie conquérante. Il avait grossi, c'est sûr : debout, un pan de chemise s'échappait de son pantalon, comme chassé par la pression de l'abdomen. Un touriste pénétrant par hasard dans le bar tabac ne l'aurait pas isolé des autres clients trompant leur désœuvrement au sein des cliquetis, des clameurs, des voix enrouées et des commandes qui composent la rumeur, partout la même, de ce genre d'établissement.

Que se passait-il ? Depuis qu'il avait rencontré Claire, deux ans avant la naissance de Lison, l'existence, sans le combler, l'avait préservé du sentiment de *n'être pas à sa place*. Il avait enfilé le costume du mari, puis celui de père de famille, avec l'idée qu'il entrait dans la vie, le sérieux de la vie. C'en avait été fini des angoisses de l'adolescence, des interrogations sur son avenir. À l'époque de son redoublement, en licence de droit administratif, des doutes l'avaient un temps assailli : et s'il s'était trompé dans le choix de ses études ? S'intéressait-il *vraiment* au droit ? Et la vie qu'on lui promettait, convenait-elle à ses aspirations les plus profondes ? Devait-il se marier ? Avoir des enfants ? Sa mère l'avait rassuré (c'est le

rôle des mères de réconforter les fils sur l'importance de la famille) : quand il rencontrerait la femme de sa vie, ses doutes, avait-elle dit, seraient balayés, rejetés dans les placards de l'immatunité, avec la peur du noir, avec les doudous et avec les totottes qu'il suçait dans son youpala, en pleurant sa haine du monde, la couche souillée. Et comme elle avait eu raison ! Certes, avant la gravité du mariage, il y avait eu les semaines de folie avec Claire ! La première nuit d'amour, les vacances en Sicile (sous une petite tente, mais qu'importe !), les week-ends ensemble et, surtout, l'assurance de n'avoir plus à subir des périodes de vacuité sexuelle. Vraiment, le mariage arrangeait tout : plus de solitude, fornication à volonté, respectabilité, approbation maternelle, sentiment d'être un homme. Après la naissance des enfants, le rythme des coïts avait diminué, mais c'était ça, pensait-il, le sérieux de l'existence, on apprenait à maîtriser ses désirs : éduquer un enfant, lui assurer un avenir, c'était tout de même plus beau et plus grave que de se livrer, à minuit, sans faire de bruit, à des galipettes sous les draps, en s'emboîtant l'un dans l'autre. Et de toute façon, qui était-il, lui, pour remettre en cause ce que tous les hommes respectaient depuis des millénaires ? C'était ça, l'aventure humaine : se marier, fonder une famille, s'en occuper, travailler pour gagner de l'argent, regarder ses enfants grandir, les aider à réciter leurs leçons... Tout l'emplissait du sentiment qu'on retire, au soir d'une journée, d'une année, d'une vie, quand on contemple avec sérénité le travail accompli.

Que se passait-il ? Il déposa une pièce de deux euros dans la coupelle rouge, avant de quitter le café-tabac des Deux As. Il marcha le long du boulevard De Gaulle, puis s'assit sur un banc. Que se passait-il ? Une affiche publicitaire exaltant les maisons Phoenix, de l'autre côté de l'avenue, représentait une famille sur un canapé : le père lisait un grand livre d'images à sa fille, assise sur ses genoux ; et un petit garçon, à côté,

soutenait l'autre partie du volume, blotti contre sa mère. Ils souriaient tous, l'image respirait la joie d'être ensemble. Un esprit chagrin aurait pu critiquer le kitsch d'un bonheur factice. Mais non ! C'était ce qu'il avait vécu ! Il n'avait pas rêvé, il avait connu ces instants de plénitude familiale ! Que s'était-il passé ? On ne souriait plus avec lui, mais contre lui. Oh, il le savait, tout n'avait pas été parfait. Kilian avait été un enfant difficile, Lison une adolescente tourmentée, Claire une épouse fatiguée. Mais on se serrait les coudes, on faisait front ensemble. Dorénavant, si on le tolérait comme une source financière, on l'excluait des connivences intimes. Dans de nombreuses familles, les adolescents, à un stade de leur développement, n'éprouvent plus d'admiration pour leurs parents, ils ne voient que la médiocrité d'une vie qui, croient-ils, s'enlise dans un conformisme qu'il leur tarde de quitter. Mais les époux opposent à la révolte une solidarité sans faille. Claire, elle, se joignait à ses enfants pour déprécier son mari. Même son engagement ponctuel dans le parti des Verts ne lui avait attiré que des sarcasmes : Kilian l'imaginait, en s'étranglant de rire, en train de démonter un McDo avec José Bové, lui qui, à en croire son fils, avait une telle peur des gendarmes qu'il ne dépassait jamais les limites de vitesse. Et pourtant, il avait pris sa carte au parti écologiste en pensant à l'avenir de ses enfants : il espérait qu'ils vivraient dans un monde que la technique et la modernité n'auraient pas dénaturé. « Peut-être, se disait-il, que j'ai la tête trop près du bonnet ? Je ne suis pas le premier à supporter un passage difficile au sein d'une famille, tout va passer et rentrer dans l'ordre. » Ces mantras le soulageaient quelques secondes ; ensuite, il s'effondrait à nouveau. Il y avait trop longtemps que le sens de sa vie dépendait d'un schème pyramidal où il figurait la base, celle qui supportait l'élan de l'édifice vers le ciel. En niant sa place essentielle dans l'organisation de la famille, on lui avait tiré en plein cœur, sans autre revolver que le mépris. Il n'était plus un père de

famille, mais un simple domestique œuvrant à la satisfaction matérielle des occupants, plus ou moins hostiles, de l'appartement balnéolais. Il aimait encore sa femme et ses enfants, mais de loin, dans le flou, machinalement, par réflexe, par habitude : non, il ne les aimait plus. Plus vraiment. Il ne s'aimait pas davantage. Le ressort était brisé. Sa vie sans objet.

Les jours défilèrent, sans aspérité, comme ces kilomètres d'autoroute qu'on laisse derrière soi, dans un état voisin de la somnolence. Ni Claire, ni ses enfants ne prirent conscience de l'état neurasthénique de Serge, pour la simple raison qu'ils ne s'intéressaient pas du tout à lui. Le soir, pendant le dîner, il ne participait pas à la conversation, se contentant de brèves réponses aux questions qu'on lui posait par inadvertance. On remarqua davantage son aboulie à l'agence immobilière ; cependant, les trois employés, en position subalterne, n'osèrent pas l'interroger plus avant car, ainsi que le résuma Nicole Berthelot pour clore un colloque à ce sujet, « c'est pas nos oignons ». La nuit, Serge demeurait des heures entières les yeux ouverts, dans l'obscurité. Parfois, il se levait pour fumer une cigarette sur le balcon ; presque tous les appartements alentour étaient éteints. L'assoupissement universel le réconfortait. Le réveil de la ville l'effrayait, comme si les lumières qui s'allumaient petit à petit eussent été les yeux de bêtes féroces qui afflueraient bientôt dans les rues.

Il s'enfonçait par degrés dans des sables mouvants, sans que nul ne s'en inquiète. Autrefois, on lui reprochait sa gaieté déplacée, ses blagues de représentant de commerce, son manque de discrétion. Ses enfants, désormais, l'accusaient, derrière son dos, d'être sans relief, morose, pas drôle : « Il est vraiment chiant, se lamentait Lison. Il ne dit jamais rien... Même le prof de maths est plus fin que lui. » Sa mère prenait alors un air accablé : « Je sais bien, ma chérie... Mais, que veux-tu, c'est ton père... » Alors sa fille se réfugiait dans sa chambre, en se jurant de ne pas tomber

dans le piège dans lequel sa génitrice bousillait sa vie. Elle ne se marierait jamais, songeait-elle en écoutant Stromae sur un iPod, étendue au milieu de son lit ; elle rencontrerait un mec qui la comprendrait, un peu artiste, drôle, rebelle et fidèle. Il ressemblerait à Robert Pattinson, ou au frère de son amie Vanessa, avec qui elle avait passé un après-midi à la Foire du Trône, avant l'été. Ces jeunes hommes, assurément, se distinguaient de la masse commune des mâles de l'espèce humaine, dont Serge Le Chenadec représentait un regrettable exemplaire. De toute façon, l'époque avait changé : les garçons d'aujourd'hui, pensait-elle, étaient beaucoup plus civilisés que les hommes d'hier, moins conformistes, plus ouverts, et même plus beaux. La génération de sa mère n'avait pas eu de chance, confrontée qu'elle fut à un stade moins avancé de l'évolution masculine.

Claire, à la fin du mois de septembre, reçut une lettre d'Andrew et Katrine Johnson, invitant toute la famille Le Chenadec à Cardiff pour fêter ensemble la nouvelle année. Un post-scriptum annonçait que leur fille passerait une semaine de vacances, en octobre, en région parisienne ; et, à l'intérieur d'une parenthèse, ils sollicitaient, d'une façon détournée, un pied-à-terre pour leur fille : « Ne connaissiez-vous pas un endroit pas trop cher où Véronika pourrait se loger ? » Serge excipa d'une peur de l'avion pour décliner le séjour gallois ; en réalité, son éviction bauloise de l'été ne lui laissait pas le choix de venir. Sa femme en profita pour hypocritement insister : « T'es vraiment impayable ! Des amis délicieux nous invitent, tous frais payés, dans une belle ville anglaise, et toi, ça ne t'intéresse pas ! Tu pourrais faire un effort, quand même ! » Les enfants n'étaient pas en reste pour s'ébaubir de l'incuriosité de leur père, tant et si bien qu'il avança, timidement, que, peut-être, à l'occasion, il pourrait vaincre sa phobie des vols aériens. On révisa alors la nature des discours : « Écoute, t'as pas envie d'y aller, c'est pas la peine de jouer à celui qui fait un effort... Moi, j'aurais

aimé que tu sois enthousiaste dès le départ. Maintenant, ce n'est plus l'heure... J'irai avec les enfants, un point c'est tout. » Le propos, certains jours, s'articulait en de plus douces mélodies, presque tendres : « Je sais bien, chéri, que tu es fatigué en ce moment... Je ne vais pas te demander de monter dans un avion, la peur au ventre... Cela te fera du bien de te reposer, d'être tout seul à Bagneux, de voir tes amis... » Bientôt, on ne se priva pas de parler, devant lui, des promenades et des visites qu'on se réjouissait de faire à Cardiff. Le guide Michelin trônait sur la table basse de la salle à manger, enté de post-it colorés.

Il n'eut pas son mot à dire : Véronika, bien sûr, dormirait dans la chambre d'amis, tout le temps qu'elle le souhaiterait. Que ses amis de Cardiff se fussent adressés à Claire pour l'obtention d'un conseil hôtelier l'emplissait de fierté et d'une joie profonde. Et son bonheur redoublait d'accueillir leur fille chez elle, « *sans aucune contrepartie* » (pour reprendre la maladroite expression de la lettre qu'elle envoya en réponse aux époux Johnson). Par ce lien qui survivait à l'été, il lui semblait qu'elle accédait à une autre strate de la société, plus noble et plus élevée. Elle se surprenait à rêver que son fils et la jeune Véronika entretiendraient une amitié sincère, prélude à un mariage somptueux quelques années plus tard. Si on lui avait dit que ses fantasmes l'apparentaient à ces familles d'autrefois, sacrifiant à l'argent et à la propriété foncière le bonheur conjugal de leurs enfants, elle aurait vivement protesté : Kilian ferait bien ce qu'il voulait, elle ne l'obligerait en rien à épouser la fille Johnson. D'ailleurs, ce n'était pas, pensait-elle, le beau parti qu'elle considérait en Véronika, mais la jeune fille charmante, éduquée et cultivée qui, par ses vertus, assurerait le bonheur de son fils. Elle savait ce qu'il en coûtait d'épouser un être sans qualités, ennuyeux et vain comme un dimanche

après-midi à la campagne, sous une pluie battante. Bérengère était bien d'accord.

Toute la famille, au grand complet, accueillit la jeune Galloise, un samedi du mois d'octobre, sur le quai de la gare du Nord. On crut à une méprise horaire, car les passagers descendus du train s'étaient tous fondus dans la foule parisienne sans que Véronika ne parût. Serge fut chargé de prendre les renseignements nécessaires auprès des agents compétents, mais, de cette compétence, aucun ne se réclamait et, à les écouter, la question était hors d'atteinte, comme si elle avait figuré le résultat inaccessible d'une équation à trente-six inconnues. Quand il revint du dédale administratif vers le quai de la gare, Serge eut la désagréable surprise de constater l'absence conjuguée de la jeune Britannique et de la famille Le Chenadec. Il se précipita hors de la gare : sur le trottoir, Véronika était entourée de toutes les politesses par Claire, Kilian et Lison.

« Ah, le voilà ! s'écria sa fille. Où étais-tu ? »

— J'interrogeais le personnel de la SNCF pour savoir si tous les passagers de l'Eurostar de 18 h 35 étaient descendus du train, répondit-il, essoufflé.

— Bah oui, tu vois bien, répliqua Lison, elle est là... Elle est passée au milieu d'un groupe de Gallois, c'est pourquoi on ne l'a pas aperçue. C'est tout. Aide-nous à transporter ses valises. »

La voiture, une Peugeot 508, était garée quelques rues plus loin, à un kilomètre de la gare. Lison pressait l'arrivante de questions, en marchant à ses côtés ; Serge portait deux grosses valises, et Kilian un petit sac. Véronika remercia le porteur avec un grand sourire. C'était une jolie fille, grande et longiligne, avec des cheveux châtain clair, et dont les petits seins pointaient sous un pull gris près du corps.

Il n'y avait pas que l'avion, se dit Serge, pour rallier le pays de Galles. Le train pourrait, plus plaisamment, outrepasser la Manche. Sa femme, informée de cette possibilité, se contenta de hausser les épaules : « Oh, on ne va pas revenir là-dessus. »

On installa Véronika dans ce que Claire appelait la « chambre d'amis » mais qui, lors de l'emménagement en 2001, avait d'abord été le bureau de Serge. Il travaillait tard chez lui, à l'époque, pour une société d'assurances, et sa femme avait insisté : une pièce devait lui être réservée. Les premiers mois, il s'enfermait tous les soirs de la semaine après le travail, et même le dimanche matin, dans cette salle de trois mètres carrés, la tête penchée sur les classeurs d'un vieux secrétaire offert par le père de Claire. Il aimait, au milieu de ses dossiers, lever les yeux pour contempler, sur une étagère, une photo en noir et blanc de son mariage : le couple s'embrassait, dans un parc, près d'un étang frangé de grands hêtres. Il revoyait alors cette journée magnifique, le prêtre avec ses lunettes cerclées d'argent, la ronde des amis, la grande salle du repas, l'orchestre qui jouait des airs populaires et, surtout, le regard embué de Claire, à l'église. Ensuite, il replongeait dans ses graphiques, animé d'une foi renouvelée, bien décidé à ne pas croupir dans la société d'assurances. Peu à peu, on avait ajouté des fonctions nouvelles au bureau, comme celle de recevoir, sur un canapé-lit, des amis, ou bien celle d'étendre le linge sur un séchoir. Un jour, on entassa, dans un coin, des cartons de jouets, de classeurs et de vieux vêtements : la période « débarras » de la pièce débutait sa carrière. De débarras, le bureau devint, avec les années, une sorte de dépotoir, qu'on vidait et qu'on transvasait à chaque fois que des amis s'invitaient à dormir. Si l'on avait conservé le secrétaire, la cause n'en était pas les affaires professionnelles de Serge, mais le donateur : le père de Claire, mort d'un cancer des poumons deux ans après l'installation à Bagneux. Jusqu'au séjour de Véronika Johnson, la

photo de mariage n'avait jamais quitté l'étagère, les invités ne cessant de louer la sveltesse et l'élégance du couple de mariés. C'est pourquoi Serge eut un pincement au cœur quand, préparant la chambre de la jeune Britannique, son épouse déclara qu'elle allait cacher « cette vieillerie » dans une armoire.

La jeune fille fréquentait la France depuis son plus jeune âge, et de ce fait parlait le français, avec un accent anglais qui, pour une oreille hexagonale, n'était pas sans charme. Elle apportait un sourire naïf au sein d'une famille où le ricanement gagnait du terrain. On ne lui fit pas l'injure d'aller se promener au champ de Mars, sous la tour Eiffel ; ni de monter dans un bateau-mouche, Kilian et Lison estimant que ces « trucs pour touristes » étaient « vraiment trop nuls ». Le musée d'Orsay ne souffrait pas de la même disgrâce, ni les grands magasins du boulevard Haussmann.

Il s'y attendait, mais Serge fut néanmoins déçu de n'être pas convié aux sorties parisiennes. La présence de Véronika désénervait et pacifiait l'appartement de Bagneux. La soirée, par instants, rappelait celles qui s'étaient déroulées en des temps plus heureux. La gentillesse de l'hôte, sa bonne humeur et son calme apaisaient les cœurs, de sorte qu'aucune parole cinglante ne fut, ce soir-là, proférée, au contraire des jours précédents où chacun réussissait à être désagréable, en toute innocence – innocence qui blessait d'autant plus que les mots tombaient au hasard, sans chercher une cible, la trouvant cependant. De désobligeantes paroles nées de la rancœur, proférées avec l'intention d'offenser, atteignent moins leur but que d'ingénues cruautés, dites comme en se jouant, comme si rien d'agressif ne motivait le propos. L'enjouement général avait, sans doute, une raison supplémentaire : Claire et ses enfants désiraient que le séjour de Véronika fût le plus heureux possible, ce qui excluait l'exhibition d'une famille désaccordée. L'effet de ces raisons trompa un temps Serge Le Chenadec. Il

oubliait parfois la nouvelle donne, comme, à certains réveils, le souvenir d'un malheur récent ne se présente pas tout de suite à la conscience, nous octroyant alors une rémission dans le chagrin.

Un soir, tout de même, le mercredi, il fut invité à partager un repas dans un restaurant libanais de Bagneux. Autrefois, la famille aimait fréquenter, une fois par mois, une brasserie des environs. Un air de fête accompagnait ces dîners, comme à chaque fois que l'on déroge à l'agencement ordinaire des jours. Quoique peu éloignés dans le temps, ces repas figuraient une époque révolue, de sorte que Serge eut le sentiment de renouer avec le passé en informant le serveur qu'il avait réservé « une table au nom de Le Chenadec ». La conversation roula d'abord autour des plats, de la saveur des épices orientales – on s'accorda pour reconnaître que ces gens-là possédaient un art de vivre qu'on avait perdu, en France - puis on recensa les anecdotes qui avaient agrémenté les visites à Orsay et dans le quartier du Marais, sujets qui proscrivaient l'intervention de Serge ; d'ailleurs, on s'adressait peu à lui, prétextant à tout bout de champ qu'il devait « trouver toutes ces histoires complètement débiles ». Ainsi variait-on à loisir les reproches selon l'humeur et la circonstance du jour : si l'atmosphère était à la frivolité, Serge incarnait la pesanteur, l'esprit de sérieux et le manque de fantaisie, mais qu'on prétende à la gravité ou à la culture, alors il figurait un cas déplorable de rusticité et de vulgarité.

Il ne comprit la raison de sa présence qu'au moment de régler l'addition : Véronika déposa des billets sur la nappe, en rappelant son vœu de remercier, par ce geste, *l'ensemble* de la famille qui l'accueillait si gentiment. L'autre motif fut dévoilé pendant le trajet du retour : la jeune Galloise devait visiter le château de Fontainebleau avec un groupe d'amis de son pays ; pour lui éviter des changements ferroviaires compliqués, Claire demanda d'une voie innocente : « Tiens, au fait, Serge, il t'arrive

souvent, je crois, le vendredi, d'aller du côté de Fontainebleau, pour l'agence. Tu pourrais peut-être y conduire Véronika ? » Il allait de soi que la pointe interrogative n'était qu'une concession à la courtoisie élémentaire, toute de surface. Depuis l'été, de manière franche, mais depuis des années de façon sournoise, on accusait Serge de tant de maux – ringardise, mauvaise humeur (gaieté énervante), paresse, inculture, morosité, maladresse, lourdeur, impatience, etc. – qu'un service de sa part représentait la moindre des choses, un acompte trop léger pour solder la somme de ses péchés.

Serge s'occupait d'un nombre restreint de logements en Seine-et-Marne. Il y en avait un, cependant, dont la visite était programmée dans l'après-midi, à Melun. C'était bien peu, mais la perspective de rouler en compagnie de la jeune Britannique ne lui déplaisait pas : elle était, avec lui, très aimable et très courtoise. Ils discutèrent, dans la Peugeot 508, des séjours répétés de celle-ci à Paris et dans l'Hexagone. Les parents de Véronika s'étaient connus en France, pendant leurs études, et ils conservaient pour ce pays l'affection que l'on ne perd jamais pour les lieux de sa jeunesse – qui plus est quand ceux-ci furent le théâtre des premières amours. Chaque été, chaque vacance, ils visitaient une région de France avec leur unique enfant, laquelle, à son tour, s'était éprise des plages de Bretagne, des vais de la Touraine, des villes de Paris et de Bordeaux, et des côtes granitiques du Pays basque. Elle admirait Jean-Paul Sartre, dont elle venait de lire *La Nausée* et *Le Mur* et elle trouvait qu'Albert Camus était son genre d'homme. Serge ne conservait de cet auteur qu'une vague image, des textes étudiés au lycée, deux ou trois clichés. En revanche, ils s'entendirent sur Jacques Brel : les parents de Véronika affectionnaient le chanteur belge, et cette passion, des parents à l'enfant s'était transmise. En réalité, confia-t-elle, elle ne connaissait « qu'un seul disque, un disque de ses succès ».

Serge lui proposa de lui envoyer, par mail, une liste de titres moins connus du chanteur, mais, à son avis, « magnifiques ». De Brel, on passa à Piaf : Véronika fredonna « La Vie en rose » en écorchant les mots et en substituant quelques « lalala » à la place des paroles oubliées. Serge l'aïda à mémoriser le texte de la chanson ; bientôt ils chantèrent tous les deux la romance d'Edith Piaf, comme deux amants qu'ils n'étaient pas.

Quand il déposa la jeune Galloise sur le parking du château de Fontainebleau, Serge se dit qu'il avait passé un bon moment ; il regrettait presque de ne pas l'attendre pour revenir avec elle à Bagneux (mais elle dînait avec ses amis dans la capitale).

Si la douceur de Véronika allégeait sa mélancolie, elle soulignait l'âpreté de ses jours et l'indifférence des siens. Pourquoi, s'interrogeait-il, mes enfants me témoignent-ils une si chiche affection ? La jeune Anglaise vouait une grande admiration à son père, elle en parlait avec une émotion contenue et l'on sentait, à l'écouter, qu'elle n'aurait supporté aucune critique contre ses parents. Lors de la soirée au restaurant, elle remit à sa place le pauvre Kilian qui avait osé lui demander des nouvelles de « ses vieux », vocable quelle estima injurieux. Serge se doutait que non seulement ses enfants ne le défendaient pas, en son absence, des railleries indélicates, mais qu'ils alimentaient, à coup sûr, la source fétide des persiflages. Il n'était certes pas professeur d'université, ni très beau, ni très cultivé. Méritait-il le discrédit dont il était l'objet ? Il se regarda dans la glace de la salle de bains : la peau s'affaissait et se ridait au menton et aux joues ; des cercles concentriques rayaient son cou, et de petites veines marbraient les ailes de son nez. Pouvait-on aimer cet homme ? Aurait-il désiré discuter avec son double s'il l'avait rencontré dans une soirée ? Il n'en était pas convaincu. Les piqures sarcastiques qu'on lui infligeait, il se les appliquait à lui-même, par l'introjection du fiel familial. Sa place dans la

famille diminuait sans que le rétrécissement fût observé ; Claire aurait été surprise si on lui avait dit qu'elle se comportait mal avec son mari, tant chacun, parce qu'il connaît précisément les motifs qui le font agir, refuse de considérer que ceux-ci puissent être illégitimes : le monde est peuplé d'innocents. Et comment aurait-elle condamné une indifférence que la médiocrité de son époux justifiait ? Et pourquoi aurait-elle supporté, sans rien dire, comme une victime ou pire, en s'auto-flagellant, l'homme qui, pensait-elle, gâchait sa vie ? Quelquefois, le ton irascible de sa voix (« Où as-tu rangé la facture de gaz ? ») la surprenait elle-même, alors elle infléchissait celle-ci vers plus de douceur.

Le samedi matin, Serge se leva plus tard que les autres habitants de l'appartement. On avait programmé une journée à Rouen, sans lui, en insinuant qu'il détestait la Haute-Normandie (trois ans auparavant, il aurait proclamé, selon Lison : « Qu'on ne compte pas sur moi pour revenir dans ce département pluvieux de merde ! »). Il entendait, dans son lit, l'agitation qui présidait au départ. Il quitta la chambre quand le silence fut revenu. Seul Kilian prenait son petit-déjeuner dans la cuisine. « Je suis en retard », déclara l'adolescent, sans pourtant manifester la volonté de révolutionner son allure. Puis Serge ouvrit la porte de la salle de bains, avant de la refermer aussitôt : Véronika s'apprêtait à meure son soutien-gorge, vêtue seulement d'une culotte. Il regretta cette intrusion, mais resta muet. Il attendit qu'elle sortît, cinq minutes plus tard, pour s'excuser. « Ce n'est pas grave, répondit-elle. C'est ma faute, j'ai oublié de mettre le verrou. » La bienveillance de la jeune Galloise le rassura. Ce ne fut qu'après cette douce absolution qu'il se plut à songer aux petits seins fermes et droits de Véronika ; il y avait si longtemps qu'il n'avait pas contemplé la nudité d'une jeune fille ! Il ressentit, pour la première fois depuis des semaines, une vive excitation sexuelle. Il aurait préféré que l'inspiratrice de ce réveil

ne fût pas la jeune Britannique, mais rien à faire : le désir était là, implacable, rigide, bêtement tendu vers le plafond.

Il contempla, du balcon, le toit de la Peugeot qui emportait les passagers vers la capitale normande ; seule la petite main de Véronika le salua par une fenêtre ouverte. Son énervement sensuel le tenaillait : la vie se rappelait à lui, allègre, folle et toute-puissante. À l'enivrement érotique succéda très vite la culpabilité : Véronika n'avait qu'un an de plus que Lison ; il n'était qu'un pauvre type, un satyre et une brute, de bander à cause de cette Anglaise qui avait l'âge de sa fille.

Jadis, il ne lui déplaisait pas d'être seul, tout un week-end, dans l'appartement ; il avait alors l'impression de renouer avec ses années d'étudiant, cette douce époque où il s'interrogeait, le matin, sur ce qu'il ferait. Libre de choisir entre une soirée avec des copains ou une autre soirée avec des copains, sans aucune obligation domestique pour le contrarier. La solitude, aujourd'hui, avait le goût de l'abandon et de la froideur. Lui restait-il des raisons de vivre ? S'il mourait, pleurerait-on un père, un mari, ou bien le soutien pécuniaire de la famille ? Il chercha un sens à sa vie ; il n'en trouva aucun, puisqu'il voyait la fragilité de tout ce en quoi il avait cru. Une récente étude, lue dans *France-Soir*, associait la calvitie au cancer de la prostate : il savait dorénavant de quoi il mourrait, dans une vingtaine d'années, au milieu d'une chambre d'hôpital sentant la Bétadine, entre la feinte inquiétude des infirmières et la fausse sollicitude de ses proches. Si la mort l'effrayait, se dressait devant lui un avenir de solitude, de tracasseries, d'humiliations, de souffrances et, au bout du chemin, la chute dans le néant. On le voit, Serge n'avait pas *la patate*.

Il se prépara l'une de ses recettes préférées, dont il était l'incontestable maître queux : le rôti de bœuf aux poivrons confits. Mais quelle tristesse de le savourer seul dans la cuisine, en écoutant *Le Jeu des mille euros* !

L'après-midi, il alla courir au bois de Clamart : on lui avait offert, le Noël précédent, un beau survêtement noir Adidas, avec des parements jaune fluo. Au bout d'un quart d'heure, le manque de souffle l'obligea à se reposer sur un banc. Un groupe de trois joggers, deux hommes et une femme, l'interpella en passant devant lui, avec d'amples foulées : « Eh, le papy, t'en peux plus ! » En gros, c'était ça. Il avait vieilli, et il n'en pouvait plus.

Avait-il eu tort de tout miser sur la famille ? Il pensa à son vieil ami Patrick Mortier, père, comme lui, de deux enfants, mais qui militait au sein d'un parti révolutionnaire : que de fois Patrick avait tenté de le convaincre de la nécessité d'une action collective pour changer la société ! Il fallait rejoindre les forces progressistes pour abattre le colosse du capitalisme : « Nous ne sommes pas seuls, se plaisait-il à expliquer. Nous appartenons à un camp qui lutte pour qu'une société plus juste, un jour, naisse sur les cendres de l'ancien monde ! » Par amitié pour Patrick, Serge avait participé, un soir, à une réunion syndicale, dans une salle de la CAF à Montrouge. C'était un peu chiant, avait-il pensé, mais le pot offert après le débat sur la baisse des allocations forfaitaires l'avait presque convaincu de payer sa cotisation au parti : chaque révolutionnaire avait à cœur, un gobelet en plastique à la main, de montrer qu'il n'était pas opposé aux plaisirs de la table, ni à la plaisanterie de bon aloi. Tout le monde paraissait bien dans sa peau, le combat leur prêtait de belles couleurs. Si, parfois, l'un d'entre eux traversait une crise familiale ou conjugale, le sens de sa vie n'était pas remis en cause : restaient le parti, les potes, les luttes et les défilés derrière une banderole noir et rouge, en humant l'odeur insistante des merguez grillées.

De retour à Bagneux, il téléphona à son ami : malheureusement, ce fut le répondeur qui l'invita à laisser un message. Tant pis, il rappellerait. Puis, alors que le samedi de liberté se transformait en soirée télé, il reçut un appel de Claire pour l'informer que tout se déroulait admirablement, que

Véronika était ravie, qu'ils avaient visité la maison de Corneille. Et, avant de raccrocher, elle devint presque tendre : « Tu as passé une bonne journée ? Tu réussis à te débrouiller ? » L'attention de son épouse le surprit et le ravit tout ensemble. Il crut déceler dans la voix de sa femme une sollicitude sincère, distincte des politesses artificielles, dites sans y penser, par habitude, par automatisme, et qui finissent par recouvrir le quotidien d'une douceur frelatée. C'était peu de chose, mais il se sentit moins seul, moins délaissé. Il ne téléphona pas une seconde fois à Patrick Mortier – l'engagement politique redevenait une corvée, et les militants des raseurs à collier de barbe : sa période révolutionnaire prenait fin, du moins pour ce jour-ci.

Le lendemain, au réveil, les angoisses, comme des rongeurs que Ton croit éloignés par le poison mais dont une brioche entamée sur la table atteste la présence manifeste, les angoisses, donc, reparurent, plus fortes et plus vigoureuses, comme si elles avaient mis la nuit à profit pour engraisser. Néanmoins, Serge s'accrochait à la voix inquiète (et donc apaisante) de sa femme, au téléphone, pour chasser les idées noires de son esprit. Il se promena entre les étals du marché de Châtillon, place des Martyrs-de-Châteaubriant. Au retour, il fit chauffer un bœuf bourguignon, avec du thym et du laurier, pour accueillir, grâce à ce plat apprécié de tous, son épouse et ses enfants. Il imaginait une table animée, où chacun se précipiterait pour raconter les péripéties les plus déconcertantes du séjour normand. Il se souvenait du retour de Kilian et Lison, après leur première colonie de vacances dans le Vaucluse. Cela n'avait été qu'une bousculade de phrases où l'un et l'autre, encore enfants, se battaient pour être *le premier à dire*, dire l'épisode où le canoë-kayak s'était renversé, manquant de noyer le petit Bertrand, célébrer les bêtises comme des victoires sur la surveillance des

moniteurs... Charmé par le babillage enfantin, il n'avait pas eu le cœur de les réprimander et avait ri, avec eux, de leurs gamineries.

Mais si le bœuf bourguignon remporta tous les suffrages, ce fut pour lui-même, comme s'il s'était invité tout seul dans la cocotte en fonte avant de garnir les assiettes, sans que personne n'ait pris soin de le cuisiner. Claire, plus lucide sur l'origine du plat, craignait qu'il ne reste plus assez de beurre pour le lundi matin. La patience de Kilian s'effritait, car il n'avait pas eu le temps de brancher sa Nintendo avant de passer à table ; Lison parlait de ses professeurs, Véronika écoutait poliment. Le séjour à Rouen semblait déjà loin, une affaire classée dont nul ne souhaitait feuilleter le dossier. Si la jeune Galloise n'avait pas montré, après le repas, assise à côté de Serge, les photos du week-end grâce à son téléphone portable, celui-ci n'aurait rien su de ce que sa famille avait vécu à Rouen, loin de lui.

Les vacances scolaires se terminaient ; Kilian et Lison regrettaient autant la reprise des cours que le départ de leur amie. À l'adolescence, toute séparation prend un tour dramatique car, par inexpérience, on croit qu'on souffrira longtemps de la soudaine absence de celui ou de celle avec qui l'on vient de vivre des « heures inoubliables » ; plus avancé en âge, on sait qu'on s'en remet très vite ; alors, à moins de cultiver un goût pour la comédie, on affiche des regrets moins lugubres et plus souriants, plutôt que le masque de la tragédie. Néanmoins, la mélancolie de la séparation, à l'âge adulte, pour mineure qu'elle soit, n'en est pas moins d'une amertume plus cuisante, se nourrissant, justement, de ce savoir sur l'intermittence de l'amitié. En bref : Lison braillait, pleurnichait ; Kilian adoptait l'attitude stoïque et grave de celui qui vient de perdre son smartphone.

Après le départ de Véronika, l'appartement de Bagneux retrouva son allure quotidienne, respirant au rythme des repas, du travail et des cours. Dès le mercredi, Lison avait troqué les motifs de sa tristesse : sa meilleure

amie, Léa, ne lui parlait plus depuis qu'elle sortait avec Dorian. Il fallut que sa mère lui rappelle à plusieurs reprises quelle avait promis d'écrire une lettre, une vraie lettre sur du papier quadrillé, à son amie galloise, pour laquelle consentît à exécuter cette tâche ingrate. Le plus dépité, au fond, par le départ de Véronika, ce fut Serge Le Chenadec. Il l'avait conduite, le lundi matin, à la gare du Nord. Avant de monter dans l'Eurostar, la jeune fille lui avait offert un stylo-plume, acheté à Rouen tout exprès pour lui. Quand il se retrouva seul sur le quai de gare, le cafard s'abattit sur ses épaules, comme un vieux pote inopportun qu'on n'arrive jamais à semer et qui vous prend par la manche pour aller vous saouler ensemble dans un bistrot ou pour vous traîner, derrière lui, dans des rues mal fréquentées, bordées de peep-shows et de tripots aux enseignes délabrées.

Le vendredi suivant, à l'heure du dîner, Lison n'était toujours pas revenue du lycée. Il lui arrivait certes d'être en retard, mais ses parents, cette fois, s'interrogeaient sur ce contretemps, puis, à mesure que le temps passait, s'inquiétèrent. Elle n'avait prévenu personne d'une possible absence ; or, elle disposait d'un portable, dont elle ne se séparait jamais. Claire Le Chenadec appela le numéro de sa fille – en vain : l'appareil semblait éteint. À dix heures du soir, son époux contacta la gendarmerie. On lui répondit qu'il ne fallait pas s'affoler, que sa fille était peut-être chez une amie ; cependant, si elle découchait sans donner de nouvelles, on entreprendrait, dès le jour suivant, des recherches. Claire pleurait. Son mari la réconforta, leur fille reviendrait, disait-il, la batterie de son portable devait être déchargée, elle n'était pas parvenue à joindre sa famille, voilà tout. Ces arguments ne la convainquirent pas : « De nos jours, tout le monde a un portable... Pourquoi n'a-t-elle pas emprunté celui d'une amie pour nous appeler ? » Alors Serge prit la main de son épouse, puis déploya une rhétorique plus globale sur l'insouciance de la jeunesse, son goût pour la

camaraderie, les sorties : Claire elle-même, insinua-t-il en souriant, n'était-elle pas, à l'âge du lycée, rentrée chez elle à quatre heures du matin parce que des copines l'avaient entraînée dans une boîte de nuit et qu'elle n'avait pas osé demander l'autorisation de sortir à ses parents ? Mais Claire balaya ses hypothèses d'un revers de main : l'époque avait changé, ils n'interdisaient rien à leur fille, en parents ouverts, soucieux de l'épanouissement de leurs enfants, il le savait bien ! Les paroles apaisantes de son mari finissaient par l'exaspérer ; il était vraiment, pensa-t-elle, ce nigaud dont parlait Bérengère, ne comprenant rien à rien. Elle prit la prévenance de son époux pour de la légèreté, de l'indifférence : son flegme confinait à l'idiotie. Elle dégagea brusquement ses épaules du bras consolateur de Serge, abandonnant celui-ci sur le canapé, avec toutes ses phrases inutiles.

Vers onze heures du soir, la sonnerie du portable de Claire fit vibrer sa petite musique de nuit. Elle se précipita pour décrocher : c'était la mère de Clarisse Audrin, une copine de Lison. Leur fille était chez elle depuis une heure et demie. Il était trop tard pour la raccompagner dans sa famille, puis elle ajouta, d'une voix rogue : « Et puis, c'est peut-être préférable. » Lison ne voulait pas parler à ses parents. Claire s'émut de ce refus, mais le soulagement qu'il ne soit pas arrivé un malheur contrebalança son chagrin. Et, comme Gargantua à la naissance de Pantagruel » elle était bien ébahie et perplexe, ne sachant si elle devait pleurer la froideur de sa fille ou rire de l'avoir retrouvée.

Durant une partie de la nuit, elle tenta de découvrir le motif de ce qu'elle appelait une « fugue », sans le trouver. Serge s'endormit beaucoup plus tôt que son épouse, et il ronfla. Ce concert nocturne de baryton accompagna son questionnement, de sorte qu'elle se considéra bientôt comme la femme

la plus malheureuse de la terre – titre envié et revendiqué par de nombreuses représentantes du beau sexe.

Lison, en arrivant dans l'appartement, le lendemain, se précipita dans les bras de sa mère ; toutes deux pleurèrent pendant de longues minutes. Kilian et Serge n'eurent droit qu'à une bise, chichement donnée, un simple effleurement des lèvres sur la joue, un frôlement hautain. Elle s'enferma dans le silence. Que s'était-il passé ? Pourquoi n'avait-elle pas prévenu ses parents ? Claire imaginait les pires choses, en priant intérieurement pour que ses hypothèses fussent fausses. Lison se contenta de dire, pour avoir la paix, que, pour l'heure, il ne lui était rien arrivé. Elle resta confinée dans sa chambre toute la journée, daignant en sortir seulement pour les repas, avec un air désespéré, n'ouvrant la bouche que pour murmurer de petits « oui », « non » et « merci » timides et inaudibles.

Le lundi, elle n'alla pas au lycée, et sa mère *posa une journée sans solde* pour rester avec sa fille. À son retour, après sa journée de travail, Serge sentit, au silence et à la pesanteur de l'appartement, qu'on avait émigré dans un autre décor, plus sombre et plus tragique : un même mutisme aboutait la mère à la fille. Claire ne s'était jamais vraiment intéressée à l'agence immobilière de son mari ; mais, ce triste soir, son indifférence recelait, dans sa voix, dans son visage, une agressivité inédite. Un silence entrecoupé de ces mornes chuchotements qu'on entend lors des enterrements domina le repas habituellement jacasseur. On aurait dit qu'on lui cachait la mort d'un proche, ou que chacun enveloppait sa voix dans des murmures sanitaires pour ne pas la souiller au contact de l'air impur de la cuisine.

Dans le lit conjugal, retraite propice à la réconciliation, Serge se blottit contre sa femme ; celle-ci le repoussa d'un coup de coude dans le ventre, en s'écriant : « Laisse-moi ! » Il s'exila de l'autre côté du lit, comme un galeux, un réprouvé. Qu'on ne lui témoignât pas d'affection, passait encore,

mais l'indifférence, sans raison, s'était haussée d'un degré, jusqu'à l'animosité. L'hostilité du monde s'introduisait dans son intimité, comme une armée ennemie s'empare d'une ville que depuis des années elle assiégeait. Les remparts contre la haine s'étant effondrés, la fureur se déversait maintenant, au cœur même du repli.

S'en aller à l'agence, le lendemain, ne l'ennuya pas autant que d'habitude, comme si les heures de travail, si insipides fussent-elles, en l'éloignant de son foyer, lui accordaient une trêve inopinée. Au moins, les dossiers, l'ordinateur, les secrétaires et les clients ne lui voulaient-ils aucun mal : l'indifférence avait changé de nature, elle n'était plus le symbole de son bannissement du monde mais, au contraire, d'une neutralité qui le reposait.

Il traîna, après l'agence, au café-tabac des Deux As, au milieu des mêmes trognes que la dernière fois, majorées d'un couple d'amoureux et d'un trentenaire en survêtement blanc qui insultait ou célébrait le flipper selon le rythme de ses échecs et de ses succès. Ce qu'il y avait de bien avec les ratés, pensa-t-il, c'est que l'on n'avait pas à tenir de rang, on pouvait s'affaisser à son aise, sans éprouver la honte de n'être plus à la hauteur de ses ambitions ; le bar tabac est la dernière halte avant le secours catholique, en plus trash.

Il s'achemina sans joie jusqu'à son appartement comme on se rend à l'usine ou à un travail abhorré, avec une mine renfrognée et un visage défait. Son épouse l'informa sèchement que leurs deux enfants dormiraient, cette nuit, chez son frère Jean-Louis, à Antony. Il subodora, dans cet exode, une manœuvre inventée par sa femme pour laquelle lui dévoile les motifs de son inexplicable rancœur. Il en conçut un désespoir absolu. Il n'avait plus la force ni la volonté d'affronter des reproches : oui, il ronflait, oui, il avait grossi, oui, il ne devinait pas toujours ce qu'elle aurait aimé qu'il fît, oui, il

n'était pas beau, oui, il préférait le foot à l'opéra, oui, oui, oui... Il plaiderait coupable. Il était comme ces nageurs emportés au loin dans l'océan par un mauvais courant, qui ont lutté pendant des heures et qui, soudainement, décident d'arrêter le combat et de céder à la faiblesse, à la douceur de la noyade.

Il ne s'attendait pas à ça. Le réquisitoire débuta dès la fin du repas, dans la cuisine, alors que des assiettes graisseuses et des verres à demi-pleins traînaient sur la table. Le ton de Claire se fit d'abord innocent, presque doux ; elle lui demanda s'il avait envoyé un mail à Véronika. Il se souvint alors de la promesse qu'il avait faite à la jeune Galloise de lui transmettre, par internet, une liste des meilleures chansons de Brel.

« Et ça ne te gêne pas, répondit-elle après qu'il lui eut révélé son projet, de correspondre avec une gamine de dix-sept ans ?

— Non, c'est elle qui était intéressée par le chanteur. J'ai pensé que ça lui ferait plaisir.

— C'est une enfant, Serge !... Et tu vas continuer longtemps à lui parler de tes goûts, et de tout ce qu'un homme peut avoir en tête quand il discute avec une jeune fille ?

— Ce qu'un homme peut avoir en tête ?

— Oh, ne fais pas l'imbécile, tu sais très bien ce que je veux dire ! »

Serge commençait à entrevoir le genre de péché dont on l'accusait. Il fut alors pris d'un rire incontrôlé, causé par la bouffonnerie de l'inculpation. C'était l'un de ces rires compulsifs, nés de la vision, très nette, d'une béance entre le jugement et l'objet jugé, ou de la distance entre les mots et la réalité. Son cafard se dissipa aussitôt, comme des hémorroïdes éclatent soudainement grâce à un changement de pression atmosphérique, ensanglantant les fesses par la même occasion. Mais rien n'arrête la bouffonnerie, pourvu qu'elle soit gouvernée par les mœurs du temps. Son

épouse n'avait pas bougé, elle le regardait fixement, comme la justice regarde le crime, les yeux pétillant de vertu.

Elle sortit une nouvelle carte, celle de la salle de bains prestement ouverte sur la nudité de Véronika. Pouvait-on croire au hasard ? Serge l'interrogea pour savoir si c'était la jeune fille qui avait révélé cet incident. « Peu importe, répondit Claire, l'identité de celui qui m'a rapporté cette ignominie, mais, puisque tu veux le savoir, c'est ton propre fils qui me l'a dit... Ton propre fils, tu m'entends ?

— C'était une méprise, je croyais qu'il n'y avait personne dans la salle de bains... Je me suis excusé, Véronika ne m'en a pas voulu, elle considérait même qu'il en allait de sa faute, puisqu'elle n'avait pas mis le verrou...

— Oui, je sais tout ça... Elle en avait parlé en riant à Lison... Que voulais-tu qu'elle dise ? Elle s'est trouvée bête...

— C'est la vérité !

— En tout cas, ta fille n'a pas cru un instant que tu avais ouvert la porte par mégarde, et quand elle a su, par un mail de Véronika, que tu devais lui écrire, elle a tout de suite compris que son père draguait son amie !

— Mais c'est faux !

— Il faut te faire soigner, mon pauvre vieux ! Tu es gravement malade. Lorgner une fille qui a l'âge de ta propre fille, tu sais comment on appelle ça ?

— Arrête tes bêtises...

— On appelle ça de la pédophilie. Rien de moins. »

Le sommeil l'évita soigneusement, comme on s'écarte d'un proscrit ou d'un malade sexuel. Certes, la jeune Britannique ne lui était pas indifférente, et de la voir nue l'avait ému au-delà de ce qu'il aurait cru. Mais il n'avait pas cédé à son désir, se reprochant même de l'éprouver, le

combattant par le fouet de la morale. Il n'avait rien à se reprocher. La vertu n'est pas de ne pas concevoir d'impurs désirs, mais de savoir les maîtriser. Voilà ce qu'il se disait, dans la pénombre de la chambre. Son épouse avait enfoncé le clou en lui révélant que sa propre fille, Lison, était anéantie, et même effrayée par la déchéance de son père, son propre père quelle aimait tant, disait-elle. Cet effroi était la raison cachée de sa fugue, après qu'elle eut reçu le mail de Véronika : elle avait tout compris du vice paternel, s'était confiée à Clarisse, Clarisse l'avait répété à sa mère, et l'on avait accueilli la jeune fille comme on reçoit la rescapée d'un drame sanglant, en la prenant dans ses bras pour la consoler.

Fors son désir pour Véronika, désir d'un instant, d'une heure, rien n'était vrai de cette histoire, tout ressortissait de la comédie, de la farce, du théâtre, du mauvais théâtre. Comme tous ceux qui s'estiment injustement mis en cause, il ne doutait pas que cette triste affaire serait bientôt dépassée, son inculpé réhabilité, de sorte qu'au matin, dans le tribunal de la cuisine, il fut décontenancé par le regard incriminateur de son épouse. La plaisanterie persistait, pareille à une grimace que l'on croyait passagère mais qui s'éternise sur un visage disgracié. Tout l'appartement lui sembla embué d'une vapeur farcesque et dérisoire, le bol de café, les tartines grillées, la nappe à carreaux éclaboussée de miettes de pain, la bouteille de lait en plastique... Le monde inanimé avait perdu sa fadeur bienveillante. Si l'on pouvait croire que lui, Serge Le Chenadec, n'était qu'un pédophile (à peine) refoulé, si sa femme, sa fille, son fils, M^{me} Audrin, Clarisse Audrin et d'autres encore le soupçonnaient d'être un délinquant sexuel, c'était que l'univers était *sorti de ses gonds*. « Rien de moins », comme aurait dit son épouse.

La nouvelle n'était pas encore parvenue jusqu'à l'agence de Clamart ; pour combien de temps encore ? L'insignifiance du monde qui le serrait à la

gorge depuis l'été ne disparaissait pas, mais, du moins, le monde des hommes - leurs valeurs, leurs projets – n'était pas infesté par l'odeur écœurante de la bouffonnerie tant qu'il visitait des T3 ou causait avec Nicole Berthelot.

Deux jours après cette sinistre révélation, Kilian revint dormir à l'appartement. Il fallut attendre la fin de semaine pour que Lison, à son tour, consente à retourner dans sa chambre. Elle embrassa son père, comme si de rien n'était, mais l'un et l'autre n'ignoraient pas que la duplicité gouvernait leur feinte réconciliation.

De son côté, Claire Le Chenadec balançait entre l'indignation et l'oubli : à certaines heures, elle détestait son mari, craignant presque pour la venue de sa fille ; à d'autres heures, la patine du quotidien chassait ses terribles soupçons, tant il est vrai qu'une obsession, si tenace soit-elle, ne résiste pas à l'obligation, toute bête, de vivre, de s'occuper de ses enfants, de sa toilette, du travail. Même dans les circonstances les plus angoissantes de la vie, le malheur fait relâche. Il lui semblait, quelquefois, qu'il n'y avait rien de très méchant à ce que son mari ait désiré « se rincer l'œil » : c'était un homme, tout simplement, un peu vicieux mais pas plus que d'autres. En réalité, l'écho de cet incident auprès du couple Johnson, qui l'avait invitée, elle et ses enfants, à Cardiff, l'angoissait tout autant - et peut-être plus. Elle n'osait imaginer la honte qui serait la sienne si Andrew, au retour d'une promenade, évoquait l'épisode de la salle de bains, l'humiliation de Véronika, la douleur de parents trahis dans leur confiance. Que répondrait-elle ? Continuer de vivre sous le même toit qu'un être dégénéré n'était-il pas sous-estimer les vices d'icelui, voire les couvrir d'un impossible pardon, preuve d'une complicité lamentable, pareille à celle du couple des Thénardier ? En ces instants-là, elle n'absolvait plus son mari de ses indécentes privautés, au point que seul le divorce laverait, pensait-elle, la

souillure de son union avec Serge Le Chenadec, en se défaisant de sa personne et du nom dépravé de Le Chenadec.

Elle se rassurait en considérant que Véronika se disait enchantée de son séjour à Bagneux, qu'elle était repartie sans manifester la moindre désapprobation. Néanmoins, elle regrettait d'avoir confié à son mari le soin de conduire la jeune fille à la gare : il y avait là une inconnue dans laquelle elle se perdait en conjectures, redoutant que la main indélicate de son mari se fut posée sur la cuisse candide de Véronika, ou bien qu'un baiser d'adieu eût glissé sur des lèvres réfractaires. Elle écrivit un mail à la victime putative, en tournant les phrases de telle sorte que, sans poser directement la question, la réponse de la jeune fille dévoilât si un acte délictueux avait été commis à la gare du Nord. Quelques heures après son envoi, les mots en retour de Véronika calmèrent ses angoisses : ils louaient la gentillesse de Serge, ce jour-là et les autres jours, tout en regrettant qu'il ne vînt pas, en décembre, à Cardiff. Une fille traumatisée, assurément, n'écrit pas un tel éloge, et son jeune âge excluait toute rouerie de sa part. Encore davantage Claire ne pouvait envisager que les tentatives malhonnêtes de son mari, s'il y en avait eu, eussent été couronnées de succès, tant les déficiences de ses charmes étaient patentes : ventre bedonnant, calvitie galopante et inélégance absolue. C'était bien l'une des rares qualités qu'elle consentait à lui trouver : il n'avait rien d'un Don Juan.

Il manquait à son ressentiment, pour se maintenir, une assise plus solide, pour ne pas dire théorique. Dès lors que le scandale, à Cardiff, n'éclaterait pas, les vices de son mari reprenaient une proportion acceptable. Elle finit même par s'impatier de la rigueur de sa fille, rigueur qui lui rappelait l'indignité de Serge quand elle s'efforçait de n'y plus penser, se sentant rabaissée par les frasques de son époux. Bien sûr, Lison n'avait pas les mêmes intérêts que sa mère à renoncer au rôle de la fille endolorie par

l'existence d'un père abject : sa cote dans la famille Audrin dépendait en partie de la lascivité paternelle, on la plaignait, on la cajolait, on alla même jusqu'à l'inviter, au mois d'août, dans la grande villa près de Benidorm. Le retour à un père normal, à peine entaché par une obsession sexuelle bas de gamme, vulgaire, sans l'auréole noire de la pédophilie, la dépouillerait de sa couronne tragique. Encore un sale coup du père, pensait-elle. Elle n'aurait jamais déposé son titre de fille suppliciée si une fâcherie avec Clarisse ne l'eût éloignée de sa grande amie, fâcherie qui l'obligea, conséquemment, à mettre un terme à son projet d'exil aoûtien en terre espagnole. Bien plus, elle prit dès lors la défense de son père, au lycée, en endossant le rôle difficile mais sublime de la fille exposée à d'infâmes rumeurs au sujet de son père. Clarisse devint en quelques jours une « sale pétasse à la con ». Lison, pour défendre l'honneur de sa famille, prétendit que son père était un homme merveilleux, doux, intelligent et incapable de faire du mal à une mouche. En un mot : elle l'aimait plus que tout. L'intéressé ne s'aperçut pas de l'affection débordante dont il était l'objet, mais sa fille cessa d'afficher un chagrin arrogant, affectant une indifférence vaguement bonifiée par une timide demande de pardon.

L'affaire en serait restée à ce stade si l'absence d'appui conceptuel pour accabler les débordements de Serge n'eût été compensée par l'amie de toujours, Bérengère Mainguet. Quiconque avait connu Bérengère dix ans plus tôt n'aurait jamais songé à lui demander un conseil dans le domaine de la pensée. Mais depuis son divorce elle avait beaucoup lu, des romans français et américains d'abord, puis, son exigence grandissant, des essais de sociologie familiale et de philosophie orientale. Elle ne ratait pas une émission télévisée sur le capitalisme, le droit des femmes, l'écologie, les nouvelles technologies ou les dangers du réchauffement planétaire. Et, en prime (mais cela n'avait rien à voir), elle détestait Serge Le Chenadec.

Claire s'était d'abord promis de ne parler à personne des terribles soupçons qui pesaient sur son mari, allant à l'encontre de son inclination, voire sa passion, pour la doléance et la récrimination. La raison en était simple : ce n'était nullement par charité envers son époux quelle dissimulait l'inconduite de celui-ci, mais parce qu'elle se sentait dépréciée et avilie par un désir extraconjugal et dénaturé. Si elle ne s'estimait pas honorée, loin de là, d'être la femme de Serge Le Chenadec, et encore moins de lui inspirer des désirs charnels (aucune considération ni estime de soi, selon elle, ne pouvaient être obtenues grâce à la bite de Serge), en revanche, le ravalement de son mari au rang d'obsédé sexuel l'éclabousserait en retour. Pas question de confier à qui que ce soit l'outrage quelle subissait, il en allait de sa position sociale, menacée par un déclassement quelle redoutait plus que tout.

Mais plus on s'éloignait de *l'événement*, plus l'affaire prenait un tour moins dramatique, presque anodin. Quand Lison cessa d'incarner le Reproche (et parfois même la Terreur), sa mère finit par ne plus penser à cette triste histoire que de loin en loin ; et si elle continua de battre froid son mari, ce fut plus par habitude que par conviction.

Il ne faut jamais baisser la garde devant Bérengère Mainguet.

Lors de l'une de ces « soirées de décompression » où elle retrouvait Bérengère et Nathalie, Claire, encouragée par une confidence de Nathalie à propos de son mec (confidence, il va sans dire, où le mec (Jérôme) tenait un rôle ridicule, à base de tromperie amoureuse), Claire, donc, éprouva le besoin de raconter, en affectant le détachement, les épisodes controversés de la salle de bains et de l'indécente correspondance (d'autant plus choquante que son existence avait été cachée, comme on dissimule une trahison). Or, Bérengère, la veille, avait regardé à la télévision un documentaire sur les mœurs ancestrales des Berbères de Kabylie dans les années soixante. Il était

frappant, à l'en croire, d'observer de façon naïve l'éternelle goujaterie masculine envers les femmes. Les mâles de Kabylie prétendaient même que la domination de l'homme sur la femme était inscrite dans l'ordre du cosmos : tout ce qui était haut, ils l'associaient à l'érection – le sec s'opposant à l'humide, le droit à la sauvagerie, le public au privé. Elle raconta les images confondantes où des femmes, les bras serrés sur la poitrine, baissaient la tête devant des hommes respectables. Les femmes accomplissaient les tâches les plus rudes, comme charrier le fumier ou ramasser des olives, courbées vers la terre, pendant que les hommes maniaient la gaule.

« Ce devait être très intéressant, intervint Claire, mais je ne vois pas trop le rapport entre les mœurs du peuple kabyle et la libido de Serge...

— C'est très simple, reprit Bérengère : les hommes ont, de tout temps, dominé les femmes, estimant qu'elles étaient juste bonnes à les servir, recoudre leurs chaussettes et leur apporter le journal, et qui plus est avec le sourire. Ils se sont crus les seigneurs de l'esclave féminin, avec le droit de jouir comme ils le désiraient du corps des femmes.

— Ah, je comprends ! s'écria Nathalie. L'érotomanie de Serge n'est que la traduction, à sa mesure, de la domination masculine...

— C'est ça, t'as tout bon ! En fait, c'est très grave, ce que Serge a fait... Si on laisse se perpétrer ce genre de choses sans réagir, on se plie à la loi du plus fort, à la loi de l'homme de Néandertal...

— Oui, tu as peut-être raison... », soupira Claire, ne sachant trop quoi dire.

À son retour chez elle, le monstre libidineux, le seigneur d'un autre temps, était confortablement endormi devant le poste de télévision. Le match était fini. Elle secoua le tyran, de façon à le réveiller. Il fila tout doux jusqu'à la salle de bains, avant de rejoindre son lit.

Si on ne l'en avait pas informé, Claire n'aurait jamais su quelle était la victime, à travers Serge, de l'immémoriale domination masculine. Ce « schème de perception » (pour parler comme Bérengère) allait à l'encontre de l'histoire qu'elle se racontait depuis des années : elle avait épousé un homme certes gentil, mais plutôt médiocre, sans grande ambition et sans les moyens d'en avoir. D'ailleurs, Bérengère, en d'autres occurrences, se plaisait à développer cette idée du mari encombrant, véritable poids pour son épouse. « Tu le vaux mille fois ! », répétait-elle inlassablement. Il fallut une semaine pour quelle s'habitue à son nouveau statut de femme soumise, d'autant que Serge ne l'aidait pas à se sentir bafouée, déconsidérée, rabaissée. Elle s'ingéniait, parfois, à prendre un air battu, en baissant la tête devant son mari comme une Kabyle devant le mâle arrogant. Peine perdue : Serge s'inquiétait de son état de santé, se proposait d'aller lui préparer un Efferalgan, un grog ou une tasse de camomille – si peu accoutumé à contempler chez son épouse les stigmates de l'humilité qu'il subodorait, à chacune de leur apparition, la manifestation d'une grave maladie. Sa mélancolie personnelle se transformait alors en une sollicitude anxieuse envers sa femme : il l'accablait de questions sur sa prise de poids, ses poches sous les yeux ou la teneur de ses urines. Excédée par ces hypothèses maladroites, elle le priait d'aller se faire voir chez les Grecs. Serge comprenait alors que son épouse allait beaucoup mieux. Il en était heureux, quoiqu'un peu amer.

Elle avait mal compris la théorie de Bérengère. Une discussion avec celle-ci l'aida à « objectiver son mariage ». Que Serge fût « un avorton, une brêle, un minable » n'infirmait en rien l'abjecte domination qu'il exerçait sur sa femme, une domination que sa médiocrité rendait encore plus odieuse : Claire ne s'épanouissait pas, elle cuisinait pour lui, s'attelait au ménage, balayait les sols, rangeait ses chaussures, élevait ses enfants,

pendant que Monsieur se pavanait au bureau devant son harem de pouffiasses. Comble de l'abjection, sa lubricité s'exerçait au sein même de l'appartement conjugal, en reluant les nibards à peine formés d'une enfant qui vivrait comme un traumatisme l'intrusion du « porc » dans la salle de bains : une vie brisée, à coup sûr, tout au moins entravée dans son développement. Bérengère considérait que Lison ne vivait plus en sécurité à côté d'un pareil homme.

L'éloquence de son amie finit par convaincre Claire. Certes, elle percevait l'outrance de la diatribe ; il fallait faire la part des choses. Bérengère exagérait souvent, mais elle se trompait rarement. *En gros*, se dit-elle, elle a raison. La faiblesse de Serge n'était rien d'autre qu'une ruse pour ne rien ficher à la maison, pour se prélasser « comme un coq en pâte ». Au fond, c'était un genre de prédateur : il avait réussi à l'avoir, elle – oh, elle était prête à se sacrifier, sa vie était de toute façon foutue –, mais il y avait les autres : la petite Véronika, sans compter toutes celles qu'elle ne connaissait pas, qu'il avait peut-être tenté de séduire, ou embêtées par des insinuations machistes, des blagues obscènes et des regards vicelards.

Deux jours après la discussion décisive avec Bérengère, elle accompagna cette dernière, un mardi soir, à une conférence intitulée « Le machisme : un combat d'hier et d'aujourd'hui ». L'historien démontrait, PowerPoint à la clé, que, contrairement à ce que l'on croyait généralement, le machisme structurait encore aujourd'hui les relations hommes-femmes, comme le prouvait d'une façon définitive le rapport inégal des salaires. Il convoquait, pour sa démonstration, *L'Iliade* et *L'Odyssée*, la chanson de geste, Tintin et Milou, Simone de Beauvoir et les westerns de John Ford. « Brillantissime » fut l'adjectif le plus usité à la fin de l'exposé. Le conférencier confirmait ce que chacun pensait, mais en agrémentant cette pensée d'exemples sociologiques et littéraires, et en relevant le tout d'une élégante pointe

d'humour masquant elle-même une colère contenue. Claire Le Chenadec comprit alors que son cas, quelle croyait accidentel, s'inscrivait en réalité dans une série statistique, une évolution historique, une situation « sociétale ». Il y avait des combats à mener, des statues à déboulonner, des vies à sauver. Elle n'eut dès lors plus honte des embardées sexuelles de son mari, tristes symboles d'un « phallocentrisme » qu'il fallait identifier pour mieux lutter contre lui. Pour un peu, elle regrettait presque que Serge, timide en toute chose et incapable de rien, ne manifestât point un priapisme plus flamboyant en multipliant les œillades aux demoiselles ou les mains aux fesses dans les transports en commun (cet imbécile préférait la voiture, en gros beauf qu'il était, inconscient du réchauffement planétaire).

Elles dînèrent ensuite toutes deux dans une brasserie, en compagnie d'Olivier Delaunay, un professeur de lycée (en mathématiques), très concerné par les violences faites aux femmes et, plus généralement, par les injustices. Claire, invitée par son amie à confier ses malheurs, raconta au professeur l'enfer du foyer conjugal, auprès d'un être malsain et pervers, sans relief, « si ce n'est celui du pantalon », ajouta-t-elle pour détendre l'atmosphère.

« Mais vous ne devez pas rester avec un tel homme ! s'indigna le professeur de mathématiques.

— Ce n'est pas facile, il y a l'appartement, les enfants, et puis il n'a pas que des défauts...

— Je te l'avais dit, coupa Bérengère, c'est une sainte ! »

On se quitta à regret, sur le trottoir, après des causeries sérieuses où chacun avait déroulé une dialectique profuse et précise, stimulée par le climat idéologique du repas. Seule dans la Peugeot 508, Claire éprouva, sur la route du retour, un genre de satisfaction qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps : la jubilation de l'étudiante après que sa copie eut obtenu une

très bonne note. Elle avait tant aimé les cours, à l'université ! Aller à la bibliothèque pour faire des recherches, accumuler les fiches de lecture, lire les livres au programme ; et, le jour de l'examen, l'excitation enivrante précédant la distribution des sujets (en espérant qu'ils correspondissent à ce qu'elle avait révisé). Elle se souvint d'un dix-sept sur vingt que le professeur de littérature comparée lui remit, dans l'amphi, avec des mots de félicitations. Pourquoi avait-elle abandonné la recherche, l'étude, le savoir ? Elle était douée, tout le monde le lui disait. Il y avait eu la rencontre avec Serge, peu enclin à la lecture, puis le premier enfant, le deuxième enfant. Le soir, elle était trop fatiguée pour bouquiner, alors elle regardait la télévision ou, si elle lisait, son choix s'arrêtait à des magazines. Le piège s'était refermé, elle s'était enfoncée, peu à peu, dans une vie médiocre, inférieure à ses aspirations de jadis. Que penserait d'elle l'étudiante sérieuse et mutine qu'elle avait été à vingt ans si elle rencontrait cette mère de famille, mal mariée, dévorée par les tâches ménagères, trop affairée pour lire, pour étudier ? Mais cette soirée serait l'occasion d'un renouveau, se promit-elle. Elle était bien décidée à ne plus se laisser aller, et elle consacrerait du temps à la recherche, en privilégiant l'histoire et la sociologie, sciences plus sévères et plus politiques que les explications littéraires de sa jeunesse. Elle pensa alors qu'elle s'était trompée dans le choix de ses études (mal conseillée par une personne incompétente dont c'était pourtant le métier d'orienter les lycéens après l'obtention du baccalauréat), elle aurait dû s'inscrire en sciences économiques, en sociologie ou en histoire. Le côté inutile de la littérature lui avait toujours déplu ; qu'y avait-il de sérieux dans ces histoires inventées par des « mâles blancs » (pour reprendre l'expression de Bérengère) ? D'ailleurs, elle s'était surtout passionnée pour la grammaire, l'analyse linguistique et la critique socio-logique. Les statistiques, la science, la rigueur discursive, voilà ce qu'elle affectionnait

plus que tout. Ce soir-là, sa résolution était prise : elle suivrait des cours en auditrice libre à l'université Paris-Diderot et rejoindrait le collectif Agir ensemble aux côtés d'Olivier et de Bérengère. La vie privée (et limitée) ne prendrait plus le pas sur la vie publique, la vie dans la cité, la vie près des démunis, des femmes, des ouvriers, des sans-papiers et de toutes les victimes du patriarcat.

Alors commença pour Claire une période tout ensemble ingrate et passionnante. Elle se lança dans la lecture de revues et d'essais, en respectant une bibliographie aimablement établie par Olivier. Une duchesse de retour dans ses appartements quittés naguère pendant la Terreur, après un exil en Angleterre, devait ressentir un bien-être comparable à celui de Claire lorsqu'elle s'aventura, en librairie, dans les salles du dernier étage, consacrées aux études universitaires. Un bien-être qu'on éprouve à chaque fois que l'on retrouve des périmètres qu'on estime être les siens. C'est avec une joie enfantine qu'elle commanda une liste de livres « sérieux » et politisés sur le droit des travailleurs, la condition féminine ou la philosophie postmoderne. La libraire, d'ailleurs, décocha un sourire qui lui sembla de connivence : elle n'était plus une cliente lambda, mais une femme consciente et active, pas une lectrice qui souhaite se divertir grâce à un roman d'aventures ou la biographie d'une *célébrité* politique, artistique ou sportive.

Les cours la réjouirent. Ils étaient très difficiles, conceptuels, mais elle prenait des notes, sans sourire, avec un air charmant de petite fille studieuse, en lançant des regards réprobateurs à ceux qui chuchotaient dans l'amphithéâtre. Plus la leçon était hermétique, plus Claire avait la sensation de s'élever jusqu'aux cimes enténébrées de la pensée, dans le sérieux de la vie. Les discussions dans les cafés aux alentours, en sortant de l'université, enrichissaient les doctrines exposées par le professeur d'exemples

personnels, de développements théoriques, de références bibliographiques ; elle écrivait sur un calepin les titres qu'Olivier Delaunay lui soumettait en alléguant que tel auteur était « incontournable », tel article « définitif ». Elle appréciait avec un même enthousiasme et les cours et les causeries dans des cafés qui n'étaient plus enfumés comme au temps de sa jeunesse.

Il y eut ce sit-in devant l'université, pour protester contre le renvoi d'une femme de ménage malienne sous le prétexte que son statut n'était pas en règle. Alertés par une distribution de tracts, Claire, Bérengère et Olivier avaient eux-mêmes informé le collectif Agir ensemble, lequel s'était joint à une poignée d'étudiants mobilisés et décidés à s'opposer, par la force s'il le fallait, à l'exécution de cette mesure « indigne du pays des droits de l'homme ». Claire s'était occupée d'approcher un imprimeur pour obtenir au plus bas prix le tirage d'un millier de flyers quelle distribua, en compagnie de Bérengère, à la sortie de la gare Montparnasse.

Elle chanta avec ses camarades, frappa dans ses mains, siffla l'arrivée d'une cohorte de CRS ; et elle pleura dans les bras d'Olivier lorsqu'un étudiant, en haut de l'escalier dominant l'assemblée des réfractaires, annonça à l'aide d'un porte-voix, le poing levé, qu'ils avaient gagné le combat : l'ajournement de l'odieux décret venait d'être confirmé par le président de l'université, Aminata ne serait pas renvoyée au Mali. La jeune femme apparut sur l'esplanade, à côté du leader étudiantin, tandis que les frondeurs¹ acclamaient en criant : « Aminata avec nous ! Aminata avec nous ! » Quelques étudiantes se lancèrent dans une danse qui pouvait rappeler les chorégraphies africaines, pendant que deux barbus frappaient sur des djembés en souriant de toutes leurs dents. Claire esquissa un déhanchement, Olivier se contenta de balancer la tête.

Il semblait à Claire qu'elle s'éveillait d'une longue nuit de l'âme, après le sommeil ouaté de son mariage. Elle sentait l'air frais de la vraie vie

souffler sur son visage. Les cours à l'université, les livres de sociologie, la lutte pour Aminata, les conversations politiques, tout participait de cette renaissance. Comment avait-elle pu s'écarter du droit chemin, celui de l'émancipation des *dominé-e-s* ? Celui de l'amitié *qui regarde dans la même direction* ? Elle invita Kilian et Lison à une manifestation contre la réforme du marché du travail. Son fils rechigna un peu, il avait prévu d'aller au cinéma avec Damien, alors elle s'énerma : « T'es bien le fils de ton père, toi ! Égoïste et veule ! » Elle regretta tout de suite la méchanceté de ses paroles. Piqué au vif, Kilian répliqua qu'il ne fallait « pas pousser », avant de rallier le cortège des manifestants qui se répandait comme la lave d'un volcan sur le boulevard Bourdon.

Serge Le Chenadec resta en dehors du bouillonnement intellectuel et politique de son épouse. Elle ne parlait pas de sa passion nouvelle avec lui, ne le considérant pas en mesure de s'intéresser ni de comprendre ce qui l'arrimait à cette vie anticonformiste, difficile et belle. D'ailleurs, elle n'oubliait pas les écarts de conduites envers Véronika. Elle ne les oubliait, ni ne les pardonnait. Bérengère veillait au grain.

De son côté, Serge voyait se fermer la porte de secours de l'engagement politique, puisque derrière celle-ci, sa femme et ses enfants marchaient en chantant des slogans à la gloire du progrès. Et l'on n'accepterait pas un *jaune* au milieu de cette humanité pleine d'espoir. De toute façon, l'envie de battre le pavé avec son vieux pote Patrick Mortier l'avait quitté, il sentait qu'il n'appartenait pas à ce monde aristocratique de l'optimisme, ce monde qui identifie le mal, qui désigne les responsables puis les combat dans le dessein d'amender l'imparfaite société. La difformité, c'était lui, Serge Le Chenadec, agent immobilier, quarante-cinq ans, marié, deux enfants : l'homme surnuméraire.

La fin de l'année approchait. On se réjouissait du séjour à Cardiff ; les mails se multipliaient entre les deux côtés de la Manche, comme par l'effet d'un trop-plein d'enthousiasme que seule la correspondance parvenait à tempérer. Claire ne doutait pas qu'Andrew et Katrine ne partageassent ses idées politiques, ni sa foi en l'humanité. Elle avait hâte d'en causer avec eux, sur un pied plus égalitaire qu'à La Baule : elle n'était plus tout à fait celle qui s'était sentie honorée par l'amitié d'un couple d'un rang social supérieur au sien. Ses lectures et ses combats lui donnaient une aisance nouvelle, et elle était comme une jeune femme impatiente d'arborer, devant ses amis, sa dernière robe noire, ses escarpins d'argent inédits et son collier de perles en sautoir.

Jusqu'au jour, le lendemain de Noël, où il conduisit sa famille à l'aéroport de Roissy-Charles-de-Gaulle, Serge avait espéré qu'on l'invitât à prendre un billet d'avion ; mais ses enfants et son épouse, traînant une valise derrière eux, s'étaient engouffrés en le saluant d'une main lasse dans le sas où les passagers patientaient avant d'embarquer. Il s'était retrouvé seul dans le hall de l'aéroport, au milieu de la foule des voyageurs. Pour la première fois depuis qu'il connaissait Claire, il ne passerait pas les fêtes du Nouvel an avec elle, ni avec ses enfants. Sa femme prétendait que cette semaine de « liberté » le ravissait : « T'as bien de la chance ! Tu vas pouvoir sortir tous les soirs avec Michel, Laurent ou Jean- Luc... Ne bois pas trop quand même ! » À l'entendre, le plus heureux de tous, c'était lui, Serge, le « petit veinard » qui fêterait la nouvelle année « avec ses potes ».

Il ne rentra pas tout de suite à Bagneux ; l'idée de regarder la télévision solitairement dans le salon, à côté du sapin de Noël, l'angoissait. L'affairement de Paris, pensa-t-il, repousserait le cafard qui l'avait empoigné à l'aéroport. En marchant sur le boulevard Raspail, il scrutait sa montre toutes les cinq minutes, de façon à ne pas manquer l'heure où le

Boeing décollerait de Charles-de-Gaulle et, par cet artifice, il lui semblait qu'il demeurerait un peu avec sa famille. Ce séjour gallois sans lui, loin de lui, consacrait le sentiment d'abandon dont il souffrait depuis le dernier été. Il ne se sentait plus aimé, ou si peu, à peine écouté, toujours méprisé, sans cesse rabroué. Mais Claire et ses enfants vivaient encore avec lui, dans le même appartement. Cette fois, la séparation géographique ratifiait sa mise à l'écart sentimentale. Il était seul. Les heureuses années du passé ne le soutenaient plus, car il les jugeait à l'aune de sa solitude présente, au sein d'une foule empressée, dans le crépuscule de l'hiver parisien. Il marcha longtemps, longeant le parc du Luxembourg, descendant la rue de l'Odéon, ralliant le quai de Conti par la rue Mazarine ; puis il traversa la Seine par le Pont-Neuf. Il but une bière au Longchamp, rue de l'Arbre Sec. Un couple américain, parents de deux petites filles, était assis à la table d'à côté ; à leurs pieds reposait un grand sac *Le Louvre* d'où dépassait un rouleau en carton protégeant la reproduction d'une toile de maître. Le couple s'embrassait, enchanté de son séjour dans la capitale française ; les petites filles s'amusaient avec une poupée qu'elles dévêtaient et rhabillaient selon des modes dont il était à espérer qu'elles ne triomphent jamais. Serge se souvint d'un Noël à Rome, d'un café près du Panthéon, Claire était enceinte de six mois. Lison passait des bras de sa mère à ceux de son père ; il avait été heureux, cet hiver-là, dans la ville aux sept collines.

Il reprit sa marche jusqu'au jardin des Tuileries. Là, il s'assit sur une chaise humide qu'il essuya d'un revers de manche, et contempla le grand bassin. Malgré le froid, des couples, des groupes de touristes et quelques solitaires s'attardaient, comme lui, devant la vasque où des pigeons, d'un gris plus sombre que les pierres de la margelle, se reposaient quelques secondes puis s'envolaient vers des arbres défeuillés et nus, aux branches écorchées, pareilles à de l'encre noire jetée sur la page d'un cahier.

Il s'immobilisa au milieu du pont Royal. Des touristes, tout sourire, se photographiaient d'un bord à l'autre, emmitouflés dans des manteaux épais et de longues écharpes. Il contempla les remous de la Seine, verdâtre ou bistre selon la couleur du ciel, ses nuages et son tumulte. Des tourbillons germaient çà et là sur sa surface mobile. Personne ne prêtait attention à ce badaud esseulé ; s'il avait enjambé le parapet, le choc dans l'eau aurait été couvert par le vacarme de la ville, mélange de vent et de trafic automobile. C'est alors qu'il eut envie d'en finir, comme on veut soulager une rage de dents en supprimant la cause générale de la douleur : soi-même. Les passants se raréfiaient ; parfois, il était presque seul sur le pont. Il se hissa sur la pointe des pieds, attiré par le courant, emporté par un vertige léthal. Qui retrouverait son cadavre imbibé par l'eau fangeuse du fleuve ? Reconnaîtrait-on son visage putréfié par les rouleaux et par le travail de la mort ? Il passa une jambe au-dessus de la rambarde. Il tourna la tête en direction du quai Voltaire, là même où Montherlant s'était donné la mort d'une balle de revolver dans la bouche, le 21 septembre 1972. Son ami Frédéric Désormeaux aimait rappeler le tragique événement à l'époque où les deux jeunes hommes étudiaient le droit public ; son tour était venu de se suicider. Aucun journal ne parlerait de lui, il n'était pas un académicien français universellement connu.

Le courage lui manqua, à moins qu'il ne faillît par défaut de désespoir. Il replia sa jambe, puis traversa d'un pas rapide l'autre moitié du pont Royal. Il frôla les passants, parfois les bouscula dans sa marche affolée ; on l'insulta, il ne se retourna pas, reprit sa course démente. Il ne tenait plus beaucoup à la vie, toutefois il songea qu'il existait certainement des raisons de vivre, des raisons qui le fuyaient en cette triste saison, mais qu'il pourrait découvrir, en s'en donnant la peine. Il s'accorda une année pour échapper à la mort. S'il échouait, il retournerait au pont Royal et, cette fois, il se

tuerait, sans réfléchir, sans qu'un lâche espoir de contentement ne le retînt par le bras.

Sur le mur du parking où stationnait la Peugeot 508 des affiches appendues promouvaient des spectacles parisiens. Il reconnut sur l'une d'elles, bien qu'elle fut déchirée, le visage hilare de Zavatta. « Quel con, ce clown ! », ronchonna-t-il avant d'introduire son ticket dans une caisse automatique.

OceanofPDF.com

Chapitre II

La littérature critique et universitaire

J'étais dans mon lit. À neuf heures du matin, j'entendis les cloches sonner. Soudainement, tout le passé de l'Europe, enté des questions sur le sens de la vie, mais aussi une odeur de foin, de pain, le sentiment de la mort et celui du destin traversèrent mon esprit. On pouvait expliquer ce phénomène par la propagation des ondes à travers l'air, depuis la frappe du battant sur la cloche jusqu'à mes oreilles raccordées au cerveau par les conduits internes. Un historien aurait pu rapprocher cette mélodie des débuts du christianisme, et un sociologue de son déclin. Rétrécissant l'angle à *ma personne*, un psychologue décrirait le mécanisme fantasmagorique engendré par le tintinnabulement ecclésial. Le répertoire des causes éradiquait, progressivement, la poésie des cloches carillonnant à neuf heures le matin. Il avait suffi de quelques minutes pour que le lyrisme se réduisît à un processus automatique et sans passion. Je pensai à l'arbre de la connaissance, à ses fruits défendus : « Vous n'en mangerez pas et vous n'y toucherez pas, sinon vous mourrez. » La connaissance s'oppose-t-elle à l'ivresse de la vie ? Ou faut-il accuser un genre de connaissance, théorique et expérimental ? Je n'ignorais pas ce que nous devions à la science, et pour rien au monde je n'aurais abandonné sa sublime précision. Alors quoi ? Le mieux était de se rendormir, et je remontai la couverture, protégeant mes épaules de la fraîcheur du matin, la tête au creux de l'oreiller, bien au chaud. J'avais toujours aimé cet entre-deux du jour et de la nuit, du rêve et de la réalité, et je repoussais souvent le moment du basculement dans le

camp de la factualité. Je n'aimais pas trop la vie, avec tous ses embêtements, ses répétitions, ses malheurs. Dans la pénombre, je n'étais ni vivant, ni mort, juste une conscience, délicieusement suspendue dans la divine paresse.

Une voix interrompit ma coupable indolence : « Eh, Clément ! Réveille-toi, on va être en retard ! » Lise ne partageait pas ma passion pour le néant ; levée depuis longtemps, elle était déjà prête à partir pour Dinard, en passant par Avranches à onze heures pour embarquer dans la voiture son amie Anna. Les volets s'ouvrirent sur une mer assagie, plissée par des vagues nonchalantes s'abolissant dès qu'elles touchaient la grève. Je ne fermai pas la fenêtre, l'air était doux et chaud. Je passais mon deuxième été à Granville, dans la maison que Lise fréquentait, le printemps et l'été, depuis son enfance. Ses parents lui avaient donné un double des clés ; nous étions seuls, tous les deux, pour une semaine encore. J'étais au chômage depuis cinq mois et Lise avait jugé qu'il était plus raisonnable d'annuler le voyage aux États-Unis que nous avions projeté à une période plus fortunée de ma carrière. Elle était, je crois, très amoureuse de moi. Et moi d'elle – je crois. J'étais plutôt timide, mais d'une allure sportive, assez grand, et l'on vantait souvent l'harmonie des traits qui composent mon visage : eussent-ils dévié de quelques millimètres (ces traits) ou se fussent-ils, à la trentaine, épaissis, que je n'eusse pas, je le crains, bénéficié de cette belle maison à deux étages, ourlée de vigne vierge camouflant par endroits la façade à colombages. Si je n'avais compté que sur mes capacités financières et professionnelles, je serais demeuré dans mon deux-pièces de Melun. Socialement, j'approchais de la condition du raté : j'étais au chômage depuis le mois de mars, sans perspective d'emploi. J'avais traîné cinq années à l'université, en histoire, puis en droit, décrochant une licence qui ne me servait à rien. À trente-deux ans, je n'avais connu que des « emplois

peu qualifiés » et des CDD (selon l'exécrable acronyme en usage) : remplacements en collège, distributeur de prospectus, pigiste dans un journal publicitaire, vigile chez Carrefour, facteur pour les mois d'été, vendangeur en septembre, et toute la ribambelle des emplois peu qualifiés. Je devais tout à Lise : l'aisance matérielle, l'amour, l'épanouissement sexuel et, donc, cette maison de vacances. Ma nonchalance passait, aux yeux de ma fiancée (elle tenait à ce vocable mystique), pour de la sagesse, et quand je paressais, elle croyait que je réfléchissais. Si amoureux que je fusse, je ne la détrompais pas, conscient qu'il était de mon intérêt de prolonger (pour combien de temps ?) son aveuglement. Je ne me reconnaissais qu'une seule qualité : j'étais un grand lecteur, un passionné de littérature, un genre de lettré. Qualité inutile socialement si on ne la transforme pas en diplômes, romans, critiques ou postes universitaires. Comme je n'avais aucun entregent, les voies détournées que les enfants de la bourgeoisie empruntent pour pénétrer le milieu de l'édition (ou celui du journalisme) m'étaient barrées. Le seul piston que je connusse grâce à mon père m'avait obligé, six mois durant, à me savonner sous une douche tous les soirs, après le travail, pour ôter l'odeur de la décharge publique dont j'avais la charge. C'était son pote de toujours, René, qui lui avait fait cette fleur – un peu fétide, à mon goût.

Anna patientait devant l'hôtel particulier de ses parents, qu'on apercevait derrière la grille couleur d'écailles, avec son toit à quatre versants et ses deux chiens-assis surplombant les huit fenêtres de la façade regardant un beau jardin. Son père exerçait une profession d'ancien régime : le notariat. Elle avait rencontré Lise à la Sorbonne, après son passage à Henri IV, et les deux filles, dès la première semaine, s'étaient découvert des passions communes pour les lettres, le cinéma de Truffaut, le shopping et une joie de vivre naturelle à celles qui, nées dans la bonne bourgeoisie, ont en plus le

toupet d'être très jolies. Les cheveux blonds d'Anna lui eussent, en d'autres temps, attiré, de la part de poètes à la con, quelques métaphores à base d'or ou de jonquilles. Plus sensuelle - autrement dit, avec des fesses et des seins plus emphatiques (s'il faut être clair) – la brune Lise portait, ce jour-là, une robe rouge coquelicot, des Converse vert clair et lin collier d'émeraudes. Beaucoup d'hommes auraient aimé être à ma place, et je les comprenais, tous ces hypothétiques envieux, car moi-même je mesurais ma fortune. Néanmoins, selon la loi d'incomplétude qui régit tout ce qui existe, mon contentement était ridé par un souffle d'anxiété : je n'étais pas heureux, je n'avais pas envie de passer ce week-end de juillet à Dinard, dans la grande propriété de Charles de Boyer de la Serre, juriste de renom, dont la fille, Héloïse, n'avait rien trouvé de mieux que d'inviter ses deux amies qui, d'ailleurs, ne cessaient de chanter du Joe Dassin à tue-tête, alors que je conduisais l'Alfa Romeo que Robert Guillemet, le père de Use, avait offert à sa fille pour son vingt-huitième anniversaire. Je redoutais cette journée en compagnie de médecins, de chirurgiens, d'universitaires, d'avocats d'affaires ou de financiers ; il y aurait même un philosophe « traduit en vingt-quatre langues » et un écrivain ayant reçu le prix Goncourt. Comme j'étais bien, le matin, dans mon lit ! Loin de la comédie sociale, des politesses et de la grande bataille de l'amour-propre.

Après Dinard, la route épousait la côte crénelée qui dominait la mer à main droite, et alignait des bâtisses bourgeoises, presque des petits châteaux pour certaines, construites au XIX^e siècle par de riches Anglais et de florissants Parisiens tombés amoureux de la Bretagne. Enfin, apparut sur un genre de promontoire granitique, au-dessus de la falaise, l'étonnant édifice des Boyer de la Serre, dont l'austérité minérale s'élançait sur cinq étages, jusqu'à une structure de quatre ou cinq toits courbés, échelonnés d'une drôle de façon rappelant l'architecture japonaise. Un grand jardin avec une

pelouse millimétrée s'étendait en arc de cercle devant la face intérieure de la demeure ; des auvents et des marquises protégeaient les invités du soleil, tandis que des serviteurs en veste blanche et nœud papillon noir glissaient parmi les convives pour leur proposer du champagne et je ne savais encore quels canapés. Je me fis la réflexion que j'avais bien fait de ne pas revêtir ma veste blanche en toile de lin : on m'aurait pris pour un domestique, alors que j'étais avant tout un chômeur.

On nous accueillit chaleureusement. Héloïse nous présenta à son père, le célèbre Charles de Boyer de la Serre, dont le soixante-cinquième anniversaire, somptueusement fêté, était la raison de ma présence à Dinard, au milieu d'hôtes prestigieux et opulents. Au reste, l'homme était charmant, svelte malgré son âge, élégant sans ostentation. Il poussa même la politesse jusqu'à s'inquiéter de notre voyage automobile avant de nous conduire, lui-même, jusqu'à la petite maison en brique rouge – sans doute l'ancienne demeure des gens de maison - où deux chambres sous les toits avaient été préparées, le matin même, à notre attention.

Lise resta auprès de moi, malgré son envie de rejoindre un groupe de jeunes gens dont elle m'apprit que plusieurs d'entre eux étaient ses condisciples à la Sorbonne. Dans l'ensemble, néanmoins, l'âge des convives était plus élevé que le nôtre, et Lise se plaisait à se promener à mon bras, jouissant de notre jeunesse et, il faut le reconnaître, d'un avantage esthétique tangible sur nombre des invités. Nous étions à ce moment des festivités où le privilège superficiel de la beauté (toute relative) nous octroyait une place prééminente, où l'on se dit que rien n'est plus important que l'aspect physique des individus. Je n'ignorais pas la fragilité de cette piètre supériorité. Bientôt, d'autres armes (encore en coulisses) recomposeraient les hiérarchies : la richesse, le prestige professionnel, la célébrité, la réputation, les diplômes. Et, à ce nouveau jeu, je ne vaudrais

plus grand-chose. Lise ne craignait pas le déclassement, pour plusieurs raisons : elle venait d'obtenir un poste de professeur de lettres dans un grand lycée parisien, en classes préparatoires (après de brillantes études) ; elle connaissait de longue date, sans en éprouver de complexe, beaucoup des hôtes de la journée ; enfin, me dis-je, la beauté d'une femme ne s'éclipse jamais, même devant les précellences de l'intelligence et de la réussite sociale.

De grandes tables, nappées de blanc, supportaient des plats garnis de biscuits salés et des verres alignés que remplissaient des échansons avec de « prestigieux » vins, informaient-ils alors que la bouteille se déversait dans votre verre. La ruche des convives vrombissait, ces derniers debout, en petits essaims agglutinés selon un degré d'intimité plus ou moins grand. Lise finit par m'abandonner au profit d'une coterie d'anciens étudiants, après m'avoir présenté à eux. Je me retrouvai seul, uniquement préoccupé par les toasts et le champagne, recouvrant mon statut de parasite social. Seul, pas tout à fait : une blonde (décolorée) que les années avaient froissée sans qu'elle en perdît son charme me tint compagnie un instant, elle m'avait confondu avec un pianiste réputé dont, à l'entendre, la ressemblance avec moi était frappante. Le sujet de la conversation était plus que ténu ; il nous fit cependant un bon quart d'heure. Dès qu'une « connaissance » de ma blonde vint à passer par là, cette dernière mit un terme à l'indigente causerie dont la poursuite relevait d'un exploit comparable à celui des prototypes automobiles capables de parcourir mille kilomètres grâce à un litre seulement de carburant.

Enfin, le protocole contraignit chacun à s'asseoir à la place qu'on lui avait assignée. Lise était à ma droite. En face de moi, un homme avec de larges lunettes rectangulaires, arborant la coiffure des gens élégants, discutait avec l'homme qui était à ma gauche, et dont j'appris très vite qu'il

était le « philosophe traduit en vingt-quatre langues » – sans compter, ajouta-t-il au dessert, « la version imminente en wolof » à laquelle il portait une tendresse particulière, ne voulant pas priver l’Afrique noire de sa pensée. Anna était assise à la gauche de l’homme aux larges lunettes et, très vite, elle connut son identité : Alexandre Corvec, professeur titulaire en lettres modernes à l’université de Caen. Il allait falloir jouer serré. Lise était enchantée.

Il n’avait pas échappé à l’esprit spéculatif de Gérard de Boissieu, le « philosophe traduit en vingt-quatre langues », qu’Anna n’était pas (contrairement à Lise) accompagnée de son fiancé, de sorte qu’il déployait une dialectique bien huilée, alternant thèse théorique et antithèse facétieuse, en visant à la synthèse sexuelle. La jeune femme, célibataire depuis deux mois, résistait mollement aux attaques du philosophe.

Il n’avait pas échappé à Alexandre Corvec, le grand universitaire, que Lise était ma compagne, mais ce détail ne freinait nullement sa stratégie galante. C’était un bel homme, guère plus âgé que moi. Il était très fort, car il ne déposait sur la table, entre les plats, que les cartes de son jeu les plus étrangères à ses intentions (à savoir, sauter Lise Guillemet) : des questions sur son parcours universitaire (à elle d’abord, à lui ensuite), des allusions à un possible poste caennais (pour Lise) et puis toute la cohorte des grands professeurs qu’il avait côtoyés (Jean Starobinski, Gérard Genette, Paul Veyne et même Philippe Jaccottet). Je sentais bien que Lise succombait au prestige armorial du Corvec. Sur quel terrain pouvais-je l’amener de façon à lui foutre la raclée qu’à mon sens il méritait ? Je n’en voyais pas ; j’étais bel et bien défait par ce crétin. D’ailleurs, j’avais toujours été un causeur de deuxième catégorie, souffrant de l’esprit d’escalier – cet esprit qui ne brille que le lendemain, lorsqu’on se brosse les dents dans sa salle de bains, devant le public indifférent des gants de toilette. Cependant, je savais que le

grand intellectuel bien coiffé ne gagnerait pas la partie aussi facilement qu'il l'imaginait : Lise était amoureuse de moi. J'attendais donc, confiant, le moment où il prendrait une veste sans comprendre ce qui lui arriverait. Je m'amusais secrètement de tous les efforts qu'il déployait, de tous les noms qu'il arborait comme des blasons et de toutes les plaisanteries avec lesquelles il chatouillait, moralement, l'objet convoité. Et cela ne tarda pas : Lise s'aperçut de ma jalousie naissante et, dès lors, attendrie et flattée, abandonna progressivement la discussion avec Corvec, l'homme aux cheveux crantés. Le coup de grâce fut un baiser (très déplacé à table) quelle échangea avec moi, comme une paire de claques discrète au grand professeur. D'ailleurs, il se tint les deux joues, prétextant qu'il avait chaud ; mais je n'ignorais pas que ses paumes tentaient de calmer le feu du soufflet.

La suite du repas fut plus *cool*. Alexandre Corvec déballait ses jouets (Starobinski, Genette, Veyne, Jaccottet) devant d'autres commensaux que Lise. Anna se demandait, pensais-je, si un « philosophe traduit en vingt-quatre langues » était un éjaculateur précoce. Elle souriait au philosophe qui, lui, très certainement, s'imaginait en train de la prendre en levrette, au moment même où il réfutait, avant le dessert, le *devenir-autre-du-Dasein*.

Entouré de son fils, de sa fille et de son épouse, Charles de Boyer de la Serre, devant un bavaois aux framboises agrémenté du chiffre soixante-cinq (en bougies), improvisa un discours pour remercier tous ses invités qui, en ce jour d'anniversaire, lui offraient le plus exquis des cadeaux : l'amitié. Il y eut aussi un beau couplet sur la fierté d'avoir de si admirables enfants, et une épouse idéale qu'il aimait encore plus qu'au premier jour (là, saisie par l'émotion, Mme Charles de Boyer de la Serre embrassa son mari sur la moustache). Ensuite, il développa sa philosophie de la vie (en gros, c'était pas mal, la vie), prétendit que la pensée de Bergson l'avait guidé en lui apprenant à se moquer des envieux (si peu bergsonien que je fusse, ce point

de la théorie me parut douteux), raconta une histoire de voilier en mer Égée, où s'était illustré son grand ami Léonard (ce devait être une histoire drôle, si l'on se fiait aux rires qui la saluèrent). Enfin, une citation de Bernanos servit de conclusion, dite avec la gravité qui convenait, la main sur le cœur : « Être capable de trouver sa joie dans la joie de l'autre, voilà le secret du bonheur. » Personne ne mégota sur les applaudissements ; le ciel bleu, les senteurs d'aubépine, la qualité du repas, le statut de tous les invités et celui de Boyer de la Serre, tout concourait à ce que l'on dépassât les deux minutes d'ovation. On commentait encore la phrase de Bernanos en savourant le bavaois aux framboises.

Le repas m'épuisa. Se mit en place une promenade sur le chemin des douaniers ; je m'empressai de rejoindre la chambre, bientôt suivi par Lise. Elle se blottit contre moi en me caressant, m'embrassant de façon que je ne tombasse pas dans le sommeil. Son désir, pensai-je, avait dû être agacé par les cajoleries du grand professeur, puis attisé par ma jalousie amoureuse. Mon ventre était gonflé par les plats et les vins, je n'avais pas envie de faire l'amour. Je me contentai de la laisser m'ôter mon caleçon puis s'asseoir sur qui de droit, face à moi, pendant qu'à demi allongé, contre l'oreiller, je la contemplai, les mains derrière la tête, s'activer fougueusement jusqu'à l'extinction du feu.

Par la fenêtre ouverte, on apercevait le vert de la mer, marqueté de minuscules taches blanches, incomparablement plus frêles que les vaisseaux nuageux qui avançaient, juste au-dessus, dans le ciel azuré, avec la lenteur et la majesté d'une procession religieuse. C'était une bonne journée, finalement. bercé par le vent, je fermai les yeux. Lise sortit de sa valise un roman qu'un de ses amis avait publié au mois de janvier ; je l'avais déjà lu. Redoutant d'être déçue, elle m'avait suggéré de m'y coller en premier. Je l'avais rassurée, le roman affrontait, avec humour, la question du sens de la

vie, sans présupposer, pour contenter la masse, qu'il y en eut un. Elle s'allongea à côté de moi (cette fois, mon caleçon resta à sa place), et se mit à lire *L'Homme surnuméraire* de Patrice Horlaville. Je l'entendais qui tournait délicatement les pages, pour ne pas déranger mon possible basculement dans le sommeil. En réalité, je songeais au pauvre héros du roman, Serge Le Chenadec, déchiré par l'indifférence de sa famille, dont l'existence, soudainement, chavirait dans l'eau froide du nihilisme. Par d'autres voies que les siennes, j'en étais au même point - ou, pour être plus précis, je pataugeais depuis si longtemps dans la boue que je n'en souffrais pas, je respirais un bon bol de néant tous les matins, et je m'en portais plutôt bien. L'amour de Lise, bien sûr, me soutenait, quand la froideur de l'épouse Le Chenadec le mortifiait. J'étais plus jeune, plus beau, moins gras. Je ne me cachais pas, cependant, que tout était fragile, fugace et sans espoir.

Quand je me réveillai, Lise n'était plus dans la chambre. Une page pliée en deux était coincée dans la rainure du miroir ; il était sept heures du soir. Je dépliai le mot : « Mon chéri, je te laisse dormir : tu ronfles ! Je m'en vais lire dans le jardin ou sur la plage (j'aime bien le roman...). Je t'embrasse ! »

On installait, sur une estrade, des amplis et des instruments de musique ; les tables avaient été repoussées, ainsi que les auvents, de manière à libérer un endroit pour danser, supposai-je. Il restait des bouteilles et quelques assiettes vides sur les nappes ; les hommes étaient en bras de chemise : on se déboutonnait un peu (col de chemise et, plus discrètement, ceinture du pantalon), sans que l'élégance de l'ensemble n'en pâtît. Je ne retrouvais pas Lise parmi la foule clairsemée du parc. J'allais descendre sur la plage par l'escalier étroit tombant entre les rochers que nous avions repéré, Lise et moi, en début de journée, quand une voix, dans mon dos, m'interpella : Charles de Boyer de la Serre s'alarmait plaisamment de ma disparition. « Je

me demandais où vous étiez passé, pendant tout cet après-midi. » Il était accompagné d'un long type dont la calvitie s'ornait d'une couronne de cheveux, et d'un autre plus petit, plus rond, aux grosses joues poupines, qui faisait penser, à cause de sa barbe poivre et sel, à un hamster. N'étais-je donc pas aussi invisible que je l'imaginais ? En tout cas, la courtoisie m'obligea à prendre pan à la conversation. Le grand type estimait que trop de charges sur les entreprises nuisaient à la croissance, et donc au plein-emploi. Le hamster opinait du chef ; le premier enseignait l'économie à Paris 13, le second dirigeait une entreprise européenne d'import-export (dans les activités de commerce en gros). « Les allocations chômage, sous toutes leurs formes, sont bien trop élevées, expliquait doctement l'économiste. Il faudrait les baisser de manière à remettre les gens au travail. » Le chef d'entreprise acquiesçait et se réjouissait qu'un savant développât ses idées, puisqu'il suffit que deux personnes partagent une même vision du monde pour que celle-ci soit, à leurs yeux, renforcée et légitimée dans sa vérité. « Pauvre France, en effet... », soupira mon ami Charles de Boyer de la Serre. L'économiste m'interrogea :

« Et vous, êtes-vous, comme votre charmante amie (il l'avait remarquée), professeur en khâgne ?

—Oh non, répondis-je, je suis au chômage depuis plusieurs mois. »

Un silence gêné suivit le dévoilement de mon identité sociale, comme si, déséquilibrés par ma phrase, les trois discoureurs se relevaient silencieusement et lentement, tel un coussin qui peu à peu reprend sa rotondité initiale. Voilà, c'était fait, l'aiguille de la balance pointait vers le ciel : « Ce n'est qu'une question de semaines, ou de jours, vous allez bientôt trouver quelque chose », reprit mon ami Charles. « Il est parfois important de ne pas se précipiter, de réfléchir avant d'accepter un emploi », continua l'économiste. « Et avec votre niveau d'études, votre carrière est assurée »,

conclut le chef d'entreprise. Leur optimisme, si contraire aux sombres paroles sur l'état du pays, faisait plaisir à entendre. En réalité, mon infortune les ennuyait ; ils s'empressaient de l'oublier, de l'occulter, en chaussant les lunettes d'un avenir rose et blanc où tout irait, pour moi, en s'amendant. Je jugeai inutile de contrarier leurs espoirs, d'autant que mes trois interlocuteurs souriaient béatement, se découvrant soudainement plus généreux qu'ils ne le croyaient, jouissant de leur bienveillance. Les informer qu'avec mon baccalauréat et mes années de dilettantisme universitaire, mes chances de trouver un emploi de bon standing étaient bien minces, n'aurait qu'inutilement assombri le visage épanoui de mes bienfaiteurs. Je risquais même de passer pour un vilain, au sens moyenâgeux du terme : un faquin, un malfaisant, un pauvre. Eussé-je été un fils de bonne famille, mon goût pour la littérature m'aurait, jusque dans les années soixante, conféré un statut de lettré, certes équivoque, mais respecté. Aujourd'hui, même les plus nobles lignées estimaient qu'un lettré était un genre de parasite, une honte pour ses frères et sœurs, un paresseux de basse extraction. De toute façon, mon père, à la retraite depuis deux ans, avait œuvré sa vie entière comme factotum dans un collège, mon grand-père comme ouvrier agricole dans une ferme de Normandie. Mes trois protecteurs, tous fils de la bourgeoisie et de l'aristocratie (tel mon Charlie), pensaient certainement que s'ils ne connaissaient pas les morsures du chômage (relatives pour un type comme moi, aimant lire et ne rien faire), c'était que ces morsures, donc, leur étaient épargnées uniquement par la qualité de leur cerveau et par une prodigieuse force de travail. Par contrecoup, l'échec, peu ou prou, ne pouvait consacrer, pour de tels yeux, que les cancre, les cossards ou les pique-assiettes.

Je scrutais les allées et venues du parc, tout en causant (mais la causerie déjà s'éloignait de moi, se refermant sur le cercle des trois philanthropes),

afin de repérer si Lise n'était pas aboutée à une autre coterie de bourgeois altruistes, sans parvenir à mes fins, de sorte que je me détachai cette fois pour de bon de la trinité caritative avec l'espoir d'aller, par l'escalier rocheux, jusqu'au rivage, mais je ne parvins à faire que deux pas puisque je fus arrêté par le « philosophe traduit en vingt-quatre langues » et un dandy qui souriait à ses côtés, lequel n'était rien d'autre que le fameux prix Goncourt, et que j'aurais dû reconnaître car je l'avais déjà vu au cours d'une émission télévisée, je m'en souvenais maintenant, il prétendait – et j'en avais été agacé – qu'une chanson de Bob Marley valait bien toutes les œuvres de Marx et de Rimbaud conjointes, on ne pouvait oublier cette désinvolture si parfaitement suffisante qui me rappela les têtes à claques du lycée, toujours souriantes, prétendant, à chaque devoir, qu'elles n'avaient rien révisé et, cependant, récoltant les meilleures notes. Ce dandy, lui aussi, écrivait, à l'en croire, entre deux hôtels, deux rendez-vous amoureux, deux piscines, sans y prêter attention, et, comme un Achille des lettres, moissonnait les prix Goncourt et les best-sellers. Le Grand Penseur me présenta au Grand Écrivain, moi qui n'étais Rien. Que me voulait-il ? Il commenta la fête, se gaussa d'une matrone qui s'empiffrait de pistaches, puis décrivit la chorégraphie des domestiques en refourguant l'analyse sartrienne du *garçon de café* subodorant que je ne la connaissais pas. Il n'habitait pas ses propos, je percevais bien qu'il tournait autour du pot sans savoir de quel pot il s'agissait : sa propre philosophie, ou bien la séduisante Anna ? La suite confirma mon intuition : il m'interrogea sur l'amie de Lise, en tentant d'établir une complicité masculine pour que je l'instruisse de « la rigidité des mœurs d'une si belle enfant », ce qui voulait dire, en clair, que le « philosophe traduit en vingt-quatre langues » espérait coucher avec elle, mais ignorait le temps que cela prendrait et peut-être même la méthode idoine à employer. Je n'en savais rien non plus. Il prit ma réserve pour de la

méfiance et, sans doute, pour une attitude de petit-bourgeois, pour ne pas dire une posture populaire (lui qui pourtant aimait le peuple et prétendait que nous devions tous, absolument tous, de l'intellectuel au trader, nous incliner devant sa grandeur bafouée par l'Histoire), une attitude étroite et pincée, par voie de conséquence, que les gens d'esprit, aux mœurs libertaires libertines libres, rejetaient comme un archaïsme primitif, et même antifraternel. En un mot, il avait vraiment envie de baiser.

Le Grand Penseur et le prix Goncourt m'eussent abandonné à ma triste trivialité, si Anna n'était apparue à l'instant exact où ils se détournaient de moi, et si elle ne m'avait pris par le bras afin de joindre le rivage, au-dessous du parc. Alors, opérant un habile demi-tour, Gérard de Boissieu et son dandy, comme emportés par l'air déplacé, furent aspirés par le passage de la jeune femme, et tous, nous descendîmes jusqu'à une petite plage à demi-privée, coiffée par de hautes falaises bretonnes que le vent, l'hiver, devait flageller en lançant contre elles les assauts du sable, offrant un tableau romantique aux promeneurs réfugiés derrière une fenêtre. Mais les falaises, ce soir-là, protégeaient une retraite sablonneuse, caressée sensuellement par des vagues endormies, ou deux silhouettes assises contemplaient la mer, l'une sur un rocher, l'autre sur le sable, genoux repliés et tenus par le croisement des mains. Lise n'était donc pas seule ; le Grand Universitaire lui avait emboîté le pas, avant d'adopter la position soumise de l'amant éperdu, aux pieds de son Idéal. Il était vraiment gonflé, me dis-je. D'ailleurs, conscient de l'incongruité de sa posture, il se leva, apercevant la petite colonie qui descendait l'escalier. Puis, poétiquement, il marcha jusqu'aux vagues. Là, les pieds dans l'eau (le pantalon retroussé sur ses mollets poilus), il contempla l'horizon, les bras croisés, perdu dans de profondes pensées.

Lise me fit une place sur le rocher, Anna s’assit à côté de moi ; j’étais « bien entouré », comme le fit observer le « philosophe traduit en vingt-quatre langues ». Puis le même s’enquit du livre qui reposait sur les genoux de Lise. « C’est un roman, il s’appelle *L’Homme surnuméraire* », répondit-elle négligemment. Le penseur n’en connaissait ni l’existence, ni l’auteur ; le prix Goncourt non plus. Cependant, ils estimèrent sans doute que ce roman inconnu pourrait devenir la première marche d’un escalier qui passerait par la littérature en général, avant de déboucher sur leur propre personne, de sorte qu’ils s’informèrent de son sujet, de ses personnages et de ses thèmes. Lise tenta de répondre d’une façon synthétique ; elle s’arrêta en particulier sur un épisode scabreux où le héros était plus ou moins accusé de pédophilie, à cause d’une « jeune fille de dix-sept ans ». Le prix Goncourt estima que cela sentait le réchauffé – lui-même, d’ailleurs, avait écrit un roman où un homme de trente ans s’éprenait d’une étudiante : « Une histoire terrible, un amour formidable, contrarié par une société pudibonde... Il y a beaucoup de moi dans ce texte. » Il ajouta que la vie avait plus d’importance que les livres. « Regardez cet océan, ce ciel bleu, ces odeurs d’été ! Que vaut une page, même une page extraite de mes œuvres, devant un tel spectacle ? Et si on allait se baigner ? On laisse tomber les vêtements et on se jette dans la mer, tous à poil ? » La ruse était cousue de fil blanc ; elle s’effilocha tout de suite, car ni Lise, ni Anna ne souhaitaient se déshabiller, mais elles invitèrent le romancier à ne pas renoncer à son projet adamique. « Messieurs, s’amusa Lise, nous vous regardons... » Notre prix Goncourt releva crânement le défi : il déboutonna sa chemise, puis ôta son pantalon. Il conserva néanmoins son slip noir à pois rouges. « Allez, suivez-moi, Mesdemoiselles ! » Il courut jusqu’à l’eau. C’est alors qu’Alexandre Corvec, toujours devant l’océan, se retourna et vit le romancier qui trottinait souplement, évitant, comme en s’en jouant,

les galets qui auraient pu meurtrir ses pieds nus. Cependant, dès que la première vague lui eût léché les pieds, on entendit un cri proche d'une poésie à caractère expérimental : « Ah, putain ! Elle est froide ! »

S'il laissait tomber sa connivence avec l'écrivain, une brèche s'ouvrait pour le philosophe : celle de la prévenance envers Lise, de l'intérêt pour le roman quelle tenait dans ses mains - en flattant l'une, il espérait toucher l'autre (Anna), adoptant la stratégie du flatteur d'enfants (ou de chiens) pour approcher la mère (ou la maîtresse), escomptant passer d'une chatouille au nourrisson (ou au chienchien) à des chatouilles plus sensuelles sur l'objet désiré). Il fut bientôt rejoint par le Grand Universitaire, plus ténébreux que jamais, posant sur le romancier en slip noir le regard las de l'homme mûr, indulgent mais à mille coudées au-dessus des enfantillages de la jeunesse (c'est alors, pensai-je, qu'il regretta d'avoir retroussé son pantalon).

On aurait vraiment dit que Gérard de Boissieu et Alexandre Corvec se passionnaient pour *L'Homme surnuméraire* ; je pensai qu'ils avaient dû avaler tant de bouquins pour préparer leurs cours, qu'ils avaient tant écrit d'analyses sur des textes ou des livres *du programme*, qu'à force, ils étaient en mesure de discourir en roue libre de n'importe quel roman, n'importe quel essai, lu, pas lu, aimé, détesté, connu, inconnu.

Le prix Goncourt avait renoncé à la baignade ; il se frotta les pieds pour en ôter les grains de sable, se rhabilla, penaud, puis disparut par le grand escalier grimant entre les rochers.

Le Grand Universitaire feuilleta le roman, parcourut quelques lignes, cita quelques auteurs, déballa quelques concepts narratifs ; il voulut savoir ce que Lise appréciait dans ce livre. Un soleil rougeoyant sombrait, au loin, derrière la ligne d'horizon ; l'air était encore chaud. Je me sentais bien ; j'avais fait l'amour dans l'après-midi, ma compagne suscitait le désir sexuel

(amoureux ?) d'un universitaire de renom ; pour un peu, par pitié, je lui aurais permis de coucher au moins *une fois* avec elle. Le verbe « permettre » était même de trop. Personne ne m'appartenait, personne n'appartenait à personne. Et la rumeur d'un orchestre de jazz, en haut de la falaise, descendait sur le rivage. Sans la conscience de la fugacité et du malheur, j'aurais été pleinement heureux, ce soir-là, à Dinard.

D'autres invités de Boyer de la Serre dévalèrent sur la plage, et quelques flâneurs, à intervalles réguliers, deux ou trois mètres plus haut, la contournaient par le chemin des douaniers, en se demandant sans doute qui étaient ces gens élégants, assis sur les rochers ou sur le sable. Certains dansaient, pieds nus, envoûtés par l'écho du saxophone et des percussions qui descendait du parc jusqu'au rivage. Le « philosophe universel » tapait du pied, au rythme de la musique : « Voulez-vous danser, Anna ? » Il lui prit la main, elle retira ses escarpins et ils tournoyèrent sur le sable. C'est alors que le Grand Universitaire s'adressa à moi (l'une des premières fois) : « Vous permettez que je danse avec Lise ? » Je répondis que ce projet ne dépendait pas de moi, mais d'elle (un jour, dans quelques dizaines d'années, on poserait peut-être des questions plus *civilisées* : « Permettez-vous que je couche avec votre compagne ? – Mais, je vous en prie, si elle en est d'accord, ce sera un plaisir pour elle, pour moi et pour vous. ») Lise accepta. Je demeurai seul sur le rocher, en compagnie d'un petit crabe qui fuyait la marée. Corvec, contrairement au Penseur, maîtrisait les pas de danse ; il serrait sa cavalière contre lui, et une pointe de jalousie me piqua au cœur en imaginant les seins de Lise s'aplatir sur la poitrine de l'universitaire (« Peut-être bande-t-il ? », me dis-je). Je compris que je n'étais pas encore complètement *civilisé*.

Je sautai du rocher, dans le dessein de me trémousser à mon tour avec les noceurs, et surtout de reprendre ma place auprès de Lise. Un ancien

camarade de la Sorbonne d'icelle, un certain Pascal, avait apporté des bouteilles ; on commença à boire, certains retirèrent leur chemise. Je m'adossai contre un rocher. Lise continuait de danser. Anna passait d'un cavalier à l'autre. Bientôt, je fus rejoint dans ma retraite par Gérard de Boissieu. Le philosophe était épuisé, en sueur, l'air absent et fou, les yeux fixés sur Anna, laquelle ôta son chemisier, puis son soutien-gorge. Elle riait dans la nuit comme la déesse quelle était, folle de sa beauté, enivrée par les regards, grisée par le vin, ses seins – cornes pâles – défiant les étoiles, provoquant un beau garçon aux cheveux bouclés. Le philosophe la regardait en souffrant, son visage était déformé par le désir et par la frustration, sa main tremblait, sa bouchée béait. Le penseur hautain avait disparu : à la place, un pauvre type usé et dolent contemplait sa défaite. Un réprouvé dont on pouvait se sentir proche ; il ne cherchait plus à en imposer. J'avais envie de lui tapoter sur l'épaule pour le consoler : « T'en fais pas mon pote, il y aura d'autres filles... », enfin ce genre de propos qui ne servent à rien, qui montrent seulement que le supplicié n'est pas seul, que tout passe, que les beaux jours reviendront. Je n'en fis cependant rien, car j'eusse alors réveillé son orgueil, et ce faisant avivé sa douleur. Je l'imaginai alors, le matin, devant son miroir, les traits fatigués, la poitrine flasque, quelques poils gris sur le torse, le ventre dégoulinant, le sexe rabougri, les jambes torses. La vieillesse l'avait rattrapé ; la mort ne tarderait pas. Sa « philosophie traduite en vingt-quatre langues » ne le protégerait pas contre le cancer, la souffrance, la mort. Nous étions frères en infortune, comme tous les êtres humains. Un homme ne devient intéressant que lorsqu'il commence à perdre, me dis-je avant de quitter la plage. Gérard de Boissieu refusant, dans sa folie, de détourner les yeux d'Anna à demi-nue, Anna incarnation de la vie, incarnation qui lui échappait, par sa jeunesse, par sa beauté, par

son exubérance, Anna, à cinq mètres de lui, plus lointaine qu'une naïade lascive sur le tableau oublié d'un maître de la Renaissance.

Plus je gravissais les degrés de l'escalier, serpent pétrifié entre les rochers, plus la musique s'amplifiait, et plus la lumière éclairait mes pas hasardeux : de longs lampadaires, disposés aux autres coins du parc, chassaient l'obscurité. On dansait, là aussi, cependant on aurait dit une réplique édulcorée et bienséante, plus âgée, de la bacchanale du rivage que je venais de quitter. Aucun torse nu, nulle poitrine débridée, mais des cheveux blancs, des crânes luisants, des cravates, des sourires tristes ; à la frénésie du bas, répondait en haut une placidité pomponnée. Quelques convives fatigués s'ennuyaient sur des chaises, à côté du cercle des danseurs. On papotait près des tables, un verre à la main. Charles de Boyer de la Serre s'était assis à l'écart, il souriait, il sentait peut-être que la fête lui échappait, en tout cas il n'était plus le point de mire des regards, chacun s'adonnait à la danse, à sa joie, et ne se sentait plus obligé de prêter allégeance à celui qu'on célébrait, quelques heures plus tôt.

Je traînai près des tables, avalai quelques biscuits, une tranche de saumon, bus un verre de sauternes. Sans n'en rien dire à personne, je quittai la garden-party. De toute façon, il eût été grotesque que j'avertisse qui que ce soit de mon projet d'aller dormir. Je n'avais pas pris la peine de prévenir Lise, pensant qu'elle me connaissait assez pour ne pas s'inquiéter de ma disparition. Néanmoins, avant de retrouver ma chambre, je me penchai pour apercevoir ce qui se passait sur la plage ; on ne voyait pas grand-chose, mais il était évident que les frontières de la décence n'avaient pas été franchies. J'aperçus Alexandre Corvec qui se déhanchait savamment ; Lise discutait avec Héloïse ; Anna avait remis son soutien-gorge. Gérard de Boissieu regardait deux noceurs qui s'amusaient à faire des ricochets sur les flots somnolents.

Je m’endormis, paisiblement bercé par le son étouffé des clarinettes, des cymbales et du piano, heureux de m’être soustrait aux mondanités. Les attroupements, qu’ils soient tristes ou joyeux, m’avaient toujours dégoûté.

Au milieu de la nuit, le bruit d’un robinet provenant de la minuscule salle de bains conjointe à la chambre, me tira du sommeil : Lise était rentrée. Je me hissai sur l’oreiller et allumai une lampe de chevet ; les cristaux rouges et liquides du réveille-matin affichaient 4h16. La porte s’ouvrit lentement, en silence, puis franchement, quand Lise s’avisa que je ne dormais pas.

« Alors ? C’était bien, ta soirée ? dis-je pour être poli.

— Et la tienne ? Tu aurais pu m’avertir que tu étais parti te coucher, je t’ai cherché sur la plage, dans le parc... J’ai même cru que tu étais allé à Saint-Malo. Tu aurais pu faire un effort, ce n’est pas très aimable envers nos hôtes.

— Oh, tu sais, je n’ai manqué à personne. Aucun des invités, y compris le propriétaire des lieux, ne s’est aperçu que Clément Artois ne s’amusait pas comme un petit fou...

— À moi, tu as manqué...

— Je croyais que tu étais heureuse d’être avec Anna, Héloïse et toute la bande de tes anciens amis de la Sorbonne. Sans compter le bel Alexandre...

— J’étais heureuse, oui, mais je l’aurais été davantage si tu avais été avec moi... Au fond, le bel Alexandre, comme tu dis, a raison...

— Et pourquoi aurait-il raison, ce sot ? Qu’a-t-il dit ?

— Oh, rien... Il s’est étonné que tu ne sois plus là... Tu vois, lui a remarqué ton absence.

— Je ne suis pas étonné qu’il fût le seul à observer ça... Mais encore ?

— Il m’a parlé de toi... Tu lui rappelles certains de ses étudiants, la race des “Alceste de Prisunic”, a-t-il dit, ces étudiants qui se croient autorisés à

mépriser tout le monde parce qu'ils ont lu quelques livres oubliés ou connaissent deux ou trois poètes hermétiques... Chaque année, dans toutes les promotions, il y a au moins un Alceste de Prisunic. Selon lui, c'est une attitude immature, ce sont de grands adolescents... J'en ai connu moi aussi, à Henri IV ! Nous avons ri ensemble en répertoriant leurs mimiques, leurs prétentions...

— Eh bien, nous avons échangé trois ou quatre phrases, et il prétend déjà me connaître... Ce Grand Universitaire est vraiment très fort !

— Mais toi aussi, tu prétends le connaître et le réduire à sa position de "Grand Universitaire", ce qui dans ta bouche, je te connais, veut dire "Parasite vivant sur le dos des écrivains, les vrais".

— Tu me connais... »

Tandis que je dormais, il n'avait pas lâché sa proie. J'avais affaire à un séducteur de haut vol, sans scrupule, déterminé, intelligent. Il avait compris que j'étais l'obstacle à renverser pour accéder aux charmes de Lise, et il m'avait calomnié et rétréci, sans en avoir l'air, en douceur, de façon qu'elle ne se révolte pas contre lui, ni ne voie clair dans son jeu. Il avait dû lui-même s'étonner que je me fusse absenté de la plage, s'en réjouir d'abord, avant d'en informer Lise *accidentellement* : « Vous ne savez pas où se trouve Clément, nous aurions pu fumer un joint ensemble ? » Ensuite, lui proposer de partir à ma recherche, prétexte pour l'accaparer, plaisanter avec elle, tout en regrettant faussement de ne pas me distinguer parmi les danseurs du parc. Je l'imaginais graduellement exposer quelques griefs à mon encontre, avec la minutie d'un chirurgien qui opère un cœur, en calculant ses gestes pour ne pas blesser la patiente. Sans doute avait-il suggéré que je n'étais « décidément pas un mondain ». Du « mondain » il était passé à des vocables plus sournois : « solitaire », « timide », « farouche » et, donc, « misanthrope ». Néanmoins, le stratège avait estimé

qu'il était risqué de s'en prendre à moi directement, il avait emprunté alors le détour de ses étudiants ombrageux qui, à mon image (selon lui), fuyaient leurs semblables, persuadés de n'avoir pas de traits communs avec eux. Puis le tir était parti, sans poudre et sans fumée : « Alceste de Prisunic ». Le syntagme railleur s'était logé dans le cerveau de Lise et, comme un virus, il s'attaquerait à moi dès l'introjection, il corroderait l'image que Lise se faisait de moi, elle rapporterait toutes mes idées, tous mes actes, toutes mes amertumes à cette cause unique : « Alceste de Prisunic ». Je ne lui en voulais pas. Lise avait raison : moi aussi, je l'avais caricaturé en « Grand Universitaire », sans l'excuse – ô combien pardonnable ! – de rechercher les grâces d'une jolie femme, c'est-à-dire de la vie. D'un autre côté, j'avais des raisons d'être mécontent qu'il flirtât, devant moi, avec ma compagne, comme si j'étais une médiocre quantité qu'on pût négliger. Et on était en droit, ce me semblait, d'être légitimement indisposé par sa fatuité universitaire qui se manifestait par des références constantes à des articles, des essais, des conférences, des connaissances prestigieuses. Je n'étais pas disposé à comprendre ses raisons, mais je savais qu'il en avait. Je n'ignorais pas que nous voyons le monde à partir de soi, qu'il se construit selon notre conscience, ce point vers lequel convergent tous les rayons de l'univers ; l'unité de la personne - et donc sa survie – impose à celle-ci de se raconter une histoire dans laquelle elle fera bonne figure. Alexandre Corvec, biologiquement, était porté à ne voir en moi qu'un Alceste de Prisunic, comme j'étais enclin, biologiquement, à l'affadir, l'amoindrir et le bouffonner en un Grand Universitaire pédant.

Qu'importe, il fallait réagir ! J'étais dans l'obligation d'assumer ce sobriquet de façon à ne pas être confondu avec ces minables tricheurs qui, pris sur le fait, clament leur innocence, la larme à l'œil et la dénégation à la boutonnière. « Ce n'est pas faux, répondis-je, je suis une façon d'Alceste.

Mais c'est une belle figure que celle d'Alceste, rétive aux compromis, drôle, démasquant l'imposture des petits marquis... Et un véritable amoureux ! Un amant passionné et sincère... Il aime Célimène comme je t'aime, toi, et tu as plus de vraies raisons d'être aimée que cette pauvre coquette !

— Tu marques un point...

— Et ce sot d'universitaire n'aime pas les Prisunic ? Il n'aime que les magasins chics des Grands Boulevards ?

— Tu sais bien qu'il ne parle pas de ça, il veut dire que tu n'es pas digne d'Alceste, tu n'as pas la grandeur...

— Merci du compliment... Je suis de la pacotille, quoi... Il a raison, je ne vaudrais presque rien, rien du tout... Et même plus que ça : je refuse d'avoir un prix, je ne suis pas à vendre, je ne suis pas un Corvec qui cherche à briller avec des articles que personne ne lit... Un Corvec qui ne peut pas s'empêcher, même pendant un repas avec des inconnus, de sortir ses diplômes et ses Starobinski comme s'il affichait le prix qu'il s'estime au milieu du front !... Oh, et puis je suis fatigué... Viens donc près de moi... »

Après la contre-attaque rhétorique, suivit l'épanchement amoureux ; je caressai les seins de Lise, ses tempes, ses lèvres (celles du visage et celles de l'entrejambe). La fâcherie, si minime quelle fût, redoublait nos ardeurs. Je tenais aussi, hypocritement, à vérifier que Lise n'avait pas assouvi, pendant mon sommeil, ses pulsions avec le Grand Universitaire. Si j'en croyais sa frénésie, l'hypothèse se révélait fausse - mais le désir appelle le désir, je ne le savais que trop.

Au matin, je me réveillai avant Lise, et avant la plupart des invités restés dormir dans la propriété de Boyer de la Serre. Aucun mérite à cela, je m'étais couché le premier. La journée du samedi n'était déjà plus qu'un souvenir, de la buée, une vapeur qui, avec les semaines, les ans, se

dissoudrait entièrement. Un couple prenait son petit-déjeuner, sous un auvent que l'absence de soleil frappait d'inutilité. Un serveur, digne et empressé, s'occupait d'apporter jus d'orange, tartines grillées, viennoiseries et boissons chaudes aux deux personnes. Je me contentai d'un café. J'allai me promener sur la plage. Rien n'attestait quelle fut, la veille, le théâtre de danses nocturnes, sous une lumière sélène argentant l'écume des vagues, mousse accrochée aux algues noires échouées sur le sable détrempé. Avant l'éveil général, l'océan et les falaises semblaient jouir d'elles-mêmes et de leur sauvagerie, loin des touristes, loin des baigneurs. Plus Alceste que jamais, je m'abandonnai à l'instant, aux embruns et à la solitude.

À mon retour, une heure après ma promenade, une vingtaine de têtes engourdies, rasées de frais, les cheveux humides, les yeux grossis, le teint brouillé, ou la mine réjouie et fraîche comme si elles n'avaient pas dansé de la nuit, étaient disposées autour des tables – têtes absorbées par les œufs à la coque, le thé, le café ou les croissants. Alexandre Corvec était assis à côté de Lise ; Gérard de Boissieu petit-déjeunait seul. L'universitaire me salua chaleureusement, sans me donner de l'« Alceste de Prisunic ». Il était pressé, il déjeunait à Rennes, chez ses parents. Il me serra la main, puis embrassa Lise sur les joues ; enfin, il disparut. Le « philosophe traduit en vingt-quatre langues » allait et venait pour se resservir de la charcuterie qu'il avalait goulûment, de façon philosophique. Peut-être attendait-il qu'Anna parût ? Le prix Goncourt embrassait sa voisine dans le cou ; un autre roman en perspective ? pensai-je.

Quand Anna s'assit, à son tour, sous l'auvent, tous les hommes, peu ou prou, discrètement ou pas, se tournèrent vers elle ; le plus aimanté fut Gérard de Boissieu. Il se dépêcha, tasse de café en main, d'occuper la place vide à côté de la jeune fille, oubliant même l'assiette de charcuterie à demi-pleine qu'il avait déposée à sa place précédente. L'homme de la nuit, défait

et vaincu, s'était évaporé, et par la grâce du jour, un homme neuf, plein d'espoir, décidé à ne plus s'en laisser conter, babillait, plein d'entrain, avec la demoiselle toujours aussi lasse. La philosophie ne servait vraiment à rien, la preuve en était faite. La dignité du concept, l'éloge de la raison, la maîtrise des passions, l'utopie révolutionnaire, la sollicitude pour les souffrances du peuple : foutaises ! Comme tout un chacun, pensais-je, le philosophe succombe au désir, à l'amour. Mais, comme personne, il se croit au-dessus, à côté, au-delà de l'humaine condition.

Il me tardait de retourner dans la maison de Granville, de ne plus m'agglomérer à ces gens que je connaissais mal. La fadeur des conversations m'écœurerait. Le « philosophe traduit en vingt-quatre langues » assommait la pauvre Anna avec sa vision du Tout et du multiple, qu'il assaisonnait de rhizomes deleuziens et d'une pincée de micropouvoirs foucaaldiens. En gros, il ne disait *rien*, mais c'était un rien qui pesait sur l'estomac, presque autant que les considérations sur la météo ou les chiffres du Cac 40. Je luttais contre l'assaut des platitudes en songeant à la correspondance de Flaubert, que je relisais et relirais à Granville, et qui m'était une province et bien davantage.

Anna demeurerait encore quelques jours à Dinard. Elle nous accompagna à Saint-Malo, lestée d'un Boissieu tout frétilant. Lise désirait revoir les remparts où, la première fois de sa vie, un garçon l'avait embrassée, l'été de ses quinze ans. Je souhaitais me recueillir sur le tombeau de Chateaubriand dont on m'avait vanté l'asile romantique sur l'îlot du Grand Bé. Anna et Gérard se moquaient de nos mélancolies ; le philosophe n'avait pas de mots assez durs pour railler la vanité du vicomte et son goût post-mortem de la pose, cette tombe face à l'océan. Il rappela que Sartre, en son temps, avait pissé sur la sépulture. Je stoppai alors tout net l'automobile et me proposai de casser la gueule du philosophe. Lise me

pria de me calmer ; Gérard de Boissieu était prêt à relever le défi. Anna estimait qu'on était vraiment « bêtes de nous disputer pour si peu ». J'abandonnai le projet, la mort dans l'âme, d'autant que l'âge et l'ossature de mon adversaire m'assuraient, pensais-je, une victoire facile. Il y eut, par la suite, quelques piques du philosophe sur ma conception néanderthalienne de la controverse ; je ne les relevai pas. Je m'étais senti, la veille, proche de lui quand il souffrait. Je n'éprouvais maintenant pour lui que du mépris.

Le parking, face aux remparts, débordait d'automobiles. Les unes tournaient, énervées, autour de celles qui, plus heureuses, stationnaient placidement. Un repli à plusieurs centaines de mètres s'imposait. Au bout d'une demi-heure, nous finîmes par garer l'Alfa Romeo. Les rues, à l'image du parking, foisonnaient d'êtres humains, de nationalités hétéroclites, mais accoutrés selon la panoplie réglementaire du touriste : débardeurs, bermudas, lunettes de soleil, jupes et sandales. On relevait des casquettes, souvent tournées à l'envers (en signe d'anticonformisme) et quelques bobs (plutôt conformistes).

Les antinostalgiques désiraient boire un verre à l'une des terrasses surpeuplées de la ville *intra-muros* ; les incurables amants du passé (Lise et moi) s'enfuirent sur les traces des choses évanouies, à travers les ruelles de la cité malouine. J'en profitai pour interroger Lise sur les chances que le Grand Philosophe (« tourné vers l'avenir », répétait-il) avait, selon elle, de séduire son amie : « Anna a couché avec tellement de types, répondit-elle, que pour elle, ça n'a aucune importance... Elle cédera peut-être, comme on accepte d'aller jouer au tennis avec un ami... Mais je ne crois pas qu'elle le fera. Elle m'a dit que Boissieu l'ennuyait, et ça, elle ne le pardonne pas. » J'éprouvai un soulagement à l'idée que le philosophe en serait pour ses frais. Il est bon, parfois, d'être méchant.

C'était à côté de la statue de Surcouf, sur le terre-plein du cavalier des Champs-Vauvert, face à Dinard, séparée de Saint-Malo par un large bras de mer, que Lise fut embrassée, un 12 juillet, par un adolescent dont les mains, encouragées par ce baiser, glissèrent ensuite sur la poitrine de celle qui serait plus tard ma compagne. Elle se souvenait de Sébastien. Il avait insisté pour faire l'amour avec elle pendant deux semaines ; pendant deux semaines, elle avait résisté. Le dernier jour, alors qu'elle allait repartir à Granville, elle lui offrit, pour le remercier de sa patience, de la voir nue, à la condition qu'il ne la touche pas. Le garçon accepta. Dans la cuisine de la villa où elle séjournait, chez sa tante, elle respecta sa promesse. Elle ôta son chemisier, sa jupe ; puis, avec un air de défi, retira son soutien-gorge et baissa sa culotte qu'elle posa sur le buffet de la cuisine. Ses bras et ses mains, enfin, se tendirent le long du corps, dans la position du soldat face à l'officier. Le jeune homme ne bougea pas, ahuri, la gorge nouée comme celle du pendu. Je ne savais si je devais envier ou plaindre ce Sébastien.

La marée était basse ; l'îlot du Grand Bé et les remparts de Saint-Malo s'échangeaient touristes et passants, avant que la mer ne recouvre les pavés jumelant la ville à ce monticule herbeux où l'écrivain avait choisi de reposer. Il y avait sans doute peu de lecteurs de Chateaubriand parmi les vacanciers qui longeaient son tombeau comme on passe devant une statue inconnue, une fontaine oubliée ou une colonne votive. Un bouquet de violettes coincé sous un galet et quelques coquillages reposaient sur la pierre tombale. Lise me demanda si j'avais un souvenir érotique lié à cette tombe. Je n'en avais pas. C'était mon premier pèlerinage malouin. Je l'embrassai devant la croix du tombeau. Plus romantique, tu meurs.

« Alors, tu as retrouvé l'endroit ? », s'enquit Anna, le poing gauche soutenant son joli visage pendant que l'avant-bras droit reposait, plié, sur le guéridon, à côté de deux tasses blanches. Lise raconta brièvement l'histoire

de Sébastien. Anna et le philosophe la trouvèrent charmante ; il n'y eut que moi pour en estimer la cruauté, mais je n'en dis rien, de manière à ne pas soulever de nouvelles disputes. D'un ton neutre, presque conciliant, Gérard de Boissieu entreprit, pour mon bien, de me guérir de ma nostalgie – cette « maladie de l'âme ». Selon lui, le présent seul existait réellement, le passé étant un non-être, un « ne-plus-être ». Sacrifier à ce culte morbide vouait ses adeptes à la mélancolie, aux regrets et à la non-vie. Il convoqua Spinoza pour chasser les « passions tristes ». Je l'écoutais tout en me demandant s'il croyait vraiment à ces bêtises. J'avais toujours été frappé par le dogmatisme bébête des philosophes, du moins des professeurs de philosophie que j'avais rencontrés. Même quand ils citaient le sceptique Montaigne, c'était pour fabriquer une théorie du scepticisme, où il ferait bon vivre, à l'abri de l'existence. Boissieu ne cessait de vanter le présent, oubliant que, la veille, et même le matin, il se plaisait, avec la naïveté d'un enfant, à se projeter lui-même (et l'humanité entière avec lui) dans l'avenir : « Il ne faut pas accepter l'écrasement du citoyen par les oligarchies financières. Nous devons imaginer, affirmait-il, d'autres voies, d'autres programmes pour combattre les forces réactionnaires. » Je me gardai bien de lui rappeler ce discours, subodorant qu'il n'aurait pas accepté de mettre sur un même plan ce qu'il appelait mon « refus du présent » et la « juste lutte pour l'égalité ». Je me retins aussi de lui dire que je n'avais rien à foutre du bonheur de l'humanité, dans mille ans. Une grande âme généreuse comme la sienne en eût été offensée, comme autrefois les bigotes se signaient quand elles croisaient une femme divorcée ou un débauché ouvertement athée.

Une brume épaisse absorbait Saint-Malo, estompant les contours des remparts, dématérialisant les passants par la grâce négative d'une météorologie évanescence. On aurait dit qu'un rêve s'emparait de la ville, avec sa légion de vapeurs et sa cohorte de sfumatos. Étrangement, Gérard

de Boissieu regrettait l'humidification des rues et des terrasses. « Pourquoi ? Vous n'aimez pas le présent ? », dis-je sans le regarder, tout à ma contemplation d'un phénomène qui me ravissait. Il ne releva pas... Les baigneurs remontaient de la plage, une serviette sur l'épaule. Les lampadaires s'allumaient, les pulls couvraient la nudité des épaules. Il me parut inutile de lui confier ma pensée, de lui expliquer que le refus de la nostalgie équivalait à ne pas aimer le présent quand il était présent, ou si peu, puisque l'on s'en détourne sans regret, lui préférant à chaque fois le présent succédant à l'ancien, que l'on sacrifiera dans quelques années à l'heure du nouveau jour, et ainsi de suite, sans rien retenir, comme un homme à la mémoire trouée, comme ces gens qui courent après de nouveaux vêtements, de nouvelles idées censées apporter, à chaque fois, le bonheur. Gérard de Boissieu et ses semblables étaient des consommateurs frénétiques, insatisfaits de nature. Pire, ils appartenaient à la race des séides de la Force, se portant au secours d'un présent totalitaire, tout en crachant sur le faible passé, fragile et inconsistant. Non, vraiment, il n'y avait nulle urgence à confier ce genre de réflexion au « philosophe traduit en vingt-quatre langues ».

Un taxi aux feux allumés embarqua, à côté des remparts, Anna et le Grand Philosophe. La première tenait à dîner avec Héloïse ; le second, en disciple, sans le savoir, des grands défenseurs de l'Inter de Milan, marquait la première à la culotte. La jeune femme promit de bientôt nous rendre visite à Granville. Elle se caressa brièvement la joue, pour signifier sa lassitude que Boissieu la suivît partout, à l'instant même où celui-ci, en grimpant dans le taxi, avait le sourire béat de celui qui se frotte les mains à l'idée de réaliser un bon coup.

Je n'étais pas fâché de retourner dans la Manche ; Lise non plus. Au bout d'une dizaine de kilomètres, la brume s'évanouit, le ciel bleu de Tété

réapparut, comme si seul Saint-Malo, dans toute la France, en ce jour de juillet, jouissait de nébuleuses dépressions. Je retrouverais mes livres à Granville ; Lise désirait achever la lecture de *L'Homme surnuméraire*.

La suite de l'été, il ne se passa rien, hormis l'essentiel : l'amour, la lecture, les bains de mer. Anna vint quelques jours. Gérard de Boissieu avait tenté, raconta-t-elle, de l'embrasser, alors qu'ils étaient tous les deux allongés sur la plage. Elle le repoussa sans douceur, se rhabilla sans pudeur, en laissant tomber son maillot de bain – le haut et le bas ! – puis enfila ses sous-vêtements et une robe légère. L'érection de Boissieu était patente. Il demeura sur la plage, l'air hagard, les pieds dans le sable, à côté de sa serviette de bain, laquelle supportait un essai d'Alain Badiou posé sous un chapeau de paille. Les deux jeunes femmes riaient de ce mauvais tour, ce qui ne les empêcherait pas de lutter contre la domination masculine, qui plus est avec le renfort, un jour, de Gérard de Boissieu.

En septembre, Lise reprit son poste au lycée Lamartine. Je retournai, quant à moi, à mes stages bienveillamment suggérés par Pôle emploi.

Alors que les feuilles des arbres, une à une, jaunissaient, se détachaient des branches nourricières, virevoltaient dans les rues et s'aggloméraient en petits tas rouge et or sur les trottoirs, Lise reçut une lettre d'Alexandre Corvec, qui l'invitait à Caen pour assister à un séminaire sur les « formes du roman contemporain », séminaire qui étudierait notamment – et ainsi se légitimait la sollicitation – *L'Homme surnuméraire*.

Un post-scriptum précisait que j'étais convié, moi aussi, aux cours de l'universitaire. « Difficile pour lui de m'oublier complètement », pensai-je. Il avait placé son symposium pendant les vacances de la Toussaint, de sorte que Lise, libérée de ses obligations à Lamartine, ne rencontre pas d'obstacle professionnel pour séjourner à Caen ; Dans sa grande libéralité, il nous proposait même de dormir dans sa demeure caennaise. Je ne doutais pas que

les intentions de Corvec fussent charnelles. Je me trompais : Corvec était marié à une belle femme, de haute taille, aux cheveux auburn, élégante, universitaire, et d'une telle dignité que rien, fors les taches de rousseur, ne rappelait qu'elle avait été, un jour, une enfant. Le couple avait un garçon de quatre ans prénommé Charles. Cette configuration familiale avivait mes regrets de n'être pas resté à Paris, dans l'appartement de Lise où, plus souvent qu'à Melun, je séjournais. Je me moquais bien de son cours sur les « formes du roman contemporain », sans doute une compilation de lectures entrevues selon une méthode savante, c'est-à-dire impersonnelle, c'est-à-dire antilittéraire. Non, les raisons de ma présence à Caen relevaient de tout ce qu'il y avait de plus bas : la jalousie, la curiosité et la joie mauvaise que j'éprouverais, pensais-je, quand l'universitaire découvrirait ma présence aux côtés de Lise. J'en fus pour mes frais. Il fut charmant avec moi, se réjouissant sincèrement de me revoir, et, à sa mine, on pouvait presque le croire. Son épouse avait préparé un dîner pour quatre personnes. Nos hôtes pratiquaient cet art si rare de la conversation (art que, comme le bon sens, chacun croit posséder, si bien que personne n'en connaît les plus simples articles), ils savaient écouter et relancer habilement la discussion, sans jamais être pesants ni trop légers. Je n'arrivais pas à rabouter l'universitaire pédant et séducteur de Dinard avec cet homme charmant, marié et prévenant. Quel plaisir avait-il à inviter une jeune femme dont il n'espérait rien ? Les charmes de Lise, à eux seuls, sans autres agréments que ceux de la contemplation, contentaient-ils cet homme séduisant, que beaucoup de femmes brûlaient (ou avaient brûlé) de mettre dans leur lit ? S'il avait souhaité conquérir Lise, jamais il ne l'aurait conviée chez lui avec son épouse - et, qui plus est, en ma compagnie. Le repas, pour charmant qu'il fût, excluait la galanterie. C'est même pour cela, pensais-je, que les couples se reçoivent : de façon à rendre impossible la séduction.

Je finis par penser qu'Alexandre Corvec était un *type bien*, dont la préoccupation majeure consistait à remercier celle à qui il devait la connaissance d'un roman contemporain, inscrit plus tard à son séminaire. Il lui avait semblé courtois et plaisant de proposer à Lise d'assister à un cours dont l'existence lui devait beaucoup. Les motifs misérables que l'on prête aux actions des autres révèlent nos propres mesquineries. Je proposai de faire la vaisselle pour me purifier de mes péchés. On protesta, on s'indigna. Rien ne m'arrêta, je passai une heure, éponge en main, à frotter les assiettes et les casseroles, comme si, par ce geste, j'eusse récuré mes propres saletés morales.

D'autres hypothèses, dans la nuit, vinrent contredire mes impressions : et si Corvec, comme à Dinard, avait eu pour dessein de me jouer un sale tour, en m'abaissant à mes propres yeux et à ceux de Lise, car il ne pouvait imaginer que je n'eusse confié mes soupçons à ma compagne ? L'hypocrite post-scriptum ne ressemblait-il pas à un piège dans lequel j'avais, comme on dit, « sauté à pieds joints », flairant le rendez-vous galant dans l'invitation in extremis qui m'avait été proposée comme du bout des lèvres et, ce faisant, me discréditant aux yeux de Lise par jalousie crapuleuse et ressentiment bas de gamme ?

Au matin, dans l'automobile qui nous conduisait à l'université, j'eus honte de mes conjectures nocturnes. J'étais bon pour un autre tour de vaisselle.

Corvec nous fit visiter l'université. Nous prîmes un café dans son salon personnel ; des professeurs se joignirent à nous, glissèrent quelques plaisanteries (l'homme est un animal blagueur). Nous le laissâmes seul, pour qu'il puisse relire ses notes.

L'amphithéâtre était à moitié plein. Les étudiants se saluaient, se levaient, s'asseyaient, se pariaient. Personne ne nous prêtait attention, les

années qui nous éloignaient de ces étudiants ne nous avaient pas encore altérés au point de rendre visible notre présence. D'ailleurs, ce séminaire était fréquenté par d'autres professeurs plus âgés, dont l'épouse distinguée de Corvec.

Tout le monde n'avait pas lu, loin s'en fallait, le roman dont il allait être question. Des bribes de conversations, des phrases, des haussements d'épaule composaient un premier commentaire de l'œuvre étudiée. « Vraiment pas terrible... Je me demande pourquoi Corvec nous a demandé de lire ce bouquin », confia une grande brune, tout en agrippant la lanière de sa sacoche en daim. « Oui, tu peux le dire, c'est chiant ! », répondit en écho un jeune homme à la barbe brune et au pull-over bleu. « Eh, tu pourras me le passer ? », demanda une jolie blonde en robe tunique à un ténébreux tout de noir vêtu. « J'ai pas voulu l'acheter car Bastien m'a dit que c'était un livre réac', et moi je ne marche pas dans ce genre de combines... »

Enfin, le Grand Universitaire gravit trois marches, marcha sur l'estrade, quelques livres et feuillets à la main, puis s'assit derrière une grande table. Les voix s'éteignirent par degrés, comme si l'on avait tourné, pour en diminuer le volume, le bouton sonore de l'amphithéâtre.

La leçon, pour commencer, établit un tableau du « romanesque contemporain », tableau qui, pédagogiquement, rappelait les œuvres des précédents cours. Les étudiants se mirent à écrire frénétiquement, comme si rien de ce que disait le professeur ne devait se perdre ; beaucoup tapaient sur le clavier d'un ordinateur.

En réalité, l'analyse de *L'Homme surnuméraire* n'abordait que le premier chapitre. La plupart des étudiants, sans doute, n'étaient pas allés plus loin, d'autant que l'un d'entre eux avait scanné le chapitre, puis l'avait copié sur un fichier Word avant de l'envoyer gratuitement à ses camarades.

« Le cercle, la spirale, la glu : la structure de *L'Homme surnuméraire* s'inscrit dans ces formes non évolutives, presque nécrosées, où toute verticalité s'absente... » Le professeur parlait à l'auditoire, sans regarder, ou très peu, les feuillets posés à côté du micro. « Pourquoi le cercle ? L'incipit du roman s'ouvre sur la figure dérisoire du clown, puis se clôt, dans l'excipit, sur cette même figure : le rire *figé* du clown consacre l'échec du personnage, de l'actant qui n'acte pas, du perdant qui perd. Certes, Le Chenadec a bougé, mais à la fin du récit, il est toujours au début du récit. Le cercle se referme sur lui. La famille Le Chenadec, Claire et ses enfants, retrouvent, en début et en fin de chapitre, la famille Andrew, une fois à La Baule, une autre fois à Cardiff : la ligne narrative se retourne contre elle-même. Récit tragique, donc, récit englué. Malgré le clown ? À cause du clown ? Qu'a voulu dire le romancier à travers cette forme itérative ? A-t-il dit quelque chose ? » Alors que Corvec marquait un temps de silence, j'entendis un étudiant qui se penchait, interloqué, vers son voisin : « Putain, le prof ne sait même pas si le bouquin signifie quelque chose... »

« Le Chenadec semble pris dans la glu, il n'avance pas, il ne progresse pas. Il ne participe pas aux combats politiques, il regarde le progrès et la vie comme si ce n'était pas pour lui. Son épouse, au contraire, Claire Le Chenadec, tente de se hisser, de se désengluier, de se décoller, de *décoller*. Ce n'est pas un hasard si elle prend son envol, dans un avion, à la fin du chapitre. Elle est le contrepoin positif du roman, le personnage de l'émancipation, la seule en mesure de couper le cercle. Elle adhère à un groupe féministe, elle étudie, et même parfois mieux que certains d'entre vous [*rires dans l'amphithéâtre*], elle lit, participe à des actions politiques. En ce sens, elle est le personnage principal du roman. Alors, quelle signification donner à cette spirale narrative ? Il semblerait que l'auteur emmure son personnage et, plus grave, son lecteur, dans une vision du non-

sens de l'existence, comme si nous étions encore dans les années cinquante... Roman contemporain, ou roman académique répétant, après Beckett, après Sartre, le thème démodé de l'absurdité ? D'où ces descriptions de bar tabac, avec ces clients montrés comme des épaves, d'où la dérision, à mon sens réactionnaire, des mouvements collectifs et progressistes. Car si Sartre ou Camus en savaient autant et plus que cet Horlaville sur la contingence de la condition humaine, ils ne raillaient pas, comme vous devez le savoir, l'engagement politique, ni le sens de la solidarité. Or, un roman n'a de sens, comme toute œuvre, que dans son lien à l'Autre (sinon, pourquoi publier ?). On peut donc dire que *L'Homme surnuméraire* représente une double régression : régression à un stade dépassé de la thématique romanesque (le non-sens) et régression à un stade réactionnaire de la fonction romanesque (la raillerie de l'engagement). Ce n'est pas, selon moi, l'homme qui est surnuméraire, mais le roman de Patrice Horlaville. [*Hilarité de l'amphithéâtre.*] Le rire du clown Zavatta, à l'insu de son auteur, symbolise le rire de l'Esprit, le rire de la vie contre un récit morbide, sans générosité, parfois scabreux (pensons à l'épisode de Véronika, que le narrateur aborde en se plaçant, *horresco referens*, du côté du bourreau). Sans en prendre conscience, l'auteur est débordé par le masque hilare de Zavatta : nez rouge, cercle burlesque, bouche vermillon, cercle comique, autant de cercles, de dispositifs qui investissent, contre l'auteur, le récit dérisoire qu'il croit imposer au lecteur. C'est l'intrusion fascinante de l'autre, en tant que cercle-bouffon, dans le cercle-corde de la structure étouffante imaginée par le romancier. Comme si le roman résistait, comme si l'art se refusait à assumer l'élan morbide du récit. Les romanciers prétendent souvent, avec une feinte coquetterie, que les personnages leur échappent et prennent leur autonomie. Avec ce roman, nous avons affaire à un cas curieux et nouveau dans la littérature : l'art, le grand art, conteste les

tentations nihilistes de l'auteur. Le sourire du clown, qu'il croyait naïvement représenter une figure de l'existence dérisoire, représente, ironiquement, le dérisoire de ce roman lui-même, dans sa totalité. À notre époque du tout- consumérisme, l'art se défend contre les atteintes à la dignité de l'homme, l'autre nom de la dignité de l'art. » Les étudiants continuaient de tapoter, de gratter ; l'heure s'écoulait. Corvec inscrivit, par la suite, le roman dans une généalogie d'influences tant romanesques que philosophiques. Selon lui, l'œuvre d'Horlaville témoignait d'une lecture maladroite de Nietzsche, Flaubert et Sartre. Son interrogation sur le sens de l'existence s'inscrivait à la suite d'auteurs vieillots ou de piètre valeur, comme « Cioran, le pessimiste à la petite semaine ». La leçon se conclut par une note réconfortante : le roman de Léa Lili, Les Enfants rieurs qui seront des hommes tristes – roman contemporain qui introduisait, dès le titre, la thématique du rire, mais cette fois, le rire renversait « la structure linéaire d'un récit éclaté, aux ramifications minimalistes et modernistes ».

Plusieurs étudiants prirent la parole à la suite de l'exposé ; l'atmosphère était bon enfant. On partageait, à quelques détails près, les jugements sévères de l'universitaire sur le roman d'Horlaville. Même ceux qui ne l'avaient pas lu opinaient du chef. Il fut question de structures-cercles, de structures-triangles et de structures- losanges ; j'en conclus que la géométrie avait, cette saison-là, envahi les études littéraires. Un étudiant paraissait particulièrement choqué par l'épisode de la femme de ménage malienne : « A-t-on le droit de publier des récits qui se moquent ouvertement des droits de l'homme ? » Corvec répondit qu'il s'agissait d'une « vraie question » ; toutefois, il défendit Horlaville : « On ne peut pas dire que ce passage soit scandaleux au point d'en interdire la lecture. D'ailleurs, l'auteur évoque un "décret odieux", si mes souvenirs ne m'abusent pas. » (Il feuilleta le roman, et l'on devina qu'il ne s'était pas trompé au sourire qui éclaira son visage.)

« Encore une fois, ajouta-t-il, le cercle-burlesque, la figure de Zavatta, annule, contre l'auteur, les dérives inadmissibles du roman. »

Un restaurant de Caen accueillit le petit groupe d'universitaires, augmenté de Lise, professeur à Lamartine, et de moi, chômeur à Melun. Corvec, dans la voiture que conduisait sa femme, s'excusa auprès de Lise pour l'analyse négative du roman d'Horlaville, « votre ami, m'aviez-vous dit ». Il continua : « J'ai sans doute été trop sévère car, au fond, je l'ai lu sans déplaisir. Sans enthousiasme, mais sans déplaisir. Il aurait fallu que j'étudie en quoi la narration, malgré toutes les réticences que j'ai dites, n'en est pas ennuyeuse... Si vous voulez, et pour me faire pardonner, je suis prêt à inviter l'auteur ici même, pour en discuter avec moi et avec les étudiants. »

La conversation, entre les plats, roula sur le niveau, toujours en baisse, des étudiants. Un professeur se plaignit des thèses qu'il présidait, de cette « pénible Corvec » qui l'empêchait d'écrire son *Herméneutique de la raison littéraire*. Il y eut, pour faire bonne mesure, des ragots et des railleries sur le dos des absents. Alexandre Corvec était assis au milieu de la table, entouré de sa femme et de Lise ; il parla peu, mais son visage exprimait l'apaisement. Les trois universitaires approuvèrent le séminariste lorsqu'il suggéra que Lise pourrait obtenir un poste de maître-assistant : « Dès que cette vieille branche de Lecornu prendra sa retraite – c'est qu'il s'accroche, l'animal ! Avec un cours sur Corneille qu'il débite depuis des millénaires, en recyclant sa thèse de doctorat ! – je vous contacte et, je vous assure, ce ne sera qu'une formalité de vous attribuer le poste. C'est une question d'honneur ! Je m'y engage ! » Sa femme renchérit : « Alexandre a raison : votre carrière prendrait un nouvel essor, digne de vos talents... On reçoit souvent de grands professeurs ; l'an dernier, nous avons eu l'honneur et la chance d'organiser un colloque sur l'œuvre de Michel Butor, en présence de

l'auteur lui-même ! Et, il y a deux ans, nous avons eu le privilège d'assister à plusieurs cours, pendant toute une semaine, de Gérard Genette... Vraiment, Caen serait le lieu idéal pour rencontrer des critiques ou des professeurs qui vous aideraient à publier des articles, des essais. » Corvec (le mari) fit remarquer que la ville était, grâce au train, à deux heures de Paris. Lise pourrait dormir un jour par semaine en Normandie ; lui et son épouse se feraient une joie, si elle le souhaitait, de l'accueillir dans leur maison, quelle « connaissait déjà ».

En fin de repas, un professeur de stylistique se réjouit de la parution prochaine d'un essai de Corvec : *Le Roman, mythes & mystifications – regard sur la littérature contemporaine*. On y pourrait lire, nous informa l'auteur lui-même, un chapitre sur *L'Homme surnuméraire*. « J'analyse, reprit Corvec afin de répondre à une question que je ne lui posais pas, les invariants dans la création romanesque contemporaine. J'essaie d'en tracer les lignes de force, mais également d'en scruter les failles et d'en cerner les impasses. » Toute la tablée s'accorda à louer l'importance de ce *travail*, de sorte qu'on estima très incongrue, et même idiote, la remarque que je fis par provocation : « Je ne vois pas vraiment en quoi cela va changer quoi que ce soit à la littérature. » Un professeur de poésie anglaise se chargea, en souriant, de m'expliquer l'intérêt de la démarche critique et savante, démarche qui mettait au pilori les fausses valeurs, signalait les « voies de garage », orientait la création vers des formes nouvelles et « porteuses de sens ».

Dans le train Caen-Paris Saint-Lazare, Lise balançait entre le contentement et l'agacement : l'accueil n'était pas en cause, il était irréprochable. Corvec et son épouse étaient des gens charmants. La sollicitude de l'universitaire pour quelle obtint un poste de maître-assistant, à Caen, la flattait.

« Mais pourquoi diable, continua-t-elle, m'avoir conviée à la démolition du roman d'Horlaville ? Je n'arrive pas à comprendre ! Il sait très bien que l'auteur est un ami !

— Sans doute parce qu'il se réjouissait de parader devant toi face à un parterre d'étudiants fervents et de collègues admiratifs... Il aurait préféré que ce soit pour assister à un cours sur un autre roman, un autre auteur, n'en doute pas, mais le roman d'Horlaville était l'unique prétexte pour t'inviter.

— Cela ne tient pas debout ! Pourquoi veux-tu qu'il cherche à m'impressionner ?

— Peut-être que sa vanité a été blessée à Dinard ? Maintenant, il se sent certainement mieux : celle qui l'a repoussé, toi, ma chérie, nourrira un jour une reconnaissance infinie envers cet universitaire à qui tu devras ton ascension sociale : quelle revanche pour lui !

— Mais je n'ai repoussé personne ! Il n'a pas flirté avec moi !

— Il ne t'a pas courtisée ouvertement, certes, mais par des détours, des sinuosités, des cercles (oserais-je dire), il a bien tenté de te séduire... Il m'a même réduit à la dimension d'un Alceste pathétique, rappelle-toi... Ce type est habitué à la toute-puissance, et dès qu'on lui résiste, il considère le refus ou la contestation comme un affront. Même son travail universitaire relève de la toute-puissance : il analyse des romans, ce qui n'est pas très difficile, le livre est là, devant lui, il peut en faire le tour... Alors que le romancier s'affronte au monde, à la vie, au néant, au chaos, l'universitaire, lui, se confronte aux livres qui parlent du monde, de la vie, de l'amour et du néant : ce n'est pas la même chose.

— Tu en parles à ton aise, toi qui ne fais rien... »

Pour la première fois, Lise me reprochait ma torpeur et mon invisibilité sociale. Cette phrase anodine, qui devait sans doute beaucoup à la logique du dialogue, à l'agacement passager, à la fatigue, cette phrase se ficha en

moi comme un coup de poing dans le ventre. Elle était la première entaille à notre complicité amoureuse. Était-elle de ces phrases dont on ne revient jamais, dont un couple ne se remet pas ? Je regardai Lise, elle ne semblait pas s'apercevoir de mon émoi. Mon statut professionnel n'avait jamais été un sujet de discorde entre nous ; elle me présentait à ses amies diplômées et à des dirigeants d'entreprises, à des thésards prometteurs et des jeunes gens déjà riches, sans avoir honte de mon insignifiance sociale. Elle appréciait que je soutinsse la conversation avec tous ses amis et, plus secrètement, se sentait flattée par ma prestance, mon air romantique, ma taille avantageuse, tant le capital physique compense, en partie, le déclassement social (même si ce capital diminue avec le temps, alors que les prestiges du diplôme ou de la richesse, comme les boules de neige, s'accroissent en dévalant les années). Et soudainement, mon indigence, jusqu'alors sans consistance, à peine visible, déboulait dans la conversation, face à l'antithèse de ce que j'étais : un brillant universitaire, diplômé, reconnu, célébré. Le zéro et l'infini. Lise ne prenait pas conscience du danger ; elle ne s'aperçut même pas de mon mutisme.

Il fut de moins en moins question, les jours suivants, que j'abandonne mon appartement de Melun. Le projet, pourtant, avant le séjour à Caen, occupait une grande part de nos conversations. Lise en était l'inspiratrice, estimant que la vente de ce minuscule appartement (que je tenais d'un héritage familial) me permettrait de vivre confortablement et de me lancer dans l'écriture d'un roman, comme j'en formulais souvent l'envie, arguant que la création romanesque, et uniquement elle, apaiserait en moi le sentiment douloureux de la gratuité de toute chose. Je logeais six jours sur sept dans son appartement du quatorzième arrondissement de Paris, de sorte que mon deux-pièces de Melun, avec ses toilettes sur le palier, s'apparentait à ces maisons de bord de mer, que l'on habite l'été, par obligation, et que

l'on conserve par pitié familiale. Du moins, c'est le discours que Lise défendait - avant Caen. Elle me reprochait de tenir à ce « taudis », à ce « pied-à-terre », comme si je me conservais une « chance de repli » et de retraite en cas de séparation. Conserver Melun, c'était manquer de confiance en « nous », en « notre amour ». Tous les jours, j'entendais le même sermon, avec des variantes, des incises, des prolongements.

Puis plus rien, ou presque. Je n'osais pas aborder ce sujet. Lise semblait avoir oublié ses doléances. S'était-elle lassée de m'exhorter au déménagement ? Se reposait-elle avant de renouer avec le registre récriminateur ? Ou bien ne le désirait-elle plus vraiment ? Cette dernière proposition, à tort ou à raison, je l'associais à la phrase malheureuse prononcée dans le train Caen-Paris : « Toi qui ne fais rien... » Alors je me disais, éberlué, que Corvec avait réussi son coup : il m'avait raté une première fois à Dinard, mais à Caen, le tir avait fait mouche. J'étais encore debout ; les apparences de l'amour étaient sauvées – les apparences seulement. En réalité, pensais-je, j'existe déjà moins dans la conscience de Lise, je suis encore là par habitude, par routine, mais je m'évide de jour en jour, je serai bientôt un fantôme, elle me soufflera dessus et je m'évaporerai, loin d'elle, dans la région des souvenirs. J'avais bien fait de ne pas vendre le deux-pièces de Melun !

Il aurait été plus sage de lui poser la question : « Es-tu gênée, agacée, fatiguée de me voir chez toi, sans rien faire, au point de ne plus envisager que j'emménage dans ton appartement après avoir mis le mien en vente ? » Je n'excluais pas de m'être complètement trompé, de m'être « fait des idées ». Sans cesse je m'apprêtais à l'interroger, sans cesse je ravalais la question, entravé par une bête timidité. Je pris conscience quelle était l'unique personne, avant cette réplique torturante, qui ne se préoccupait pas du tout de ma situation sociale, la considérant comme indifférente, pourvu

qu'elle apprécîât mes vraies qualités. Dans la vie de tous les jours, personne ne s'embarrasse pour peser les qualités d'un individu ; on le jauge selon le prestige de l'argent, du diplôme, du rang. Même les amis et la famille subissent l'influence de ces mesures mondaines, subodorant chez le chemin des douaniers une absence de volonté ou de talent. Pour Lise, rien de tel : elle était la seule à se moquer totalement de la réussite et à tenir pour insignifiants mon chômage prolongé, mes études ratées et la stérilité de mes ambitions. Si, à son tour, elle ralliait le camp des incrédules, il en était fait de moi, je n'avais plus que ma propre conscience, fragile et poreuse aux jugements d'autrui, pour sauvegarder une image décente de ce que j'étais – contre le monde entier.

Sans elle, sans l'amour inconditionnel quelle me portait, je serais alors renvoyé dans le camp des êtres sans dimension sociale, des êtres inutiles, légers et voltigeant dans la société comme des papiers gras sur un trottoir. Je n'ignorais pas le paradoxe de l'inactivité : on ne cesse, quand on travaille, d'aspirer au repos, aux vacances, mais on dénigre ceux qui, par nécessité, y sont contraints. Dès le lundi matin, l'homme qui se rend à son bureau rêve de sa soirée ou de son week-end ; ensuite, il attend les vacances ; plus tard, ployant sous les années, il soupire après la retraite. Pourtant, il plaindra le chômeur, non à cause qu'il n'a pas d'argent, mais parce qu'il est libre de son emploi du temps, qu'aucune chaîne ne le retient sur un chantier, dans un *open space* ou une salle de cours. Sans doute l'envie-t-il ou le méprise-t-il. Le nombre des hommes flottants - ou des hommes surnuméraires, pour employer l'expression d'Horlaville – ne cessait de s'accroître. Au fond, pensais-je, je ressemblais à ce personnage de roman, personnage en trop et superfétatoire : Serge Le Chenadec.

Chapitre III

Ce que Léa Lili dit de Claire

(extrait de son roman)

Elle est là. Elle est assise. Elle regarde par le hublot. Elle ne voit rien ; rien que du blanc, du vide, de la nuée. Elle se sent légère comme de la buée. Éthérée, aérienne. Lui est en bas, loin d'elle. Elle se rappelle son premier voyage en avion, à douze ans, l'âge où l'on troque l'enfance pour l'adolescence, l'âge où l'on rit encore, couleur d'enfance, l'âge où l'on perd ses premières illusions, couleur d'adulte. Elle se rappelle. Assise entre son père, entre sa mère, à côté de sa sœur. Le Boeing volait vers Fort-de-France, dans sa carlingue fuselée. Sa mère lui demande si elle n'a pas envie de vomir. Elle répond : « Non. » Trente ans plus tard, elle est là. Dans l'avion. Elle est à nouveau cette petite fille. Dans l'avion. Sa plus grande victoire, c'est d'être encore cette petite fille. Elle a préservé l'espoir. La vie.

Elle est là. Entre son fils. Entre sa fille. Comme si le temps entremêlait les années, les avions, avec le fil de sa vie. Elle est là. Lui est en bas, à Bagneux, à bannir. « À bas lui ! » Des années avec un être bas, et elle s'envole au-dessus de lui, l'être bas, l'être d'en bas. Comment a-t-elle pu ? Comment vivre avec un être si peu *elle* ? Sans poésie, sans trouée dans les nuages gris du quotidien, sans amour. Oui. Sans amour. Elle comprend, maintenant, que l'absence, c'est toujours *l'absence* de l'amour.

Ne plus penser au passé, dépasser le passé. Passons au présent. Cardiff. Là. Maintenant. Cardiff. Andrew. Katrine. Véronika. Kilian. Lison. Elle.

Elle n'ose plus dire son prénom, le prénom. Elle est la mère, la sœur, l'amie. Pas l'épouse. L'épouse, poussière, poudre au vent, jetée. Elle est une femme tout simplement. Une femme sans fard, sans feinte. Vraie. Une femme qui reprend sa vie en main. Tout simplement.

Dans les couloirs, longs boyaux ajourés, elle suit les passagers, elle a l'impression de marcher sur un tapis roulant. Il n'y a pas de tapis roulant. La foule. Elle ne voit personne. Des dos. Des visages. Des visages. Soudain, là, elle voit, ils sont trois. Andrew sourit. Il a le même sourire que son père, un sourire d'homme blessé, un sourire merveilleux, un sourire, *malgré tout*. « Le voyage s'est bien passé ? dit-il. Laissez-moi porter votre valise. » Elle remercie. Mais elle ne veut pas. Elle a repris sa vie en main, elle portera elle-même sa valise. Ils montent dans la voiture. Conduite à gauche. Des maisons de brique rouge. Des taxis jaunes. Le pays de Galles. Elle se laisse aller. Il y a si longtemps qu'elle ne s'est pas sentie aussi bien, aussi libre, aussi *elle*. Elle entend à peine les enfants qui se parlent, qui rient, qui jasant, on dirait le bruissement d'une fontaine, d'une rivière, d'un oiseau. Elle entend à peine Andrew. Il lui demande des nouvelles de son mari. C'est comme un nuage noir qui masque le soleil, comme le fracas d'un train qui couvre le murmure des fontaines. Elle ne veut plus penser à lui, à l'être d'en bas. Elle répond quand même : « Il va bien. Il est heureux d'être seul. De fêter la Saint-Sylvestre avec ses amis. » Elle a soudain pitié de lui. De l'être d'en bas. Seul à Bagneux. Syndrome de Stockholm. Elle a trop de cœur, trop de compassion, son cœur est sa perte. Elle se reprend. Non, ne pas avoir de pitié pour le bas, le mesquin, le misérable. Elle regarde Véronika. Tout lui revient. La nudité offensée. Alors, la haine traverse son cœur, comme un grand vent froid. Elle pense à tous ceux que le monde broie, à tous ceux que la vie écrase. Toujours les plus faibles, les plus beaux, les plus dignes. Insupportable, ça, la beauté pour ceux qui sont laids qui sont

vils qui sont bas. Insupportable pour l'être d'en bas. Elle aimerait protéger l'innocence de ces trois enfants, toujours les protéger contre les maris, contre la finance, contre les chiffres. Elle les protégera, elle en fait le serment. À elle-même. Dans le silence du crépuscule. Dans le silence de son cœur.

Une grande pelouse verte, trois bow-windows, un pignon comme un accent circonflexe. La propreté de l'Angleterre. Elle se rappelle son séjour à Londres, quand elle était une collégienne. La vieille dame chez qui elle avait séjourné. Chère vieille dame qui préparait des cakes à l'orange. Elle sent un pincement au cœur. Elle monte au deuxième étage, dans sa chambre de poupée. Elle s'assoit sur le lit. Elle pleure. Ce ne sont pas des larmes de tristesse, ce sont des larmes de vie. Elle retrouve ces petites amies oubliées : la vie, la liberté, la joie, la tendresse. Alors, soudain, elle a envie de faire l'amour, de se donner, de s'abandonner. À un homme. À une femme. Elle s'allonge sur le lit, elle se caresse, elle se fait du bien, à elle. Pourquoi ne s'aimerait-elle pas ? On l'a si peu aimée. Si mal. Si pas assez.

Elle jouit. Elle pleure. Pleurs de joie.

Tant de choses à se dire, à se confier. Le soir n'y suffit pas. Andrew ne perd pas son sourire, un sourire comme une fleur dont la racine est le cœur, c'est pourquoi il sourit toujours, car le cœur bat toujours, il bat au rythme du monde. Au rythme de Katrine. Une femme forte comme un chêne. Un femme-chêne, avec ses ramures, son flamboiement, sa folie. Elle se sent bien dans cette maison galloise. Elle parle, elle parle, comme si c'était la première fois qu'elle parlait. Elle est ivre de paroles. Chacun parle, rit, sourit, heureux d'être là, dans l'amitié, dans la joie. Plus tard, la laideur reprendra ses droits, plus tard, l'indifférence soufflera sa rengaine. Plus tard, pas maintenant, pas maintenant.

Elle se couche. Elle n'a pas peur du noir. L'obscurité est une amie, une tendre amie. Elle ne l'a pas compris tout de suite. Enfant, elle avait peur du noir. Comme tous les enfants. Elle croyait que dans le noir, des monstres se cachaient. Elle sait maintenant qu'ils agissent en plein jour, parce qu'ils sont forts, parce qu'ils ont le droit, l'argent, la saleté – pour eux. Elle sait. Elle a renoué avec l'enfant, avec les fées, avec l'omniscience de la faiblesse.

Dernier jour de l'année. Elle a accompli sa mue. Sa peau de tristesse est restée à Bagneux. Sa peau nouvelle, dure et tendre, dure à la cruauté et douce pour les faibles, sa peau de femme, enfin, femme, déesse du réel. Dernier jour de l'année. Année de la renaissance. Année politique. Année de l'étude que rien n'élude. Plus jamais elle n'oubliera les miséreux, les exploités. Elle est forte, forte d'être avec les faibles.

Dernier jour de l'année. Andrew et Katrine ont invité des amis, trois couples avec des enfants, quelques célibataires. On se presse auprès des gâteaux salés, des verres de champagne, on rit, on sourit, on danse. Véronika porte une robe-fleur, Andrew est beau, comme sont beaux les êtres bons et généreux. Katrine rayonne dans une petite robe noire de Courrèges. Kilian n'est plus un petit garçon, c'est un jeune homme, un beau jeune homme ; elle en éprouve de la peine et de la fierté. Tristesse en songeant quelle ne le consolera plus de ses bobos, de ses pleurs, en le prenant dans ses bras ; joie de contempler ce fils si beau, chair de sa chair, sang de son sang. Lison ressemble à l'adolescente quelle fut, mais elle n'a pas sa timidité. Elle ne se laissera pas avoir par les hommes. Par les salauds. Elle appartient, elle aussi, à la race des femmes-chênes.

Elle n'a plus honte de son corps. De ses seins menus. Elle se sent belle, elle a envie d'aimer. Aimer comme elle aimait à seize ans. Comme les pétales d'une orchidée, tendus vers le ciel, vers l'horizon d'amour. Car

l'amour est toujours fragile. Une grâce éphémère. Une sève qui explose en une floraison de couleurs. Fragile et brûlant. Petite flamme quelle a préservée, en elle, pour les autres. Petite flamme que d'aucuns ont perdue, que le souffle des années a éteinte. Ils marchent dans la nuit, comme des automates, sans flamme, sans âme. Elle ne veut plus les voir. Elle sait. Elle sait maintenant discerner sous le costume d'un être humain la présence ou l'absence de la flamme. Elle s'écartera maintenant des hommes sans flamme. Absence de flamme où se brûlent les êtres de vie.

Un homme est adossé au mur. Il rit avec Andrew. Ses mains, puissantes et fines, s'agitent quand il parle, quand il sourit. Il est beau. Mais ce n'est pas le plus important. Elle comprend tout de suite que la flamme est en lui, fragile et belle, la flamme de vie. Il est beau parce que la flamme illumine, de l'intérieur, ses yeux, ses mains, son sourire. Elle le regarde. Elle pourrait passer sa vie à le regarder. Elle se sent libre, libre d'aimer et de vivre. Comme ces instants sont rares, alors qu'ils devraient jaillir comme l'eau d'une fontaine, jaillir de la source de vie !

Elle s'approche. Il s'appelle Lenny. Il ne parle pas bien le français, s'en excuse. Elle aime ses excuses. Andrew traduit. Il est professeur de littérature américaine à l'université, c'est un collègue d'Andrew. Il apprécie Paris, il a voyagé trois fois en France. Il lui demande si elle est mariée. Elle ne peut pas tricher, elle ne veut pas tricher. Elle répond : « Oui, je suis mariée. » Lenny demande si son mari est à la soirée du Nouvel an. Elle sourit tristement. Il n'a pas voulu venir, il est avec ses copains, à Paris. Il répond : « Ah, oui. » Elle aime son accent anglais. Andrew les laisse l'un avec l'autre. Elle se retrouve seule avec lui, sans phrases construites pour s'entendre, pour se comprendre. Ils balbutient. Ils sourient. Ne plus s'habiller de phrases, c'est être nu. Elle est nue devant lui. Lui aussi est nu. Elle n'a jamais été aussi proche d'un homme. Sans phrases, sans ces rubans

de mots avec lesquels les hommes s'aveuglent, s'enivrent et se perdent. D'un signe de tête, Lenny désigne les invités qui dansent. On a mis de la musique. Elle pose son verre. Elle suit Lenny. Elle se plaque contre lui. Elle tourne avec lui. Elle renoue avec les jeux de l'enfance, les jeux où l'on se prend par la main, les rondes, les baisers dans le cou, les fous rires. Elle aimerait qu'il l'embrasse. Elle sait que c'est impossible. Elle ne veut pas qu'il l'embrasse. Elle sait que c'est impossible. La source de vie semble tarie. La flamme chancelle. Elle sent que ses yeux se couvrent d'une pellicule de larmes. Elle met sa tête contre son épaule, il ne faut pas qu'il voie. Ils ne parlent plus, ils dansent lentement, tendrement. Elle sait qu'ils sont beaux, comme des amants perdus, impossibles, impossibles et beaux. Elle pense soudain à une folle idée, une folie, une mise à mort de la raison et du bon sens. Elle a envie d'aller sans sa chambre, au dernier étage, pendant que les autres boivent, mangent et dansent. Elle s'arrête de danser. Elle le regarde. Il doit comprendre. Elle recule, en le fixant, jusqu'à l'escalier. Elle se retourne et monte les degrés jusqu'à sa chambre. Elle ne sait pas s'il va la suivre. Il ne doit pas la suivre tout de suite. Elle laisse la porte de la chambre semi- ouverte. Elle attend. Dans la pénombre, avec les ombres, les regrets, les espoirs. Elle attend. Il ne vient pas. Il ne vient pas. Alors, elle pleure. Lenny n'a pas compris. Il est resté en bas. Lui aussi est un être d'en bas.

Elle redescend. Un gant de toilette a séché les larmes de l'affront. Elle veut s'enivrer, oublier dans l'ivresse le monde d'en bas, les êtres de bassesse. Elle passe devant Lenny, sans le regarder, comme une reine bafouée. Elle est la reine noire, la reine chaste, inaccessible aux petits hommes.

À minuit, la danse s'interrompt, l'année s'interrompt, une nouvelle année commence. Elle embrasse sa fille, son fils, Véronika, Andrew,

Katrine et tous ces gens qu'elle ne connaît pas, mais qu'elle aime. Elle embrasse même Lenny, car elle souhaite cacher son désarroi, la beauté de son désarroi.

À deux heures du matin, les invités quittent la maison d'Andrew et de Katrine. Sauf Lenny. Il a trop bu. Il reste dormir chez Andrew. Il y a un bureau au dernier étage, il suffit de déplier le canapé. Elle sent son cœur qui bat. Le bureau est au même étage que sa chambre. Elle dormira à côté de lui, là-haut, à ses côtés. Elle sent le destin qui lui chatouille le nez, qui joue avec elle. Lenny a eu raison de ne pas monter, tout à l'heure. Ou plutôt, elle comprend que le destin l'a retenu, l'a empêché de gravir l'escalier. Elle sent son cœur qui bat, comme à chaque fois que le destin nous frôle, tendre et fuyant.

Elle se déshabille. Elle n'a pas bu, ni trop mangé. Elle se sent belle. Elle se regarde nue, dans la psyché. Elle se couche, en attendant que le destin se glisse dans la pénombre. Auparavant, elle a consulté la messagerie de son téléphone portable. L'être d'en bas, le mari de Bagneux, a envoyé un SMS : « Bonne année, mon amour. Tu me manques. Je t'aime. Salue les enfants. » Elle a effacé ses paroles qui ne veulent plus rien dire. Elle a répondu : « Bonne année. » Pas un mot de plus. Elle ne veut plus de ces mots superflus, surnuméraires, de ces mots qui corrompent la tendresse, qui la corrompent en l'imitant. Ces paroles de l'époux sont les paroles de la vie sans la vie, les mots de l'insignifiance, d'une insignifiance qui s'interpose entre elle et la vie.

La porte s'entrouvre. Il s'excuse. Il a peur. Elle lui dit : « Non, venez ! » Il vient. Elle baisse le drap pour montrer ses seins. Geste d'abandon. Geste de femme. Geste de faiblesse et de don. Il s'allonge. Elle le déshabille. Ils s'embrassent. Ils font l'amour, silencieusement, dans une semi-obscurité, ralliant la force immémoriale qui traverse les corps, les âmes, les amants.

Elle regarde le sexe de Lenny. Elle contemple une veine qui longe son pénis, veine chaude de sang, brûlante de vie. Elle aime ce corps puissant, musculeux, qu'une peau délicate et soyeuse recouvre. Elle aime Lenny pour son corps, image sensible de son âme. Elle se perd dans la jouissance. Elle est présente au monde.

Vers quatre heures, il retourne dans sa chambre. Elle l'entend respirer. Elle aime sa respiration, le souffle de la vie, le chant de la mer qui monte et descend sur la grève. Elle se lève, sur la pointe des pieds. Elle le regarde. Il dort comme un enfant, un rayon de lune éclaire le bureau. Instant magique, instant de répit, instant de clarté.

Au matin, Andrew n'a toujours pas perdu son sourire. L'année commence sur un sourire. Elle boit du thé. Elle porte de grosses chaussettes God save Berthe, des chaussettes rouge et bleu qui montent au-dessus du genou. Kilian et Lison sont encore au lit ; Lenny aussi. Katrine est sortie. Tout est à sa place, dans une lumière pâle et mordorée, une lumière d'hiver, chaude, transparente, anglaise. Elle se dit que c'est une lumière *anglaise*. Elle se dit qu'on pourrait la prendre pour une folle, avec cette histoire de lumière *anglaise* : l'être d'en bas ne comprendrait pas, une lumière ne peut pas être anglaise, dirait-il s'il était là, dans cette cuisine *anglaise*. Mais qu'importe ! On prétendra quelle est folle ! Elle pense qu'on aura raison, elle est folle, elle n'aspire qu'à ça : être folle. Les autres, les gens de raison, comme on dit « gens de maison », penseront qu'elle est folle, et ils auront raison. Elle est folle d'aimer une lumière, de percevoir ce qui, en elle, appartient à l'Angleterre, à Cardiff, aux forêts, aux légendes, à Mélusine, à Merlin... Elle est folle d'aimer, car aimer, c'est se mettre à nu, se mettre à plaie, c'est offrir son cou à la hache du bourreau. Elle est folle !

Et soudain, il est là. Les cheveux chiffonnés, le menton mal rasé, les yeux rieurs. Elle lui sert une tasse de thé, lui prépare des œufs au plat. Tout

est si simple. La vie est simple, naturelle et tendre, pareille à un cours d'eau qui serpente dans la forêt, nu et sans éclat, simple et beau. Il porte un T-shirt blanc et bleu. Ils ne se parlent pas. Andrew ne sait pas, ne doit pas savoir. Pas tout de suite. Elle voit son corps qu'argentaient, pendant la nuit, les rayons de lune. Son corps lune. Elle revoit l'emmêlement des corps, tresse de muscles et de peaux, torsade sensuelle sexuelle sensible. Andrew discute avec Lenny, en anglais. Elle ne comprend pas, et elle comprend tout. Ce sont des paroles d'hommes, des paroles d'amis. Elle est une amie. Une amante. Une sœur. Une fée. Les femmes sont des fées qui boivent du thé.

Elle se promène, l'après-midi, avec ses enfants, avec la famille Johnson. Lenny n'est plus là. Elle n'en souffre pas. Il l'a invitée dans un pub, près de la baie. Lilian et Lison passeront la soirée avec des amis de Véronika. Elle sera seule. Seule avec lui. Elle fera l'amour. Le surlendemain, veille de son retour à Paris, elle fera l'amour avec lui. Elle n'a rien dit. Mais Katrine a compris. Les femmes n'ont pas besoin de mots pour se comprendre, ce sont des fées, des elfes, des anges. Katrine ne dira rien à Andrew. Ce sera leur secret, à toutes les deux. Un secret écrit sur le grimoire de leur amitié. En ce moment, elle marche sur la terre gelée, près du lac, près d'elle-même, près de ce qui la tient debout, envers et contre tout. Andrew parle. Elle sourit. Elle pense au sexe de Lenny, à sa bouche, à ses mains délicates, sculptées pour 1 amour. Elle a vécu tant d'années à côté de l'amour, comme s'il était l'étranger absolu qui la fuyait, et puis elle l'a rencontré, là, à Cardiff. U a les mains de Lenny. Ses yeux. Elle pense aussi à 1 époux, à Paris. Elle a reçu plusieurs SMS de lui, elle a répondu quelques mots, des mots sans poids, des mots banals, des mots pour ne rien dire. Elle ne dit rien à l'être d'en bas. Elle n'a rien à lui dire. Même si elle parle, elle ne dit rien. Alors que le silence, face à Lenny, est un bouquet de phrases, un feu d'artifice de mots, de couleurs, de pensées. Andrew parle. Elle n'écoute pas ce qu'il dit, mais

elle lui répond précisément, comme si elle avait tout écouté. Sa conscience s'accroît, surnaturelle, conscience de fée, conscience de femme.

Les amis de Lenny l'interrogent, au pub, sur sa profession, sur la France, sur le pays de Galles. Elle ne saisit qu'un mot sur deux. Elle ne les comprend pas, ils ne la comprennent pas, mais cela n'a pas d'importance. Ils sont joyeux. Ils boivent de la bière. Crépitement de bonheur, grésillement de voix, de rires, de tendresse. Et Lenny la prend par la main, comme un trophée, elle est fière d'être un trésor que l'on montre, que l'on déclare. Elle sait qu'il va l'emmener chez lui. Ils sortent. Ils rentrent dans son appartement, à côté du musée national. La pluie tombe. Elle s'allonge sur son lit, les bras en croix, comme un Christ-femme. L'amour physique est un sacre et une liturgie.

Plus rien ne pourra l'atteindre.

Pas même le retour en France, à Bagneux. Dans l'avion, elle se blottit contre les trois jours qu'elle vient de vivre. Transsubstantiation charnelle. Eucharistie amoureuse. Elle est transfigurée. Elle voit à peine le petit homme d'en bas, le petit homme laid, tout sourire, qui l'accueille à Roissy. Elle ne lui a rien acheté. « Pas eu le temps », dit-elle. Lison et Kilian embrassent leur père, par inattention. Elle songe à Andrew, à Katrine – sa sœur-fée –, à Véronika, et elle pense à Lenny. Il lui a écrit des SMS. Il viendra à Paris dans deux semaines. Deux semaines avant le sacrement de tendresse et de foutre. Deux semaines de rien, de vide, d'attente. Elle ne sait si elle doit pleurer ou rire.

Elle rit.

Chapitre IV

L'Homme surnuméraire (2)

Que ressentait-il ? Il attendait dans le hall de l'aéroport en lisant *L'Équipe*, assis sur un siège de plastique orange, à côté de touristes ou de Parisiens qui, tour à tour, occupaient les autres sièges orange, à droite et à gauche. Il ignorait s'il était heureux ou mécontent du retour de sa petite famille. La solitude n'avait été ni pire, ni meilleure que la conjugalité ou la vie familiale. Le soir de la Saint-Sylvestre, il avait dansé en tournant les bras, en frappant dans ses mains, en buvant plus que d'habitude. « L'éclate, quoi ! », avait-il confié le lendemain, au téléphone, à Michel Chauvin. « T'aurais vu, avait-il continué, y avait des super meufs... J'ai dansé comme jamais... J'ai même fumé plusieurs joints... Je me donne du bon temps, c'est moi qui te le dis ! » Michel pensait qu'il avait bien raison, Claire l'avait abandonné le soir du réveillon, il aurait eu tort de se gêner.

« Alors, avait-il poursuivi d'une voix pleine de sous-entendus, alors, tu t'en es tapé une ?

— Une quoi ?

— Eh bien, une blonde, une brune, une rousse, que sais-je ? »

Non, il n'avait pas profité de son célibat d'un soir pour « s'en taper une », il était rentré chez lui, à trois heures du matin, et il avait regardé, les yeux rougis, un site porno sur internet, pendant qu'à l'étage du dessus, on dansait en frappant des pieds et en criant sa joie sur un *best of* de Michel Sardou. En fait, ce n'avait pas du tout été « l'éclate ».

Quand les trois Le Chenadec apparurent, valises en main, sortant d'un couloir de plexiglas, une joie authentique le transporta : c'étaient *les siens*, sa famille, sa femme, ses enfants. Pendant quelques secondes, la vie d'avant, la vie sans faille, ronde, pleine et véridique, s'invita dans l'aéroport ; il sourit. « Alors, les Anglais, ça boume ? » Lison et Kilian l'embrassèrent, Claire tendit sa joue, regardant droit devant elle, sans rendre de baiser à son mari. Dans la Peugeot 508, quelques « oui » et « non » feutrés répondirent aux questions de Serge. Après le séjour gallois et une heure d'avion, tout le monde était fatigué, mais, pensa Claire, Serge n'arrive même pas à comprendre que nous aimerions nous reposer. Elle avait décidé de ne pas révéler ce qu'elle avait vécu avec Lenny, pas tout de suite. Non quelle voulût protéger son couple, et encore moins son mari, mais elle n'avait pas la tête aux disputes, aux tractations vulgaires, aux lamentos, elle avait la tête à rêver, à se souvenir, à espérer. Mais Léa Lili expliquerait cela beaucoup mieux que moi, et avec plus d'empathie – cette grosse vache !

Dans l'ascenseur, coincés entre les voisins et les valises, tous baissaient les yeux pour ne pas croiser un regard, chacun étant conscient qu'on avait toujours l'air un peu con, enfermé dans une boîte sans pouvoir bouger. « Image de la condition humaine », pensa Serge. Sauf que beaucoup d'individus, dans la vie réelle, n'en continuaient pas moins à jouer les malins, bien qu'ils filassent, en ligne directe, vers le néant. De plus en plus, il était sujet à ce genre de pensées moroses, sans prétention, mais implacables. Si rien ne changeait, dans un an, il se suiciderait.

Il ne se confiait à personne. À qui aurait-il pu avouer de telles pensées, un tel projet ? Patrick Mortier, son ami communiste ? Il ne doutait pas que celui-ci l'inviterait à croire en des jours meilleurs, à donner sa vie pour les autres, pour le bonheur de l'humanité. Il l'entendait (par avance) le secouer avec les mots du *Devoir* : « Tu es fou, Serge, il ne faut pas se laisser aller...

C'est parce que tu es replié sur toi-même, sur tes petits soucis, que tu sombres dans la dépression ! La vie n'a pas de sens, dis-tu ? Mais si, elle a un sens ! C'est à toi de lui en donner un ! Oui, la vie est dure, injuste, laide, sans perspective. Tu penses bien que je sais tout ça ! Mais nous, au Parti, on a décidé que l'homme n'était pas une mousse ni du lichen, qu'il était libre de dessiner, dans l'avenir, une société d'égalité, où chacun vivra selon ses désirs... » Les communistes avaient ceci de commun avec les capitalistes que pour eux, il n'était de tragédie que matérielle, au sens le plus trivial du terme : les conditions de vie, l'appartement, le métier, le salaire. Serge ne manquait de rien : son travail ne lui déplaisait pas, il gagnait correctement sa vie, il avait un toit pour dormir, une télévision pour s'emmerder et assez d'argent pour, chaque été, louer un appartement au bord de la mer. Il était donc bien placé pour savoir que la tragédie de l'homme excédait le bien-être auquel aspiraient les rêveurs d'une société meilleure : eh, gros malin, que tout le monde vive dans un palace, la souffrance, la maladie, l'insignifiance, toute la misère de l'homme (sans Dieu) n'en disparaîtra pas pour autant ! « Peut-être, mais en attendant, on voit bien que ce n'est pas toi qui trimes comme un malade pour vivoter dans une décharge publique. » Patrick Mortier, même en rêve, était irrécupérable ; impossible d'épancher sa tristesse avec un tel connard.

Pourquoi pas Michel Chauvin, son associé ? Il n'avait rien d'un révolutionnaire. Il ne militait pas non plus, sauf lors des repas dominicaux, chez sa belle-famille, quand il vantait devant Thierry, son beau-frère encarté au PS, les charmes de l'économie de marché et de la liberté d'entreprendre. « J'ai gagné mon fric moi-même, sans l'aide de personne, j'en fais ce que je veux, je t'emmerde ! » Telle était la pensée profonde de Michel Chauvin. Au demeurant excellent camarade, porté sur les pistaches et les rondeurs

féminines, ce que Jeannine, son épouse, lui pardonnait, à la condition qu'il tondît la pelouse tous les samedis.

Donc, Michel. Un soir, ils s'assirent tous deux sur la banquette rouge tomette du café-tabac des Deux As. Ils laissaient derrière eux une pénible journée de rendez-vous et de descriptions, au mètre carré près, de T2, T3, T4 et T5. On était à l'heure de la détente, du soupir, de la confiance – « devant une bonne mousse, nom de Dieu ! » s'exclama Michel.

Le fidèle associé de l'agence Casino s'était attendu à de plus érotiques confidences, il n'était pas encore assez mûr pour les vagues à l'âme : « Mais qu'est-ce qu'il me chante, lui ! Faut pas te laisser aller, mon bonhomme ! Faut se reprendre !

— Me reprendre, oui, mais à quoi, à quelles branches ? répondit Serge, décontenancé.

— Déjà, il y a l'agence : je te signale qu'on est tous les deux dans le même bateau. Si tu craques, c'est bibi qui coule avec toi... Tu peux pas me faire ça.

— Pourtant, je bosse, je bosse, mais pour quel résultat ? Mes enfants foutent de moi et Claire me fait la gueule. Je vais vivoter comme ça une vingtaine d'années, un jour je serai en retraite, tout vieux, puis dans le grand trou noir... Tu parles d'une vie !

— Allez, allez, il faut se secouer un peu... Tu en as parlé à Claire ?

— J'essaie quelquefois, mais elle ne m'écoute pas, elle est ailleurs... »

La conversation tournait en rond, entre le parti du travail-vacances-copains et le parti de la dépression mélancolique. Le lendemain, Serge découvrit, en ouvrant un tiroir de son bureau, à l'agence, un livre de Frédéric Leblanc : *Comment conquérir le cœur des femmes ? (La sienne et celles des autres)*. Le cadeau était accompagné d'un petit mot, dans le style elliptique de Chauvin : « Bonne bourre ! Michel. » Pour Chauvin, aucune

angoisse ne résistait à une partie de jambes en l'air. Dès qu'il voyait un ami déprimé, il en concluait qu'il « ne baisait pas assez ». Cette vision de la psychologie masculine ne s'embarrassait pas de nuances, ni de concepts très élaborés ; à tout le moins avait-elle l'avantage de proposer un traitement thérapeutique plaisant, que le « malade » accueillait avec plus ou moins de transport. Serge feuilleta rapidement l'ouvrage, structuré en deux grandes parties : I – *Reconquérir sa femme* et II – *Séduire toutes les femmes*. L'essayiste, de façon liminaire, précisait que le choix de l'un des deux points n'était pas obligatoire (« *on est au XXI^e siècle, putain !* »), mais que ces deux options « *ne s'harmonisaient pas naturellement* », de sorte que les combiner nécessitait « *une certaine souplesse morale et pratique* ». Tout le livre reposait sur un volontarisme cartésien : il y avait un discours de la méthode, avec des règles à appliquer scrupuleusement si l'on voulait que « *Pépère* » (ainsi était sympathiquement désigné l'appendice masculin), que « *Pépère* », donc, « *tire sa crampe* ».

Serge s'attachait surtout à la première partie. Le préfixe « re » qui précède le verbe « conquérir » lui donnait envie de pleurer, mais les jeux de l'amour, les non-dits, les attentes, les espoirs, les calculs, toute la galanterie amoureuse lui répugnaient, il ne se sentait plus de taille à affronter d'autres femmes que la sienne. Et, surtout, il se rappelait les années de bonheur avec Claire, car oui, aujourd'hui, cette période révolue de sa vie figurait une sorte d'éden où toutes les heures étaient à leur place, évidentes, sans fissure. Le passé, revenir au passé, et rien d'autre.

Tout échoua. La *rose rouge* déposée sur l'oreiller de Claire voyagea jusqu'au vase de la salle à manger, puis finit sa course dans une poubelle, parmi les pots de yaourt. Il tenta alors *l'indifférence* : le soir, il n'interrogea plus son épouse sur sa journée, ses collègues, sur la vie comme elle va ; parfois, il sortait sans dire où il allait, mais, de retour chez lui après

quelques heures d'ennui à attendre dans un parking souterrain ou sur la banquette d'un café, il s'apercevait que son absence n'avait même pas été remarquée. Pour remédier à cet inconvénient, il se mit à crier, en quittant l'appartement : « Je sors ! », résolu à ne vraiment s'en aller que si Claire lui répondait, si bien qu'il ne sortit qu'une seule fois, après une dizaine de tentatives.

La règle numéro sept conseillait de *rester soi-même*, de ne pas contrefaire *celui qu'on n'était pas*. Serge avait conscience de n'être pas grand-chose. Ce point lui parut le plus inepte de la méthode. En réalité, il aurait aimé être un autre, tout au moins être lui, mais en mieux, *ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre*. Il s'imaginait donc, tel qu'en lui-même l'éternité l'avait modelé, avec des traits semblables, néanmoins revus et corrigés par une main plus aimable : il devenait plus grand, moins gras, moins chauve, plus beau, plus intelligent, plus séduisant – mais le même quand même ! Si ce type d'opération n'était pas facile, on ne pouvait l'éluder : une complète métamorphose physique de Serge aurait équivalu à la disparition totale de Serge, de sorte qu'au lieu que ce fut lui qui caressât les fesses de Claire, c'eût été un autre. Or, tel n'était pas son projet, bien que ce fut celui de Claire.

L'ultime règle préconisait de *laisser tomber*, arguant que l'épouse ne valait pas son gentil mari. Et d'ailleurs, ajoutait l'essayiste, on ne pouvait reconquérir une femme qui n'était plus celle qu'on avait séduite des années auparavant, pour le motif que les années l'avaient transformée, de sorte qu'elle n'était plus la même, mais une autre personne, vaguement ressemblante à la première. De ce fait, on recommandait de *faire son deuil* en découpant, dans la cuisine ou la salle de bains, un *carré imaginaire* symbolisant un tombeau sur lequel, une fois par jour, on déposerait des

chrysanthèmes imaginaires. Serge finit par se dire que la méthode elle-même relevait de l'imaginaire.

Il confia son dépit à Michel Chauvin, lequel lui avoua n'avoir lu et mis à profit que la seconde partie de l'essai (*séduire toutes les femmes*), la première (*reconquérir sa femme*) ne le concernant pas (« Il aurait été plus cohérent, protesta-t-il, de commencer par une méthode pour *larguer sa grosse* »). La philosophie de Michel tenait en une vingtaine de phrases (on a déjà évoqué son « Je ne dois rien à personne ! » et sa doctrine de « la mousse ») qui, en chaque circonstance de la vie, lui indiquaient le chemin à suivre. Il réconforta alors son ami par une théorie dont la popularité validait, selon lui, la pertinence critique : « Une de perdue, dix de retrouvées ! » À écouter Michel, c'était même une chance pour Serge : il se retrouvait, par cette simple perte, à la tête d'un harem d'une dizaine de femmes lascives et amoureuses. « En gros, mon bonhomme, c'est tout bénéf' ! »

L'idée de rencontrer d'autres femmes, par certains côtés, n'était pas déplaisante. En se promenant dans les rues de Bagneux ou de Paris, Serge croisait de jolies passantes et, le temps d'un rêve, il se plaisait à imaginer une aventure amoureuse avec elles. Cependant, la pensée d'une nouvelle rencontre l'anéantissait, ou plutôt rendait caduque et vaine toute sa vie précédente, tout ce qu'il avait construit avec Claire : le foyer, les enfants, les voyages. S'il copulait avec Nicole Berthelot, par exemple (l'une des employées de l'agence), ou emménageait avec Françoise (hypothèse improbable), c'était que l'on était libre, à tout instant, de faire ce que l'on voulait, que rien ne nous enchaînait, que tout était révocable, et cette liberté, loin de l'exalter, paraphait à ses yeux la terrible gratuité de l'existence. Serge était de ces hommes qui respirent dans la nécessité, dans ce que l'on construit avec le temps, avec les ans, pas à pas, sérieusement. Même sa coiffure était la même depuis l'âge de cinq ans (la raie sur le côté), la

calvitie n'ayant pas réussi à contrarier l'immuable trajectoire du peigne. Bérengère avait bien raison de le considérer comme un « petit-bourgeois étriqué », Serge n'aurait pas récusé un tel statut, l'adjectif « étriqué » contentant sa vocation pour ce qui était droit, ajusté, sans ampleur. Le contraire d'étriqué, aux yeux de Serge, c'était le n'importe quoi, la liberté irresponsable, le rien, le vide. Devenir ce que l'on souhaitait, à chaque instant, un jour homme, un jour femme, un autre jour trans, très peu pour Serge ! Il ne l'aurait pas dit comme cela (Serge ne conceptualisait pas) mais, pour lui, on était quelque chose ou on n'était rien. Serge ne le savait pas non plus, cependant, par bien des côtés, il bravait le projet émancipateur de son époque, projet amorcé à la Renaissance : l'homme, se délestant du poids de la nature et de la tradition, cherchait, de plus en plus, à se construire entièrement par lui-même, comme s'il était libre de se choisir (même le sexe, depuis quelques années, était possiblement à la discrétion des individus). Cet à-côté du sens de l'histoire (ou de sa chute) expliquait, je crois, le désintérêt croissant de Claire pour ce mari intempestif : elle faisait corps avec son temps, alors que Serge s'en détachait peu à peu. L'époque, leur rapport à l'époque, plus que la fuite des ans, les avait éloignés l'un de l'autre.

Depuis son retour de Cardiff, Claire baignait dans l'éther du bonheur sentimental. Bérengère recueillit les confidences extraconjugales de son amie avec la satisfaction qu'on imagine. Cette joie mauvaise, cependant, n'allait pas sans amertume, puisque Bérengère découvrit confusément (elle n'osait se l'avouer) que de telles amours la destituaient de son poste prestigieux de *conseillère en vie réussie*. Elle devenait le témoin passif d'une liaison passionnée – laquelle, de surcroît, jurait avec sa propre vie sentimentale erratique. C'est pourquoi elle insistait sur l'inconfort de l'adultère et la difficulté d'aimer un homme qui vit à l'étranger. Elle

agrémentait ses mises en garde d'un constat désabusé sur l'infidélité des hommes : bien sûr, elle ne doutait pas de la moralité de Lenny, ni de son charme (« Qu'est-ce que je suis contente pour toi, ma chérie ! »), mais, d'un air de femme sans illusions, elle ravalait l'engance masculine à une unique et triste obsession : « le bien-être de sa bite ». Or, syllogisme implacable, Lenny, comme Socrate, était un homme. Elle laissait à Claire la formulation de la conclusion, conclusion à laquelle, d'ailleurs, celle-ci se refusait. « Non, Lenny n'est pas comme les autres... Il a de tels yeux... » Bérengère concédait qu'il y avait des exceptions, elle-même avait connu un homme merveilleux, intelligent, tendre. À ce moment de la soirée, les deux femmes se perdaient dans des rêveries qu'elles se refilaient l'une à l'autre, comme de vieux hindous aspirent, à tour de rôle, la fumée entêtante d'un houka, allongés sur des coussins, sous les yeux bienveillants de Vishnu.

Elle retourna, plusieurs soirs par semaine, à l'université ; le collectif Agir ensemble la sollicita pour préparer une conférence d'Edgar Morin à la Maison de la culture de Clamart. Elle concevait son action politique et son travail intellectuel comme d'autres femmes se prêtent aux mains de masseurs, d'esthéticiennes, de coiffeurs ou de couturiers : dans le dessein de plaire à son amant. Lenny serait fier d'elle quand il la verrait aux côtés d'un grand sociologue, ou bien l'attendant dans une brasserie, un traité philosophique à la main. Elle lisait tous les soirs, avant de s'endormir, des romanciers et des poètes américains, pour en discuter avec son amant gallois lors de son séjour parisien, au mois de février. Elle avait posé cinq jours de congé (qui lui restaient à prendre) de façon à se libérer et « vivre l'amour fou ». À Serge, elle avait déclaré qu'elle suivrait un stage à Rennes sur « les nouvelles pratiques en milieu scolaire » – stage qui se déroulait en effet dans la ville bretonne, mais auquel elle n'assisterait pas. Sa copine Valérie (du rectorat) était dans le coup. Lison aussi. Elle aurait préféré

cache son escapade amoureuse, mais, dans un élan d'enthousiasme, avant de quitter Cardiff, elle s'était confiée à sa fille, les larmes aux yeux. Lison l'avait rassurée, elle comprenait que sa mère connût « une vraie histoire d'amour ». Elle admirait même sa liberté d'esprit, son joyeux allant, son « authenticité », sa « folie ». Elle se souhaitait, quand elle aurait l'âge de sa mère, d'avoir encore le cœur assez *pur* pour s'autoriser des embardées hors de la routine, loin de la grisaille quotidienne. « Ma mère, elle est *trop* ! » dit-elle, entre deux cours, à sa copine Milena.

En revanche, un je-ne-sais-quoi de décence retint Claire de dévoiler à son fils l'existence du professeur de littérature américaine. Si la liberté sentimentale de la mère offrait à sa fille un modèle de souveraineté féminine, cette liberté, pensait-elle, encourait le risque de choquer l'image que le fils entretenait de sa mère – une image de sainte dévouée à l'achat des smartphones et au repassage de ses chemises.

« Serge & Claire » : aux yeux de leurs amis, de leurs familles, ils formaient un syntagme indissociable, une combinaison scellée par le temps. En réalité, le « Serge & Claire » couvrait deux entités distinctes, deux solitudes accrochées l'une à l'autre, comme deux prisonniers que le hasard a placés dans une même cellule. Claire songeait à Lenny, Serge pensait à se tuer ; l'une s'évadait par la vie, l'autre par la mort.

La pensée du suicide reconfortait Serge en ce qu'elle proposait une solution, certes radicale, à ses problèmes. Tout aurait une fin, la pitoyable comédie ne durerait pas éternellement. Il ressemblait à ses enfants qui préfèrent ne pas monter sur l'estrade, en fin d'année scolaire, devant l'assemblée des parents, au motif qu'on leur a attribué, dans le spectacle écrit par l'instituteur, un tout petit rôle, dérisoire et sans panache. Et comment ne pas les approuver ? À force de jouer les figurants, les laissés-pour-compte, les exclus, les types dont tout le monde se fout, Serge rêvait

de désertier la scène, quand bien même cette mutinerie équivalait à n'être plus rien. N'être plus rien, quand on est un moins que rien, c'est une authentique promotion.

En attendant, il ouvrit l'essai que lui avait offert Michel Chauvin, en se penchant cette fois sur la seconde partie (*séduire toutes les femmes*). L'auteur du livre ne doutait pas que l'existence n'eût qu'un seul but : coucher avec toutes les dames et demoiselles comestibles. La thèse du donjuanisme n'était pas de celles que l'on discute, mais de celles que l'on pratique. Il croyait vraiment que les femmes étaient en soi intéressantes, que n'importe quelle femelle pourvue d'atouts voluptueux méritait qu'on l'honorât d'une saillie. Serge décompta le nombre de celles qui, autour de lui, remplissaient les critères de l'essayiste. Il n'y en avait pas tant que ça, cinq ou six, peut-être. Avait-il vraiment envie de palper les seins de Nicole Berthelot ou de mettre les doigts dans Laurence Raynaud ? Passer sa langue sur le clitoris de Laurence Boyer et de toutes les Laurence Boyer de la terre, c'était donc ça le sens de la vie ? L'auteur le pensait, et beaucoup d'hommes eussent contresigné un tel programme (moyennant une clause de réserve, peut-être, à propos de Nicole Berthelot). Lui-même, dans son adolescence, aurait souscrit à une telle entreprise, conforme aux attentes de son pénis. Mais il avait suivi un autre chemin, d'ailleurs plus congruent aux aspirations de beaucoup de femmes : la fidélité, le mariage, les enfants. Il n'avait pas écouté les conseils de son pénis mais ceux de son cœur, de sa raison et, moins glorieusement, de sa fragile constitution qui aspirait, plus que tout, à la tranquillité. Et si, au fond, le plus avisé de cette petite camarilla intérieure n'avait pas été le moins considéré, le moins beau, le plus fou : son pénis ? Lui tourner le dos (conceptuellement s'entend...), n'était-ce pas renoncer à la virilité ? Se châtrer symboliquement ? Michel Chauvin, en accomplissant sans sourciller le programme millénaire de la

masculinité, ne s'en portait pas plus mal, il rayonnait même, au-delà de toute interrogation métaphysique. La bite, sa vie, son œuvre, lui suffisait, le contentait. Six mois auparavant, les frasques sexuelles de Chauvin (lui, par exemple, n'ignorait rien de la texture du fessier de la Berthelot), ses frasques, donc, le divertissaient sans qu'il en éprouvât de l'envie. Il se mêlait même à son amusement une pointe de condescendance : Chauvin en était encore là, à « sauter sur tout ce qui bouge » (selon la juste expression populaire). Il ressentait envers son ami la supériorité un rien agacée que l'on conçoit, quelquefois, pour tous ceux qui renoncent à leur liberté au nom d'une addiction quelconque - le tabac, l'alcool, la politique ou le cul. Et si Chauvin avait eu raison ? Sa vie était une suite d'après-midis dans des hôtels bon marché, de mensonges, de trahisons, de déséquilibres, mais que de femmes, de rencontres, de désirs assouvis ! Il y avait peut-être plus de sagesse dans la bite de Chauvin que dans les œuvres complètes de Sénèque et de Kant réunies, augmentées de *L'Harmonie intérieure* du Dalai Lama... Peut-être.

Comme on convainc un neurasthénique d'aller pêcher le gardon ou de s'inscrire à une séance de yoga « pour se changer les idées », l'essai offert par Michel Chauvin persuada Serge de prêter attention à la nouvelle stagiaire de l'agence, la jeune Marion Cortès, et même, pourquoi pas, d'envisager que Nicole Berthelot, sous son air revêche et administratif, cachait un tempérament de feu et une croupe de première catégorie. Mais on ne bande pas par raison, selon un argumentaire dûment développé, en reconnaissant le bien-fondé d'une démonstration. D'ailleurs, on ne fait rien par raison, car la raison n'est qu'un outil, elle n'a ni désirs, ni valeurs : la mort de tous les habitants de la planète lui est aussi indifférente que sa propre disparition. Adossé à sa chaise de bureau, Serge toisait les postérieurs de Nicole et de Marion dès qu'elles lui tournaient le dos, en

imaginant que le tissu du pantalon, à l'une et à l'autre, celait des merveilles érotiques. Mais quoi ! Ce n'étaient que des fesses, pareilles à celles qui, dans le monde, coiffaient plaisamment les cuisses de milliards de femmes – et, plus sordidement, de milliards d'hommes. Devenait-il impuissant ? Il se souvenait des charmes de Véronika, entrevus dans la buée de la salle de bains : il en avait conçu de mélancoliques érections, de celles qui président à l'écriture d'une œuvre poétique en plusieurs volumes (sonnets, odes, ballades, stances, élégies, madrigaux). Mais le cul de la Nicole ne débouchait sur rien. Il s'en ouvrit à Chauvin, le grand spécialiste de ces choses.

« C'est un bon départ, s'enthousiasma l'associé, car l'essentiel est de ne pas mettre les femmes sur un piédestal, c'est la condition sine qua non. Tu vois, t'es déjà passé maître dans l'art de la séduction !

— Mais je n'ai même pas envie de séduire, voilà le problème...

— C'est là ta force, mon cochon ! Tu vas pouvoir jouer l'indifférence... Les femmes n'aiment pas les timides, les mecs qui manquent d'assurance. T'es vachement avantage sur ce plan-là... Et, je t'assure, la Nicole, elle vaut le déplacement, comme dirait le guide Michelin ! »

L'optimisme de Michel le stupéfiait. Quel désir de vivre ! Ce même désir qui enflammait nos ancêtres pithécantropes ou néandertaliens quand, dans des grottes humides et froides, perclus de peur, souffrant de la goutte, ils s'emparaient (sans méthode précise) d'une Néanderthalienne malodorante pour l'engrosser, alors que rien, dans leur dure existence, n'aurait dû les pousser à mettre au monde un petit Néanderthalien. Pour la première fois de sa vie, Serge était effrayé par le désir. À l'adolescence, le surgissement des pulsions sexuelles l'avait certes ébranlé, mais il faisait corps avec elles et n'avait qu'une idée en tête : ajointer son membre viril au sexe d'une jeune fille. Pendant longtemps, il s'était contenté de revues érotiques, perdant la

tête devant les toisons et les seins de demoiselles sur papier glacé. Puis son désir, pareil à un cheval qui s'assagit après s'être cabré violemment, son désir, donc, avait été canalisé par le mariage, le lit conjugal et les fesses de Claire. Divorcer du désir, c'était l'observer à distance, comme s'il se fut agi d'un dragon à la peau luisante et gluante, soufflant le feu par les narines. Michel Chauvin, fort heureusement, proposait une version joviale et détendue du désir, une version moustachue, plus *seventies* que mythologique.

Serge, sans conviction, sourit à Nicole Berthelot et à Marion Cortès. Le sort voulut que, le mercredi après-midi, il se retrouvât seul en la compagnie de la première nommée. Pourquoi ne pas l'inviter, le prochain vendredi après le travail, à prendre un café aux Deux As ? Il fallut s'abriter derrière le prétexte d'un *débriefing post-hebdomadaire*. Dit comme ça, les apparences étaient sauvées pour l'un et l'autre. Serge crut percevoir, le jour suivant, une certaine raideur dans la façon dont Nicole lui apportait une facture ou déposait un dossier sur son bureau ; et, à l'inverse, quelques sourires involontaires, d'une exécution un peu niaise, déformèrent son visage à deux ou trois reprises. Le vendredi, elle portait une jupe au-dessus du genou, de cuir noir, sur des bas anthracite ajourés ; ses lèvres n'avaient jamais été si rouges, ni si grasses. Quand ils marchèrent sur le trottoir, Nicole rit plusieurs fois, par saccades, animée par une nervosité éloquente. Serge sentit, pour la première fois depuis plusieurs semaines, son propre désir s'éveiller, comme si la simple *possibilité* de copuler suffisait à en donner l'envie.

Ils s'assirent l'un en face de l'autre. Mais, très vite, Nicole rejoignit, sur la banquette, son employeur, de façon à consulter plus facilement les dossiers immobiliers. La conversation roula d'abord sur l'agence Casino. Nicole se passionnait pour son travail, elle recensa les nouveaux

appartements dont l'agence avait à s'occuper, s'intéressa aux loyers impayés, s'enthousiasma à propos des plantes grasses qui ornaient la salle d'accueil (« un rayon de soleil ! »), formula quelques réserves sur la stagiaire, « la petite Marion, qui envoie des mails depuis l'ordinateur du bureau », déplia le graphique budgétaire de décembre. Au bout d'une demi-heure, le désir de Serge s'était éteint comme un feu étouffé sous une petite pluie régulière, vaincu par la médiocrité tenace de l'ondée. Emportée par son sujet, Nicole Berthelot semblait avoir oublié le trouble nerveux qui la secouait d'un rire stupide, quand, sur le trottoir, elle et son patron s'acheminaient jusqu'au café. Serge faillit en rester là. Il se souvint d'un article de la méthode qui, à en croire l'essayiste, était décisif : « Tout ce que vous me dites est très intéressant, l'interrompit-il, mais j'aimerais aussi connaître la vraie Nicole, celle qui se cache derrière la secrétaire sérieuse et compétente. » C'était un peu osé, mais l'ennui donne le courage de tout tenter pour sortir de ses marécages. Malheureusement, la vraie Nicole était extrêmement *chiant* (point que le traité de séduction n'abordait pas : celui de l'intérêt intellectuel de l'objet désiré). En réalité, la vraie Nicole croyait en la « bienveillance des gens », elle aurait aimé que l'univers soit un « monde de paix et d'amour ». Sa grande passion, c'était la littérature pour la jeunesse, une « littérature du cœur, de l'intelligence, de la douceur et de la fantaisie ». En se plongeant dans cette littérature, elle retrouvait « l'esprit de l'enfance », l'esprit du jeu, l'esprit des « chats qui s'amuse avec des pelotes de laine ». Elle et son amie Delphine ne rataient jamais le festival de Montreuil. En revanche, elle n'avait pas de mots assez durs pour « les vieux schnocks et les tristes sires » qui snobaient l'univers des « pitchouns », tous ceux qui oubliaient « le rire des polissons » et « la joie mutine des garnements ».

Serge regretta alors la première Nicole, la secrétaire sérieuse qui, au moins, participait à la prospérité de l'agence. Il mit fin à l'entretien en réclamant l'addition. Le visage de Nicole se décomposa, elle bafouilla :

« Mais, vous ne m'avez pas dit qui était le vrai Serge, derrière le directeur de l'agence...

— Ce sera pour une autre fois... »

Les jours suivants, la grande prêtresse de la bienveillance le battit froid, réservant de grands sourires à Michel Chauvin et les remballant dans un rictus aigre dès qu'elle croisait le regard de Serge : le monde de ses ennemis s'était accru d'une unité. Chauvin, quant à lui, s'étonna fort de son propre retour en grâce auprès de Nicole, laquelle lui en voulait pourtant d'avoir cessé brusquement d'honorer, les lundis et les vendredis, son aimable postérieur. Cependant, par amitié pour Serge, il ne profita pas de cette nouvelle occasion, du moins c'est ce qu'il lui confia, car la vraie raison était sans doute qu'il en avait soupé, de la Nicole.

Qu'en était-il de la *vraie* Marion Cortès, la petite stagiaire ? Sa jeunesse ne la protégeait pas des paroles convenues, bien au contraire, ni des emballements narcissiques. L'insignifiance de tout, y compris des demoiselles, le saisit une fois de plus, avec la même vigueur qu'au mois de septembre. Il ressentit, en lorgnant l'ample décolleté de Marion, du dégoût pour ces bosses inutiles qui distendaient son pull-over rose. « Au fond, pensa-t-il, existe-t-il des personnes plus fascinantes que d'autres ? Ne sommes-nous pas tous ressemblants, médiocres, éphémères ? » La pensée de l'égalité, loin de le réjouir, lui parut déprimante. Tous égaux, tous nuls. Nicole Berthelot aurait protesté : « Moi, je crois en l'humanité, en son génie, à sa joie créatrice. » Mais que valait la pensée de la Nicole ? Il n'est que trop évident que les hommes ont tendance à s'exagérer l'importance de leur personne. L'espèce se développe d'une façon inouïe, invente, découvre,

engendre des technologies inédites. Mais l'exemplaire humain n'est le plus souvent qu'une ombre de l'époque, un reflet du temps présent, engorgé des idées les plus sottes de la saison. Le grand secret de l'existence est que l'être humain ne pense pas : c'est une marionnette bredouillant avec orgueil un texte collectif, banal et sans surprise.

Après s'être déprécié pendant des semaines, par un tour bien naturel, Serge s'en prit à l'humanité, par réflexe de survie d'abord, et par lucidité accrue ensuite. Sa proscription de la vie courante (le mariage, les enfants) lui avait, peu à peu, dessillé les yeux, il était en dehors de tout, dans les marges de l'existence, comme un qui ne participe plus. Les paroles de ses semblables l'irritaient car l'on finit par se mécontenter du retour, chaque matin, des mêmes gestes, de la brosse à dents idiote, de l'éternelle mélodie électrique du rasoir : les êtres humains, tous prévisibles, prétendaient pourtant à l'unicité et à l'originalité. Quelle bande de cons ! À tout le moins, Serge acceptait-il sa médiocrité.

À ce stade de la dérégulation, il n'était plus très loin de la lecture, ni de la littérature, cette plaisante retraite des bannis de l'existence. Un soir, alors que Claire écrivait des SMS dans la chambre conjugale, Serge sortit de la toute petite bibliothèque du salon un exemplaire des *Pensées* de Pascal, dans une collection de France Loisirs. Le chapitre « Misère de l'homme sans Dieu » retint son attention, il avait l'impression qu'on parlait de lui. Cependant, d'autres chapitres, plus érudits et plus religieux, l'ennuyèrent. Le goût d'une lecture qui soit autre qu'un divertissement s'immisça en lui alors que, jusqu'à sa disgrâce, la lecture n'avait été, à tout prendre, qu'une variante désuète et rébarbative d'un bon film de cinéma. Il lui fallait d'autres livres, plutôt des romans, d'un accès plus facile, pensait-il, que la philosophie proprement dite.

Il pénétra, le lundi soir, dans la librairie L'Écume des pages, avec la timidité d'un mécréant lorsqu'il franchit le seuil d'une église ou d'une synagogue. Depuis ses années d'études, il ne fréquentait plus ces endroits compassés, ignorant qu'en ce domaine des libraires tentaient, depuis des années, de dépoussiérer l'image vieillot qu'on leur collait au profit d'un côté fun, joyeux et jeune, divertissant quoi, de la lecture. Il fureta, comme on dit, entre les rayons, ne sachant trop ce qu'il cherchait. Un libraire, le genre intellectuel fatigué, lunettes rondes, proposa ses services :

« Puis-je vous aider ? »

— Oui, je cherche des romans, des classiques, dans le style de Pascal, mais en roman... »

Un couple élégant d'une cinquantaine d'années se sourit gentiment à lui-même d'un air entendu - et cet air disait : « Mais quel est cet abruti ? » Serge ne s'en offusqua pas : quand on est à quelques mois de son suicide, la morgue des grands bourgeois ne vous atteint plus.

Il ressortit de la librairie avec cinq classiques de la littérature, allant de Dostoïevski au marquis de Sade (pour peu pascalien que fût ce dernier). Il déambula sur les boulevards, fendant une foule grelottante, son sac L'Écume des pages à la main, se sentant déjà mieux, presque mieux, comme son épouse, quelques semaines auparavant, avait joui d'assister à un cours sur la linguistique au collège de France.

Puis, de retour à Bagneux, il rangea les romans au rayon (vide et sien) de la bibliothèque familiale. Claire était partie à Rennes, croyait-il, pour assister à un stage ou à un colloque (il ne savait plus très bien, et il s'en foutait) sur les mutations scolaires. Après le repas, ses enfants se réfugièrent dans leurs chambres, fuyant la chaleur du foyer de façon à renouer, grâce aux « réseaux sociaux », avec l'élite des adolescents balnéolais. Tout en essuyant la vaisselle, Serge rêvassait à l'époque, encore proche, où le

bavardage de Kilian et de Lison bourdonnait autour de la table, mêlant les rires aux « incroyables » ragots de l'école. Il devait, en ce temps, presque se fâcher pour que les deux enfants consentissent à quitter la cuisine pour aller faire leurs devoirs, avant d'aller au lit. Une discussion, tantôt plus intime, ponctuée par de rapides baisers, tantôt plus sérieuse, reprenait alors entre les époux. Sa naïveté avait été de croire à la pérennité de ce bonheur familial. Il envisageait, certes, le départ des enfants, le vieillissement, et même la mort, mais sans qu'il y eût de sauts entre ces stades de la vie (comme la nature, dit-on, répugne à en commettre) et, surtout, sans que l'affection, à aucun moment, ne disparût entre lui, Claire, Lison et Kilian. Il serait devenu un grand-père doux et tendre, ses petits-enfants n'auraient eu de cesse d'aller visiter leurs grands-parents dans une maison normande, au bord de la mer. La mort, une nuit, serait venue le chercher, presque tendre, presque miséricordieuse.

Ce soir-là, il lut *Crime et Châtiment* jusqu'à deux heures du matin.

Toute la journée suivante, au bureau comme devant la télévision, il fut harcelé par le terrible dilemme du héros russe, Raskolnikov : un meurtre qui rend heureux des centaines de misérables échappe-t-il au péché ? Si, au prix de la vie d'une vieille femme obtuse, cruelle mais riche, des milliers de vies sont « *sauvées de la pourriture et de la décomposition* », la loi de Moïse s'impose-t-elle encore et toujours ? « *Une mort, et en échange cent vies, mais c'est là de l'arithmétique ! Et puis que pèse dans la balance universelle la vie de cette misérable vieille, phtisique, sotte et méchante ? Pas plus que la vie d'un pou, d'un cafard, même pas, parce que la vieille est malfaisante.* » Si du crime d'un être dégénéré (la vieille sotte) naissent des vies meilleures, nobles et réussies, ce crime est-il condamnable ? Quelle question ! Les tourments de Raskolnikov le détournaient de sa propre misère, et il se reposa peinairement sur le mol oreiller de la souffrance des

autres. Pour tout dire, il se trouvait plus à plaindre que le jeune étudiant de Dostoïevski : au moins Raskolnikov croyait-il en son avenir, à un bonheur possible, au sens de la vie – seul l'argent lui manquait. Quelle ingénuité, chez ce jeune Russe ! Sa pauvreté et sa jeunesse le protégeaient contre l'insignifiance, cette insignifiance qui accablait Le Chenadec, car avec de l'argent et une vie derrière lui, c'était comme si on l'avait opéré du *possible*, cette richesse qui ne manquait pas à Raskolnikov. Pendant deux ou trois jours, il arbora, à l'agence du Casino, l'air fiévreux d'un héros de la littérature russe. Nicole Berthelot crut même à un retour de flamme – « Il souffre du mal d'amour », pensa-t-elle – mais pour rien au monde elle ne l'aurait délivré de sa passion, c'était bien normal qu'il en bave après le sale coup du café. Elle tenait sa revanche.

Le Chenadec, au fond, ne détestait pas la vieille usurière haïe par l'étudiant homicide de *Crime et Châtiment*, pas plus qu'il ne haïssait les poux, les cafards, les puces. Si ça se trouve, pensa-t-il, le héros de Dostoïevski m'aurait associé à la race des cancrelats, un genre de parasite que la vie enfante sans rime ni raison. Et que savait-il, ce Russe, du désamour d'une épouse, de l'indifférence d'une fille tendrement élevée ? Et que savait-il, ce criminel, de la vie de la vieille usurière qu'il allait tuer ? Elle avait été une petite fille, avec des rêves de bonheur, des mélancolies adolescentes, des souffrances, des deuils, des amours perdues... Les laideurs de l'égoïsme éclosent souvent sur le terreau du chagrin.

Le dénouement proposait une méthode pour échapper au désespoir : une prostituée, Sonia Semionovna, sauvait, par son amour, Raskolnikov de la disgrâce. Et par sa condamnation au bagne, l'étudiant rachetait ses crimes. En Sibérie, il découvrait *L'Évangile selon saint Jean* – la résurrection de Lazare – que Sonia lui avait apporté « *sans dire un mot* ».

Alors Serge jalousa Raskolnikov : une jolie femme l'accompagnait jusqu'en Sibérie pour l'aider à endurer les sept années de bagne et, de surcroît, lui abandonnait le livre le plus précieux quelle possédât ! Lui, Le Chenadec, n'avait tué personne, il n'avait rien à racheter, aucun aveu à expier. Claire lui avait bien offert un livre au début de leur amour, à Noël, mais c'étaient les mémoires de Thierry Roland. Depuis plusieurs mois, elle lisait des auteurs comme Frédéric Lenoir ou Alain Badiou, et n'acceptait pas que son mari lui chipât ses bouquins – larcin que jamais, d'ailleurs, il n'avait songé commettre.

Le salut par l'amour de Dieu, par l'amour : au moins, le romancier russe ne livrait pas son lecteur à un monde désolé et sans rédemption. C'était la première fois depuis l'été que Serge entrevoyait un chemin à suivre dans l'obscur labyrinthe où il s'était perdu.

Mais où trouver de nos jours une prostituée qui lût les *Évangiles* ? Et si ni son épouse, ni ses enfants, ni personne ne l'aimaient, pourquoi Dieu lui accorderait-il cette faveur ? Cependant, il comprit que son désarroi l'obligeait à s'interroger sur la foi : pour Dieu, il n'y avait pas *d'hommes en trop* ; chacun, du plus misérable au plus glorieux, relevait de son administration miséricordieuse. Certes, si tous étaient élus, aucun ne l'était plus qu'un autre ; c'était un peu embêtant, mais au point où il en était, il n'allait pas faire la fine bouche.

Il devait bien reconnaître qu'il n'avait jamais pensé sérieusement à Dieu. La vie était déjà assez compliquée comme ça, avec l'école, le lycée, l'université, puis les tracas professionnels à l'âge adulte ; sans compter la quête d'une femme, l'entretien d'une famille, plus tard, et les courses chez Leclerc. Si, en plus, il fallait jeter Dieu dans la bataille, on ne s'en sortait plus ! En d'autres siècles plus religieux, il aurait, *comme tout le monde*, fréquenté les églises le dimanche et prié les soirs de détresse. En notre

époque d'incroyance, il avait, *comme tout le monde*, décidé que Dieu n'existait pas, qu'à tout le moins l'hypothèse religieuse paraissait très douteuse. Il lui arrivait même, à l'occasion, *comme tout le monde*, de jouer à l'esprit fort, d'affirmer qu'il n'y avait personne au ciel et qu'il n'avait pas peur de la mort ! Pendant quelques secondes, il se sentait intelligent et rebelle, le temps de s'apercevoir que *tout le monde* l'approuvait : la table de ses beaux-parents, les collègues de l'agence immobilière et même l'équipe des Poussins du FC Bagneux au grand complet.

Le jour où Claire rentra de son colloque rennais, Serge l'instruisit de sa lecture de *Crime et Châtiment*, croyant que le dynamisme intellectuel de son mari la flatterait. Elle lui répondit qu'elle aussi avait quelque chose de *très* important à lui révéler : elle venait de passer la semaine avec son amant, Lenny, un professeur de littérature américaine, un homme doux et rêveur, qu'elle aimait et qui l'aimait. Elle découvrait enfin ce qu'était l'amour, ce qu'était la jouissance physique. Pour l'instant, elle continuerait de vivre dans l'appartement de Bagneux, tant qu'elle n'aurait pas trouvé autre chose. Elle s'était déjà renseignée pour le divorce, grâce à un ami du collectif Agir ensemble. En attendant, elle dormirait sur le canapé, ou dans la chambre de Lison. Serge n'eut que le courage de murmurer : « Tu devrais lire le roman de Dostoïevski, c'est drôlement bien. » Claire haussa les épaules : « Tu n'as que ça à dire ? Tu m'as écoutée ? »

Il l'avait écoutée. Mais le Serge nouveau n'avait pas encore remplacé le Serge d'avant, l'ancien Serge persistant à travers des phrases du passé qui se répercutaient comme un écho obsolète, un reliquat des causeries de naguère.

Un nouveau rôle lui tendait les bras, à quadruple facette : celui du mari trompé, celui qu'on délaisse « comme une vieille chaussette », celui du père dont on chronomètre le droit de parler à ses propres enfants, celui du type

que les couples invitent, le week-end, « pour qu'il ne reste pas tout seul à broyer du noir ». Petit garçon, il rêvait d'être d'Artagnan, Superman, Buffalo Bill ou Robin des Bois, la panoplie du *loser* grassouillet, cocufié, abandonné ne recueillant aucun suffrage dans les cours de récréation. Quels cons, ces mêmes ! Toujours du côté du plus fort, de l'insolent à deux balles, du justicier en collants, tout sourire, incarnation du phallus conquérant !

Certes, Claire, par cette résiliation du contrat conjugal, ne faisait que parapher une mésestante amoureuse qu'il ne se cachait pas, loin s'en fallait ! Mais cette fois, la rupture était officielle, éclatante, portée sur les fonts baptismaux du divorce. Les publicitaires auraient pu écrire, sous une photo en noir et blanc d'un Serge à la mine défaite et aux yeux cernés : « *Grâce à Lenny, ce qui vous rongeait de l'intérieur sera visible à l'extérieur !* » Il n'aurait pas cru que, sous la cave humide ou son âme grelottait depuis l'été, il y eut encore des sous-sols détrempés et glacials, où il allait dorénavant séjourner. L'avantage, avec ce divorce, c'est qu'il n'aurait plus à se tuer : c'était déjà fait, pensa-t-il.

Le lendemain, à l'agence, il classa les dossiers du jour d'un geste lent, lourd, engourdi, sans rien dire, le regard tout ensemble tremblant et fixe comme la gelée d'un flan pâtissier. À midi, il éclata en sanglots. Nicole Berthelot regretta alors sa froideur des derniers jours, elle posa la main sur son épaule : « Allez, on fait la paix. » Mais Chauvin, conscient que l'intransigeance de la Nicole n'avait jamais poussé un homme à un tel désespoir, invita son ami à partager une entrecôte-frites à la brasserie Kanter de Clamart. Il n'y avait pas grand-chose à dire et, en quelques phrases, Serge raconta sa soirée (et sa nuit, seul, dans le lit conjugal). « Voilà, c'est fini. Claire me quitte. Je ne suis plus rien. C'est officiel. » Chauvin ne soutint pas longtemps l'hypothèse d'une « respiration nécessaire dans la vie de couple » et autres bricoles piochées dans le tout-venant d'une

psychologie de boulevard : la situation était désespérée, « point barre ». Serge ne toucha pas à ses frites, ni à son verre de bordeaux. L'appétit de vivre se retirait loin de lui, l'abandonnant sur le fauteuil de la taverne comme un vieux rafiote échoué sur un banc de sable. Il ne pouvait reprendre le travail - même un Chauvin, que le spleen ne frôlait que les soirs de défaite du PSG, comprenait que la douleur de son ami excluait qu'il retournât à l'agence. Le mieux serait que Serge s'éloignât quelques jours de Bagneux : « Tu pourrais aller chez ta sœur ? Ou chez tes parents ? À chaque fois que Jeanninou me prend la main dans le sac, elle part à Dijon, dans sa famille. Quand elle revient, tout s'arrange. Elle me taille une pipe, et c'est reparti comme en quarante ! » Il fut convenu qu'on s'organiserait pour pallier son absence, cela ne poserait pas de problème.

Les parents Le Chenadec, René et Gisèle, habitaient depuis la naissance de leur fille aînée, Maryse, dans une maison sans charme mais à deux étages (sous un toit d'ardoises), entourée d'un jardin (avec clapiers à lapins et poulailler) où, préposé à l'accueil des rares visiteurs, trônant sur une pelouse bien taillée, un nain de jardin à la peinture écaillée affrontait les pluies et les vents de la Mayenne, dans l'indifférence du temps. C'est là que Serge avait grandi, dans ce lieu-dit distant de deux kilomètres de Mayenne (la ville), là qu'il avait couru avec les enfants du hameau, joué au foot en compagnie de ses copains, puis flirté à la sortie du lycée et dans les rues dépeuplées de Mayenne. Ses parents l'accueillirent sans lui poser de questions, il leur avait dit, au téléphone, qu'il aimerait séjourner une semaine chez eux, qu'il allait peut-être divorcer. Le départ de Bagneux avait été facilité par l'absence de son épouse et de ses enfants. Sur le buffet de la cuisine, un petit mot, dans une enveloppe jaune, informait Claire : 1) de son amour, 2) de sa décision d'aller quelques jours à Mayenne. Trois

heures de route séparaient les deux villes, mais la distance entre les deux vies était bien plus grande.

On resta dans la cuisine. La salle à manger, c'était pour les grandes occasions, les fêtes de Noël, les anniversaires, les réunions de famille. René lui servit un petit remontant, un alcool de poire qui dormait dans le haut du buffet, avec une étiquette scotchée indiquant la date de fabrication. La table de formica était du même âge que la maison : quarante-huit ans. « T'as fait bonne route ? », s'inquiéta Gisèle. Ensuite, René déplia le journal à la page des avis d'obsèques, le père Fredouillard, était mort d'un cancer des poumons.

« Tu te souviens bien de lui, il tenait l'épicerie, rue Saint-Antoine ?

— Remarque, ajouta sa mère, la boutique a fermé dans les années quatre-vingt, elle a été remplacée par une laverie automatique.

— Bah non, c'était pas une laverie, contesta son père, mais un magasin d'électroménager ! »

La rumeur de la radio, branchée sur RTL, accompagna le dénombrement des récentes disparitions et des dernières élections de Mayenne. Le Premier ministre avait inauguré, le mois dernier, un nouvel hôpital ; René Le Chenadec s'étonna que son fils n'en ait pas entendu parler.

Depuis qu'il l'avait quittée, personne n'avait plus jamais occupé sa chambre, elle semblait attendre son retour, avec le petit bureau bien rangé, décoré (sur le côté) par un autocollant de Michel Platini frappant dans un ballon. Derrière la glace de l'armoire, une maquette d'avion, un Mustang à hélices noires, était protégée par trois petits soldats, des chevaliers à tunique blanche et panache rouge. Quelques manuels scolaires, des bandes dessinées et une dizaine de livres de poche occupaient le haut d'une étagère, dont les autres degrés supportaient des piles de magazines *Rock & Folk* et *Best*. En face du lit, était punaisée la carte du monde, avec ses pays de

toutes les couleurs, enserrés par le bleu des océans. Non, rien n'avait changé. Pourtant, Serge avait l'impression que les bibelots, les jouets, les meubles, eux aussi avaient vieilli. C'était impossible, bien sûr. Et pourtant... Plus rien n'avait l'éclat de jadis, ou plutôt tout semblait enfoncé dans le passé, comme si, en demeurant hors du temps, la chambre s'était peu à peu démodée. Serge se souvint de la joie esthétique qu'il éprouvait, enfant, en contemplant l'autocollant de Platini : il rêvait pendant des heures devant le geste parfait de la demi-volée. Aujourd'hui, cette vignette, déchirée par le bas, s'accrochait risiblement aux années quatre-vingt, partageant le sort de tout ce qui a brillé et ne brille plus, pareille à ces chanteurs ringards ressassant les mêmes chansons, sous une veste à paillettes, devant un public distrait de station balnéaire se rappelant vaguement un nom, un refrain, une mélodie.

Il avait rêvé, dans cette chambre ! À des filles, à des succès, à l'avenir. Il aimait, au retour du collège ou du lycée, s'allonger sur son lit, puis imaginer - lascivement, le sexe à la main - une camarade de sa classe, une Nathalie, une Isabelle, une Hélène, se mettre nue rien que pour lui. En écoutant des disques de rock, il avait joué sur une guitare électrique invisible devant des foules subjuguées l'acclamant. Combien de fois avait-il voyagé au Mexique, en Inde ou en Amérique du Sud, fasciné qu'il était par des villes et des pays aux noms étrangers : Montevideo, Saigon, le Laos, Trinidad, Héraklion, Singapour !... En fait de vagabondage à travers le monde, il s'était arrêté à Bagneux. Mais c'était sa vie, plus belle que de vains songes dont il avait fini par se lasser. Et à présent, il se retrouvait dans sa chambre, célibataire, comme un adolescent qui aurait la vie derrière soi et l'échec en soi. Le *No Future* qu'il entendait clamer par des copains dans sa jeunesse, l'avait enfin rejoint. Le train entre en gare. Dernière station. Tout le monde descend.

Au matin, il descendit dans la cuisine. Une vapeur thermique s'échappait du café au lait, et des tartines grillaient dans le toaster Moulinex. Sa mère avait déjà pris son petit-déjeuner, elle repassait le linge. Serge oublia un instant sa cruelle situation, il n'était plus l'adolescent d'antan mais pas non plus le mari abandonné de maintenant, il était une simple addition de sensations allant du plaisir de manger une brioche beurrée jusqu'à l'impression enveloppante d'un déjà-vécu teinté de revenez-y. De sa place, il apercevait le jardin potager ; son père, en salopette bleue, inspectait les allées, les mains derrière le dos, à la papa. La vie s'écoulait à l'unisson des saisons, dans l'absence de passion, immuable. Pour ses parents, il n'y avait plus d'enjeu, la répétition des jours avait même tari la source des disputes ; on se déchire quand on veut se défendre, combattre pour ses idées. À l'approche du néant, à quoi bon ? À l'encontre de ces vieux couples qui, pour un oui ou pour un non, se bouffent le nez, René et Gisèle, eux, s'éteignaient gentiment, comme deux moines bouddhistes disparaissant lentement dans le nirvana.

S'il avait vieilli avec Claire, aurait-il connu cette douce extinction dans l'éternité provisoire du grand âge ? Il imaginait, avant, une retraite plus joyeuse, peuplée de petits-enfants, de conseils donnés, le soir, après le café, à des jeunes gens impatients, sur le ton d'un vieux sage, une sorte de John Wayne normand, tout en grignotant un cake aux raisins confectionné, l'après-midi, par une Claire empâtée mais toujours aussi belle. Il n'y aurait rien de tout ça.

« Putain, il fait froid ! s'écria René en se frottant les mains. Tu sais qu'on a deux nouveaux lapins ? » Serge se souvenait vaguement que sa mère l'en avait informé. Il reposa son bol sur la table, à côté du pot de confiture à la framboise. Puis il suivit son père jusqu'au clapier, et s'amusa à gratter les narines frémissantes d'un petit lapin gris à pattes blanches. Depuis des

années, René avait renoncé à tuer les hôtes du clapier, et l'on ne voyait plus, comme autrefois, de lapins pendus à une poutre, en train de se vider de leur sang.

« Tu viendras avec nous, tout à l'heure, au marché ? demanda René. Ça ferait plaisir à ta mère, et puis ça te changera les idées. » Trois ans plus tôt, Serge avait déambulé, avec sa femme et ses deux enfants, au milieu d'une petite foule, entre les étals des poissonniers de Cancale et des marchands de la région. À l'époque, Kilian lui donnait encore la main.

Si l'on ne tenait pas compte des téléphones portables, les allées du marché, place Clemenceau, ne dissemblaient pas de ce qu'elles étaient trente ans plus tôt, quand il accompagnait ses parents avec l'espoir qu'on lui achète un *Picsou* ou un revolver en plastique. Dans la foule des visages, quelques-uns, malgré l'érosion du temps, se rappelaient à sa mémoire. La dernière fois, il avait pris plaisir à échanger deux mots avec Denis Gouriaud, le gardien de but de sa première équipe de foot, devenu gestionnaire dans l'entreprise Lambert de transport et de fret. Ils s'étaient taquinés à propos de leur ventre, chacun soutenant en avoir pris moins que l'autre. Claire les avait départagés, en affirmant que son mari épaississait à vue d'œil. Il avait contrefait l'indignation. Ç'avait été un bon moment. À présent, il redoutait de rencontrer un ancien camarade de lycée ; il n'avait plus rien à montrer, plus d'épouse, plus d'enfants, seulement une bête solitude, un chagrin banal et statistique.

Le soir, après le repas, il s'installa devant une comédie américaine diffusée par M6 qui n'avait pas d'autre ambition que d'amuser, et qui, pourtant, échouait à y parvenir. René, de toute façon, ne dépassait jamais la première heure d'un film ou d'une émission, il allait se coucher, sans dire d'autres mots que « je vais me coucher, c'est trop con ». Gisèle, le lendemain, lui racontait la suite, au petit-déjeuner, en omettant des

dialogues essentiels ou des faits décisifs. René, s'il avait écouté, n'aurait rien compris.

Avant qu'il rejoignît à son tour sa chambre d'enfant, sa mère prit soin de prévenir son fils que la femme de ménage commençait son travail à dix heures. « D'ailleurs tu la connais, elle était avec toi au lycée Lavoisier, en classe de seconde, Chantal Beucher, une gentille fille. » Serge n'en conservait aucun souvenir.

Dans la soirée, il avait parlé à son fils au téléphone. La vie continuait à Bagneux, Lison avait pris un rendez-vous chez le dentiste, on s'organisait dans l'urgence. Kilian daigna regretter l'absence de son père : « C'est un peu triste quand même », petite phrase qui lui servit de viatique pour passer la nuit. Un peu triste quand même.

En sortant de la salle de bains, le lendemain matin, Serge croisa, dans le couloir, Chantal Beucher, en pleine conversation avec sa mère : « Ah, le voilà ! Tu te souviens de Chantal ?

— Oh, laissez, Madame, ce n'est pas grave. C'est si loin, la seconde...

— Excusez-moi, mais je n'ai pas beaucoup de mémoire, je suis une vraie passoire...

— Ne vous en faites pas, ça n'a pas d'importance... De toute façon, j'ai quitté le lycée en fin d'année, je ne suis pas allée en première, c'est bien normal que vous ne vous souveniez pas de moi. »

Peu de personnes, à l'évidence, devaient garder le souvenir de Chantal Beucher. On la rencontrait par hasard, on échangeait des banalités avec elle et, une semaine plus tard, elle s'effaçait de la mémoire. Sa coiffure, une longue tresse brune, inchangée depuis l'enfance, lui donnait l'allure d'une petite fille au visage poupin, au sourire timide, une petite fille vieillissante, avec un air de bonté dans les yeux, un air à peine voilé par la tristesse d'une vie qu'on devinait routinière et sans éclat. Elle ne portait pas d'alliance. Et

Serge imagina toute une existence entre les corvées de nettoyage et la solitude du célibat. Puis il se dit qu'à force de tout voir en noir, il enténébrait des jours peut-être plus heureux que les siens.

L'après-midi, il alla badauder à Mayenne ; la ville changeait, mais lentement. Ses pas le portèrent jusqu'au lycée. À la place du terrain vague surplombant les bâtiments, on avait aménagé un coquet petit parking, dûment quadrillé de lignes blanches, et devant le lycée lui-même, l'emplacement des cars scolaires était dorénavant souligné par un marquage comminatoire. Il n'y avait pas à dire : la signalisation, en France, faisait des progrès.

À travers des vitres, en contrebas, il aperçut un professeur face à ses élèves. Il imagina l'ennui des uns, la passion amoureuse des autres, et tous ces rêves d'avenir semblables à ceux qui l'avaient bercé, durant trois années, derrière ces mêmes murs et ces mêmes fenêtres. Le temps avait passé, Serge connaissait à présent la livrée qu'on lui avait réservée dans la grande garde-robe sociale. Dans peu d'années, tous ces élèves, à cette heure mollement concentrés en cours, s'échapperaient à leur tour de l'enceinte scolaire pour s'emparer d'un costume tribal et citoyen, entés d'une conscience d'adulte. Qu'on se précipite ou qu'on baguenaude en chemin, on glissait dans l'âge à l'image de tous ces voyageurs, sur le tapis roulant de Montparnasse, roulant vers la sortie, qu'ils fussent ou non immobiles.

Soudain, il se souvint de Chantal Beucher. Il la revit, avec ses pulls bon marché, son allure démodée, sa tresse, son sourire, ses mauvaises notes. Oui, il se souvenait d'elle, et de l'autre fille qui l'accompagnait toujours, aussi grosse que Chantal était maigre ; toutes deux vivaient à l'écart de la classe, se soumettant à une proscription tacite mais implacable. Quand les autres élèves discutaient du lycée, ils oubliaient toujours de citer les deux adolescentes ; on ne recourait à elles que pour demander une copie ou un

taille-crayon. Serge n'était pas certain de lui avoir adressé une seule fois la parole. Elle semblait gentille pourtant, mais sa discrétion rurale la reléguait à un rôle muet de figurante.

Si encore, malgré son manteau élimé et sa barrette surannée, Chantal avait brillé par ses résultats scolaires, on l'aurait reconnue et respectée, mais les professeurs, inlassablement, lui rendaient ses compositions en arborant un air désolé. Elle souriait, comme pour s'excuser de les ennuyer avec de si médiocres devoirs. Elle ne se révoltait pas, ne jouait pas à la plus maline. C'était une perdante née. Bien peu d'élèves, sans doute, remarquèrent son absence à la rentrée scolaire, l'année suivante. Dans quelle voie s'était-elle engagée ? Serge se dit qu'il lui poserait la question, quand il la reverrait (il ne savait plus très bien si elle faisait le ménage le jour suivant ou en fin de semaine).

On ne pouvait forcer la porte des souvenirs, ces derniers se présentaient à leur convenance, au détour d'une rue, d'un magasin, d'une fontaine. La silhouette de Chantal Beucher avait surgi à la sortie du lycée, près du portail, un soir d'hiver, portant, comme une enfant, son cartable derrière le dos. Cette image désolante remontait de la profondeur du passé jusqu'à sa mémoire : une triste petite silhouette marchant sur le trottoir.

Plusieurs fois par jour, Serge téléphonait à Bagneux ; la plupart du temps, personne ne répondait. Parfois, Kilian, et uniquement lui, décrochait le combiné, baragouinait quelques mots, sans qu'il eût le temps de s'attarder, arguant d'une leçon à apprendre, d'un exercice à finir, affichant un zèle tout nouveau pour la chose scolaire.

On l'avait délogé de sa vie, et même de son appartement. Il songea aux rois en exil, loin de leur palais, après un coup d'État : à sa petite échelle, l'ébranlement était identique. Depuis quelques mois déjà, il n'était plus qu'un monarque fantoche, et dès la première secousse, on l'avait renversé.

Le nouveau prince s'appelait Lenny et il enseignait, à Cardiff, la littérature américaine. Il s'efforçait de ne pas penser à Lenny, il refusait d'encombrer son esprit avec ce « connard ». Il n'éprouvait pas de haine, Lenny couchait avec sa femme, mais n'importe quel autre prénom, il ne se le cachait pas, aurait fait l'affaire, la déposition couvait depuis longtemps. Il souffrait cependant dès qu'il imaginait Claire accueillir entre ses cuisses ouvertes le phallus rayonnant de Lenny. Et pourtant, comme l'on ne peut s'empêcher de trifouiller une plaie, il ne cessait d'envisager les plus obscènes scénarios érotiques ourdis par les deux amants. Il en souffrait, et il en éprouvait un plaisir masochiste.

René et Gisèle échouaient à dissimuler la joie de retrouver leur fils, bien qu'ils dussent ce plaisir aux cornes de leur « petit Serge ». Eux, par miracle, renouaient avec le rôle de parents protecteurs, rôle plus aimable que celui de vieilles gens ayant oublié qu'ils furent un jour des amants. D'ailleurs, René ne bandait plus depuis plusieurs années, et il ne s'en cachait pas ; ce piètre aveu, sa femme l'accueillait d'un haussement d'épaules, signifiant que c'était bien mieux ainsi. Parfois, elle ajoutait : « Il ne manquerait plus que ça ! »

Serge promena ses parents sur les départementales de la Mayenne. Ils déjeunèrent dans un restaurant vide de Sainte-Suzanne, avant de longer les ruines du château par le chemin qui les entourait, en haut d'un talus dominant une verte vallée. Là, de nouveau, il fut pris à la gorge par le souvenir d'une promenade ancienne, quand Kilian et Lison, enfants, couraient dans les herbes et grimpaient, au grand dam de leur mère, sur les murets éboulés du château.

À Bagnoles-de-l'Orne, les vieux curistes de la station thermale, déjà retirés de la vie sociale, disparaissaient sous le froid brouillard qui se répandait depuis les cafés de la grande rue jusqu'aux grands hôtels à demi

vides se reflétant lugubrement dans le lac. Serge, pour se désennuyer, s'amusa à jeter quelques pierres en direction de canards réfugiés sur un îlot à deux pas de la rive. René, insensible au romantisme wagnérien de la petite ville, émit un rot. « Tu vas pendre froid », commenta Gisèle.

Le troisième dîner fut interrompu par la sonnerie du téléphone. René, en spécialiste des appels (impromptus ou pas), se leva pompeusement pour aller répondre : c'était pour Serge ! Ce dernier espérait entendre la voix, à l'autre bout du fil, de Claire ou, à défaut, de l'un de ses enfants. Las, ce fut celle de Michel Chauvin, qui désirait prendre des nouvelles de son associé, tout en livrant un flot d'informations sur l'agence et sur la hausse scandaleuse des taxes sur le tabac. Les enthousiasmes professionnels de Chauvin parurent incongrus dans le vestibule de la Mayenne, comme si tout ce qui importait il y a encore quelques jours s'apparentait, à présent, à de la folie. Serge crut un instant qu'il était devenu un sage, mais il comprit aussitôt que les morts, eux aussi, devaient contempler les transports de l'âme avec cet œil morne et indifférent. Alors pourquoi ne pas suivre l'ultime conseil de Chauvin avant de raccrocher, conseil consistant à ne pas laisser passer une occasion de « flirter avec une petite Mayennaise » ? Serge s'empara quelques minutes de cette idée, la rumina, la mâchonna. Elle lui fit du bien. Puis l'effet s'estompa. Il ne se voyait pas, de toute façon, fréquenter une boîte de nuit, ni un café, en jouant les Parisiens blasés pour briller devant une petite provinciale. Et où rencontrer une femme ? À part Chantal Beucher, il n'avait conversé avec personne, et conter fleurette à la femme de ménage de ses parents, cette ancienne camarade ingrate et timide, ne l'enchantait pas vraiment.

Il la surprit dans la chambre d'amis, le lendemain matin, le dos courbé sur un tuyau d'aspirateur, époussetant sans répit une moquette déjà propre, puisque plus personne n'avait dormi dans cette pièce depuis dix ans.

« Bonjour, Chantal ! Quel entrain, dès le matin ! » Elle sursauta, se retourna et sourit timidement, avec une telle soumission qu'il n'eût pas été incongru de l'entendre murmurer : « Monsieur le comte a trop de bonté et de grâce à relever l'enjouement que j'apporte à servir ses parents ! » La conversation cafouilla, Serge ne savait quoi dire et la femme de ménage n'était pas bavarde. Il n'osa pas l'interroger à propos de son parcours scolaire. Il s'en alla, elle reprit l'aspirateur. Pourtant, avant de prendre congé, une fois le ménage accompli, Chantal Beucher s'attarda dans l'embrasement de la porte de la cuisine. René remplissait les mots fléchés du Courrier de la Mayenne pendant qu'il écosait les petits pois (du jardin !) avec sa mère. On l'invita à s'asseoir pour boire un verre d'eau ou un café noir. Serge, en cherchant bien dans sa mémoire, réussit à repêcher quelques anecdotes sur leur commune année de seconde – un professeur de mathématiques, en particulier, qui ponctuait toutes ses phrases par « dites, dites ». Chantal se le rappelait très bien, et elle n'avait presque rien oublié, ni des professeurs, ni des élèves. Elle citait sans peine leurs noms et leurs faits d'armes. Son année de lycée revêtait une importance qu'elle n'avait pas eue pour Serge, sans doute parce que, pour la dernière fois de sa vie, Chantal Beucher avait été en contact avec le cours normal de la réussite scolaire, avant de bifurquer, irrémédiablement, dans les emplois subalternes du prolétariat. Elle n'en concevait aucune amertume, au contraire, elle chérissait cette année de lycée. Et elle qui n'avait rien été, en cette époque, pour Serge et pour toute la classe, s'ébaudissait encore de la réplique ironique qu'un Gaëtan Landreau avait décochée, un matin de mai, au proviseur éberlué, s'émerveillait des cours bien structurés du professeur d'anglais, et raconta avec précision le jour où Serge marcha sur les mains et fut surpris dans cette position par le professeur de français. Elle en riait encore. Serge n'en conservait qu'un souvenir très vague, mais fit semblant de n'avoir rien

oublié. Lorsque René ralluma le poste de radio, elle prit conscience qu'elle bavardait dans la cuisine depuis une demi-heure. Elle s'excusa et s'enfuit très vite.

En se promenant seul, l'après-midi, sur le chemin de halage qui bordait la Mayenne (la rivière), Serge pensait à Claire : couchait-elle, en cet instant même, avec « l'autre connard » ? Le connard en question se livrait-il à des privautés érotiques que Claire lui avait toujours refusées (fessées, sodomie, fétichisme de l'auriculaire) ? Qu'allait-il se passer quand il retournerait à Bagneux ? Pourquoi avait-il fui chez ses parents alors que la sensation d'être perdu le lancinait depuis des mois ? Au fond, le Serge ressemblait à un oignon, on pouvait en dénombrer plusieurs couches, sans qu'aucune fût plus essentielle que l'autre : une couche du Serge souffrait de l'insignifiance universelle, une couche plus ancienne continuait de peiner dans la vie conjugale, une autre couche (très récente) souffrait de jalousie, une couche ombreuse songeait au suicide, etc. Si un philosophe avait tenté de réduire Serge à une essence, une idée, il aurait été bien embêté, c'était le bazar là-dedans, la confusion, le chaos. Il fallait bien s'y résoudre : l'unité du Serge était une vue de l'esprit. Et de ce millefeuille, de ces milles Serge, l'intéressé n'avait pas une conscience très précise : aucune contradiction, à ses yeux, entre le sentiment d'inutilité de tout et la tristesse d'être largué. Or, si tout est insignifiant, pourquoi souffrir d'un fait aussi banal qu'une séparation (fut-elle la vôtre) ? Une seule réponse : l'oignon et ses mille feuilles !

L'oignon était dans un triste état. Le département de la Mayenne ne lui apportait pas le réconfort attendu, sauf à de certaines éclipses de la conscience qu'un autre département, comme les Hauts-de-Seine, pourvoyait à de semblables fréquences. Si l'exil se perpétuait, un nouveau Serge

prendrait-il le dessus, reléguant le Serge père de famille, agent immobilier et trompé par son épouse, au statut d'un Serge-du-passé ?

Alors qu'il sortait du Carrefour City de la place du 9-Juin, Serge aperçut Chantal Beucher qui se dirigeait, une baguette à la main, vers sa Peugeot 206 vert olive. Aucune joie n'illuminait le visage de la femme de ménage, on aurait dit qu'on l'avait éteint, que la Résignation l'avait choisie (avec des millions de dominés) pour festonner sa triste bannière. Serge aurait pu baisser la tête ou la détourner vers le bas de la rue, il aurait même pu rentrer deux secondes dans le supermarché de façon à éviter un croisement de regards, mais, allez savoir pourquoi, Serge rejoignit Chantal Beucher à l'instant où elle ouvrait la portière de la Peugeot. Les joues de la femme de ménage rosirent un peu et son visage s'éclaira. D'évidence, elle n'était pas fâchée de contrecarrer l'usage routinier de ses heures.

Serge, par désœuvrement, invita Chantal à boire un verre, au café Fluvial, sur le quai. En descendant la rue Saint-Martin, ils échangèrent quelques mots à propos du nouveau maire, du marché, des faibles rayons du soleil. Au Fluvial, Chantal ne hissa ses mains sur le guéridon que pour boire son jus d'orange, les laissant sur ses genoux tout le temps que dura la conversation, à l'abri des regards. Elle demeurait très discrète sur sa vie ; Serge, pourtant, réussit à comprendre qu'elle habitait solitairement un petit appartement de deux pièces. Avait-elle connu des hommes ? Impossible de poser la question. Néanmoins, on devinait à sa tresse enfantine, à l'absence d'élégance de ses vêtements, qu'elle était demeurée, en partie, dans l'adolescence, et peut-être même dans la virginité. Il y avait des êtres qui passaient à côté de l'amour, par timidité, par peur de la vie, par trop de sensibilité. La confiance les désertait et ils fanaient sur place, sans se défaire d'une maladresse et d'une apparence propres au jeune âge.

Serge proposa à Chantal, avant qu'ils ne se quittent, d'aller, le lendemain soir, la veille de son retour à Bagneux, à une séance de cinéma. Tout le monde parlait du nouveau film de Wes Anderson. « On pourrait le voir ensemble ? » dit-il. Il n'ignorait pas le caractère ambigu d'une telle sollicitation. C'étaient l'homme de science, le curieux, le pervers qui, tous réunis sous la houlette de Serge, dictèrent cette invitation : il désirait observer la réaction de son ancienne camarade. Confusément, il avait le sentiment de ne pas lui déplaire. Elle balbutia : « Oui, pourquoi pas, je ne veux pas gêner... C'est une bonne idée... oui, oui... »

Une heure après la mise au point du rendez-vous, les remords, à leur tour, s'invitèrent dans la conscience de Serge. Ne trahissait-il pas son épouse en allant au cinéma avec une autre femme ? Question stupide, Claire l'avait congédié, rien ne l'obligeait à s'enterrer dans une chaste dépression. Cependant, une autre trahison le tracassait : celle de Chantal, laquelle ne pouvait, malgré son inexpérience, ne pas concevoir l'ambiguïté d'une soirée au cinéma. Qui sait si son petit cœur ne battait pas la chamade, et ce, peut-être pour la première fois de sa vie ? Serge ne se sentait pas attiré, pourtant, par la femme de ménage. Si elle n'était certes pas repoussante, sa silhouette de vieille petite fille l'angoissait et le mettait mal à l'aise. Mais pouvait-on donner de faux espoirs à une femme que les joies de l'amour avaient toujours contournée, comme on se détourne de tout ce qui n'a pas le feu de la beauté, de la jeunesse, de la joie ? De toute façon, se dit-il, rien ne me contraint à la courtoisie, je n'ai rien promis. J'aviserai. C'est tout.

Plus tard, dans la nuit, son esprit mélangea les formes de Claire à celles de Chantal. La seconde se superposait à la première, créant un genre de sylphide plutôt bien roulée, que Chateaubriand, dans ses Mémoires, n'obligeait certes pas à prendre d'aussi érotiques positions, ni à arborer une telle touffe de poils pubiens. La vérité est parfois difficile à écrire, mais le

romancier ne doit pas la cacher : le Serge bandait dans la nuit en imaginant que le sexe de Chantal, sous sa robe surannée, était couvert d'une épaisse toison à l'ancienne, en cette époque où tant de femmes cédaient à l'horrible mode du ticket de métro. Il ne put résister à la tentation de se masturber ; puis il se rendormit, en se disant qu'après tout, son ancienne camarade avait des charmes que les hommes, aveuglés par leur bêtise, avaient traités par le dédain : la bonté, la discrétion et les poils.

C'était le dernier jour en Mayenne. À Clamart, on s'était organisé autrement pour pallier l'absence de Serge, les rendez-vous qu'on n'avait pas annulés furent assurés par Chauvin ; et la Nicole, et la Marion et les autres s'étaient réparti le surplus des corvées juridiques, administratives ou financières. Si, le premier lundi, toute l'agence s'accordait fièrement à prendre sa part de travail pour *aider Serge en cette passe difficile*, le vendredi, en revanche, la fatigue aidant, on soupçonnait à mots couverts le Serge de profiter de la bienveillance des employés : on était passé du « vous pouvez compter sur moi ! » au « il nous prend pour des cons » et au « gentil n'a qu'un œil, moi j'en ai deux ! ». Que Serge s'absentât une deuxième semaine, et la tête de Chauvin se fut retrouvée au bout d'une pique. Le subordonné grognait, grondait, grommelait, l'employé bougonnait, beuglait et rouscailait. Son adjoint l'avertit de la situation : « Faut que tu reviennes la semaine prochaine, ou bien on embauche un intérimaire, y a trop de boulot, mon vieux ! » La pensée de Chauvin avait connu, en une semaine, une véritable révolution, au sens où elle enseignait à présent une thèse inverse à celle qu'elle défendait sept jours plus tôt : « Franchement, Serge, ce serait mieux de rentrer chez toi, à Bagneux, de reprendre les choses en main. T'es un homme, non ? Ne t'enfuis pas, affronte les problèmes, regarde la réalité en face ! Les femmes, elles aiment ça les mecs qui en ont dans le pantalon ! »

Les exhortations de Chauvin étaient inutiles, Serge avait prévenu ses parents de son départ. Sa mère lui avait alors rappelé qu'il pouvait rester tout le temps qu'il voudrait, qu'il ne dérangeait pas. « Ce n'est pas la question, maman, avait-il répondu, mais j'ai un travail, une agence... Et puis j'ai des enfants, je dois m'en occuper. » Les yeux de Gisèle s'étaient plissés, sa bouche avait fait la moue : elle ne croyait qu'à moitié aux explications de son fils, toujours enclin, selon elle, à raconter des bobards. Tout petit, il était déjà comme ça.

Serge préférait arriver en avance à un rendez-vous ; il avait lu, dans un article du *Nouvel Obs*, l'année où il passait son bac, que l'homme en retirait un prestige auprès de l'objet convoité : la jeune femme estimait qu'elle avait affaire à quelqu'un de sérieux. En outre, poursuivait le journaliste, le galant s'assurait un poste d'observation, comme un tigre guette sa proie. Dernier point : si la demoiselle se pointait avec un peu de retard, elle en éprouvait une culpabilité dont elle n'avait de cesse de se défaire, peut-être même en se donnant au mâle triomphant. Certes, avant de rencontrer Claire, il avait eu le temps d'expérimenter les failles du système, à tout le moins l'insuffisance de la méthode. Et il avait même eu le temps de lire, dans un autre numéro du *Nouvel Obs*, en année de licence, une théorie exactement contraire – le retard donnait l'avantage à celui qui le pratiquait. Le raisonnement s'articulait en trois points : l'homme en retard démontrait, par sa désinvolture, qu'il était libre de son emploi du temps, qu'il n'était pas un assoiffé de sexe, un minable sur la brèche. Ensuite, le retard du prétendant mettait mal à son aise une femme, car celle-ci trahissait, en arrivant la première, son intérêt pour le galant et, dès lors, avait à cœur de ne pas passer pour une allumeuse (en se donnant au mâle triomphant). Dernier point, il fallait calculer le retard (pas plus d'un quart d'heure) de façon que la demoiselle s'inquiète, puis se réjouisse de l'arrivée du mâle totalement

trionphant (au-delà d'un quart d'heure, tous les avantages du retard s'annulaient et il ne restait plus qu'à téléphoner à un pote pour bouffer une pizza devant la télé). Serge avait eu le temps, là aussi, de constater les ratés de la méthode. Mais il était de son caractère d'être un janséniste de la ponctualité, au point de choisir, à tous coups, le quart d'heure d'avance.

Il s'était assis dans un café qui offrait à la fois une vue sur le cinéma et sur le parking où Chantal Beucher, sans doute, garerait sa voiture. Aucune décision n'était prise. Au fond, pensa-t-il, il n'y a pas d'enjeu. Il improviserait selon son caprice. Il respecterait la loi rigoureuse et inflexible du Désir, c'est elle qui dominait le monde, et Serge n'était pas de taille à défier ce que personne ne défie.

La Peugeot vert olive passa devant le café, avant de stationner sur le parking. Chantal en sortit et s'achemina vers le cinéma. Elle aperçut Serge au moment où il refermait la porte du bar La Renaissance. « Vous m'attendiez depuis longtemps ? s'inquiéta Chantal. Excusez-moi, je suis en retard.

— Non, ne vous tracassez pas, je viens d'arriver... »

Quelque chose dans le visage de Chantal avait changé, mais Serge échouait à en discerner la raison ; c'était une intuition confuse, brouillonne. Enfin, il comprit : un fard violet recouvrait ses paupières, ses lèvres brillaient d'un lustre vermillon. Elle s'était maquillée pour l'occasion et, peut-être, pour lui, uniquement pour lui. Il l'imagina devant son miroir, brunissant ses cils avec du mascara, poudrant ses joues, accordant une paire de boucles d'oreilles noires à la pâleur de sa peau, essayant des robes, des jupes, des collants.

Il insista pour payer les deux places de cinéma. Avant le début du film, Serge avoua ne pas connaître l'œuvre du réalisateur ; Chantal sourit, elle

n'en savait pas davantage. Elle lui confia qu'elle préférait regarder les films chez elle, sur un lecteur DVD.

Il n'y avait jamais de programme intéressant à la télévision, ils s'accordèrent tous deux sur ce point. Serge se plaignit du coût excessif d'une place de cinéma, avant de regretter sa maladresse.

« Oui, je vous remercie, c'est vraiment très gentil », s'excusa Chantal. Il était trop tard, la goujaterie de sa remarque était consommée. Il y eut un silence que rompit le début des publicités. Les lumières s'éteignirent, le film commença.

Dans sa jeunesse, Serge profitait du secours de l'obscurité pour vaincre sa timidité et prendre la main de la jeune fille assise à ses côtés ; mais il n'avait plus quinze ans. Comment draguait-on, passé la quarantaine ? Se servait-on encore de ces artifices répertoriés, usés jusqu'à la corde (mais en matière sexuelle, peu d'évolution) ? Sa voisine s'attendait-elle, tremblante, à sentir la chaleur d'une main se poser sur la sienne ? Le mieux, pensa-t-il, est de me concentrer sur l'écran, de suivre tout bêtement le film.

Par moments, il tournait discrètement les yeux vers Chantal qui semblait passionnée par ce qu'elle voyait. Vers la moitié du film, son avant-bras toucha celui de la femme de ménage, en partageant le même accoudoir : elle ne bougea pas, ils demeurèrent ainsi jusqu'à la fin de la projection. D'infimes convulsions secouèrent le bras de Chantal, convulsions dont il n'aurait su dire si elles témoignaient de l'émotivité érotique d'icelle ou d'une banale lassitude nerveuse.

À la sortie du cinéma, ils allèrent boire un verre à La Renaissance, au milieu d'un public de lycéens. Chantal se tenait droite, elle paraissait néanmoins plus détendue qu'avant le film. Une belle serveuse, d'une vingtaine d'années, affichant fièrement une poitrine grand format dans un T-shirt étroit, vint prendre les commandes. Aux tables d'à côté, de jeunes

hommes déployaient l'arsenal gestuel d'une virilité naissante : une désinvolture provocante, un déhanchement calculé ou une manière de fumer - devant le café. Les filles n'étaient pas en reste, en soulignant par un décolleté, un pantalon moulant ou un maquillage naïf les charmes de la féminité. On cherchait à s'amuser, à plaire, à devenir soi-même, ou ce que l'on croyait être soi-même. Assis dans un renforcement du café, perdus dans la pénombre, Chantal et Serge n'intéressaient personne. Ils n'étaient même pas déplacés : invisibles.

Aucun des deux n'osait aborder le film, ne sachant trop, sans doute, s'il était *bien* de l'avoir aimé. Ils tâtonnèrent. « C'était pas mal », commença Serge. « Oui, j'ai bien aimé les acteurs », poursuivit Chantal. Ces premiers pas accomplis, ils livrèrent, sans réserve, un jugement plus enthousiaste sur le film, le commentèrent brièvement. Mais ni l'un, ni l'autre n'étaient des cinéphiles expérimentés. Deux minutes plus tard, le chapitre était clos.

La présence de jolies filles, dans la plénitude de leur beauté et de leur jeunesse, amplifiait l'allure vieillotte, presque paysanne, de Chantal. Une paysanne endimanchée, inaccoutumée à côtoyer des lieux quelle croyait « branchés », comme elle en fit la remarque, mi-amusée, mi-inquiète, pendant la conversation, à son interlocuteur. La comparaison entre la serveuse du café et la femme de ménage ne jouait pas en faveur de celle-ci, la libido de Serge se déplaçant de la seconde à la première : il était prématuré, pensa-t-il, de couriser une femme que ses sens ne plébiscitaient pas.

Il feignit la fatigue pour régler l'addition (à la belle serveuse). Chantal répondit qu'elle abusait, qu'elle n'ignorait pas le départ matinal de Serge pour Bagneux. Il la raccompagna à sa Peugeot 206. « Ce fut une belle soirée, chuchota Chantal. C'est vraiment gentil de m'avoir proposé cette sortie. » Elle ne le dit pas, mais on aurait pu entendre, à la suite de ces

remerciements, d'autres mots encore plus chaleureux : « Je ne l'oublierai jamais. » Alors, Serge, ému, suggéra qu'ils pourraient, dans une semaine, si elle le souhaitait, aller voir un autre film, car il envisageait de passer le prochain week-end à Mayenne, chez ses parents. Elle s'empressa d'accepter. « Oui, si ça ne vous dérange pas, avec plaisir. C'est gentil. » En se penchant pour l'embrasser, Serge prit garde, cependant, à ne pas dérapier jusqu'aux lèvres de sa compagne d'un soir.

Il prit son temps, le matin, en petit-déjeunant avec ses parents. Un grand sac empli de haricots verts et de salades du jardin, fraîchement cueillis, reposait dans le vestibule. Sa mère lui recommanda de ne pas rouler trop vite. Elle espérait aussi que tout s'arrangerait : une épouse, à moins d'être une traînée, ne quitte pas son mari. Et Claire lui avait toujours plu. « Allez, ce n'est rien, les choses vont se remettre à leur place. » La philosophie de Gisèle, pour sommaire qu'elle fût, son fils l'avait pratiquée pendant des années, mais aujourd'hui elle s'effritait, s'émiettait en grains de sable impropres à toute construction théorique. Serge prévint, en guise de réponse, qu'il ne fallait pas changer les draps de son lit, car il serait de retour en Mayenne dans une semaine.

Il s'arrêta pour acheter des chips et du saucisson sur une aire d'autoroute. Ses jambes, en sortant de la voiture, plus roides qu'à l'accoutumée, l'obligèrent, après un parcours en zigzag, à s'asseoir sur un banc. Il avait l'impression de ne plus savoir qui il était, de perdre sa substance, d'être un homme-sable, modelé par le souffle du Temps. Entre Mayenne et Bagneux, entre l'enfance et l'âge adulte, entre Chantal et Claire : nulle part. Un homme-sable. Des conducteurs somnolaient, la tête en arrière, dans leurs voitures ; deux enfants jouaient à la balançoire, une mère disputait son petit garçon (qui pleurait), tous ces corps-sable se consacraient à d'éphémères occupations, dans l'inconscience du sable qui en s'évidant, petit à petit,

dessinait des milliards de figures provisoires. Rien n'existe. Serge eut un haut-le-cœur. Il remonta dans sa Peugeot 508, avec le désir d'oublier au plus vite les hommes-sable.

Quel accueil Claire lui réservait-elle ? Plus il s'approchait de Bagneux, moins il pensait à Chantal, à Mayenne, à la soirée de la veille. Sa main trembla quand il posa l'index sur la sonnette de l'interphone : Kilian s'annonça, puis on entendit un bourdonnement et Serge tourna la poignée du hall d'entrée. Il emprunta l'escalier plutôt que l'ascenseur, faisant en sorte de retarder le moment où il affronterait son épouse. Il s'immobilisa devant la porte de l'appartement, songeant à toutes ces années où il se précipitait pour rentrer chez lui, impatient d'embrasser sa femme, de parler à ses enfants. Comment en était-on arrivé à ce jour, à cet instant où il n'osait plus appuyer sur la sonnette de son propre foyer ?

C'est Kilian qui ouvrit, un smartphone à la main, embrassant son père tout en écrivant, charmant petit Poucet, un SMS à Nolwenn. Serge déposa son sac dans le couloir.

« Ta mère est là ?

— Oui, elle est dans la chambre. »

Une deuxième porte à pousser ! Serge fit d'abord une halte dans la cuisine, se servit un verre de porto. À chaque fois qu'il retrouvait son appartement après une absence de plusieurs jours, celui-ci lui paraissait un peu étrange, moins familier, comme rayonnant d'une primitive nouveauté. Le lave-vaisselle, le calendrier, la table de cuisine, tout jouissait du prestige d'une (presque) première fois. L'impression s'effaçait très rapidement, dès la prise de position des lieux, sitôt l'entre-deux du retour aboli.

Un deuxième verre de porto. Un troisième. Son épouse ne l'avait jamais tant intimidé, pas même la première fois, lorsqu'il l'avait rencontrée chez Sylvie Leroy, elle était ce soir-là assise sur un pouf vert pomme, à l'écart de

la dizaine d'invités, feuilletant un livre d'art sur Munch. On les avait présentés l'un à l'autre, il avait feint l'intérêt pour le peintre norvégien, alors que seule cette femme, penchée sur un livre, le fascinait. Il aurait contrefait un intérêt pour la course automobile, l'économie péruvienne, la danse Massai, l'équipe de handball d'Antony, si Claire avait tenu entre ses mains un ouvrage relatif à l'un de ces thèmes. Il se souvenait du baiser échangé, en bas de l'immeuble, à trois heures du matin. C'était le jour saint de son calendrier intime. Et aujourd'hui, un verre de porto à la main, il n'osait pas pousser la porte de leur chambre, il redoutait de parler à sa femme.

Enfin, il se résolut à entrebâiller la porte. Claire était allongée sur le lit, elle contemplait, dans l'encadrement de la fenêtre, les nuages pommelés qui rayaient le bleu du ciel. Les yeux cernés, humides, rougis. Serge, un instant, fut persuadé que la tristesse de sa femme avait pour motif la crise de leur couple : « Ça ne va pas, chérie ? » Elle ne détourna pas la tête. Il répéta la même question, alors la voix de Claire, métallique, refoula son mari hors de la chambre : « Laisse-moi ! Va-t'en ! » Elle ne l'avait pas regardé. Serge referma la porte derrière lui et s'offrit un quatrième verre de porto.

Tandis qu'il se versait un cinquième verre, on entendit le retentissement de la sonnerie ; deux minutes plus tard, Lison pénétrait dans la cuisine, un sac de courses de l'Hyper U à la main. Sa première question ne concerna pas son père, mais sa mère : « Comment va Maman ? » Serge ne savait quoi répondre, il se sentait bête d'avouer à sa fille l'accueil cinglant quelle lui avait infligé : « Elle se repose. » Lison rangea les courses dans les placards et le frigo, puis s'enferma, avec sa mère, dans la chambre conjugale.

Kilian commençait à avoir faim, il passa sa tête dans la cuisine. « Quand est-ce qu'on mange ? » Serge ne savait pas, bien sûr ; il ne savait rien du

tout. « Alors là, je ne peux pas te répondre... Ta mère ne semble pas aller très bien... Tu... tu sais quelque chose ?

— Non, pas vraiment... Enfin si, Lison m'a dit que c'était fini avec son Anglais, c'est tout ce que je sais... Je suis content pour la famille... »

En attrapant quelques phrases de-ci de-là, une de Lison, une de Kilian, une de Lison, Serge comprit que Lenny et Claire s'étaient vus en début de semaine, mais que mercredi soir, Claire était rentrée en pleurs. Tout était fini. Lenny, à ce qu'il semblait, n'envisageait pas de mettre un terme à son farouche célibat, d'autant qu'il souhaitait écrire un essai sur Philip Roth. Il refusait d'accueillir chez lui, à Cardiff, Claire et ses enfants, et refusait de vivre à Paris. Serge songea que, le mercredi, le jour de la séparation, il s'était promené à Bagnoles-de-l'Orne et à Sainte-Suzanne. Kilian, au téléphone, ne lui avait rien dit.

Lison dormit dans le même lit que sa mère, Serge occupa la chambre de sa fille, en s'entourant d'un duvet, sans s'allonger entre les draps – Lison n'acceptant de prêter son lit qu'à cette condition. Dans la nuit, il fut réveillé par sa fille, elle n'arrivait pas à dormir. Sa mère consentait à ce qu'il revînt dans le lit conjugal de façon que Lison sommeillât jusqu'à l'aube. Le cœur battant, Serge s'allongea près de Claire, il posa une main sur son épaule, elle se dégagea violemment. Il se tourna de l'autre côté. Et il s'endormit.

Au matin, seul dans le lit, il songea à Chantal Beucher. Il ne retournerait pas à Mayenne, sa vraie vie était ici, à Bagneux, auprès de sa famille. Il n'appellerait pas la femme de ménage pour l'en informer. Il ne lui avait rien promis. Elle comprendrait.

Chapitre V

La littérature humaniste

Je traînais dans l'appartement. Pas comme un chômeur, j'avais trahi la caste des hommes en trop. Je traînais comme un parjure. Lise m'avait sommé de téléphoner à Patrice Horlaville pour l'informer d'une proposition éditoriale des éditions Gilbert Langlois et, si possible, de convaincre le romancier d'en accepter les conditions et l'esprit. Je sautais sur n'importe quelle distraction pour ajourner cet appel embarrassant : le lit à faire, une facture à régler, une chanson à écouter, un article à consulter, le bureau à ranger. À cours d'excuses dilatoires, il ne restait plus qu'à descendre dans la rue – ce que je fis.

Je traînai dans les rues de Paris. On peut toujours baguenauder dans la capitale, à l'inverse des autres villes de France dont on épuise l'intérêt en quelques semaines. Je m'assis sur une banquette de la brasserie de la Liberté, à l'angle de la rue de la Gaîté et du boulevard Edgar-Quinet, dans l'espoir d'y trouver une connaissance, n'importe qui pourvu qu'il m'empêchât de téléphoner à Horlaville. Tant d'heures s'étaient dissoutes dans ce café, en pure perte, de la simple vie qui part, de la vie pure, insignifiante et sans but... Il était reposant de perdre son temps. Les cafés n'avaient pas d'autre dessein que d'offrir un lieu chaud et confortable pour ne rien faire, seul ou avec des militants de la paresse. Comme tout le monde, je possédais un téléphone portable, j'aurais pu m'en servir, mais je feignais (vis-à-vis de moi-même !) de juger l'endroit trop bruyant pour téléphoner à Horlaville. Et puis, pourquoi Lise ne l'appelait pas elle-

même ? Après tout, ce type était l'un de ses amis ; moi, je ne l'avais rencontré qu'une seule fois, et de cette rencontre je ne gardais aucun souvenir particulier. Le dialogue n'avait pas eu lieu. Parfois, rien n'a lieu. On lance une phrase, l'interlocuteur a de la peine à embrayer dessus ; une deuxième phrase, une gerbe de banalités ; la causerie s'enroue, puis cale tout net. Impossible de redémarrer.

Quand, cinq mois plus tôt, j'avais accepté le travail que m'offrait Gilbert Langlois, je n'avais pas envisagé qu'il m'obligerait à un tel pensum. Je ne l'avais pas vu venir, ce putain d'appel téléphonique, alors qu'une simple réflexion l'aurait découvert derrière le talus des petits faits conduisant jusqu'à lui. Je haïssais Alexandre Corvec avec une intensité que je n'avais jamais éprouvée, étant plus accoutumé au mépris qu'à la haine. Cette fois, le ressentiment et la rage me consumaient. Tout était parti de lui : les deux heures de cours à l'université de Caen, le lundi après-midi, que Lise dispensait depuis la rentrée dernière ; et puis de successives invitations à Paris, à Caen, à Paris, à Caen. Je n'y allais qu'une fois sur trois, mais supportais, dans l'appartement du quatorzième, la présence des Corvec toutes les fois que le couple d'universitaires *montait* à la capitale. Notre logement devint même un « pied-à-terre » à chacune de ces fameuses montées. Corvec n'était jamais à cours de digressions sur un brillant thésard qu'il se promettait de présenter à Lise – « Vous aurez des choses à vous dire ! » – ni d'allusions à la publication « remarquée » de ses propres articles, ni à la volonté « légitime, quand on est jeune, de gagner de l'argent ». Tout ce qu'il disait, par quelque côté qu'on l'abordât, avait le don de m'énerver. Tous ses propos me réduisaient à la taille d'un lilliputien, d'un homme qui ne sert à rien, d'un parasite. Je m'en plaignais auprès de Lise souventes fois, mais elle refusait de s'intéresser à des récriminations dont, selon elle, la jalousie était la cause : « Tu vois le mal partout,

m'objectait-elle, même dans l'admiration qu'Alexandre éprouve pour un professeur de Caen, nouvellement nommé à la Sorbonne. » Lise ne voyait pas que ce « brillant professeur », Corvec n'en célébrait la récente nomination que par une adroite stratégie de contraste : d'un côté le jeune universitaire, l'image de la réussite, et de l'autre, le perpétuel inoccupé, le symbole du naufrage. Si elle était bien obligée de concéder qu'à chacune de ses visites, de fausses notes détruisaient, après son départ, l'harmonie de notre couple, elle n'en accusait pas Corvec mais ma « putain de parano ». Je maudissais ce séjour à Dinard comme on exècre l'irruption d'un mauvais sort. Que n'étions-nous restés sagement à Granville, dans la maison familiale ? Le monde extérieur, je l'avais toujours su, devait être proscrit des existences (à peu près) heureuses, si l'on souhaitait ne pas en démolir la gracile architecture. Pourtant, le pire restait à venir. Corvec, lors d'un dîner dans un restaurant de la rue d'Alésia, s'était piqué de me trouver un job dans une maison d'édition, « pour m'occuper un peu ». Le fumier ! Il était disposé, si j'étais intéressé, à me présenter au célèbre Gilbert Langlois, il le connaissait très bien et intercèderait en ma faveur. Je déclinai l'offre en arguant de l'écriture d'un roman. Mais le ver était dans le fruit : le lendemain, Lise me fit remarquer que ce « mythique roman » n'avait pas encore dépassé, depuis deux ans, le premier chapitre. Et elle ajouta, ironiquement, que mon travail chez Gilbert Langlois faciliterait, plus tard, la publication du « chef-d'œuvre fantôme ». Une dispute s'ensuivit. Je quittai le quatorzième arrondissement pour dormir dans mon deux-pièces de Melun. Je n'étais plus rien. Pas de travail. Plus de compagne. Et, de surcroît, plus rien dans le frigo, pas d'argent. Deux jours plus tard, cerné par la faim et les remords, j'abdiquai. Lise ne profita pas de sa victoire pour m'humilier avec des pointes ironiques, il faut lui reconnaître ça.

L'éditeur était charmant ; nous convînmes au téléphone d'un rendez-vous dans les locaux de la maison d'édition, boulevard Richard-Lenoir, au rez-de-chaussée. Il délivra peu d'informations au sujet des services qu'on attendait de moi, il se contenta de propos vagues autour d'une nouvelle collection, de l'écriture de préfaces, de notes érudites et de « transitions ». Lise était ravie. Le travail de sape de Corvec avait écorné l'image idyllique quelle entretenait de notre couple, nous n'étions plus des jeunes gens romantiques et anticonformistes se moquant de la réussite professionnelle, nous étions devenus un couple disparate, composé d'une jeune femme gênée dans sa vie matérielle par la présence d'un boulet. Elle ne l'aurait pas dit avec ces mots – je résume ici l'idée en la débarrassant de ses coussinets protecteurs. Je lui en voulais de n'avoir pas démasqué les manœuvres de son nouvel ami caennais. Toutes mes protestations étaient mises sur le compte de la jalousie masculine, et plus je protestais, plus je la confortais dans ses idées. Elle se plaisait tant à me concevoir jaloux que pour rien au monde elle n'eût renoncé à cette hypothèse. C'était peut-être la seule faiblesse de la tactique mise au point par Corvec : certes, sa « proie » n'y voyait que du feu, mais ma « jalousie » l'attendrissait et renforçait son amour pour moi. J'aimais toujours Lise, malgré la tristesse d'avoir été trahi et déçu.

La veille de notre première rencontre, Gilbert Langlois m'avait appelé pour déplacer l'horaire et le lieu du rendez-vous : il désirait nous inviter, Lise et moi, à la Coupole, en compagnie de « gens très intéressants » et surtout en présence de « ce bon vieux Corvec » ! L'immonde intrigant tenait donc à assister à sa victoire, qui plus est devant Lise ! Je boirais le calice jusqu'à la lie. L'image de Vercingétorix, tête baissée devant César, rendant les armes, me vint tout de suite à l'esprit. On allait me traîner devant mon vainqueur et je devrais, ultime humiliation, le remercier de ses bienfaits.

Que je me plaignisse du procédé et je passerais pour un ingrat : le tour était bien joué ! On ne pouvait qu'admirer le scélérat qui en était l'instigateur.

L'amertume finit par laisser place à l'amusement, et je contins malaisément mon envie de rire quand j'instruisis Lise de la soirée à laquelle nous étions conviés. Elle se méprit sur mes intentions, elle crut que je jubilais d'être le point de mire des réjouissances. Je la détrompai, ce qui me valut une volée de bois vert et une critique, bien documentée, de mes troubles névrotiques.

Un serveur nous conduisit dans un coin du restaurant, à une table où six couverts étaient disposés, sans personne autour (bien que nous fussions en retard). Lise portait une robe noire échangée, un sautoir avec un diamant et, à ses oreilles, deux petits rubis. Je ne savais si sa beauté me prêtait un avantage ou si, au contraire, elle me ravalait à la condition du faire-valoir qu'on supporte uniquement pour le plaisir de voir sa femme. Ma « paranoïa », pour reprendre le vocable de Lise, m'avait soufflé, entre-temps, qu'au-delà de ma mise à mort symbolique, ce dîner à la Coupole avait aussi pour motif la beauté de Lise : je ne doutais pas que Corvec en eût informé Langlois, en suggérant qu'il serait dommage de se priver d'icelle alors qu'il suffisait de déplacer un rendez-vous pour en profiter. J'en fis la remarque à Lise : « Tu es ravissante, ce soir... C'est parce qu'il y a le bel Alexandre Corvec ? » Elle me prit la main, sous la nappe, et m'intima de juguler ma jalousie, ce n'était « pas le moment ».

Enfin, d'un pas lent, les autres convives arrivèrent. Gilbert Langlois baisa la main de Lise, ajoutant, tout sourire, que sa beauté dépassait de beaucoup sa réputation, pourtant très avantageuse. Eddy Mitchell aurait dit qu'il « en faisait un peu trop » (mais il n'était pas là). Le couple Corvec nous embrassa au sens étymologique du mot, en nous entourant emphatiquement, Lise et moi, de ses bras amicaux. Eux aussi relevaient de

la sanction du Schmoll. Un dernier personnage se tenait en retrait, élégant, âgé d'une cinquantaine d'années. On me présenta à lui, il était directeur d'une collection sur la philosophie allemande : Étienne Weil.

Corvec avait dépouillé sa conversation des potins sur l'université qui, d'ordinaire, en composaient le motif principal. Il blagua et plaisanta, moqua même la pédanterie de ses collègues – toujours, à l'en croire, le nez dans les bouquins, les cours, les basses intrigues de pouvoir. Le Corvec nouveau était arrivé – » aussi dégueulasse que l'ancien », pensais-je. Gilbert Langlois riait facilement aux blagues de Corvec, il donnait l'impression d'être un « bon vivant », optimiste, plein d'allant. Son ventre plus que proéminent, qui l'éloignait du rebord de la table, concordait avec sa gouaille de grand bourgeois. Il aurait pu être sympathique, si l'on n'avait pressenti en lui une totale absence de timidité et de retenue : on était devant un monstre (me dis-je) qui avait tout réussi dans sa vie et ne connaissait pas l'échec.

Toute la table semblait avoir oublié la raison du raout, ce soir-là, à la Coupole, c'est-à-dire mon engagement aux éditions Gilbert Langlois. On badinait, en gens du grand monde. Même la sérieuse Laurence Corvec ne dédaigna pas le gloussement complice, elle qui, jusqu'à ce jour, ne s'était jamais départie, devant moi, de son affable dignité (non sans charme d'ailleurs). Quant à Étienne Weil, il maintenait une réserve dont je ne savais que penser, une retenue à l'unisson du couple que je formais avec Lise, un couple plus spectateur qu'acteur, même si ma compagne était le point focal de l'attention des deux autres hommes de la tablée.

Au moment du café, il fallut bien revenir à un thème plus sinistre, moins léger : moi. L'éditeur troqua son visage hilare pour un masque austère et scrupuleux : « Vous devez vous impatienter, cher ami, et c'est fort compréhensible. Il est temps de parler de votre engagement, de votre travail

chez nous. Nous avons décidé, mon associé et moi (il n'est pas là ce soir, mais vous le connaîtrez bientôt), de monter une nouvelle collection de littérature, de romans, de poésie, de correspondances, enfin, de tous les genres possibles. Cette collection s'appellera "Littérature humaniste".

— Des auteurs contemporains ? demandai-je pour avoir l'air de m'intéresser.

— Des contemporains, certes, mais surtout, et avant tout, des grands auteurs du passé, de tout notre patrimoine français, européen, mondial.

— Plutôt des auteurs humanistes, si l'on prend en compte le titre de la collection ? interrogea Lise.

— Oui, mais pas seulement, répondit Langlois. Vous n'êtes pas sans ignorer que de grands écrivains ont écrit des choses qui, aujourd'hui, ne sont plus du tout en phase avec les valeurs de notre société, et sont même en opposition totale avec elles. Prenez Nietzsche, c'est un écrivain extraordinaire, mais quand il célèbre, dans *La Généalogie de la morale*, "le fauve, la superbe brute blonde rôdant en quête de proie et de carnage", bref l'Aryen, le guerrier allemand, le tueur, admettez que l'on ne peut mettre ces phrases horribles entre toutes les mains... Doit-on pour autant ne pas lire Nietzsche ? Non ! C'est pourquoi je vais créer "Littérature humaniste", une collection que tout le monde pourra lire, qui élèvera les lecteurs sans que d'infectes idées n'en appauvrissent le sens principal. Il suffit de couper, dans une œuvre, les morceaux qui heurtent trop la dignité de l'homme, le sens du progrès, la cause des femmes...

— Et ce sera à moi de décider si tel ou tel passage est lisible par le plus grand nombre ?

— Ah ça non, nous avons engagé de hautes figures morales, un philosophe kantien, un sociologue, un grand juriste, etc. Notre comité de lecture est composé d'une dizaine d'intellectuels moralement

irréprochables... Votre travail à vous sera de résumer les passages manquants s'ils sont trop longs, et d'arrondir les angles entre les paragraphes. Vous voyez ce que je veux dire...

— Pas vraiment.

— Si l'on retire une phrase ou un paragraphe, cela crée, ou peut créer, une dissonance textuelle (il formula ce syntagme avec un sourire distancié) et cette dissonance, eh bien vous, vous l'effacerez en ajoutant quelques phrases...

— Je réécrirai Nietzsche à la place de Nietzsche !

— Pas tout à fait, ne vous alarmez pas : toutes les phrases nouvelles seront marquées en italique, de façon que le lecteur sache qu'elles ne sont pas de l'auteur.

— Au fond, c'est un peu de la censure. »

À ces mots, Corvec s'invita dans la conversation, laquelle n'avait que trop duré sans que sa voix belle et grave n'en ponctue les contours par de spirituelles observations.

« Clément, quel enfant vous faites ! C'est tout le contraire de la censure (il adopta le ton didactique que j'avais déjà entendu à Caen, lors de son cours sur *L'Homme surnuméraire*) : il y aurait "censure", comme vous dites, si l'on retirait des librairies les œuvres de Nietzsche, Baudelaire ou Céline. Or, les œuvres de ces auteurs seront toujours accessibles, pour ceux qui veulent les lire dans leur intégralité, dans d'autres collections, chez d'autres éditeurs. Mais grâce à Gilbert, ceux qui désirent fuir la lecture, souvent pénible reconnaissons-le, de textes douteux d'un point de vue moral, sans se priver des beautés qu'ils contiennent, pourront le faire en toute sécurité... Pensez à ces parents qui découvrent, éberlués, dans Proust par exemple, des considérations certes d'une grande intelligence, mais déprimantes, sur l'impossibilité de l'amitié : j'en ai connu, je vous l'assure,

qui ont regretté amèrement d'avoir conseillé Proust à leur gamin, un auteur qu'ils croyaient inoffensif.

– Alex a bien saisi tout l'esprit de "Littérature humaniste", continua Langlois, cet esprit qui lutte contre la pire des censures : l'autocensure ! Combien de lecteurs ont refusé de lire Céline à cause de sa noirceur, de son antisémitisme, de sa mauvaise réputation ? Grâce à notre collection, ils s'intéresseront à lui, et découvriront un romancier qu'ils auraient, sans nous, contourné ! »

J'étais résigné. Travailler, à mes yeux, n'avait jamais été qu'un renoncement à la vie pour survivre physiquement. Il n'y avait que dans l'utopie marxiste que les hommes allaient gaiement au boulot en chantant – et chez les sept nains. Dans les contes de fées, quoi. On me demandait d'écrire des résumés, rien de plus. La responsabilité des coupures ne me revenait pas : des consciences morales, au-dessus de tout soupçon, des sages, des incorruptibles (il existait de tels hommes ! Des Clint Eastwood de la Vertu !), se chargeraient de peser, à l'aune de leur sublime rectitude morale, l'honnêteté des grands textes de la littérature universelle. Je m'apprêtais à accepter le contrat, avec l'entrain de l'élève qui retourne en cours après les vacances, quand Lise, subitement, troua la béate concordance de la soirée :

« Si vous me permettez de dire ce que je pense de ce projet, je ne peux qu'en être horrifiée ! Comment peut-on, en toute bonne conscience, châtrer des œuvres littéraires, leur ôter leur saveur, leur venin, leur noirceur ? Il y a de beaux noirs, en art, en littérature, en peinture... »

Je fus presque aussi surpris que les autres convives par l'intervention intempestive de ma compagne, et je compris – il m'arrivait de l'oublier – pourquoi je l'aimais. Elle était plus courageuse que moi. Reconnaissons toutefois, pour alléger ma veulerie, que j'avais rendu les armes avant même

de me rendre à ce dîner, et que m'asseoir à la Coupole représentait déjà une reddition. Corvec se retira à l'arrière de son fauteuil, Langlois sourit en restant coi, l'épouse Corvec but une tasse de café noir. On était venu pour me faire la leçon (du moins les Corvec), aucun des deux mâles dominants ne tenait à corriger verbalement l'aimable impertinente. Étienne Weil, peu loquace jusque-là, sentit qu'on l'invitait à prendre la parole :

« Je vous comprends, Mademoiselle. Moi-même, j'ai d'abord accueilli ce projet avec des réticences, des haut-le-cœur, pour tout vous dire. De quel droit corriger l'œuvre de grands esprits ? Et puis j'ai réfléchi (là, il se tut quelques secondes). J'ai réfléchi... Et ce que vous appelez de "beaux noirs" m'a paru une sacralisation bébête de la littérature : pourquoi voulez-vous qu'un esprit, si pénétrant soit-il, n'ait jamais écrit de sottises ni d'insanités ? Au nom de quelle superstition considérons-nous certaines œuvres comme des textes liturgiques, que personne n'aurait le droit de toucher, ni de critiquer ? La littérature, c'est le profane, la laïcité, pas la génuflexion de l'esprit !

— Je ne parle pas de sacralisation, mais du simple respect d'une œuvre d'art ! Et quelle outrecuidance de décider pour les autres de ce qu'ils ont le droit de lire !

— Vous en parlez aisément, répondit le directeur de collection, parce que vous avez fait des études, que vous avez développé en vous l'esprit critique. Mais pensez à tous ceux qui n'ont pas eu le temps d'étudier les lettres ! Pensez à tous ces esprits naïfs qui ouvrent, pleins d'espoir, un roman d'Apollinaire comme *Les Onze Mille Verges*, et qui subissent, ahuris, une épopée sexuelle de la cruauté. Pensez à tous ces esprits encore jeunes qu'un Léautaud pourrait fasciner, et dans son sillage, conduire à l'égoïsme le plus racorni, à l'écart des luttes pour le progrès... Avec notre collection, rien de

semblable n'arrivera. L'Histoire avance, Mademoiselle ! Il faut, enfin, jeter le négatif, sinon l'humanité fera du surplace ! »

Lise ne s'était pas entêtée, elle avait souri ironiquement. Corvec, profitant de ce sourire, avait détourné la discussion vers le thème, plus consensuel, de son prochain livre. On se retrouva tous, une demi-heure après, sur le boulevard Montparnasse. Langlois me prit par l'épaule pour me rappeler que je n'étais pas obligé d'accepter : « Ne vous inquiétez pas, si le poste ne vous intéresse pas, il y en aura d'autres pour s'en accommoder. Mais j'aimerais mieux que ce soit vous, vous m'êtes sympathique, mon garçon. »

La cote de Corvec auprès de ma compagne s'était en partie effondrée ; il se rapprochait, dans l'estime de Lise, de la place qu'il occupait dans la mienne, sans ramer néanmoins dans les égouts en la compagnie de ses frères les rats (comme il en avait l'habitude dans ma propre estime). « Je n'aurais pas cru, s'indignait Lise, qu'Alexandre pût soutenir des thèses aussi discutables. » Marchant dans la nuit jusqu'à la rue Gassendi, nous prolongeâmes la discussion, en contestant chacun des arguments de Weil, Langlois et Corvec. J'étais aux anges ! Avant d'éteindre la lampe de chevet, Lise murmura : « Tu sais, si tu n'as pas envie de ce travail, je comprendrai que tu declines la proposition. » Cette ultime phrase m'empêcha de dormir : c'était à moi de prendre la décision ! J'eusse préféré que Lise m'interdît de participer à la mascarade à laquelle on m'invitait, ou bien qu'en dépit de tout elle me conseillât, pour de financières raisons, de suturer les pages mitées d'un Flaubert, d'un Sade, d'un Cioran, comme on reprise un vieux pull-over. Quelle ne s'opposât pas totalement au projet, après sa sonie indignée de la Coupole, me stupéfiait : elle tenait donc tant à ce que nous fussions un couple bienséant, au point de consentir à ma dépravation littéraire au sein d'un projet qu'elle jugeait dégradant ? Une autre

hypothèse, plus aimable, apparentait la libéralité de Lise à celle qu'on attribue à Dieu : sa bonté nous laisse libre de nos choix, quitte à ce que nos décisions établissent au grand jour notre indignité. Je sentais qu'elle pourrait me reprocher ma résolution, quelle qu'elle fut. Pas facile de s'endormir, quand on est condamné à décevoir.

L'inoccupation me laissait encore quelques heures pour arrêter ma décision puisque Lise rentrerait en soirée, après un conseil de classe. Serait-ce un dernier jour de liberté avant d'enfiler l'uniforme du salarié, ou bien un jour parmi d'autres, dépensé pour rien, dans la fuite du temps ? Etre libre, oui, mais j'étais conscient, on ne peut plus, de gaspiller (quelquefois) mes veilles en oubliant d'en user avec un soin précautionneux. Je dilapidais les semaines au gré de promenades dans Paris, ou en paressant dans les cafés, recueillant de-ci de-là des bribes de conversations que j'ambitionnais, après, d'intégrer à un roman qui, à force de prendre son temps, n'existerait peut-être jamais. Et je ne parle pas des heures passées devant les écrans de la télévision ou de l'ordinateur, pour m'abrutir devant un match de foot ou un site porno. La vie s'effiloçait dans le rien, pareille à celles de tous ces hommes en trop, tous ces chômeurs, ce surplus inutile que le capitalisme n'absorbait plus dans son déploiement mondialisé. En gros, j'étais trop souvent à la traîne de ma vie, tiré par l'écoulement du jour. Pourrais-je, sans rougir, jouer au malin devant Gilbert Langlois en snobant son contrat sous prétexte que j'étais un homme libre, riche d'une existence pleine et palpitante ? Ben non. Pas facile. Je n'étais certes pas un vagabond, Lise m'offrait le gîte et le couvert. Encore heureux ! Et je possédais cet appartement de Melun, dont mes parents couvraient généreusement l'impôt foncier. Aucun risque, pour moi, de dormir dans la rue avec les exemplaires du surplus économique. J'avais lu, dans Marx, qu'au XVI^e siècle, en Angleterre, le roi Henri VII fit pendre soixante-douze mille vagabonds et

qu'il fallut « une misère extrême pour arriver à mettre au travail » l'indocile multitude des miséreux. La décomposition de la féodalité avait engendré, selon l'auteur du *Capital*, une foule de va-nu-pieds issue de la paysannerie, une foule rebelle à la manufacture. De nos jours, me semblait-il, le président de la République française n'était pas encore prêt à user de tels expédients pour supprimer le chômage, redoutant les prompts critiques d'une partie de la gauche dès qu'il s'agit de tuer des hommes, fussent-ils surnuméraires.

D'un autre côté, cette nouvelle collection « Littérature humaniste » me sortait par les trous de nez, avant même de l'avoir goûtée. La moitié, au moins, des métiers étaient devenus d'ineptes servages, d'un ennui à périr. Il faut bien le dire, le monde filait un mauvais coton.

Deux arguments l'emportèrent : d'abord, complaire à l'idée que Lise se faisait d'un couple (idée née, dans son esprit, grâce à de « bonnes copines ») et, ensuite, pénétrer par ce biais dans le monde fermé de l'édition. Ma décision d'accepter ce poste de rewrite fut accueillie par des félicitations, on descendit même dans la pizzeria du bas de la rue pour célébrer l'événement. Je m'étais préparé à supporter bravement le reproche de mon unique compromission, mais il n'en fut rien. Lise considéra que je n'étais pas à l'origine de cette idée « contestable » promue par Gilbert Langlois ; je ne serai, au fond, qu'un exécutant. « Comme Eichmann ? », commentai-je. « Comme Eichmann ! », répondit-elle en levant un verre de champagne à la gloire de mon nouvel emploi.

Je pris donc l'habitude de descendre le lundi matin, vers neuf heures, les escaliers du métro, à Denfert-Rochereau, pour remonter, boulevard Richard-Lenoir, une demi-heure plus tard, puis pénétrer dans un immeuble haussmannien dont la porte d'entrée s'enorgueillissait d'un linteau néoclassique représentant Neptune et son trident. Les locaux de l'éditeur

occupaient tout le premier étage, avec cinq pièces de tailles variées dont on entendait le parquet craquer au moindre pas ; des moulures, au plafond, en ornaient la blancheur, sans que personne jamais ne les regarde.

Ce fut Étienne Weil qui m'apprit les rudiments de ma charge. L'homme était charmant, il me pria même de lui pardonner sa diatribe contre Lise, à la Coupole – diatribe qu'il justifia, sans détour, par une complaisance intéressée envers Gilbert Langlois. En réalité, m'expliqua-t-il, il ne portait pas dans son cœur la nouvelle collection de l'éditeur, mais il avait renoncé depuis longtemps à contrarier les lubies de celui-ci, estimant que, de toute façon, les livres n'avaient plus tellement d'importance. « Vingt ans plus tôt, j'eusse été comme vous, révolté par ce charcutage littéraire, mais à force d'observer, depuis le boulevard Lenoir, la lente immersion du continent des belles-lettres dans l'océan de l'indifférence, je me suis fait une raison. Ne vous inquiétez pas, les vrais lecteurs trouveront leur pâture ailleurs. Et pour les autres, pourquoi pas ? Ce n'est pas pire que d'écouter du rap ou de violer les petites filles. » Il avait raison, ce n'était pas pire.

Je travaillais dans une petite pièce. Mon regard passait du livre à l'ordinateur, puis glissait, trop souvent, par-delà une très haute fenêtre, vers la cour intérieure de l'immeuble, pavée et déserte, où tremblaient les feuilles d'un étique marronnier abandonné dans le minéral. Une grande conscience de la maison d'édition, Jérôme Beaussant, professeur de grec à la Sorbonne, auteur d'un *De l'origine de la morale* qui avait fait date en son temps, prenait soin, vers dix heures, de visiter mon bureau, un café à la main, de manière à justifier la raison du découpage par lui effectué. Si son maintien décontracté, quand il me rejoignait, traduisait l'attitude d'un intellectuel sûr de lui, par la suite, Beaussant m'expliqua doctement le sens de mon travail, persuadé qu'il était de la grandeur de « notre mission ». La première fois, je crus qu'il ironisait, et je me mis à en rajouter sur son

éloge : « Notre quête est magnifique ! De sa réussite dépend la survie de l'Occident. » Et la suite, du même tonneau. Je fus alors ébaubi de l'entendre approuver mon apologie, Beaussant étant heureux de rencontrer enfin un jeune homme saisissant, dans toute sa gloire, la tâche civilisatrice que nous avions entreprise. Il se voyait comme l'un de ces moines qui, au Moyen-Âge, sauvèrent les manuscrits d'Aristote et de Platon.

À midi, je déjeunais avec Étienne Weil dans une brasserie, vers la place de la Bastille. C'était le moment que je préférais dans cette journée du lundi. Sa conversation était légère sans être superficielle, érudite sans être pédante, on aurait pu la comparer à une fantaisie mozartienne, mais cette comparaison l'eût agacée, il respectait trop le compositeur de Don Giovanni pour ne pas s'étrangler d'indignation devant un tel rapprochement. Il s'était amouraché de l'un des serveurs de la brasserie, un brun aux lèvres boudeuses d'une vingtaine d'années, et il se plaisait à me décrire la grâce de son sourire et la gentillesse, non feinte, de son service – description qui m'indifférait du reste, puisque je n'étais sensible, contrairement à mon nouvel ami, qu'aux charmes de l'autre sexe. Chacun sa croix.

L'après-midi, une réunion informelle régissait, en présence de Gilbert Langlois lui-même, le théâtre des opérations, le bilan des œuvres « à réparer ». On se serait cru à un conseil d'éthique ou sous la tente d'un général en campagne. Étrange mélange, à la vérité. En tant que sous-fifre, je ne prenais presque jamais la parole ; l'éditeur, cependant, me déclara à plusieurs reprises que j'avais totalement compris l'esprit de la nouvelle collection.

Dom Juan fut la première œuvre que l'on me confia, après que Jérôme Beaussant m'eut exposé savamment les raisons de « l'abrogation de quatre passages moralement contestables ». Au fond, il y avait peu de réécriture, puisque la fin tragique du héros disait assez la vilénie de son libertinage.

« En soi, m'expliqua Beaussant, le libertin n'est pas un sale type, mais ce qu'il y a de répréhensible dans son attitude, c'est son horrible machisme, sa revendication satisfaite de mentir aux femmes. Non, ça, on ne peut pas le laisser passer. J'ai donc réduit à l'extrême tout ce qui rend Dom Juan sinon sympathique, du moins ce qui pourrait, dans ses tirades, exalter un naïf lecteur. Et j'ai supprimé entièrement la scène où il séduit Charlotte, la femme de Pierrot : aujourd'hui, le racisme social de Molière est archaïque, on ne peut plus mettre en scène des paysans parlant le patois pour se moquer d'eux. C'est vraiment abject. »

Je résumai donc une grande partie de l'acte II, en éradiquant le patois et le mépris social. Vider un auteur de son génie pour remplacer sa verve par de plats dialogues était à ma portée. Beaussant loua la qualité de mon travail : toilettée, la pièce avait, selon lui, belle allure ! Pour le coup, Dom Juan n'était plus un « grand seigneur méchant homme », mais un séducteur plus congruent à toutes ces petites crapules qui abusent de la gentillesse innée des jeunes femmes.

À part le lundi, je travaillais chez moi, c'est-à-dire, au troisième étage de l'appartement rue Gassendi. Cependant, sitôt qu'une œuvre était revue et corrigée, je l'apportais sans délai boulevard Richard-Lenoir. Achever un travail, quel qu'il soit, procure toujours une satisfaction passagère et je ne comptais pas me dispenser de ce bref plaisir. J'arpentais alors les rues de Paris, délesté de mes obligations, léger et insouciant, comme si le monde m'appartenait.

J'avais fini par comprendre, sans qu'on m'en eût dit davantage, les principes qui dictaient le choix des coupures. La nouvelle collection bannissait tout ce qui, selon elle, avilissait l'humanité : les saillies misanthropiques, les railleries contre le progrès et, plus généralement, un pessimisme outrancier. Qu'un roman ou un poème fut désespéré, on

l'admettait, à la condition que des fenêtres ouvertes sur un ciel bleu en tempèrent la grisaille. « De l'air ! De l'air ! », semblait crier Beaussant quand il motivait, le lundi matin, quelque neuf dépeçage littéraire. « On ne peut plus se permettre, prétendait-il, d'éditer des pages qui bafouent l'humanité. On est à deux pas de l'abîme, de l'apocalypse ! Foin des miasmes qui empoisonnent le lecteur parce que tel mâle blanc mort depuis longtemps avait, de son vivant, des problèmes psychiques ! Parce que sa laideur le réduisait à se branler (la grossièreté révélait toujours l'indignation de Beaussant) plutôt que de sauter la bonne de la maison, comme il l'espérait vainement ! » En ces points, puisque nous y sommes, consistaient les autres poisons à expurger des œuvres anciennes : le « phallocentrisme », le « dédain de la culture populaire » et, pire, le « racisme ». « Les femmes, les Noirs et les musulmans, dis-je un soir à Lise, sont les nouvelles vaches sacrées ! Pas touche, ou alors en précisant bien qu'un salopard de couleur ne représente pas toute la communauté. Idem pour les femmes, ne les critiquons pas. Et d'ailleurs, toute définition de "la" femme renvoie à une essentialisation nauséabonde ». Lise n'aimait pas trop mes dérives misogynes – moi je les aimais bien, car j'aimais la vérité. Cette dernière phrase eût été, bien sûr, gommée sans scrupule si elle avait été écrite dans un roman, ce qu'à Dieu ne plaise, et quelle fut tombée, par extraordinaire, entre les griffes de Beaussant. Un jour, il me confia, accablé par ses lectures, qu'il n'aurait jamais imaginé détecter dans des œuvres classiques autant d'idées infâmes et bêtes. On avait pris, selon lui, pour un trésor de l'humanité des œuvres qui, au milieu de splendides pierreries, camouflaient des vipères, des dagues et de fétides moisissures.

Dans un roman comme *Les Voyages de Gulliver*, la misanthropie dépassait la décence. Certains considéraient d'un œil bienveillant l'œuvre de Swift, en ignorant que les hommes y étaient humiliés sous la triste figure

du Yahoo : « Ils sont surnois, méchants, traîtres et vindicatifs. Ils sont forts et résistants, mais couards par nature, ce qui les rend insolents, abjects et cruels. C'est un fait établi que ceux qui ont le poil roux, chez un sexe comme chez l'autre, sont plus libidineux et plus mauvais que les autres. » J'inférai de cette proposition, en plaisantant, l'empressement de M^{me} Collinet, la directrice rousse d'une collection pour enfants, à déjeuner, le lundi, avec Beaussant. Ce dernier prit assez mal la leste supposition : « Vous n'êtes vraiment pas drôle, Clément ! Sous couvert de plaisanterie, on accrédite les plus terribles rumeurs. Si vous aviez dix ans, je ne dis pas, mais à trente ans, cela devient poussif, lourd, condamnable. Non, vraiment, je n'aime pas ce genre d'allusions. »

Tous les corps de métier inventent un lexique singulier. Nous n'échappâmes pas à cette règle universelle. Ainsi naquit le verbe « céliner ». Lorsque Beaussant m'informait qu'il avait céliné une œuvre, c'est qu'il n'en restait, dans le volume et dans l'esprit, presque rien. Le verbe, on l'aura compris, se référait à Céline : *Voyage au bout de la nuit*, gros roman de plus de six cents pages, avait subi une cure d'amaigrissement, de sorte qu'il se présentait, dans notre collection, sous la forme d'une petite plaquette d'à peine vingt pages, dont le contenu guilleret, printanier et fleuri, n'aurait pas choqué les séides les plus soumis au politiquement correct. C'était devenu une bluette pour jeunes filles naïves (s'il en restait), quelles auraient pu déposer dans un panier d'osier, à l'arrière d'une bicyclette, parmi les framboises et les bouquets de marguerites, lorsqu'elles pédalent à travers les chemins de campagne, les beaux soirs de juin.

Si l'ironie déplaisait à Beaussant, il n'en allait pas de même pour Étienne Weil : tous deux nous aimions, le lundi, dans notre brasserie proche la Bastille, railler le projet des éditions Gilbert Langlois. Profitant de la

présence d'éditeurs et d'attachés de presse italiens, nous lançâmes ainsi, un midi, une rumeur à propos de l'œuvre la plus célèbre de Stéphane Hessel : Weil prétendit que la brochure *Indignez-vous !* avait été à l'origine un lourd pamphlet antisémite, homophobe, raciste et machiste, et elle ne devint le succès planétaire et bon enfant que l'on connaît qu'après avoir été cêlinée par nos soins. Les Italiens firent semblant de nous croire ; comme il était bon de n'être pas bon !

Grâce à Étienne Weil, son expérience, son humour, sa lucidité, le fardeau de mes réécritures s'allégeait, la culpabilité des débuts cédait la place à une humeur joyeuse. Certains esprits ont le don d'enténébrer l'existence ; il en allait à l'inverse pour Weil. En sa présence, tout paraissait plus clair et moins grave, les baudruches de la morale se dégonflaient à son approche et n'osaient même pas le côtoyer. Ses déboires amoureux étaient contés par lui comme s'il se fut agi d'historiettes amusantes, et ses souffrances devenaient un épisode ridicule dont il convenait de se moquer. L'impression déplaisante de la première rencontre, lors du dîner à la Coupole, s'était totalement dissipée. Je saisisais maintenant le plaisir, purement formel, que Weil avait dû ressentir à dérouler une argumentation en faveur d'une collection qu'il dédaignait *in petto*. Il se définissait lui-même comme un sophiste, un sophiste joyeux. Cette définition était un trompe-l'œil, car s'il affectionnait le jeu gratuit des idées, il ne chérissait pas moins l'art, les beaux-arts, la littérature, la musique, la beauté. Sans illusions sur la société, il s'affublait d'un masque de pacotille, à l'image d'icelle, mais ne se mentait pas à lui-même ni ne bradait l'admiration qu'il réservait à l'excellence, en dehors des modes et de la camelote éphémère. Pour ces raisons, on le détestait souvent, l'accusant d'hypocrisie et d'arrogance. Je m'en rendis compte assez vite en fréquentant les locaux de l'éditeur. Jacqueline Collinet, en particulier, lui vouait une haine sans mélange et sans

répét. Habitée à diriger une collection pour enfants, elle aimait les personnages simples et sans nuances, croyait à la pureté morale et abhorrait le double jeu. Elle était fière d'avoir publié des contes à valeur éducative qui luttèrent contre le racisme, le machisme et l'homophobie, et de ce fait elle prétendait éduquer les enfants à la citoyenneté. Weil l'appelait, derrière son dos, « Sœur Jacqueline », mais devant elle n'abandonnait jamais une aimable courtoisie augmentée d'un sourire que Ton devinait ironique. Il s'opposait à sa vision simple des choses, sans se départir de sa politesse ni de sa native gaieté. Quand elle apprit par un vertueux collègue que Weil ne la désignait jamais autrement que par les sobriquets de « Sœur Jacqueline » ou de « notre dame-patronnesse de la colline », elle rugit de colère et renversa, de rage, les livres qui encombraient son bureau (même *Petit-Pierrot et le renard qui aurait voulu être un imam*). Weil devint à ses yeux une incarnation de la duplicité, un genre de Méphistophélès, charmeur et sournois. Ni son homosexualité, ni ses origines juives ne le protégèrent de l'hostilité que la directrice de la collection « Chansons douces pour enfants turbulents » éprouvait à son endroit.

Beaissant, lui, s'aigrissait à mesure qu'il fréquentait les œuvres du passé. Il faillit rendre son tablier à la lecture des Lettres de Flaubert. Le romancier normand concentrait presque toutes les tares du répertoire de l'infamie et, pire que tout, se plaisait à jouer, avec un génie insolent, sur le clavier mal tempéré de l'abjection. Beaissant avait maigri, son teint devenait cireux ; je finis par craindre que ses lectures ne l'emportassent dans l'autre monde. Un lundi soir, avant de quitter le bureau, je le surpris, plongé dans *Petit-Pierrot et le lapin amoureux d'une libellule*, le sourire aux lèvres, comme réconcilié avec la vie, avec la littérature. Comme elles étaient loin, les tirades contre la démocratie du père Flaubert ! Oubliée, l'ironie contre le communisme ! « *Le rêve du socialisme, n'est-ce pas de*

pouvoir faire asseoir l'humanité, monstrueuse d'obésité, dans une niche toute peinte en jaune, comme les gares des chemins de fer, et qu'elle soit là à se dandiner sur ses couilles, ivre, béate, les yeux clos, digérant son déjeuner, attendant le dîner, et faisant sous elle ? »

Je me félicitais d'avoir accepté la proposition de l'éditeur. Les copines de Lise furent contraintes de déverser leur fiel sur d'autres têtes que la mienne, je n'étais plus ce profiteuse de la naïve générosité de leur amie. Pendant des siècles, des hommes avaient trimé pendant que leurs épouses demeuraient au foyer, sans que personne n'impute à ces dernières le crime de parasitisme. Mieux, les féministes et les sociologues, puis la société entière, finirent par remettre en cause ce modèle asymétrique, en l'accusant de consacrer la domination masculine. Mais qu'un homme reste chez lui alors que sa femme travaille, on l'accusera de grever le budget familial, d'entraver la bonne marche des dépenses et de tarir l'épanouissement des vacances (pas assez d'argent !). Je ne me lassais pas, désormais, de tenir ce genre de raisonnement au nez et à la barbe de mes ennemies de naguère et de toujours. J'étais détesté, mais ma position était sauve. Et, reconnaissons-le, je n'étais pas fâché de retrouver ma liberté, de n'être plus un *poids* pour Lise (moi seul, pensais-je, avais le droit d'user de ce vocable).

Privée de ce blâme, une amie de Lise – Hélène Modon – trouva sans tarder la parade : désormais, Lise et moi avions chacun un emploi, n'était-il pas temps de fonder une famille, de faire un enfant ? Sur ce point, répondis-je un jour à Hélène, la voix des femmes représentera toujours la Grande Loi de la société, l'immémorial programme de l'espèce, le rappel à l'ordre, le flicage métaphysique : reproduisez-vous, croissez et multipliez ! J'enviais l'homosexualité d'Étienne Weil qui le préservait, dans ses histoires d'amour, de ces répétitives intimidations.

« Détrompez-vous, mon ami, me reprit-il lors d'un déjeuner aux Artist's. Les temps ont changé. La biotechnologie et l'air du temps m'ont ravi un amant. J'ai vécu pendant trois ans avec Gabriel – dans cet appartement où vous êtes venus dîner, il y a deux semaines, avec Lise -, eh bien cet amant s'était mis en tête d'adopter un enfant, ou d'engager une mère porteuse pour, disait-il, "sanctifier notre amour"... Oui, il disait de telles conneries... Ce fut le début d'incessantes disputes. Il a fini par me quitter. J'en ai souffert, car j'aimais cet imbécile... Méfiez-vous, Clément, l'enfant, avant même de naître, sanctifie la fin de l'amour.

— Oh, pour l'heure, Lise n'est pas encore prête. Et moi non plus, d'ailleurs. De toute façon, je n'aime pas assez l'humanité pour lui ajouter un p'tit con de plus.

— On dit ça, on dit ça, et puis on est tout content de biberonner et de brandir son marmot à la face du monde !

— Et de lui lire, le soir, dans son lit, les aventures de *Petit-Pierrot se fait sucer par Sœur Jacqueline*, pendant que vous y êtes...

— Ne soyez pas jaloux de Petit-Pierrot, mon cher Clément ! Et préservez-vous de toute vulgarité, sinon je finirai par croire que vous aimez la populace ! »

L'amitié de Weil me suffisait à n'entretenir aucun regret sur la pertinence de ma décision. En outre, je n'allais que le lundi dans les locaux de l'éditeur ; les autres jours, je conservais la liberté de mon emploi du temps. Je n'en revenais pas de bénéficier d'un tel salaire (deux mille cinq cents euros) pour si peu de travail.

« Littérature humaniste » fut un succès. Les journaux alimentèrent, dès son lancement, la polémique ; les réseaux sociaux, les forums, les blogs l'amplifièrent. On s'étripa sur la censure. Ceux qui étaient contre la collection accusèrent les pour de sacrifier la littérature sur l'autel du Veau

d'or, et ceux qui la défendaient incriminèrent ces détracteurs de souscrire à des idées scélérates, passibles d'être assignées en justice devant la Cour européenne des droits de l'homme. La dispute assura la publicité du projet : on vendit deux cent vingt mille exemplaires du *Dom Juan*, et neuf cent mille du *Voyage au bout de la nuit*. Le gros du public retint surtout l'idée que la lecture en était plus facile. Les fêtes de Noël, plus tard, doublèrent les ventes ; on augmenta mon salaire de vingt pour cent. Deux mois après la mise en vente du premier livre, « Littérature humaniste » était rentrée dans les mœurs, on était passé à d'autres joutes, à de plus neuves querelles. Il se trouva même, parmi les premiers contempteurs de la collection, quelques apostats pour retourner leur veste, en clamant haut et fort que Céline, revu et visité, ce n'était, au fond, pas plus mal. Les professeurs de collège et de lycée, toujours enclins à promouvoir les idées de progrès et d'idéal démocratique, recommandèrent à leurs élèves notre collection épurée. Quelques ronchons tentèrent de s'y opposer, mais la grande masse du corps professoral tenait plus aux droits de l'homme qu'à la littérature. Jérôme Beaussant prit l'habitude de se rendre dans des lycées, à l'invitation de professeurs de lettres, pour expliquer aux élèves de France la grandeur des œuvres classiques, « à la condition que des âmes valeureuses en eussent ôté une noirceur d'époque, inutilement sacralisée par les bigots du littéraire » ! Les élèves l'applaudissaient pour signifier leur accord, certains suggéraient même qu'on pourrait se passer complètement des livres, qu'à l'heure d'internet et de la modernité, l'étude de grimoires anciens n'avait plus grand sens. Beaussant, n'osant entamer sa popularité auprès des jeunes, prétendait que l'idée, pour révolutionnaire quelle fut, était admirable, quoique peut-être trop en avance sur l'époque.

Gilbert Langlois jubilait. Une autre idée germa dans son esprit : appliquer la dialyse littéraire à des romans contemporains, et créer, par cette

technique, une nouvelle collection : « Littératures humanistes d'aujourd'hui ». Pourquoi le pluriel ? Il ne savait pas trop, mais, dans une interview, il déclara que la création, de nos jours, allait dans tous les sens, s'écrivait en tous styles, et qu'on ne saurait la concevoir que « plurielle ». En réalité, peu de livres seraient à réécrire, les auteurs modernes, par bonheur (et logiquement), n'étaient pas, comme leurs aînés, embarrassés d'idées immorales et empuanties par des conceptions d'un autre temps ; il en restait cependant, et, parfois, d'intéressants.

À peine l'entretien parut-il dans *Le Point* qu'une clameur, d'abord sourde, puis de plus en plus forte, s'éleva contre le projet : la censure, cette fois, s'en prenait à des écrivains vivants, qu'on cherchait à museler en s'arc-boutant sur le succès controversé (et parfois mérité) d'une collection « humaniste ». La romancière Léa Lili écrivit un texte contre l'oppression éditoriale, un texte qui, par-delà la vigilance de la « lanceuse d'alerte » (comme elle s'appelait), était aussi une ode à la liberté. En voici les derniers mots :

*« Ne pas avoir peur du désir, de l'envie, de la curiosité,
des fulgurances de l'art.*

Ne pas avoir peur de rire, de pleurer, d'aimer, de se révolter.

*Ne pas avoir peur de l'autre, de l'étranger, de celui qui est
différent, de ceux qui vous emmènent ailleurs.*

*Ne pas avoir peur des artistes, de ce qu'ils nous disent du monde
et de nous-mêmes. »*

Ce texte servit de support à une pétition pour « défendre la liberté d'expression ». Cent écrivains contemporains la signèrent, en guise de protestation. Sur internet, la pétition recueillit plus de huit cent mille signatures. La liberté, en France, n'était pas un vain mot. Gérard de Boissieu écrivit, pour l'occasion, un libelle philosophique qui se vendit dans

les librairies et les supermarchés ; ce pamphlet, malheureusement, le fâcha avec Alexandre Corvec, fidèle soutien des éditions Gilbert Langlois.

La discorde n'épargna pas les locaux du boulevard Richard-Lenoir ; certains rédacteurs et plusieurs auteurs connaissaient, pour la première fois de leur vie, une façon de torture morale. Gontran Juvet, d'habitude plein d'entrain, arborait une triste mine. On ne l'entendait plus siffler derrière les parois de son bureau quand il corrigeait un manuscrit, ni chanter des standards de Gilbert Bécaud ou de Franck Sinatra, ainsi qu'il avait coutume d'indisposer ses collaborateurs. Le *Strangers in the Night* n'avait plus bel air ; si Juvet eût persévéré dans l'art lyrique, on l'aurait plutôt entendu gémir quelque refrain morose de Léo Ferré sur la dureté des jours, la fuite du temps et la mort des anarchistes.

La pétition avait fait pas mal de dégâts. De grandes et belles consciences rivalisaient d'invention dans les comparaisons infamantes. On censurait la création à l'image de (au choix) : Staline, Castro, Hider (indéboulonnable, on doit lui reconnaître ce mérite), Maître Pinard, on évoquait le sort malheureux de Victor Jara, Soljénitsyne, Chénier, Hugo, Baudelaire, Allende, Condorcet, le Che et tous les « oiseaux multicolores de la liberté ». Gontran tentait de minimiser, de relativiser, de contextualiser : après tout, ce n'était qu'une collection de plus, aucun lecteur n'était contraint d'acheter un livre « humaniste », les versions intégrales existaient chez d'autres éditeurs, le sens de la collection était, au contraire de ce qu'on prétendait, de soutenir la liberté et la générosité. Ces idées, développées par Langlois en personne, Gontran Juvet, à la première écoute, les avait adoptées avec enthousiasme. Et pourtant, des *gens bien* les remettaient en cause ; même son ami Didier, encarté au PS, à la gauche du PS, un dur de dur, s'indignait qu'on pût décortiquer des œuvres littéraires comme un poulet dont on ne conserverait que la carcasse, en abandonnant le meilleur : les cuisses et le

blanc (avec la sauce). « Je peux quand même pas, m’expliquait-il, donner ma démission ! J’ai une femme, deux enfants et un crédit sur le dos. Putain, c’est pas possible ! » Je le rassurais, nous ne faisions rien de mal, ce n’était ni si beau que l’affirmait l’éditeur, ni si laid que s’en pourléchaient les belles âmes, les babines baveuses d’une mousse pleine de vertu, masquant derrière l’écume blanchâtre des incisives prêtes à mordre.

Étienne Weil se réjouissait du tintamarre, du chaos, de la foire d’empoigne. Sa verve pour se moquer des *pour* et des *contre* transformait nos déjeuners en opéras-bouffes, chacun à son tour jouant du violon, du piston, du tambour, des percussions et des cuivres dans une atmosphère de joyeux bordel. Mon enthousiasme était tel, à cette période, que je me déplaçais tous les midis, du lundi au vendredi, à la brasserie des Artist’s. Ah, tous ces pauvres bougres qui mordaient les chevilles, ne voyaient-ils pas qu’ils appartenaient à la même famille de cabots ?

La Cabot en chef, au cours de « l’affaire Langlois », fut Jacqueline Collinet, surnommée cette fois par Weil « Sœur Coco-la-praline ». Elle vivait, à l’entendre, une déchirure morale, une tempête sous un crâne (« avec quelles idées ? »), un dilemme hamletien ; bref, elle emmerdait tout le monde, sauf une petite troupe d’admirateurs constituée d’auteurs pour enfants, de graphistes et de dessinateurs. Elle s’était fendue d’un article dans *Libération* où elle étalait ses scrupules, ses remords et les « interrogations que tout honnête homme doit se poser ». Forte des ventes de sa propre collection, elle intervenait, disait-elle, pour défendre l’esprit originel des éditions Gilbert Langlois. Les médias s’empressèrent de l’inviter : radios, télévisions, pages « idées » des grands quotidiens, conférence à Beaubourg sur le thème « la censure à travers les âges ». Pour nombre de journaux, elle était devenue l’honneur de la maison Langlois. À elle seule, lisait-on, elle rachetait les compromissions et les dérives d’un

éditeur jadis plus inspiré, emporté par la cupidité et le lucre. Ledit éditeur dépravé s'accommodait fort bien des sorties existentielles de la Collinet : elles protégeaient sa maison de la foudre médiatique. Pour rien au monde il ne l'aurait renvoyée ; et pour rien au monde « Sœur Coco-la-praline » n'aurait souhaité qu'on la virât vraiment. Dans ses rêves les plus fous, elle se voyait licenciée, puis, sous la pression des journaux, des poèmes et des belles âmes, réembauchée deux semaines plus tard par un patron repentant. Elle apparaissait alors à la fenêtre du premier étage du boulevard Richard-Lenoir, devant une foule de supporters, et remerciait, la gorge nouée, tous ceux qui l'avaient soutenue dans son épreuve. Elle pensait à sa mère, à son père qui aurait été fière d'elle (là, elle versait un sanglot), ce n'était pas pour elle quelle s'était battue mais pour l'art, la liberté et la fraternité – du moins, Weil narrait-il ainsi les songes rédempteurs de son ennemie préférée.

Par une étrange ironie du sort, à moins que ceci n'expliquât cela, plusieurs auteurs, dont Léa Lili, avaient signé un contrat avec les éditions Gilbert Langlois et, de ce fait, redoutaient les ciseaux d'Anastasie. Le plus remonté, après la romancière, était Jacques Cornevain, le célèbre auteur de polars, qui devait publier dans quelques mois *Pourriture on the Stock*, une « *description à charge, et splendide, de la corruption dans les milieux du journalisme et de l'édition* ». Cornevain se sentait trahi ; il écrivit une tribune dans *Télérama* à l'occasion d'un dossier que l'hebdomadaire consacrait à « l'affaire ». Il reniflait en cette occurrence, avec un flair de fin limier, l'odeur pestilentielle de la « *chatte d'Anastasie* » (Cornevain n'avait pas froid aux yeux, il appelait un chat un chat, et une crapule une crapule). À l'en croire, le grand éditeur, en signant le contrat, s'était assuré le droit de caviarder les passages compromettants pour lui et pour son monde de « *pourris* ». Un documentaire réalisé pour Arte le montrait, marchant le long des quais, les mains dans son éternel blouson de cuir, la barbe de trois

jours, les cheveux mi-longs, mi-gras, avec une mine concentrée et tourmentée.

Grâce à internet, Étienne Weil se repassait en boucle l'interview, par Arte, de Jacques Cornevain et, à chaque fois, partait d'un immense éclat de rire. Il connaissait l'auteur depuis longtemps, et le voir grimé en Voltaire du XXI^e siècle le réjouissait plus qu'on ne saurait dire. « Vous comprenez, Clément, me confiait-il, les larmes aux yeux, je n'aurais pour rien au monde voulu vivre dans une autre époque. Le fat Cornevain, présenté comme une victime de la censure, une victime qui ne s'en laisse pas compter, c'est la récompense d'avoir vécu ! Un cadeau des dieux ! »

Cette affaire corrigea la condescendance que j'éprouvais envers Langlois depuis le soir où il m'avait assommé de tirades philanthropiques sur le Progrès, les droits de l'homme et la cause des femmes. « Quel niais ! », avais-je pensé. En réalité, on ne pouvait le réduire à un débiteur de stéréotypes à la mode (que ne comprenaient-ils, ces soumis à l'esprit du jour, qu'en d'autres temps, ils eussent condamné Galilée, le chevalier de la Barre et la juiverie internationale ? Esprits façonnés par l'époque, inaptes au pas de côté, toujours dans un troupeau, bien au chaud...). Certes, Langlois ne lâchait rien de ses idées altruistes, il y croyait dur comme fer ; néanmoins, il ne se laissait pas intimider par les tribunes des journaux, les pétitions, les manifestations et tout le tapage ordinaire qui, à intervalles réguliers, accompagne les carrousels de l'indignation. Spectacle fatigant, à la vérité, dont je n'arrivais pas à me réjouir avec le cœur léger et le franc rire de Weil. « Vous êtes encore trop jeune, mon ami, commentait-il. Avec l'âge, la prétention humaine n'agace plus autant, elle ne blesse plus, ce n'est plus qu'un chatouillis d'enfant. »

Langlois tenait plus encore à sa maison d'édition qu'à l'affichage narcissique de son humanisme et de son antiracisme. Il avait joué de la

Collinet avec maestria ; il s'apprêtait à leurrer, pour le profit de sa société, les auteurs révoltés et leurs groupies. Il fit semblant d'abdiquer en reconnaissant la victoire de Léa Lili et de Jacques Cornevain : non, ces grands écrivains ne seraient pas censurés ! Dans une tribune du *Nouvel Obs*, il confessa ses erreurs. Désormais, aucune œuvre contemporaine ne serait réécrite sans l'accord des deux parties : qu'un romancier s'opposât à l'amputation d'une phrase, d'un paragraphe, d'un chapitre, il aurait gain de cause. Dans le camp des outrés, ce fut une explosion de joie : la liberté d'expression l'avait emporté haut la main, et l'on traîna, un dimanche après-midi, le cercueil de la censure de la rue Saint- Antoine jusqu'au boulevard Richard-Lenoir, devant la porte close de l'éditeur. Les Parisiens, de leur balcon, applaudissaient le défilé de la Liberté (enfin, ceux qui ne regardaient pas, à la télévision, le match de rugby entre la France et l'Angleterre).

Weil conserva dans son portefeuille une photographie de Cornevain, la main levée, l'index et le majeur écartés en signe de Victoire : « Pour les coups de cafard... C'est un sacré remontant, mieux que du Lexomil. » En réalité, ni Cornevain, ni Léa Lili n'auraient eu, de toute façon, à subir un découpage « humaniste », tant leurs œuvres ne froissaient en rien les bonnes manières et les idées poudrées de l'époque. Langlois le savait fort bien. En leur faisant accroire qu'il n'en allait pas ainsi, il flattait le goût de la « pose rebelle » des deux romanciers tout en attirant les lecteurs avides de « récits vrais et sans concession ». Le bénéfice était général. On ne pouvait qu'admirer, dans les coulisses, le travail de l'artiste.

« *The times they are a-changin'* », chantait Bob Dylan en 1964. En fait, c'était vrai. L'euphorie n'eut qu'un temps : deux rideaux de velours rouge, sur la comédie, se rejoignirent pour en occulter le plaisant spectacle ; deux contretemps vinrent assombrir le moral des troupes – ou, pour être plus

précis, mon propre moral. Par « troupe », il faut entendre le duo que Weil et moi formions dans les brasseries et les cafés de la Bastille. Et, bien qu'il en fût la principale victime, Weil s'amusa de la cabale orchestrée par Coco-lapraline. L'apparente victoire ne suffisant pas à l'intrigante, elle tenta, emportée par l'élan du succès, d'abattre, en manœuvrant habilement, à coups de sous-entendus, celui qui, par son indifférence, niait, pensait-elle, la grandeur de ses combats. La collection de Weil, il faut le reconnaître, flirtait avec le déficit, la philosophie allemande recueillant moins de succès auprès du public que les aventures de Petit-Pierrot. D'ailleurs, l'heureuse créatrice de Petit-Pierrot, Amélie Rose, avait rempli de mamans et d'enfants, un soir de mars, toute la salle Jacques-Tati, alors que Sloterdijk avait présenté, une semaine plus tard, son dernier essai dans la même salle, devant une trentaine de personnes seulement – toutes nanties de la carte senior. La perfidie de Sœur Jacqueline obtint, du directeur de la maison d'édition, la suspension provisoire de la collection Weil ; on donnait deux mois à celui-ci pour réfléchir à un nouveau projet, davantage « en phase avec les enjeux du contemporain ». La pensée germanique devait être « métissée » avec d'autres philosophies, dans le dessein de s'ouvrir à des « cultures plurielles ». Weil était dispensé de se rendre à son bureau et, s'il percevait toujours son salaire, certains, chez Langlois, espéraient que ce retrait annonçait une exclusion définitive. Si je continuais de déjeuner, le mercredi, avec lui dans une brasserie, toujours nouvelle, de la capitale, je me rendais le lundi matin, plus tristement, chez l'éditeur. Au lieu d'être défait, Weil se félicitait qu'on lui octroyât, disait-il, deux mois de liberté, qu'il mit à profit pour se promener, pour lire, pour draguer, pour vivre. Il partit quinze jours en Toscane, à Vinci, près de Florence – et se paya le luxe d'envoyer une carte postale à Jacqueline Collinet. Quant au nouveau projet éditorial, il

réгла la question en quelques jours, en téléphonant à des essayistes italiens, espagnols, algériens, serbes, japonais et américains.

Le second contretemps, s'il ne résulta pas d'une efficace malveillance, m'affecta en personne. Lise en fut la malheureuse inspiratrice, Corvec la lointaine origine. Ce dernier eut l'idée (bien dans sa manière) d'inviter Langlois et son épouse à dîner, dans un restaurant près de Beaubourg, en la compagnie accrue de notre couple, à Lise et moi. L'essai de Corvec, *Le Roman, mythes & mystifications*, occupa la soirée. *Le Débat* et *Le Monde des livres* en avaient loué, brièvement, la rigueur formelle et les avancées théoriques. Une revue universitaire normande, *Cahiers hypertextuels de recherche littéraire*, ne consacrait pas moins de douze pages serrées à l'analyse des concepts corveciens. Laurence Corvec, l'épouse, tenait en main le fil d'Ariane pour que les convives pénétrassent et sortissent du labyrinthe de la *Corvec Theory*. Elle vulgarisait, sous l'œil bienveillant du maître qui précisait, à certains angles plus aigus de la doctrine, le sens de sa pensée. Au moment où l'on déposa l'assiette de fromages au centre de la table, cœur crémeux d'une pâquerette dont les longs pétales blancs eussent été nos assiettes, à cet instant même, Corvec aborda avec gourmandise les pages de son essai dédiées à *L'Homme surnuméraire*. Plein de sa mésestime pour le roman, l'essayiste tressa une corde à deux fils – celui du roman et celui de son analyse – de façon à pendre symboliquement Horlaville à la fin de son réquisitoire. Gilbert Langlois ne connaissait ni l'auteur, ni le roman. Lise prit la défense des deux, rappelant au passage qu'Horlaville était un ami, elle l'avait connu à Nantes pendant sa première année d'enseignement ; les pâles joues de Corvec rosirent légèrement, tel un cerisier du Japon s'habille, au soleil couchant, d'un tendre vermeil. L'éditeur fut intrigué par le roman tout ensemble célébré et calomnié par deux personnes autour d'une même table. Corvec, entortillé par son goût

pour Lise et son mépris pour Horlaville, tenta une synthèse astucieuse : « C'est tout à fait le genre de roman pour la collection "Littératures humanistes d'aujourd'hui". Pour faible qu'il soit, si on le débarrasse de ses dérapages machistes et archaïques, le bouquin donne une idée assez juste des impasses de la création contemporaine. » Laurence Corvec appuya l'idée, elle se proposa même d'œuvrer au rébarbatif travail du découpage. On tenait un projet commun à notre petite assemblée. Lise serait chargée de contacter Horlaville et, comme il se doit, je fonderais l'ensemble – texte et résumés – dans une même pâte romanesque.

Et voilà pourquoi je traînais, ce jour-là, assis sur la banquette d'une brasserie à l'angle du boulevard Quinet et de la rue de la Gaîté. Indécis. Lâche. Peureux. Il était convenu que je téléphone à Patrice Horlaville ; selon Lise, j'étais mieux placé quelle pour lui exposer le sens de la collection. Elle s'était occupée de l'éditeur, à moi de convaincre l'auteur : « Mais si, il se souvient de toi, ne t'inquiète pas... Rappelle-lui la soirée chez les Robin ! » Pour tout le monde, ma tâche relevait d'une simple formalité. Pourtant, pensais-je, personne n'a voulu s'y coller ; on m'a refilé, mine de rien, le sale boulot, comme si j'étais un sous-fifre. D'ailleurs, le « comme si » était en trop. « Parce que » convenait davantage.

Laurence Corvec avait surligné au Stabilo les passages à supprimer et, dans la marge, une écriture penchée – la sienne – justifiait les abrogations, suggérait des pistes de réécriture ou de résumé. Au fond, le toilettage ne prendrait pas trop de temps, il y avait peu à corriger. L'épouse de Corvec partageait le jugement sévère de son mari : « C'est vraiment mauvais... On relève un sens de la narration, des personnages, mais c'est tout. L'ensemble ne s'élève pas, ne transcende pas la narrativité... Et puis, toute cette complaisance dans le misérable, le petit, le rien du tout... On est loin des

clochards de Beckett ! Horlaville ne va pas assez loin, il recule devant l’Absence, le Silence, l’Errance. Même son projet est petit. »

La pasteurisation tournait autour de trois points : l’« épisode Véronika » exigeait, par son côté scabreux, le plus grand nombre de modifications. Le romancier innocentait son personnage avec une désinvolture « qui interrogeait », prétendait Corvec. Ce point reconsidéré, il convenait de biffer quelques sarcasmes sur le progrès et deux ou trois observations machistes : rien de bien méchant, mais de puériles provocations. Enfin, Laurence Corvec souhaitait que l’auteur réfléchît au dénouement, car elle estimait que le pessimisme n’était pas assez battu en brèche. Gilbert Langlois était formel, la collection, selon les dernières statistiques, connaissait un grand succès auprès du « public jeunesse », public qu’il ne fallait pas entraîner dans les fondrières du nihilisme, d’autant que l’adolescence se complaisait trop souvent en des postures mélancoliques et suicidaires. « Si on se démarque, expliquait Langlois, de la littérature du tout-venant, c’est par notre optimisme, par notre humanisme ! Il ne faut rien céder. »

Laurence Corvec avait joint à son travail un dossier de presse contenant quelques articles qui avaient accompagné la parution du roman. Certains critiques ne disaient pas autre chose qu’elle. *Ouest-France*, par exemple : « *Qui est cet homme surnuméraire ? Un agent immobilier, Serge Le Chenadec, marié, deux enfants. Enfin, ça, c’est le début du roman, le tout début. Son épouse, Claire, et même ses enfants, se détachent de lui et notre bonhomme s’interroge alors, dans une suite de scènes plus ou moins drôles, parfois douteuses, sur le sens de la vie. Le roman de Patrice Horlaville amuse à deux ou trois reprises, mais on se lasse très vite du héros, ou plutôt de l’anti-héros, véritable mollusque, flasque, flaque, flic-floc. Un personnage bof, beauf, à baffer ? L’auteur pourtant, lui, ne se détache pas*

de son héros, comme s'il reprenait à son compte ses saillies réactionnaires, bien dans l'air du temps, espérant sans doute, par une allégeance au nauséabond, gonfler le chiffre de ses ventes. Lisez le roman de Patrice Horlaville si vous aimez le réalisme sordide. Si vous n'aimez pas, jetez-vous sur le dernier Anna Gavalda, cent coudées au-dessus ! » À lire la presse, on se demandait pour quelles raisons les éditions Gilbert Langlois (parfois siglées EGL) croyaient judicieux de remonter le roman des abysses où il se décomposait. Certes, tous les articles n'étaient pas négatifs – la majorité, même, reconnaissait la valeur de *L'Homme surnuméraire*, mais sans appuyer, comme un professeur écrit « bon trimestre » sur un bulletin scolaire, sans en dire plus. Dans *Le Point*, le critique en recommandait la lecture : « *La Baule, le soleil, les vacances. Une famille heureuse. Et puis, tout bascule avec Zavatta. Le cirque Zavatta. Pourquoi ! Ici, le clown agit comme le révélateur d'une vie à la dérive. Le lecteur suit alors les péripéties de Serge Le Chenadec, un agent immobilier à la fois exaspérant et attendrissant. Un bon petit roman qui, sans en avoir l'air, dit quelque chose de nos vies.* »

Sur Amazon, on pouvait lire trois commentaires. La moyenne des étoiles attribuées au roman (comme des notes à une copie) était de 2,5 sur 5. Un lecteur l'avait détesté : « *Un sujet qui aurait pu être intéressant. Mais l'auteur se perd en digressions et blagues graveleuses. En plus, le vocabulaire est trop recherché. L'auteur ? Un précieux ridicule qui raconte des histoires de beauf. À éviter. Très déçu.* » Un autre lecteur, au contraire, l'affectionnait : « *Bon roman, qui m'a bcp plus. Le héro est touchant. A recommandé pour un p'tit moment de détente.* »

Le roman, selon les esprits, se reflétait de profuses façons, mais la plupart du temps, qu'on l'ait aimé ou exécré, on l'abordait de haut, à partir d'un promontoire personnel que chaque lecteur supputait surélevé. Chaque

roman, qu'il soit d'un inconnu ou d'un génie, passait devant le tribunal des lecteurs, tous flattés d'évaluer la chose, sans jamais douter de leur compétence. L'évidence critique, comme le bon sens, était la chose du monde la mieux partagée. Personne n'estimait manquer de *goût*. Personne.

Je sortis de la brasserie de la Liberté.

Je n'aimais pas marcher, pas tant que ça. Le simple branle de la flânerie suffisait à éparpiller ma réflexion, alors que l'immobilité (assise ou couchée) encourageait la contemplation et la pensée. La sieste aussi. Rien que des choses agréables, en somme. De la marche, il ne fallait rien attendre de bon : armées en campagne, défilés révolutionnaires, manifestations de tout poil, harcèlement des foules et, surtout, cors aux pieds. J'arpentais cependant les rues de Paris, l'avenue de l'observatoire, le jardin du Luxembourg, la rue de l'Odéon. Fuite en avant. En attendant, le téléphone portable ne sortait pas de la poche de ma veste, je remettais à plus tard la pesante conversation. La lassitude se lisait sur le visage dévasté des passants, mais tous obéissaient à une Loi inviolable qui gouvernait leurs pas, ravageait leurs vies ; on aurait dit que chacun ourdissait quelque plan ténébreux, nécessaire, contraignant ; on aurait dit, à les regarder, que la vie était quelque chose de sérieux. Très peu lambinaient dans l'à-côté des choses : beaucoup de hamsters dans leurs roues, de mules dans la noria, de renards affamés ; peu de vaches ruminantes, paissant dans la douce inutilité d'un après-midi ensoleillé. Même les touristes, cohortes de Coréens, couples américains, familles allemandes, obéissaient à un programme culturel. L'humanité, pensais-je, n'aurait jamais dû s'échapper des pentes herbues où bergers et bergères s'enculaient à l'abri des néfliers, pendant que les brebis tondaient le pré de leur langue râpeuse. J'étais d'humeur mélancolique et pastorale. Paris suintait de tristesse, Paris était la ville la plus triste du monde. On ne pouvait arpenter ses rues sans ressentir le poids

des siècles, l'évaporation de millions d'individus, les bonheurs passés, la fragilité de nos vies. Chaque rue, chaque immeuble, chaque pont, chaque église regorgeait d'histoire ; et cette histoire, inscrite dans la pierre, n'était plus. Aucune ville, même Rome, ne ressemblait autant aux paroles de l'Ecclésiaste, *vanitas vanitatum* et *omnia vanitas*. Seuls trois pigeons, boulevard Saint-Germain, s'intéressaient à la statue de Diderot, oubliée par la foule des trottoirs ; un clochard, enroulé dans une couverture, sommeillait contre son piédestal. Je m'immobilisai, plus loin, sur le Pont-Neuf. La Seine se divisait en deux affluents, enroulant de leurs bras l'île de la Cité ; l'eau verdâtre fuyait vers l'océan. Tout fuyait. Si je n'aimais pas la marche, pensais-je, c'est qu'elle se noyait dans la fuite universelle, dans l'en-avant de l'évaporation des vies.

Me revint alors l'image de Le Chenadec, personnage harassé, tête inclinée vers la Seine, tenté par l'abandon, par la mort volontaire, repris in extremis par le désir de vivre. Ne ressemblais-je pas, moi aussi, rêveusement penché sur l'eau, à ce « *raté* », à ce « *perdant* », à cette « *triste vie* », comme le décrivaient les critiques ? Ces jugements m'avaient étonné ; Le Chenadec, dans mon souvenir, manœuvrait son existence au mieux, plongeant parfois dans les remous de la dépression, s'accrochant à ce qu'il pouvait, tant bien que mal. C'était un homme comme *nous tous*, ni pire, ni meilleur. On renâclait à se voir en lui comme dans un miroir ; la vie des critiques et des lecteurs était-elle si féerique et si lumineuse, qu'ils se sentissent étrangers et supérieurs à Le Chenadec ? Je n'en revenais pas. J'eus envie d'en parler à l'auteur, j'imaginai la conversation : « Je suis sur le Pont-Neuf, comme Serge. – Ah, dans le roman, il s'agit du pont Royal ? –

Votre personnage, si j'ai bien compris, c'est un *d'Artagnan du quotidien*... – Ça pourrait faire un bon titre, bien plus vendeur que *L'Homme surnuméraire*... »

Tant qu'à se croire dans le roman d'Horlaville, autant s'asseoir ; je me souvenais que le personnage, avant de traîner mélancoliquement au-dessus de la Seine, s'était reposé au Longchamp, rue de l'Arbre Sec ; j'avais retenu le nom du café car à vingt ans, tous les vendredis j'y attendais Isabelle, qui travaillait pour financer ses études, jusqu'à sept heures du soir, dans un grand magasin, rue du Pont-Neuf. Ensuite, nous rentrions à Melun pour faire l'amour, au début de notre histoire, puis, à la fin des haricots (deux ans plus tard), pour regarder la télé. Cette fois, pas d'Isabelle ; le patron du bistrot avait dû revendre son commerce, car je ne reconnus pas l'ancien propriétaire, sa peau grêlée, ses yeux vitreux et sa ridicule moustache. Cultivait-il désormais un coquet jardin, en banlieue, ou mangeait-il les pissenlits par la racine ? Et qu'était devenue Isabelle ? Je choisis de rester en terrasse, près d'un champignon métallique rougeoyant ; nous étions au mois d'avril.

Retourner au Longchamp, c'était comme flotter entre ma vie d'avant et le présent, être moi sans être moi. Cette suspension m'insuffla le courage d'appeler Horlaville. Par chance, il se souvenait de moi – et de Lise, bien sûr. Je lui exposai en quelques mots le projet que les éditions Gilbert Langlois entretenaient à propos de son dernier roman. Le premier éditeur de *L'Homme surnuméraire* ne s'opposait pas à l'opération de ravalement ; en outre, la compensation financière n'était pas insignifiante. J'étais gêné de défendre une entreprise – je m'en apercevais à mesure que je l'expliquais – qui n'était rien moins qu'abominable : demander à un auteur de trafiquer son œuvre pour la rééditer dans une collection prétendument « humaniste » (comme si l'humanisme se fut réduit à un bréviaire de boy-scouts). Horlaville estimait que rien, dans son roman, ne heurtait la morale. « La morale commune, soit, si vous y tenez, objecta-t-il. Mais pas la morale réelle, qui est affaire de vérité. »

Je repris, non sans honte, l'argument répété de Langlois : la publication, dans la collection « Littérature humaniste », loin de nuire au texte original, lui porterait une neuve attention, de sorte que le roman connaîtrait une double réédition, une chez EGL, l'autre chez le premier éditeur. Je ne croyais pas un mot de ce que je disais, ou plutôt j'usais de la thèse comme d'un fleuret pour toucher l'adversaire et, comme il se défendait, je m'échauffais, je soutenais une idée qui ne me plaisait pas, emporté par l'élan du combat, de la position à défendre. « Qu'ai-je à gagner, s'emporta Horlaville, à consentir à une intervention cosmétique qui trahirait l'esprit du roman ? Il n'a pas connu le succès... Je serais vert de rage s'il emportait les faveurs du public après un lifting abject. On veut bien de la littérature si elle baisse la tête pour rendre hommage à son suzerain : l'esprit du Temps. »

Il m'avait vaincu. Je jetai le fleuret à terre. Et j'avouai tout : je n'étais qu'un exécutant, un banal exécutant du Mal, un genre d'Eichmann – en moins nazi. Plus simplement, je reconnaissais la pertinence de sa position. J'en profitai, au passage, pour donner quelques coups de pied aux Corvec, tout en absolvant habilement l'éditeur lui-même. Ensuite, nous parlâmes de Lise, de livres, de la vie : il ne rechignait pas à discuter, ni à plaisanter. Avant de raccrocher, il condescendit à étudier la proposition. « Je ne pense pas que je changerai d'avis, je donnerai une réponse définitive dans quelques semaines... Après tout, s'il y a de l'argent à gagner ! » Cette concession, je le compris tout de suite, témoignait surtout de sa compassion, plus que d'une reddition future ; il avait subodoré que ma défaite me vaudrait, peut-être, des reproches au sein de la maison d'édition, et, pour en atténuer l'irritation, retardait d'une semaine le dévoilement de son refus.

Gilbert Langlois, quand il en fut informé, manifesta de la surprise, de l'incompréhension : cet écrivain inconnu déclinait l'offre d'un éditeur qui recevait des milliers de manuscrits ! Pour qui se prenait-il ? « Encore un

idéaliste, un doux rêveur ! » Je fis remarquer à mon employeur que l'idéalisme, c'était plutôt notre rayon, précisément avec cette collection « humaniste ». Il sourit : « Vous avez raison, Clément, je m'emporte bêtement. Mais après le tohu-bohu des Léa Lili et autres Cornevain, je suis devenu très intolérant au narcissisme des écrivains, toujours enclins à crier au scandale dès qu'on touche à un cheveu de leurs pages immortelles ! »

Langlois redoutait la colère de Corvec : l'universitaire l'appelait incessamment au sujet de sa préface. Elle gonflait sans cesse, dépassait son sujet, puis, par le jeu des « spirales rhizomiques », le récupérait, se le réappropriait dans un « tout herméneutique ». Bref, l'éditeur ne savait pas trop de quoi il s'agissait, mais Corvec était emballé. « Si Horlaville confirme son refus, il va nous faire une crise de nerfs, et je serai obligé de publier sa préface sous la forme d'un essai critique. Imaginez le tableau : un essai jargonneux sur un roman que personne n'a lu ! Je n'ai pas d'argent à foutre par les fenêtres ! J'appellerai moi-même Horlaville. »

De cette affaire, Weil se plaisait à m'entendre parler. Il s'amusait de ma timidité face à Horlaville, souriait des emportements de Langlois, se réjouissait de l'infatuation des Corvec. Au café Le Naguère, choisi pour son nom, dans le quatorzième arrondissement, il défaisait le monde. À l'en croire, la littérature mourait lentement, et notre civilisation avec elle. Il ne lisait plus de romans, ou presque, préférant les textes courts, les poèmes, les aphorismes, les contes, les maximes. Il m'apprit qu'il avait publié, vingt ans auparavant, un recueil de poèmes, sous un pseudonyme : « C'est mieux comme ça, on ne m'embête pas avec ma carrière ratée... À l'époque, je désirais retenir, au sein de vers relâchés, apparemment relâchés, mes nuits d'amour dans des hôtels miteux, avec des garçons de passage, tendrement aimés ou ardemment désirés... C'était une collection d'instantanés, d'ombres mauves, de sourires perdus, de fenêtres ouvertes dans les nuits d'été, de

lèvres, de peaux, d'attentes au coin de rues désertes, d'après-midis triomphants. Un genre de sous-Constantin Cavafis, si vous voulez... Et puis j'ai arrêté. Il n'y a plus personne pour lire de la poésie... Des poètes, oui, des romanciers, oui, mais plus de lecteurs, plus de tribunal du goût, la démocratie a tout nivelé... Tout égalisé... C'est le maelstrom de l'indistinct... J'ai même appris, hier, qu'un rappeur avait donné une conférence à Normale Sup, devant un parterre d'étudiants ravis... L'art ne se maintient qu'en des temps où les élites terrorisent les foules plébéiennes ; mais si elles s'inclinent devant le nombre, le peuple, les ventes, eh bien, l'art disparaît dans l'indiscernable. Nous y sommes. Je ne crois pas que l'Europe s'en sortira. Encore quelques dizaines d'années, peut-être. Un jour, Molière et Verlaine ennueront tout le monde, on leur préférera des récits à la mode, les chanteurs du jour, les films en 3D, le tout-venant de l'industrie culturelle... Le lien avec le passé sera coupé, et nous nous écraserons le nez sur le présent... Fin de partie...

— Sans doute, mais choisissez vos interlocuteurs, sinon gare aux accusations de passéisme ou, pire, d'élitisme fascisant... Même Lise, qui pourtant vous vénère, ne vous suivrait pas sur le terrain du "tout était mieux avant".

— Mais, mon ami, ne me prenez pas pour un naïf, je dissimule, je ne dis jamais ce que je pense, sauf lorsque je rencontre un esprit libre, ce qui est rare... À ce propos, avez-vous remarqué qu'on se moque à n'en plus finir de cette expression "c'était mieux avant", supposant de ce fait que le "c'est mieux aujourd'hui" n'est en rien ridicule. L'époque s'adore et n'en peut plus de se voir si belle en son miroir. Ma seule consolation, c'est qu'elle passera, et dans mille ans, s'il reste encore des ans, on l'étudiera avec effroi... Rappelez-vous Caligula intronisant son cheval sénateur, eh bien, un rappeur conférencier à Normale Sup, ça ne vous fait pas le même effet ? »

Pour la première fois, l'ironie allègre de Weil cédait le pas aux tristes passions de l'amertume. Je ne l'avais jamais vu, jusqu'à cette heure, délaisser le badinage pour s'immoler au sérieux. Il se tut quelques instants, le regard absent. À quoi songeait-il ? À d'anciennes amours, ou à la fin de notre civilisation ? Aux ruines sentimentales ? À l'écroulement du sens ? J'en profitai pour commander un deuxième café. « Excusez-moi, reprit-il, je sais que rien n'est plus ridicule que d'espérer de l'avenir une légitimation de nos aigreurs. Je me laisse aller à prophétiser, comme un p'tit Zarathoustra du dimanche. Qu'importe l'ensevelissement de l'art sous les décombres de la culture de masse ; continuons de nous amuser entre les gravats ! » Il leva son verre à je ne sais quel dieu absent ou, plus sûrement, à l'esprit de dérision. C'est tout ce qu'il nous restait, on n'allait tout de même pas s'en priver !

La prophétie de Langlois au sujet de l'exaspération de Corvec se révéla prémonitoire : l'universitaire, le lundi suivant, déboula dans mon bureau, ses feuillets – la préface – à la main, pour que je lui confirme, s'il était bien vrai, que Horlaville renâclait à être publié dans la belle collection de son ami Langlois. Il était venu à Paris dès le premier train, emporté par l'indignation, et il contenait à grand-peine, derrière ses dents, sa bile noirâtre, prompte à mousser sur ses bajoues. Il fut question de « cercles carrés », de « sens dessus dessous » et même de « fin du monde ». Comment un écrivain de cette espèce pouvait-il avoir le toupet de négliger un contrat faramineux ? « C'est incompréhensible, Clément, incom-pré-hen-sible ! » À l'entendre, Horlaville se vengeait des pages assassines – » et pourtant trop complaisantes ! » – qu'il avait consacrées, dans son dernier essai, à son roman. J'expliquai qu'Horlaville ignorait tout de ces lignes, et tout de l'identité de son auteur. Cette réponse me valut un cours, par Corvec, sur la naïveté en général et sur la mienne en particulier.

Au fond, Horlaville, selon lui, en savait plus que je ne le supposais, et me menait par le bout du nez. Avant de quitter le bureau, il ajouta : « Laurence est très déçue... Elle ne dit rien, ce n'est pas son genre, mais elle a beaucoup travaillé à ce projet... »

De la digne déception de Laurence Corvec ou de remporteraient de son mari, Weil ne savait quelle scène le réjouissait le plus, et, comme un enfant, il me demandait sans cesse de lui raconter la même histoire, en n'omettant aucun détail, en l'enrichissant même, si la mémoire m'en revenait, d'une phrase ou d'un geste supplémentaires. « Ce Corvec, c'est un personnage de Molière ! C'est un petit marquis, il ne lui manque que les appas d'une veste rhingrave et le mérite éclatant d'une perruque blonde ! Vous avez de la chance d'être aux premières loges, mon ami, c'est du grand spectacle ! » La philosophie de Weil (mais ce grand mot lui aurait déplu) consistait à jouir, en spectateur, de la vie comme s'il se fut agi d'une représentation, d'un vaudeville permanent, gratuit et enchanteur. Son absence obligée de la maison d'édition ne lui pesait que par la privation de sa comédie quotidienne et, en particulier, de l'incontestable maîtresse des lieux, Coca-la-praline. Il m'interrogeait à son propos, avec espièglerie et jalousie : je *la* voyais, je *lui* parlais ! C'est peu dire qu'il ne lui en voulait pas de l'avoir éloigné (et peut-être même limogé) de chez Langlois, tant elle lui causait de plaisir de par sa simple existence, dont chaque parole, chaque indignation, chaque fierté le mettait en joie. Il fallut que je lui décrive dans les moindres détails sa nouvelle coiffure (elle avait adopté une coupe garçonne « à la Sagan », disait-elle crânement). Et, surtout, elle prétendait depuis quelques jours être devenue « spinoziste ». Weil tapait du poing sur la table pour accompagner ses éclats de rire, et j'étais tenu de raconter par le menu l'humble conversion de Jacqueline à la philosophie de Baruch Spinoza.

La riposte des Corvec ne se fit pas attendre. À son retour de Caen, le mercredi soir, Lise m'informa au passage, sans y accorder d'importance, que le couple, chez qui elle dormait le mardi, ne pourrait l'accueillir les prochaines semaines en raison de travaux intérieurs – une nouvelle salle de bains. Alexandre, quant à lui, pendant le dîner, s'était ému d'une possible « restructuration » de l'université menaçant les trois heures de cours dispensés par M^{lle} Guillemet. Cette réforme écœurait Lise ; elle avait donné beaucoup du temps – des soirées, des dimanches – à la préparation de son séminaire sur la lexicologie, et elle se sentait désavouée, presque humiliée. Corvec l'avait assurée de tout son soutien. Je ne doutais pas un instant, néanmoins, que ces deux mesures ne fussent une réplique à la publication avortée de *L'Homme surnuméraire*. Rien n'était jamais direct, chez Corvec ; ses attaques – je me souvenais de Dinard – empruntaient des chemins détournés, obliques, si bien que sa mesquinerie demeurait un secret bien caché. Quand je voulus démasquer l'imposteur, Lise reprit à nouveau sa rengaine habituelle : je voyais le mal partout, j'étais jaloux, etc. Ce salaud (« mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde », entendait-on partout, dans la bouche des ministres et dans celles des moralistes), ce salaud donc, réussissait à se venger sur Lise (qui n'y pouvait rien) du refus d'un romancier, tout en prétendant « soutenir » sa victime qu'il allait virer de chez lui, puis de son poste à l'université. Du bel ouvrage, assurément.

Entre-temps, Weil, malgré son inappétence pour le genre romanesque (« ce rouleau compresseur de la littérature »), avait apprécié *L'Homme surnuméraire*. « C'est un roman métaphysique, ancré dans le réel le plus banal. Il ne sera pas compris ; c'est sa force et sa faiblesse. Le personnage de Chantal Beucher est une version profane de la sainteté. Les critiques mondains, au sens où ils sont du monde (pas au sens de la frivolité), n'ont

pas perçu la symbolique de la Chute. Il y aura peu de vrais lecteurs. Mais je comprends que son auteur s'oppose à la réécriture du texte, à sa dégringolade dans un humanisme de pacotille : ce serait poursuivre l'œuvre du diable, rien de moins. »

J'espérais, moi aussi, que Horlaville ne capitulât pas ; j'abominais de plus en plus mes réécritures, mes « salissures ». La littérature était du côté de l'individu, de la solitude, de la défaite ; la communauté des petits hommes ne la supportait plus, et moi, renégat, je jetais, avec les autres, ma pelletée d'immondices sur son corps blessé et sublime.

OceanofPDF.com

Chapitre VI

L'Homme surnuméraire (3)

« Tiens, Papa, c'est mon ordinateur portable, on doit pouvoir le ranger dans le coffre... » Serge dégagea la couverture pliée en deux qui protégeait un sac de voyage, puis coinça sur celui-ci l'ordinateur de Kilian. Enfin, il remit la couverture par-dessus. « Peux-tu aller voir si ta mère est bientôt prête ? Tu lui diras que la voiture est chargée, et qu'on n'attend plus quelle. » Il referma le coffre. Si Claire s'était lestée d'un bagage supplémentaire, elle le déposerait à ses pieds, la Peugeot 508 étant bourrée à craquer. Il y avait trois heures de route jusqu'à Mayenne, et ils étaient attendus pour déjeuner. C'était la première fois, depuis *l'affaire*, que Serge retournait avec son épouse dans la petite ville de son enfance. Et la deuxième fois pour lui, depuis le repos d'une semaine que Chauvin lui avait conseillé afin de dompter les lames écumantes de la dépression. Serge pensa que sa mère serait heureuse de le revoir avec son épouse et avec son fils. Lison, elle, était partie une semaine plus tôt à Arcachon, chez les parents de sa copine Ophélie. Sa mère, prudente, avait glissé dans sa valise un paquet de préservatifs, puis, devant l'appartement bainéolais d'Ophélie, elle lui avait recommandé, les larmes aux yeux : « Fais attention... Ne te fais pas avoir comme moi. » Sa fille l'avait serrée très fort contre elle. « Non, Maman, ne t'inquiète pas, je serai intraitable, je choisirai qui je veux, si je le veux, quand je le veux ! Et il m'obéira ! »

Après les pépiements du départ, le silence reprit ses droits ; les trois passagers, enfermés dans l'automobile, occupèrent le vide de la route par un

déroulé informe de pensées secrètes, bien cachées derrière les parois du crâne.

Des guitares électriques accompagnaient, grâce à deux écouteurs, les espoirs et les inquiétudes de Kilian : son année de première s'était bien passée. Au bac de français, il avait réussi à limiter les dégâts en tombant sur un texte de Sartre pas trop difficile. Il avait obtenu un douze sur vingt. Et, surtout, lors d'une soirée chez Quentin, il avait embrassé Cassandra Guérin, une fille de la seconde 7 ; il espérait la revoir à la mi-août, et coucher avec elle. Discrètement, il contemplait des photos de sa « copine » stockées dans son téléphone portable. Son esprit flottait autour des seins de Cassandra, quelle lui avait montrés, et il en regrettait l'incomparable douceur, de même qu'il souffrait et jouissait en songeant au sexe de son amie, tendre et humide, qu'il ne connaissait, pour l'heure, que par le travail de sa main gauche lascivement comprimée contre la culotte. Le monde était beau, il avait le visage et le cul de Cassandra. Mais il pourrait aussi avoir le visage et les seins de Margot, Léa, Lucie, Agathe, Marion, Camélia, Clarisse, et de toutes les filles qui croiseraient sa route. Il se sentait fort, le pucelage en sursis.

Si l'on avait dû résumer en deux mots le sens, pour Claire, de ce séjour à Mayenne, nous aurions écrit « parenthèse » et « concession ». Puisqu'elle n'avait pas divorcé, pensait-elle, il convenait de ne pas proscrire les parents de son mari, cela ne se faisait pas. Un an et demi plus tôt, elle n'aurait jamais cru revenir un jour au sein de la famille Le Chenadec. Elle avait supporté la présence de Serge, pour la raison qu'elle le confondait avec les meubles de l'appartement, avec les bibelots, la télévision, le papier-peint. Il était là, c'est tout. Elle avait passé des journées, après le départ de Lenny, à écrire à son ancien amant en pesant chacun de ses mots, en espérant le convaincre de l'absolu de leur amour, en lui proposant d'aller vivre avec lui

à Cardiff. Elle relisait ses brouillons, corrigeant un mot, une phrase, une référence, un paragraphe, de manière à écrire la lettre *parfaite*, celle qui retournerait Lenny, le rendrait à l'amour, à leur amour. Elle écrivit au moins cinq lettres *parfaites*, ce qui représentait des heures et des heures de travail. Tant qu'elle réfléchissait à des phrases, elle repoussait les corbeaux du désespoir qui hantaient sa chambre, obstruant la lumière du jour. Lenny ne répondit à aucune de ces lettres parfaites. Elle s'écroula un jour, derrière le rideau de douche – en pleurs. Elle avisa, sur le rebord du lavabo, un petit rasoir à deux lames qui, ordinairement, était disposé à la tonte des poils outrepassant le maillot. Elle caressa délicieusement les veines de ses poignets avec l'objet tranchant, en songeant au suicide. Puis elle se leva brusquement : non, elle vivrait ! Lenny ne valait pas l'amour quelle lui portait. À partir de ce jour, elle se mit à haïr son Lenny ; et à l'aimer. Mais l'aimer était une rechute. Quant au rasoir à deux lames, après avoir frôlé un rôle tragique, il revint à de plus saines et pileuses occupations.

La trahison de Lenny consacra, dans l'esprit de Claire, l'universelle ignominie masculine. Bérengère, qui eût enseigné cette matière (« la bassesse des hommes de l'Antiquité à nos jours ») au Collège de France si on l'avait laissé foire, reprit son antienne favorite : le divorce était inéluctable, Claire devait partir sur d'autres chemins, vivre sa vie, s'éclater et « poétiquement s'engager ». Serge n'était qu'une « merde » qui empuantissait son appartement, ses rêves, son « droit à être heureuse » – car pour Bérengère, il y avait un droit à être heureux. Elle allait jusque-là, elle n'avait pas froid aux yeux : « Ah, ça non ! » Claire consulta un avocat pour divorcer ; elle en informa Serge, d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Maître Pons approchait de la retraite – des divorces, il en avait soupé ! Si pour Claire, l'affaire était de taille, pour son avocat on pouvait la ranger en haut d'une pile de chicanes domestiques « toutes plus connes les unes que

les autres » ! Enguerrand Pons ne maîtrisait plus le dédain du client. Divorcer, qui plus est, réclamait une foudroyante de paperasses administratives, de rendez-vous, de discussions, et même d'argent. Son désir de quitter Serge chancela. Elle confia sa lassitude, un soir, à ses deux amis, Bérengère et Olivier (le professeur de maths), elle n'était plus très sûre de vouloir abandonner son mari. Bérengère n'était pas de cet avis, elle se sentait trahie par ce recul et, par-delà son propre cas de Bérengère (« sans importance »), c'étaient toutes les femmes que Claire mystifiait. Il y eut prise de bec. Sur le trottoir, face à la crêperie du Bon Marin, on se quitta sans avoir purgé l'amertume accumulée pendant le repas. Olivier en profita pour reconduire Claire jusqu'au métro ; elle se mit à pleurer contre son épaule, elle était brisée, défaite, plus personne ne l'aimait. Olivier l'embrassa, flairant une proie facile (car pour féministe qu'il fut, il n'en était pas moins plein de testostérone). Ils couchèrent ensemble trois fois. Cependant, le cœur de Claire n'y était pas, et le reste non plus. À quoi bon, se dit-elle, m'éparpiller dans des histoires sans grâce, sans poésie, sans passion ? Elle avait vécu « l'amour fou » avec Lenny, ça n'arrivait qu'une fois dans la vie, ensuite on vieillissait. Autant vieillir avec son mari, le père de ses enfants ; tout serait plus simple, pas de divorce, pas de déménagement, pas d'enfants à conduire, le week-end, chez leur père. Elle refit l'amour avec Serge, ce n'était pas terrible, mais pas si différent d'avec Olivier Delaunay, et au moins, c'était plus rapide. De toute façon, la vraie vie, la vie pleine et intense, elle la chercherait dorénavant dans l'étude et dans l'action politique. Et s'arrêter, comme Serge s'apprêtait à le faire, sur une aire d'autoroute, pour enrichir une compagnie pétrolière exploitant les ressources de l'Afrique, la révoltait tant qu'elle en oubliait, par moments, le doux souvenir de Lenny. Elle ne séjournerait, fort heureusement, qu'une semaine à Mayenne ; ensuite, elle prendrait le train pour se rendre à

Marseille afin de suivre un séminaire intitulé « Derrière un refus partagé des inégalités, des motivations qui divisent... Conditions sociales de l'accord dans un contexte d'actions collectives ». On attendait des sociologues, des altermondialistes, des représentants politiques d'extrême gauche, des écologistes, des historiens, des féministes, et même, disait-on, Robert Hue. Là-bas, elle se plongerait dans la fusion chaleureuse du combat, de l'intelligence et de la fraternité humaine. Bérengère avait réservé des chambres dans une cité U, à côté d'un foyer Sonacotra ; Olivier les rejoindrait à la fin du séminaire. Il leur resterait une semaine pour découvrir la garrigue, les calanques, et toutes ces belles choses entrevues dans le film *Marius et Jeannette*. En attendant, la Peugeot 508 stationnait en épi parmi la multitude d'automobiles arrêtées là, sur l'aire d'autoroute, déversant une cohorte de vacanciers étourdis par la vitesse et pressés qui d'aller aux toilettes, qui de déjeuner, qui de boire un café dans un gobelet en plastique.

Le bavardage se tarit très vite après que la Peugeot eut quitté l'aire d'autoroute, comme s'il avait été propulsé, avec le piston, à l'instant du démarrage, puis, la vitesse acquise, avait cédé la place au ronronnement du moteur. Serge songeait à la félicité qu'il aurait éprouvée, deux ans auparavant, au volant de son automobile, roulant vers le département de son enfance avec Claire à sa droite et Kilian sur le siège arrière. Il aurait été fou de joie de partir en vacances, d'aller chez ses parents, en Mayenne. Désormais, il ne ressentirait plus jamais de bonheur pur, sans faille, pleinement accordé à la vie ; avant, il *était* la vie, il était l'une des modalités du désir universel, aucune distance ne le séparait de lui-même, aucun doute ne l'habitait sur la famille, le couple, le bonheur. À présent, un creux rongait sa confiance, comme un souffle au cœur altère la circulation du sang. Il avait perdu son innocence, sans répudier pourtant son existence d'avant. Et, puisque Claire avait renoncé au divorce (sans qu'il sût

exactement pourquoi), la petite vie à Bagneux avait repris son cours, à la façon de ses vases brisés dont les morceaux se recollent quand, dans un film, on projette à l'envers les images de sa chute. Sauf qu'il n'y avait eu aucun retour en arrière, tout s'était réajusté tant bien que mal, les brisures se voyaient encore pour qui regardait bien. Il n'aurait su définir, au volant de la Peugeot, le registre de ses sentiments : la joie dominait, certes, mais une joie de façade, imparfaite, sans cesse trouée par des rafales de tristesse.

Il ne s'était pas suicidé.

On s'habitue à tout. C'est un lieu commun, cependant Serge en avait expérimenté l'étrange évidence ; les aveugles et les paralytiques s'accoutument à leur sort, et certains parmi ces infortunés jouissent plus et mieux que les voyants et les coureurs de fond. Il jouait un peu la comédie, certes, simulait quelquefois un enthousiasme naguère naturel et spontané – mais pas toujours, pas tout le temps. Ce n'était plus l'exaltation du combat, seulement le sourire mélancolique du vaincu après la bataille. Il avait regardé longuement, la veille du Nouvel an, les remous de la Seine s'agitant sous le pont Royal, plus pour respecter le rendez-vous qu'il s'était donné un an plus tôt que par désir d'enjamber le parapet et de disparaître dans les eaux glaciales. Quand Claire avait pris une douche, un samedi soir, vers dix heures – ce qui, dans le code conjugal, annonçait une partie de jambes en l'air –, il en était resté abasourdi, ne sachant si, à son tour, il devait passer dans la salle de bains pour se présenter, après, comme un beau petit cochon rose et parfumé, dans le lit des amours. Au sortir de la douche, il avait croisé Claire dans sa nuisette transparente ; la copulation ne serait pas remise à une date ultérieure. Il s'était presque habitué à sa chasteté, ne souffrant pas, comme à l'adolescence, d'un désir permanent et insatisfait. Il ne ressentait plus que des chatouillements, de-ci de-là, qu'on pouvait calmer en pensant aux problèmes professionnels, au week-end à venir (la vie enfin

autorisée de l'homme occidental) ou en allumant le poste de télévision. Si vraiment le mal persistait, une brève masturbation réglait l'affaire en trois mouvements. Comme pour la bicyclette, les gestes de l'amour physique ne s'oubliaient pas, et Serge renoua, enfin, avec les fesses de son épouse. Après des mois d'émiettement, le couple Le Chenadec se reconstituait, cabossé, débile, exsangue – mais debout, du moins en apparence. Le *qu'en-dira-t-on* était sauf, et l'on sait qu'il assure, à lui seul, la pérennité de la plupart des couples.

Toute l'agence avait été heureuse d'observer le rétablissement progressif de Serge ; son retour, après la semaine en Mayenne, avait été interprété comme le signe que « ça allait déjà beaucoup mieux ». On le ménagea les premiers jours, puis l'on considéra qu'il n'était pas « le plus à plaindre » : il avait un toit, des enfants, et surtout, c'était le patron, putain ! Quand on mettait sa situation en regard avec les tremblements de terre en Iran ou les tsunamis en Asie du Sud-Est, les états d'âme de Serge, ça ne valait pas un fifrelin. Nicole Berthelot, qui parrainait depuis deux ans un petit orphelin d'Haïti, contint difficilement des tremblements d'indignation lorsque Françoise osa s'apitoyer sur les déboires matrimoniaux de son directeur : « Je t'en prie, intervint-elle avec une grimace hautaine, c'est indécent de me parler de Serge et de sa pouffiasse, alors que mon petit Billy, à Port-au-Prince, n'a que deux caleçons pour aller à l'école ! » Toute l'agence adoptait alors un profil bas. Au fond, quand Michel Chauvin, un midi, déclara en l'absence de Serge : « Le malheur des autres, c'est fatigant », il résumait de façon précise le sentiment général qui régnait à l'agence – surtout qu'il s'empressa d'ajouter, pour Nicole, que son petit Billy n'était pas visé (ouf, Chauvin l'avait échappé belle).

Les abords de Mayenne, comme tous ceux de France et de Navarre, étaient couverts de centres commerciaux, de magasins de meubles,

d'affiches publicitaires et de l'inévitable chiendent des fast-foods. Les plaines herbeuses, les chênes et les peupliers, autrefois écrin végétal de la petite ville, avaient été sacrifiés sur l'autel de la consommation dans l'indifférence générale, puisque c'était « bon pour l'emploi ». Heureusement, le hameau où René et Gisèle disparaissaient lentement ne subissait pas (encore) l'invasion des bureaux en contreplaqué – ces papiers gras grandeur nature –, de sorte que de petites routes goudronnées s'enfonçaient et serpentaient entre les champs de coquelicots, et qu'en sortant de la voiture, une bonne odeur de bouse de vache accueillit les passagers.

Allongée sur une chaise longue, Gisèle remplissait une grille de mots fléchés. À sa droite, René semblait dormir, se protégeant du soleil grâce à un livre ouvert posé sur son visage ; ses bras pendaient des deux côtés d'un transat en plastique. Midi le juste y composait de feux, et quelle paix semblait s'y concevoir ! Un air d'enfance pénétra les poumons de Serge, il se souvint des jours d'été, des trèfles à quatre feuilles et des coccinelles au creux de la main. En ce mois de juillet, le retour à la campagne le purifiait de ses désillusions ; il eut même envie, dans l'après-midi, de grimper sur un vélo pour rouler jusqu'à la ferme des Guillou. Son fils déclina l'invitation de venir avec lui : son portable ne captait pas le wi-fi, et il s'en inquiétait trop pour pédaler dans la campagne. Claire consentit à l'accompagner. Le père Guillou avait modernisé son étable et goudronné la cour de la ferme ; en revanche, son accent n'avait rien perdu de sa rugosité, de sorte que les Chenadec durent se concentrer pour déchiffrer ses propos. Ils allèrent boire un « canon de rouge » dans la cave, une cave avec un sol en terre battue. Plusieurs mouches voltigeaient autour des verres. La chaleur, au-delà de la pénombre où ils s'abritaient, composa l'unique thème de la conversation. Et André Guillou, que Serge, dans son adolescence, considérait avec un peu de

hauteur, lui parut, trente ans plus tard, l'incarnation, sans tambour ni trompette, de la sagesse, à hauteur d'homme et de brebis. De quel poids pesait-il, lui, l'agent immobilier, avec son appartement de Bagneux, face à cet homme qui ne proposait pas de « services » mais récoltait l'or des saisons et le lait des vaches, sans manières et sans se plaindre ?

Au retour, Serge et Claire empruntèrent un petit chemin, puis descendirent de leurs vélos (qu'ils inclinèrent le long d'une haie) pour cueillir des mûres. Vingt ans plus tôt, au même endroit, derrière un taillis, ils avaient fait l'amour, étendus sur une petite couverture, avant d'admirer, la tête renversée, les feuilles d'un peuplier qui tremblaient au-dessus d'eux.

« Tu te rappelles, demanda Serge, quand on s'était arrêtés là, et qu'on s'était allongés sous l'arbre, là-bas ?

— Non, je ne me rappelle pas. On est en retard, tes parents nous attendent. »

Rien ne pressait, pourtant.

L'allégresse de Serge s'était aventurée en d'heureuses saisons qui ne reviendraient plus. Pour oublier, il se mit à pédaler à toute vitesse jusqu'à la maison de ses parents. « Votre fils m'a abandonnée », se plaignit Claire, dès son retour, à Gisèle qui essorait, dans l'évier, la salade du dîner. « Il s'est pris pour un coureur du Tour de France. » Le soir, sous les étoiles, la table fourmilla de conversations ; tous parlaient, personne n'écoutait, la bonne humeur se mariait à la douceur de l'été. Certes, Claire n'oubliait pas le colloque marseillais, ni Kilian les seins de Cassandra. Ni Serge la rebuffade de l'après-midi. Mais si l'on attendait que tous les soucis fussent abolis pour être heureux, on ne le serait jamais – et d'ailleurs, on ne l'est jamais (ou peu s'en faut).

Le matin, Serge se réveilla seul dans les draps défaits. Le chant des oiseaux et les voix du petit-déjeuner (qui grimpaient de la terrasse à la

chambre) éraflaient le silence pastoral. Il goûtait à la vie, dans le flottement de l'éveil, en ces instants où des lambeaux de rêve s'agrippent encore à la conscience de la réalité. Protégé par la pénombre, il retardait peinalement son retour à la vie familiale, pareil au comédien qui, dans les coulisses, derrière le rideau, apprécie le jeu des acteurs avant de fouler à son tour les planches du théâtre.

On lui reprocha de s'être levé le dernier quand tous, depuis des heures, arpentaient déjà la surface du monde. Dès qu'il parut, René ne manqua pas de déclarer : « Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt ! » Moins philosophe, Gisèle quitta la terrasse pour aller chercher du café. Claire en profita pour occuper la salle de bains. Kilian n'était pas là.

Serge, seul avec sa mère, remplaça la conversation sur les « bienfaits » de la vie champêtre par le thème, un peu gênant, de la femme de ménage : quel jour et à quelle heure Chantal Beucher viendrait-elle épousseter la maison de ses parents ? « Ah, mais je te l'ai pas dit ? répliqua Gisèle, étonnée. Il y a plusieurs semaines qu'elle ne travaille plus chez nous... Maintenant, c'est M^{me} Chailloux, la fille de Robert, qui vient tous les vendredis. Elle habite à Lassay-les-Châteaux. Une brave dame... Tu la connais, elle était au baptême de Lison. »

Il n'en conservait pas le souvenir. Des images du baptême traversèrent sa mémoire ; c'était sa belle époque, celle où Dieu se penchait avec bienveillance sur la naissance de son enfant. De nombreux amis garnissaient les bancs de l'église, Claire l'aimait, l'avenir était devant lui. Depuis, Dieu l'avait abandonné, comme il a coutume de le faire avec tous ses enfants. *Le lama sabachthani* est d'un commun !

Il ressentit un lâche soulagement, il n'aurait pas à inventer un prétexte pour désertier la maison le jour où Chantal travaillait – car il avait décidé de ne pas affronter son regard, quelque sentiment qu'il y pût lire : le reproche,

l'imploration, l'incompréhension, le mépris ou, pire, la tristesse d'un amour résigné.

« Chantal vit toujours à Mayenne ?

— Ah oui, elle travaille à la maison de retraite, rue du Docteur Louis...

— Comme femme de ménage ?

— Je sais pas trop... Quand elle nous a quittés, c'était pour lessiver les chambres... Mais d'après M^{me} Chenard, maintenant, elle ferait la toilette des vieux... »

Pour soulagé qu'il fut, Serge, néanmoins, sentit une déception assombrir son âme (ou ce qui lui servait de), comme si une porte qu'on croyait ouverte était, en réalité, fermée. Il comprit qu'il s'était dupé lui-même en espérant ne pas rencontrer Chantal Beucher. « La vache, pensa-t-il, si on ne peut pas faire confiance à soi-même, on est dans la merde, mon Sergio ! » Au fond, depuis son retour à Bagneux, un an et demi plus tôt, il n'avait pas connu la griserie d'un rendez-vous galant ; il s'était contenté de la présence de Claire, qui lui concédait, une fois par trimestre, l'usufruit de son vagin. C'est pourquoi l'absence de Chantal Beucher aplatissait ses vacances, en neutralisait les possibles toxines et, pour tout dire, en dépoivrait la saveur.

Les vacances n'échappaient pas à l'élaboration d'un programme : il était hors de question de ne rien faire, Claire était formelle, elle n'était pas venue en Mayenne pour « glander ». Elle s'était sentie bête quand elle avait avoué à ses amies du collectif Agir ensemble quelle passerait une semaine en Mayenne, chez ses beaux-parents, avant d'assister au colloque marseillais (alors qu'autour d'elle on voyagerait aux États-Unis, en Birmanie ou sur les hauts-plateaux écossais), il était dès lors inenvisageable de se contenter d'allers-retours entre la maison familiale et l'Hyper U, même augmentés de quelques après-midis à la piscine municipale. Pour échapper au déclassé touristique, elle s'était surprise à célébrer, face à l'élite des

« destinations exotiques », les richesses culturelles du département, les ruines romaines de Jublains, le château fortifié de Sainte-Suzanne, les chemins de halage, les trésors archéologiques de Mayenne.

Devant le site de Jublains, l'après-midi, un car à deux étages (immatriculé en Allemagne) attendait le retour des touristes éparpillés dans l'enceinte romaine. Cette présence attestait de la dignité de l'endroit. Claire en fut ravie ; elle se pencha sur les pièces en bronze et en or (dûment étiquetées et classifiées) avec le sentiment de remplir une mission civilisatrice. Par à-coups, elle jetait un œil sur les touristes allemands, sans doute des retraités qui, comme des enfants, écoutaient la guide développer une façon de cours sur la numismatique. Les femmes approuvaient d'un mouvement de tête, de bas en haut et de haut en bas, les yeux plissés, pleines d'intérêt pour ce qu'on leur apprenait ; les hommes, dans l'ensemble, avaient plutôt l'air de se faire chier. Malheureusement pour Kilian, le musée proposait un atelier « sculpture du corps » animé par un médiateur affublé d'un catogan (thésard en histoire-géographie) et un artiste mayennais « sculpteur-poète-rêveur » (barbe comprise), qui « interrogeaient notre rapport à la pierre et au monde ancien à travers une pratique concrète de l'élément minéral ». Claire inscrivit son fils à l'atelier, pour deux séances de deux heures. À l'issue de ce stage, Kilian pourrait s'enorgueillir d'avoir sculpté un buste à la romaine, revu et corrigé « par l'enfance et par le jeu ». Il rechigna, on le comprend, à partager son temps avec deux types dont on aurait suggéré, en des époques moins évoluées, que leur hygiène était douteuse, voire qu'ils puaient carrément. Néanmoins, il s'amusa plus qu'il n'aurait cru, d'autres adolescents subissant, eux aussi, de plein fouet les dérives du système industrialo-culturel. Pendant plusieurs années il montra fièrement à ses copines son œuvre d'art (un masque de Bacchus) en suggérant que, peut-être, s'il échouait dans ses études, il irait

vivre à New York en tant que sculpteur. Et les filles le croyaient. Lui aussi, d'ailleurs, ne doutait pas de ses talents, ni de son projet. Il ne savait pas, à l'époque, qu'il reprendrait l'agence immobilière de son père, ni que ce masque de Bacchus finirait sa carrière dans une déchetterie, son épouse estimant que l'œuvre s'harmoniserait mal avec l'intérieur moderne du nouvel appartement. Choc des esthétiques, fin d'une vocation.

Claire revint, enrichie d'un livret dédié au site archéologique et d'un petit objet en terre cuite sculpté par Cédric Allard lui-même (l'artiste mayennais), à un prix abordable (trois cents euros) pour une œuvre authentique. Serge, lui, s'était promené entre les talus en terre et les murs épais, à certains endroits éboulés, comme si le couteau des siècles en avait déchiré le ventre de moellons. Des Gaulois avaient vécu çà et là, dans des maisons en bois et en torchis, sous des toits pentus en osier. Puis les Romains, avec leur incontestable génie administratif, avaient construit des murailles, des thermes et des théâtres. Plus tard, les vaches ruminèrent entre les ruines, dans l'inconscience du temps, en n'en foutant pas une. Combien de fois Serge, en tant qu'écolier, collégien, lycéen, avait-il visité, en compagnie de sa classe, le site de Jublains ? Appuyé contre la poterne, il essayait de se souvenir ; il revoyait M^{lle} Chotard, son professeur d'histoire en quatrième, assise sur un muret, en train de couper un saucisson en fines lamelles de façon à partager son repas avec M. Martin, le professeur de français. Il n'avait pas oublié cette image, elle trônait dans sa mémoire comme une allégorie de Poussin ou une image pieuse sur la *fraternité nourricière*.

D'autres images, moins scolaires, hantaient son esprit : des soirées avec des copains, à jouer au foot, cachés derrière les murs éventrés ; des après-midis en plein soleil, lance-pierre à la main, pour chasser les lézards ; et même des baisers à n'en plus finir avec Stéphanie Roncin, sous une tour

ronde, l'été de ses seize ans. À l'époque, on pénétrait facilement dans l'enceinte dès que le vieux gardien quittait sa guérite pour rentrer chez lui. Un édile ambitieux, mû par l'esprit du temps, avait dû se lasser de cette impéritie et mettre sur pied un plan d'exploitation touristique pour « mettre en valeur les ressources historiques de Jublains » et « attirer un public nouveau, sensible aux parcours ludiques et pédagogiques d'un site unique dans l'Ouest de la France ». Rien ne devait échapper à la logique de l'industrie culturelle, pas une ruine, aucun champ, nul brin d'herbe en liberté.

Il se souvenait aussi de cette soirée, au mois de juin, en classe de seconde, où il avait assisté, dans le théâtre romain de Jublains, à une représentation de *L'Assemblée des femmes* d'Aristophane. C'était le professeur de philosophie, M^{me} Christiane Voitier, qui interprétait (sans génie) le rôle de Praxagora ; parmi les autres comédiens, on découvrait, sous une moustache postiche, M. Launay, le concierge du lycée Lavoisier ; enfin, des élèves de terminale composaient le chœur. Les scènes étaient mal jouées, mais le public (hétéroclite) riait de bon cœur. Au milieu de la pièce, un vieux à casquette avait quitté son siège puis, benoîtement, lentement, paisiblement, avait marché devant la scène pour s'arrêter, un peu plus loin, face à la plaine d'Évron, et là, au soleil couchant, il avait pissé tranquillement, avant de revenir s'asseoir à sa place. Serge n'avait pas de meilleur souvenir de théâtre que ce paysan pissant dans les herbes, à deux pas des comédiens. Ils avaient tant ri, lui et son copain Fabien, qu'un professeur excédé leur avait imposé de quitter les gradins et de revenir quand ils seraient calmés.

Au retour de Jublains, dans la Peugeot 508, Serge avait raconté cette anecdote à Claire, et il en riait encore. Mais son épouse, insensible à la sottise du pisseur, avait répliqué : « T'es vraiment très lourd, mon pauvre ! »

Le temps du repos, après des mois et des mois de travail, même s'il n'offre rien d'extraordinaire, abolit, à tout le moins, et la sonnerie du réveille-matin et la prison horaire en laquelle croupissent les prisonniers du tertiaire et de l'industrie pour gagner quelques bouchées de pain, une automobile à l'obsolescence programmée, un toit pour regarder la télé, des caddies remplis à ras bord et, donc, un temps de repos, nécessaire à l'efficace des corvées. Sans qu'il fût heureux, Serge appréciait de n'avoir pas à se lever à sept heures et d'être libéré du stress de l'agence. Claire prenait son mal en patience, pointant, le matin, au petit-déjeuner, les sites à visiter, les villages à ne pas manquer et les chemins à découvrir, en arrêtant ses choix sur les promenades qui, pensait-elle, révéleraient le mieux, auprès des gens du séminaire marseillais, son *âme culturelle*. Ils retournèrent à Sainte-Suzanne et à Bagnoles-de-l'Orne. Ils visitèrent, à Évron, la chapelle Saint-Crépin, qu'un artiste anglais avait garnie du sol au plafond de petits papiers blancs, pliés en quatre, en sorte qu'on demeurait dans le narthex pour admirer l'installation. Une jeune fille, étudiante aux Beaux-Arts du Mans, expliqua au groupe de huit personnes auquel s'étaient adjoints les Chenadec, le sens de cette montagne de papiers. Une femme coiffée en bol comme Jeanne d'Arc, mais une Jeanne d'Arc qui aurait porté des lunettes et enseigné l'allemand au collège, s'enthousiasma bruyamment : « On dirait qu'une neige immaculée est tombée de la voûte, c'est magnifique, déroutant, splendide ! » Les autres visiteurs n'osaient pas ouvrir la bouche, se félicitant, somme toute, qu'une illuminée eût pris la parole. Un impie, cependant, formula une hypothèse inverse : « C'est facile de remplir une chapelle avec de la paperasse, mais votre gugusse, là, je suis sûr qu'il n'oserait pas faire la même chose dans une mosquée ! » À ces mots, Jeanne d'Arc s'enflamma illico, s'indignant qu'on puisse entendre ici de tels propos, et d'un goût plus que douteux. Elle espérait visiblement, par la

chaleur de son indignation, entraîner à sa suite le reste du groupe pour anéantir socialement le blasphémateur. Cependant, les autres visiteurs regardèrent ailleurs, ou se parlèrent entre eux ; seul un petit pépère moustachu, en socquettes blanches dans des sandales de cuir, murmura timidement : « Oui, ça ne se dit pas, tout de même... » Et chacun de retourner à sa voiture, plantant là le professeur d'allemand qui, sans public en mesure d'apprécier la qualité de ses batailles, dut battre en retraite, comme un feu s'éteint faute de brindilles à consumer.

Dans la voiture, Serge, surpris que son épouse n'eût pas manifesté davantage de solidarité avec la professeure coiffée d'un bol, lui en demanda la raison. Claire répondit qu'elle n'avait pas été emballée par l'installation. Ce manque d'enthousiasme l'étonna, car il s'était habitué à ne pas aimer ce qu'aimait son épouse, et d'aimer ce qu'elle n'aimait pas. Il posa sa main sur la cuisse de Claire, elle lui sourit. Ce sourire illumina la semaine de Serge ; il n'y en eut pas d'autre – pas de la même tendresse.

Le vendredi matin, la veille des départs de Claire et de Kilian (à Narbonne), Serge aperçut, place Clemenceau, Chantal Beucher, un sac de provisions au bras. Il patientait sur le trottoir, son épouse était dans la boulangerie. Pour éviter d'être reconnu, il pénétra prestement dans le magasin. Protégé par la vitrine, il scruta la marche lente et triste de la femme de ménage jusqu'à sa voiture ; il fut soulagé quand elle eut quitté la place, au volant de sa Peugeot.

Puis il se retrouva seul, sans sa femme, sans son fils, sans sa fille. Tous passaient leurs vacances en des villes différentes, la famille s'étiolait et s'étoilait, de Mayenne à Arcachon, de Marseille à Narbonne. Cette dispersion présageait la vie séparée à venir. Il redevenait, pour le mois de juillet, le fils de René et de Gisèle, mais sans la fièvre des débuts de l'existence, à l'orée de possibles qu'on imagine chatoyants. S'il avait

entendu parler de « déconstruction », il aurait sur-le-champ détesté le concept, comme l'indisposait le champ sémantique de la division : fragmentation, morcellement, séparation, etc. Pour lui, le bonheur était dans l'agglomération, la construction, la permanence. Serge, sans le savoir, était un classique, pas un postmoderne. Autant dire, un homme à négliger (« à abattre » eût été lui accorder trop d'importance).

À deux pas de l'école primaire Paul-Éluard, le vieux Courtin restaurait, dans un garage crasseux au sol jonché de chiffons mouchetés par le cambouis, les automobiles qu'on voulait bien lui confier. Serge lui apporta sa Peugeot le lundi matin (depuis l'époque des mobylettes bleues, Courtin s'était occupé de ses machines). Il s'agissait d'une simple vidange et d'un contrôle des niveaux ; l'opération ne dépasserait pas l'heure de travail, de sorte que Serge en attendit le dénouement en s'asseyant sur l'unique siège de la salle d'attente, un bocal de deux mètres carrés avec vue sur le parking et disposant, sur une table basse, de revues automobiles (et d'un numéro de *Playboy* de 1983) pour distraire l'inertie des clients.

Auto Plus, si vous n'avez pas la passion des moteurs, n'est pas d'une lecture jubilatoire. Serge en abandonna la consultation sans regret. La veille, Claire l'avait appelé : le séminaire tenait toutes ses promesses ; sur le Vieux-Port, au couchant, s'amassait une foule méditerranéenne « belle et métissée », elle se sentait bien, au milieu de ce flot humain, si humain. Elle lui souhaita de « bonnes vacances ». Elle le joindrait dans une dizaine de jours, avant de remonter à Bagneux. Toute à sa ferveur, elle avait résumé l'intervention « extraordinaire » d'un chargé de mission sur le développement durable, mais Serge n'avait rien écouté.

C'est alors qu'il repéra, à côté de sa voiture, une Peugeot 206 au capot grand ouvert, qui ressemblait à celle de Chantal Beucher. Combien d'automobiles de ce type, de couleur vert olive, la ville de Mayenne

abritait-elle ? Même pas une dizaine, sans doute. Ludovic Courtin confirma l'intuition de Serge : « C'est la voiture de Chantal, la fille de Raymond, elle me l'a apportée ce matin. Eh ben, elle va être déçue ! Il faut changer le ventilateur et le ressort de soupape, ça prendra facile une semaine, car il faut commander les pièces ! »

Des nuages gris, depuis le matin, conspiraient pour envahir le ciel bleu. L'après-midi, la pluie consacra la victoire du mauvais temps. La piscine municipale où, deux jours plus tôt, des enfants se battaient pour étendre une serviette sur les pelouses, subissait les assauts du vent, tandis que la pluie pianotait à la surface de l'eau chlorée. Serge, derrière les essuie-glaces, contempla l'endroit désert, les haies qui gouttaient, les feuilles qui tremblaient. Tout prenait l'eau. Il roula sur les petites départementales de la Mayenne, sans but précis, pour promener sa mélancolie.

Un désir idiot, à peine conscient, comme une maladie qu'on couve secrètement, le tourmentait : retourner au garage, revoir Chantal Beucher, échanger quelques mots avec elle quand elle passerait, à six heures, reprendre sa voiture. Serge ne s'avouait pas ce désir, il tournait autour, le contournait, le repoussait, tentait de le semer. Mais le ciel était gris, il se sentait seul, sans rien à faire.

À six heures, il aborda Chantal Beucher à sa sortie du garage. Elle sursauta, comme devant l'apparition impromptue d'un mort ou d'un homme célèbre.

« Vous êtes revenu ?

— Je suis en vacances chez mes parents, depuis une semaine.

— Ah... C'est bien... Il y a longtemps que je ne les ai vus... J'aimais bien votre maman...

— Et votre voiture ?

— M. Courtin m’a demandé de lui rapporter en fin de semaine... Je la récupérerai le mardi suivant, si tout se passe bien. »

La banalité des propos s’accordait à l’anonyme apparence de la femme de ménage ; son timide sourire et son regard fuyant étaient ceux de la race des rejetés, des oubliés. La faiblesse provoque, par un tour du démon, le mépris et l’indifférence. Chantal s’était habituée à la morgue des autres, et cette habitude, cruelle infirmité, détrempeait ses phrases d’une douce et atroce résignation. Serge ne savait plus pour quelle raison il avait voulu la rencontrer, ni s’il souhaitait proroger la banale conversation. Il eut envie de fuir, de la laisser là, sur le parking. Mais, par une coquetterie inconsciente, elle replaça une mèche de cheveux bruns derrière son oreille. Ce geste anodin et sans provocation énerva la sensualité aux abois de son interlocuteur :

« Voulez-vous qu’on aille boire un verre quelque part ? On pourrait parler du bon temps, des vacances, de vous...

— Vous croyez que c’est une bonne idée ? »

La question sonnait comme un reproche, un inoffensif reproche, presque embarrassé, qu’une simple répétition de l’invitation anéantirait comme un rempart de sable que la première vague emporte sur son passage – et Serge renouvela l’invitation.

Une brasserie venait d’ouvrir sur les bords de la Mayenne, regardant, en léger contrebas, face au pont, la petite ville se hisser humblement, par degrés, par maisons, au-dessus du fleuve, sous le lent défilé des nuages. La pluie avait cessé ; une terrasse accueillit le vacancier et la femme de ménage. Les rues se peuplaient des Mayennais que le mauvais temps, depuis le matin, avait enfermés chez eux ; le gris capitulait ; le ciel se teintait de vastes aplats rouges et orangés.

Chantal ôta son pardessus et le plia délicatement sur son siège ; Serge releva les manches de sa chemise. « Je n'ai pas pu rappeler, s'excusa-t-il, maladroitement, il y a le travail, les enfants... J'ai téléphoné un jour, mais personne n'a répondu... » C'était un mensonge, il n'avait jamais tenté de lui parler, il s'était contenté de fuir, de laisser le temps recouvrir sa muflerie, tout simplement, tout lâchement. Chantal répondit qu'elle comprenait bien et qu'il n'avait pas à s'excuser. Ensuite, ils évoquèrent les parents Le Chenadec – le père, René, marchait comme un escargot, tout lui prenait plus de temps – et de ce sujet, la conversation aboutit logiquement au nouvel employeur de Chantal. Elle avait été embauchée comme femme de ménage ; la maison de retraite, cependant, manquait d'aides-soignantes, de sorte que parfois, elle devait s'occuper de vieilles dames et de vieux messieurs – des gestes tout simples, comme d'aider une personne à s'asseoir sur les W.-C., lui apporter un livre ou tourner une télévision face à un lit. Ce n'était pas grand-chose, mais elle aimait faire plaisir, discuter avec les vieilles gens. Le directeur de l'établissement l'avait encouragée à suivre des cours du soir afin de passer l'examen d'aide-soignante ; elle s'y attelait, avec obstination, tous les mardis et jeudis soirs, ainsi que les dimanches où elle ne travaillait pas. Elle avait obtenu plusieurs bonnes notes en analyse de texte et en biologie humaine, elle espérait que les devoirs ne seraient pas trop difficiles, le jour du concours. La maison de retraite finançant en partie les études de Chantal, elle ne voulait pas décevoir – « le directeur est si gentil ». Serge ne cacha pas son admiration pour son dévouement, son abnégation, son courage. Elle niait, cependant, que ce fût une tâche ardue. Un seul point la gênait : le comportement de certains vieux. « Que voulez-vous dire ?

— Oh, rien de grave, mais vous savez, les vieux messieurs...

— Non, je ne sais pas... pas encore.

— Eh bien, les vieux messieurs sont parfois un peu coquins.

— Coquins ? Que font-ils ?

— Ils ne font rien de méchant, rien de grave. Mais quelquefois ils ont des désirs, quand je les lave, sous la douche... Alors, je les aide...

— Vous les aidez ? »

Ses joues se teintèrent d'un rose plus vif, elle détourna le regard. Serge imagina son interlocutrice agrippant le sexe tendu d'un vieillard pour le masturber, sans trop en voir. Puis il vit, dans un coin de la douche, le vieil homme, hagard, un peu honteux, saisir en tremblant la main de l'aide-soignante pour la remercier : « Vous êtes gentille, Mademoiselle. »

Ces privautés accordées dans l'antichambre de la mort étaient peut-être, pensa Serge, la seule vie sexuelle de Chantal Beucher, une sexualité de compassion, récompensée par une main tavelée, par quelques mots de gratitude, par un sourire gêné.

Ils se promenèrent le long du quai, sur la place Clemenceau, dans les jardins du château ; là, ils s'assirent sur un banc. Une mère, à quelques mètres, lisait un épais roman tout en surveillant son enfant qui s'amusait avec des petites voitures, dans la poussière des graviers. La conversation coulait comme un petit ruisseau, entre les souvenirs, sans obstacle, naturelle et plaisante. Ils ne cherchaient pas à briller, ni à en imposer, ni à se surprendre l'un l'autre. La symbolique du banc aurait pu créer de l'embarras, mais des promeneurs, en cette soirée d'été, ne cessaient de passer devant eux, en famille, en courant, en riant. L'intimité n'était pas si grande qu'ils en fussent confus.

L'heure de se quitter approcha, de sorte que la conversation connut ses premiers cahots, à cause des questions qui, dans la pensée de Serge, se superposaient au flot des paroles. L'inviterait-il de nouveau, dans la semaine, pour dîner ou se promener ? Quelle serait sa réaction ? Souhaitait-

il vraiment la revoir ? Mais il n'eut pas à l'interroger, Chantal avait d'autres intentions : « Je suis attendue mercredi à Figeac, chez ma sœur et mon beau-frère. J'aime beaucoup mes petits neveux, Hugo et Sébastien... Mais je ne sais trop comment faire, sans ma voiture... Il faut que je me renseigne à propos des trains, au départ de Laval... »

Cette confidence mettait fin aux interrogations de Serge ; il en conçut du soulagement et de l'amertume – les sentiments pleins et entiers, sans combinaison, étant sans exemple, ou peu s'en faut, dans une vie d'homme. Soulagement de garder par-devers lui son invitation ; amertume de renouer avec son désœuvrement.

Il l'embrassa sur les joues, devant le garage où ils étaient retournés en marchant lentement, comme pour retarder l'heure de la séparation.

Le dîner fut morose ; le lendemain, l'eau de pluie glissa sur les carreaux des fenêtres, brouillant le jardin et les peupliers aux yeux des habitants qui contemplaient, mélancoliquement, le paysage depuis leur chambre ou leur cuisine. La vie n'était plus qu'une sale habitude. Serge sentit la platitude des heures lui remonter à la bouche. Il songea à tous ces vacanciers, partout en France et en Europe, qui, à l'instant même où une araignée, au coin de sa chambre, glissait sur sa toile éphémère, découvraient une ville, embrassaient une belle étrangère, plongeaient dans une crique à l'eau transparente et chaude. L'injustice de sa situation le révolta : pourquoi eux et pas lui ? Quel crime avait-il commis pour qu'on l'assignât à résidence, sous la pluie, dans une cage d'ennui ? Si seulement les nuages se chargeaient d'électricité et que des éclairs détruisaient, par le feu, toute la Mayenne, dans un embrasement infernal ! Il avait des soifs d'anéantissement, des désirs d'apocalypse, qu'enfin l'existence misérable et monotone périsse à tout jamais ! Finalement, il alla faire les courses à l'Hyper U.

Au retour, il rangea, une à une, chaque provision dans le réfrigérateur. René sommeillait, comme tous les après-midis, dans le dessein de « faciliter la digestion ». Il avait entendu, un soir sur TF1, un spécialiste des troubles intestinaux vanter les vertus de la sieste, et, depuis, il assimilait ses ronflements quotidiens à un exercice thérapeutique. Gisèle participait, le mardi et le vendredi, à un loto chez M^{me} Poirier, l'ancienne institutrice – toujours alerte, toujours le mot pour rire.

On se serait suicidé pour moins que ça.

Les eaux verdâtres de la Mayenne, après tout, enveloppaient les corps, les dispersaient et les roulaient dans un linceul poissonneux avec autant d'indifférence que la Seine, sous le Pont-Neuf. On retrouverait, un jour, son cadavre au visage liquéfié, aux yeux vides, les os du crâne saillant çà et là, blancs et lustrés, d'un bel effet carnavalesque. La mort l'attendait, fidèle, patiente, consolante.

Un peu de changement lui ferait du bien. Il avisa, près du téléphone, un carnet ; par ennui, il l'ouvrit. Des noms plus ou moins connus, avec des numéros de téléphone, remplissaient l'agenda, ainsi que des gribouillis, des ratures et des additions. À la lettre « B », il lut le nom de « Beucher Chantal », enté d'un numéro à dix chiffres. La possibilité de la joindre facilement, en composant le numéro inscrit sur l'agenda, suffit à en susciter le désir. Mais que lui dire ? C'est alors qu'une idée saugrenue, idiote comme la vie, s'empara de lui : et pourquoi ne pas lui proposer de la conduire à Figeac ? Il connaissait même une cousine, là-bas, dans le Lot, du côté de Figeac, ce pourrait être une façon d'habiller d'un motif ce que son invitation avait d'indécent ? Le cœur battant, il compta les sonneries du téléphone ; à la quatrième, on décrocha. Sans laisser un temps pour l'interrompre, Serge exposa son projet, le rehaussant même, comme on joue son va-tout, d'une étape en Touraine et d'une autre en Dordogne. Il allait de

soi que les frais d'hôtel seraient pour lui et que, bien sûr, chacun dormirait dans une chambre personnelle ; « Qu'en pensez-vous ? » Un silence accueillit la question. Puis une petite voix répondit : « Je ne peux pas accepter, c'est beaucoup trop...

— Beaucoup trop quoi ?

— Trop de dérangement...

— De dérangement ? Au contraire, ça me ferait plaisir... et j'avais prévu d'aller chez ma cousine, à Figeac. La coïncidence est heureuse !

— Mais je ne peux accepter que vous m'offriez des nuits d'hôtel, vous ne me devez rien...

— Écoutez, je comprends votre indécision. Je vous rappelle en soirée. Réfléchissez bien. Dites-vous que vous me feriez plaisir en acceptant... Vous savez, je suis un peu comme vos vieilles gens, à la maison de retraite... J'essaie de survivre, j'ai besoin d'une infirmière... »

L'allusion aux patients de La Providence n'allait pas sans maladresse, mais Serge, quand il prit conscience de l'impair, chassa vite son embarras et se félicita même de l'ambiguïté du propos, en ce qu'il ne celait rien des désirs charnels qui, peut-être, motivaient sa proposition. Il n'était plus un adolescent ; l'inconvénient, en cette occurrence, était que sa compagne de route le fut encore dans le domaine du désir.

Il rappela, plein d'espoir, avant le dîner, debout, contemplant par la fenêtre l'eau qui creusait un sillon, en bas du jardin. « Alors, avez-vous réfléchi à notre voyage en France ? Êtes-vous d'accord ?

— Si vous me dites que cela ne vous dérange pas... Alors, peut-être... Oui... C'est très gentil... »

La conversation s'éteignit très vite, comme étranglée par une conjointe anxiété. Serge fixa une heure, le lendemain matin, puis il raccrocha, très ému. Avant de descendre dans la cuisine, il s'allongea sur son lit

d'adolescent ; Platini continuait, sur l'autocollant du bureau, de reprendre de volée un ballon de football, dans un geste d'une infinie pureté. La vie n'était pas si laide, il y avait des îlots où l'on se reposait du morne voyage au long cours qui précédait l'immersion fatale. À quoi songeait-elle, elle ? Dormirait-elle comme à l'accoutumée, ou bien resterait-elle les yeux ouverts, dans l'obscurité, les mains croisées sur sa poitrine, en l'attente de la vie nouvelle ?

Au bas de son immeuble de deux étages, elle l'attendait, une petite valise à ses pieds. Elle portait une robe grise à parements blancs, un foulard coiffait ses cheveux, des lunettes noires masquaient ses yeux ; on aurait dit une élégante des années cinquante. Quand elle ôta ses lunettes de soleil et son foulard, dans la Peugeot 508, Serge eut un serrement de cœur : une fois retirés ses effets, Chantal renouait avec sa disgrâce. Son visage banal, sans charme, avec un menton légèrement fuyant et deux oreilles décollées, tandis qu'une tresse d'écolière pendait sur son côté gauche, jusqu'aux seins – qu'on déduisait plus qu'on ne voyait, tant, là encore, la nature avait été chiche avec elle. Elle souriait en tortillant ses doigts, ne sachant que dire. Serge ne trouvait plus si fabuleuse l'idée d'un voyage avec l'aide-soignante de La Providence ; le désir envolé, restaient des kilomètres de nationale, des repas et des matins en la compagnie d'une femme gentille mais ingrate.

Le fantôme de Claire s'invita sans tarder : son épouse, quelque mal aimante quelle eût été, avait sur Chantal l'avantage d'une silhouette flatteuse, de beaux yeux bleus, une lourde poitrine qu'il avait tant aimé tenir dans ses mains, au début de leur amour. Il perdait au change, assurément. Puis il se raisonna : il ne faisait que rendre un service à une ancienne camarade de lycée, pas moins, pas plus. Et, pensa-t-il, par cette virée impromptue, il se vengeait de Claire, qui l'avait abandonné à Mayenne pour pérorer avec cette idiote de Bérengère. Il le tenait, le sens de ce voyage !

Malheureusement, trente kilomètres plus loin, lui revinrent en mémoire l'excitation de l'appel téléphonique et les images érotiques qui avaient, quoi qu'il en ait, perturbé son sommeil. Il accusa le coup. Chantal continuait de jouer avec ses ongles sans mot dire, mais au contraire de Serge, ses yeux brillaient de contentement, elle partait enfin avec un homme ! Et pas avec des copines, comme ce fut le cas dans sa jeunesse, puis avec des gens de sa famille, plus tard.

Ils s'arrêtèrent à Château-du-Loir pour déjeuner dans une brasserie, dans le centre de la petite ville. Le garçon de restaurant les reçut avec des paroles sous-entendant qu'ils étaient un couple, et Serge se dit qu'aux yeux des clients, il n'en allait pas autrement. Son amour-propre en fut froissé, comme s'il avait descendu plusieurs degrés de l'échelle sociale. Certes, en théorie, il se moquait des apparences et du regard des autres. Il aimait à répéter avec les perroquets de partout : « Les autres, j'en ai rien à fiche ! » Mais en pratique, s'il avait toujours respecté les institutions et les modes de vie collectifs, l'œil du monde ne lui était pas si indifférent, il en acceptait les sentences, se glorifiant de sa famille, de sa femme, ou se mortifiant, comme en cette occasion, de passer le pas d'un lieu public en la compagnie d'une façon de laideron.

Chantal commanda un menu identique à celui de son commensal, redoutant de courir fortune d'être raillée en des choix qui, par inexpérience, pourraient s'avérer baroques ou très originaux. Elle se tenait droite, comme une dame. Sa peur de commettre un impair la sanglait en une allure à la fois compassée et maladroite. Serge pensa que ça n'allait pas être de la tarte de passer trois jours avec cette gourde ! Depuis qu'il avait quitté les rails de sa petite vie bien rangée – et tout avait commencé à La Baule, deux ans plus tôt – la farce régnait despotiquement sur ses jours, on l'avait *zavattisé* !

En sortant de la brasserie, Chantal l'interpella : « Vous vous ennuyez avec moi ?

— Pourquoi dites-vous cela ? Non, pas du tout !

— Vous n'avez pas beaucoup parlé... Vous savez, si vous le souhaitez, vous pouvez me laisser à Tours, je prendrai le train... »

Il n'y avait aucun reproche dans l'accent de ces phrases, simplement de la tristesse, et l'inquiétude d'une femme accoutumée à ce qu'on ne la choyât pas. Serge comprit que l'impair, c'était lui qui l'avait commis. Et pour la première fois depuis le départ, il regarda sa compagne de voyage en retirant ses lunettes amertumées et ironiques.

« Ne dites pas de bêtises ! Je suis très content de notre petite escapade, à tous les deux. » En disant ces mots, il posa une main sur l'épaule de sa passagère ; un tremblement la saisit.

Un dialogue plus soutenu occupa les heures qui les séparaient d'Azay-le-Rideau, où Serge avait réservé un hôtel avec deux chambres contiguës. L'esprit chagrin du départ s'atténua, puis disparut, tout comme les nuages avaient fini par battre en retraite et laisser place à un ciel bleu à peine troublé par des filaments vaporeux. La découverte du château le mettait en joie, on lui en avait dit grand bien. Alors, il respira à nouveau l'air frais de la liberté ; tout était possible, déroutant, inconnu.

Quand le château, au détour d'un virage, se dressa, blanc et majestueux, minéral, posé sur un miroir d'eau reflétant son image à l'envers, à la façon d'un roi de cartes, Chantal s'écria : « Oh, comme c'est beau ! » Les deux visiteurs, intimidés, s'immobilisèrent sur le pont qui conduisait à la cour intérieure, au-dessus des nénuphars et des grenouilles. Une jeune femme en jeans sonna la fin de la récréation contemplative : la visite allait commencer, sous sa houlette. Un groupe d'une quinzaine de personnes écouta sagement celle qu'un badge épinglé sur une chemisette désignait

sous le prénom d'Émilie. Et Émilie ne cessait de poser des questions sur l'histoire de France, sur les rois, les batailles, le vocabulaire de l'architecture. Trois ou quatre retraités, retrouvant, tout excités, l'esprit de *Questions pour un champion*, rivalisèrent de promptitude pour répondre à l'épreuve pédagogique. Il y eut même une controverse savante à propos de Charles VII. Un ancien instituteur contesta un point d'histoire sur le « roi victorieux » ; Émilie tint bon, soutenue dans la polémique par une dame à mèche grise, portant des lunettes à demi-cercles, bibliothécaire à Dreux. Vexé, l'instituteur quitta le château avant la fin de la visite, en stipulant qu'il allait de ce pas informer la direction du château de « l'ignorance arrogante des guides d'Azay-le-Rideau », et qu'il écrirait à *Histoire magazine* : « Et ça les fera bien rigoler ! »

Serge et Chantal ne répondirent à aucune question, pour la raison qu'ils ne connaissaient aucune réponse. Avant de quitter l'endroit, Chantal le contempla longuement pour le graver dans sa mémoire, en rêvant à la vie fastueuse de la Renaissance, aux belles dames, aux billets d'amour, aux complots, à la vraie vie. Serge, plus pragmatique, songeait que les pièces du château, en plein hiver, devaient être très froides.

L'hôtel était retiré, au bout d'une rue pavée ; ses pierres de taille, blanches, disparaissaient sous un rideau de lierre. Ils montèrent chacun dans leur chambre, comme un frère et une sœur, un chef d'entreprise et sa secrétaire, deux collègues, deux inconnus.

Le dîner fut détendu, arc-bouté sur la journée, le château, la visite. Chantal s'autorisa, pour l'une des premières fois de sa vie, à rire des médisances : Serge avait pris en grippe la troupe de pédants qui s'étaient illustrés pendant la visite du château, il se plaisait à reproduire leurs paroles, et même à imiter le ton didactique d'Émilie.

À la fin de la soirée, des taches de vin rouge éclaboussaient, près du verre de Serge, la blancheur de la nappe, et des gouttes de vanille mouchetaient le bord des ramequins. On commanda un café, la conversation se tarit. Chantal n'avait presque pas goûté au saint-émilion ; la bouteille était pourtant presque vide. Un voile de tristesse couvrit son visage : elle avait espéré, sans doute, une fin de repas plus soignée.

Devant la chambre 36, Serge abandonna Chantal en déposant un chaste baiser sur sa joue en guise de « bonne nuit ». Elle referma la porte derrière elle, puis s'allongea sur le grand lit : cela avait été une merveilleuse journée !

Pendant la nuit, les ronflements de Serge traversèrent la cloison ; Chantal sourit de bonheur, comme si elle eût partagé l'intimité de son amant – ou mieux, de son mari.

Un air tiède, dès le matin, enveloppait les clients au sortir de l'hôtel. Le bleu du ciel, l'éclat translucide des massifs et des pavés, tout présageait l'une de ces journées d'été où l'on se barricade derrière les volets. Une brume de chaleur miroitait au-dessus des pelouses ceinturant les murs de l'hôtel. Serge déposa les deux valises dans le coffre de la voiture. Il portait une chemise blanche, et Chantal avait troqué sa robe grise pour une autre, plus légère, de couleur jaune. Une sève nouvelle coulait désormais dans les veines de Serge, l'acrimonie de la veille s'était évaporée, il avait envie de boire la journée jusqu'à la dernière goutte pour s'enivrer des parfums capiteux de la saison chaude. Même Chantal, si disgracieuse quelle fut, lui paraissait désirable : « Vous êtes ravissante, ce matin ! » Elle n'osa rien répondre, tant le registre du marivaudage et des galanteries n'était pas le sien ; et, comme toujours, elle sourit, une façon de sourire humble et empruntée, le contraire du sourire naturel et provocant qui naît sur le visage

d'une belle femme quand on la complimente, aussi spontanément que des frissons accompagnent, sur une peau, la progression des caresses.

Serge avait calculé qu'en roulant bien, ils atteindraient La Roque-Gageac en début d'après-midi. Il prit plaisir, bien reposé qu'il était, à conduire sa voiture ; par à-coups, il regardait les jambes nues de sa passagère. Ils piquèrent sur la pelouse d'une aire d'autoroute, assis sur une petite couverture matelassée. Chantal connaissait ces endroits pour les avoir fréquentés avec ses parents, de sorte qu'elle s'était plu à commander, toute seule, au supermarché de la station, des sandwiches et des boissons, avant de revenir fièrement vers Serge qui étirait ses jambes sur un banc. Ils parlèrent peu, mais ce demi-silence exprimait le bien-être plus que la gêne. Des guêpes rôdaient autour des fleurs et des baguettes fraîches. Au loin, la rumeur des automobiles, si pénible quelquefois, si abrutissante, leur était, par le miracle des vacances, une douce ritournelle, un plaisant tintamarre.

À Sarlat, ils se mêlèrent à la foule des touristes qui s'écoulaient dans les rues pavées, entre les maisons à colombages et les magasins de souvenirs. On entendait parler l'allemand, l'anglais et l'espagnol presque autant que le français, le short régnait en maître sur des jambes poilues ou glabres. Au café Chez Bernard, ils s'abritèrent du soleil et se rafraîchirent avec des sorbets au citron. Serge estima qu'il y avait trop de monde, il avait hâte de filer à La Roque-Gageac qui se dressait au-dessus de la Dordogne, austère et silencieuse – du moins le croyait-il, car tant la ville s'offrait au tourisme qu'ils furent contraints de stationner à l'orée du village, sur un parking payant, puis de marcher jusqu'à l'hôtel, entre les allées et venues de Hollandais et d'Allemands. Ils furent néanmoins récompensés par l'auguste allure de l'hôtel, la hauteur des murs et la courtoisie du réceptionniste. Chantal rougit de confusion quand ce dernier leur montra la chambre, quand bien même celle-ci fut doublée d'un salon, avec un canapé pliant sur lequel

Serge dormirait, abandonnant le grand lit surmonté d'armoiries factices à sa compagne du jour. « Je suis désolé, expliqua-t-il, les tarifs étaient si élevés que j'ai profité de ce petit appartement. Ce qui compte, c'est que nous ayons chacun notre lit. » Elle approuva : « Vous avez eu raison... Je vous remercie... Je n'ai jamais dormi dans un endroit aussi beau. »

Ni les commerces, ni les cafés ne manquaient, tous étant occupés par des vacanciers accablés par la chaleur. Pour échapper au soleil, Serge préféra reprendre la Peugeot ; un quart d'heure plus tard, ils descendirent sur une grève sablonneuse et boueuse, ombragée par les ramures d'un grand hêtre. Là, il déplia deux chaises longues, et tous deux s'allongèrent, face à la Dordogne. Serge ferma les yeux. Ses narines étaient chatouillées par les effluves de l'eau, l'odeur des fleurs, les fragrances de l'été. Une brise légère, ponant avec elle une tendre fraîcheur, caressait sa peau comme si un éventail invisible avait pris soin de sa félicité. Il se sentit si bien qu'il eut envie de faire l'amour, qu'on s'occupe de chaque parcelle de sa peau, qu'une bouche couvrit son corps ventripotent de baisers humides. Il se tourna vers Chantal : « Si vous avez trop chaud, n'hésitez pas à vous mettre à l'aise : vous pouvez ôter votre robe, je ne serai pas gêné... » Elle répondit, affolée, que l'ombre la protégeait des morsures du soleil, que tout allait bien. Pourtant, peu après, elle remonta sa robe à mi-cuisse, comprenant que la proposition de Serge ne concernait pas seulement son confort à elle, mais que derrière le paravent de la sollicitude se cachaient des invites plus ambiguës, et elle ne voulait pas le décevoir, elle aurait même aimé avoir le front de se mettre entièrement nue. Cependant, remonter sa robe trente centimètres plus haut épuisait déjà toute sa témérité. Les cuisses exhibées, elle avait l'impression d'être déshabillée, presque offerte. Serge se contenta de cet échantillon ; caché derrière ses lunettes de soleil, il fixa le haut des jambes laiteuses, cette chair si rarement révélée. Il eut une érection. Il ne

chercha pas à la dissimuler par un croisement de jambes ou quelque adroite contorsion. Son raisonnement, car raisonnement il y avait, reposait sur une logique alternative : soit Chantal ne remarquait rien, et il aurait été inutile dès lors de déranger une position qui lui seyait ; soit la bandaison était repérée, et il ne doutait pas qu'elle en fut flattée, malgré son embarras. Et puis, il s'en foutait un peu, et ce désir pour rien, dans le vide, l'irritait plus que les considérations que Chantal en pourrait tenir *in petto*.

Sur la route du retour, alors que le soleil ramassait ses rayons, ils traversèrent un petit village coincé entre un mont rocheux et la Dordogne ; sa sérénité les charma. Des touristes profitaient, en terrasse, de la douceur du soir ; ils les rejoignirent. Chantal sentait son visage qui la brûlait : des coups de soleil brunissaient son front, son nez et ses jambes. « Vous n'avez pas de chance, lui dit Serge. Nous allons essayer de trouver une pharmacie pour que vous puissiez mettre de la pommade sur vos brûlures. » S'ils se dépêchaient, les informa le garçon du café, ils arriveraient avant la fermeture de l'officine, à cent mètres.

Une pharmacienne en blouse blanche reprocha à Chantal de s'être exposée inconsidérément au soleil. Serge n'en menait pas large, il argua qu'un grand hêtre, près du fleuve, déployait ses feuilles pour les défendre contre le soleil. La représentante en médicaments ne daigna pas répondre, elle tendit une crème à appliquer sur la peau meurtrie de Chantal.

Une boutique de souvenirs jouxtait la pharmacie. Serge y pénétra, suivi de la pauvre Chantal. À dire vrai, il se sentait un peu coupable des rougeurs qui irritaient le visage et les jambes de son amie ; bien sûr, pour celle-ci, il n'était en rien responsable de ce mauvais coup, que d'ailleurs elle minimisait : « Ne vous inquiétez pas, cela n'a aucune importance. » Elle avait même essayé de le dissuader de quitter la terrasse pour trouver un baume à ses inflammations. « Je les sens à peine, protestait-elle, ce n'est

rien du tout, il ne faut pas s'occuper de moi. » Serge n'écoutait pas, il souhaitait d'abord soulager un sentiment diffus de culpabilité en offrant un présent à Chantal.

Des bonbons, des caramels en papillote, des cachous, des vases en terre cuite, des pots, toute une bimbéloterie inutile embarrassait les étals ; rien ne convenait vraiment. En face de la boutique, une joaillerie touristique correspondait davantage à ce qu'il cherchait. Chantal n'osa contester l'émigration d'une boutique à l'autre, puisque c'eût été prétendre qu'elle en était la raison, alors que Serge désirait peut-être trouver un bijou pour son épouse, sa fille ou sa mère ; et par discrétion, elle demeura sur le trottoir, savourant, malgré les plaies du soleil, le bonheur d'un soir en Dordogne, au mois de juillet.

Il lui tendit, devant la bijouterie, une boîte rectangulaire entourée d'un ruban rouge. De stupeur, elle fit semblant de ne pas comprendre : « Voulez-vous que je le mette dans mon sac à main ?

— Non, c'est pour vous, ouvrez-le ! »

Avant même de dénouer le ruban et de défaire le papier argenté qui recouvrait la boîte, elle se confondit en excuses et en remerciements : c'était une folie ! Ce cadeau, pour tout dire, elle ne le méritait pas ! Elle lui était déjà redevable de la conduire à Figeac, c'était à elle d'offrir quelque chose à son bienfaiteur ! Elle ne cessa ses récriminations qu'à la vue du bracelet en or enrichi d'une petite fleur d'émeraude. Elle trembla plusieurs secondes, sans rien dire, stupéfaite. Puis le flot des réprobations se répandit à nouveau : « C'est bien trop beau ! Vous êtes fou, Serge !... Il doit coûter des milliers d'euros ! » Un éclat de rire accueillit cette hypothèse. Il la rassura : « Non, il n'est pas si cher, ce n'est qu'une petite babiole... » Il s'approcha de Chantal et accrocha le bracelet à son poignet : « Regardez, il s'harmonise bien avec le grain de votre peau... » Elle ne savait de quelle façon le

remercier, elle dit timidement : « Permettez que je vous embrasse sur la joue. » Ce baiser n'était presque rien, mais Serge tressaillit car, dans les yeux brillants de Chantal, il vit de l'effroi, de la folie, de l'ivresse, comme si, pour cette bise de rien, elle avait joué toute sa vie.

Ils regagnèrent la terrasse ; le garçon de café se réjouit qu'ils revinssent avec une crème apaisante. « Et pour me faire pardonner, ajouta Serge, j'ai offert ce bracelet, regardez ! » Elle tendit son poignet, en agitant sa main pour mettre en valeur le bijou. « Nous sommes loin de Mayenne, de la maison de retraite, commenta Serge, loin de votre travail ! » Elle acquiesça, elle était encore plus loin qu'il ne le supposait ; elle murmura : « J'ai l'impression de vivre dans un rêve... » Les seuls hommes qui lui eussent offert des bijoux, des foulards, des bonbons étaient ses employeurs, son père – ou ce vieillard de La Providence qui la couvrait de babioles, espérant par ce geste compenser les privautés quelle lui accordait sous la douche. Cette fois, rien de familial, rien de professionnel, rien de graveleux ; non, pour la première fois de sa vie, un homme lui offrait un bracelet, comme un mari, comme un amant. Et le soleil rougeoyait sur la Dordogne, dans la tiédeur de l'été ; elle se sentait bien, elle avait envie de rire, de raconter des bêtises, de chanter, de danser, de célébrer le bonheur d'être née. Elle souhaita prendre une photo de l'instant, pour le conserver toujours. Elle s'empara de son portable et, l'ivresse du bien-être aidant, osa interpeller le garçon de café : pouvait-il reculer d'un pas, de façon à inscrire dans le cadre de l'appareil les deux clients ? Ils rapprochèrent leurs têtes, obliquement, Chantal leva le poignet ceint du bracelet, tout sourire : clic !

Elle aurait aimé ne pas s'en aller du café, rester toute la nuit, dans la joie, dans l'assomption des soirs d'été. Serge ne l'entendait pas ainsi, il avait réservé une table à La Roque-Gageac ; ils se levèrent. Avant de partir, elle

se retourna une dernière fois sur cette terrasse où elle avait été heureuse – pendant une heure et demie.

Le visage de Chantal rougissait de plus en plus, et son nez, tout écarlate, rappelait celui des clowns. Serge lui en fit la remarque en l'appelant « mon petit clown » ; elle feignit de s'en offusquer pour le plaisir de simuler une bouderie, car de l'expression, elle retint surtout l'affectueux « mon petit ». Et puis elle aurait aimé, inconsciemment, qu'il la prît dans ses bras pour s'excuser de sa raillerie – plus traîtreusement, son sexe se réveillait, lançant des coups, comme un tam-tam intérieur appelant à des noces charnelles.

À La Roque-Gageac, Serge prit une douche. Puis il traversa le salon, torse nu, la serviette de bain le couvrant à la façon d'un pagne. Chantal n'osa lever les yeux du magazine féminin quelle lisait. Il l'invita à se rafraîchir de la même manière. Elle resta longtemps dans la salle de bains. Serge l'imagina, nue devant le miroir, soupesant ses seins, rentrant son ventre, observant son sexe et ses fesses en se posant la question du désir : ce corps, si peu aimé, jamais touché (?), ressemblait-il, lui aussi, aux corps des autres femmes, si prompts à enflammer l'éros masculin ? Que pourrait penser Serge, se disait-elle (?), de ces seins menus, en gants de toilette, de ses cuisses épaisses, de cette toison au creux des cuisses ? Tentait-elle de se persuader de l'attrait de ses charmes, en les considérant avec les yeux d'un homme ? Ou bien, plus tragiquement, pleurerait-elle sur le bonheur possible, sur elle, sur la vie ?

Elle ressortit, une pastille de crème blanche sur le nez.

Le restaurant, quand l'hôtesse les conduisit à leur table, bruissait de paroles, de rires et de l'entrechoquement des couverts. Chantal regretta tout de suite le blanc gélatineux qui couvrait son nez : « Je suis désolée », murmura-t-elle. Serge ne répondit pas, il ne comprenait pas la raison de ces excuses. Elle commanda, à nouveau, le même menu que Serge. Elle but un

verre de merlot, et un deuxième, puis un troisième ; elle désirait saouler sa peur de vivre, l'engourdir au moins pour la nuit. Très vite, elle se mit à rire pour un oui, pour un non, comme une adolescente. À la table d'à côté, un couple de jeunes retraités s'amusait de l'hilarité de Chantal : « Eh bien, Madame est bien gaie, ce soir, commenta le mari. Il faut dire qu'il a fait tellement beau aujourd'hui qu'on ne peut qu'être content ! Vous êtes de la région ?

— Non, nous venons de Mayenne, répondit Serge.

— Nous habitons à Lyon, poursuivit la femme, mais nous venons tous les ans en Dordogne, nous adorons ce département. Nous avons des amis qui possèdent une très grande propriété à Domme ; il faut dire qu'il a été chirurgien à Bichat (maintenant il est à la retraite), c'est un homme exquis, adorable... Son fils, d'ailleurs, étudie à Sciences Po... Un garçon remarquable... »

À l'en croire, ils ne fréquentaient que des êtres exceptionnels, le « haut du panier », l'élite de la bourgeoisie française. Son mari approuvait d'un sourire ou d'un balancement de tête, à la façon d'un moine bouddhiste qui aurait porté une chemise Lacoste, une barbe poivre et sel, et serait abonné au *Nouvel Obs*. Ou au *Figaro*.

À mesure que le couple lyonnais parlait, la griserie de Chantal s'évaporait, l'ivresse de l'alcool cédait la place au bien-être de la nuit. Elle écoutait, silencieuse, le flot de dignités qui s'écoulait de la bouche de sa voisine de table. Elle contemplait le bracelet à son poignet droit, et se plaisait à répéter intérieurement les mots de Serge, « c'est pour vous », « mon petit clown »... Elle revoyait, bercée par les phrases lyonnaises, les coups d'œil rapides que Serge, dans la journée, avait jetés sur ses jambes, sur ses seins. Toutes ces choses que les femmes connaissent dans leur jeunesse, elle les découvrait à plus de quarante ans. Elle saisissait à quel

point toute sa vie s'était perdue dans la routine et l'insignifiance, mais elle n'en souffrait pas, car à cet instant, elle se sentait heureuse. Une question, soudain, la réveilla :

« Et votre épouse, que fait-elle dans la vie ?

— Elle est aide-soignante dans une maison de retraite.

— Ah ? »

Le thème de la profession de Chantal, ni celui de la maison de retraite n'eurent l'heur de plaire aux Guillot, qui se contentèrent de ce « Ah ? » qu'on a déjà dit. Cette révélation écornait, sans doute, l'estime sociale qu'ils portaient à Chantal, cependant cette chute était compensée par la promotion conjugale : Serge n'avait pas nié que l'aide-soignante fut sa femme. Chantal en était tout étourdie : qu'importait son déclassement aux yeux des Lyonnais si Serge ne contestait pas, en public, quelle pût être sa compagne ! Vertige de courte durée, car elle se souvint alors que Serge était marié, et qu'il l'était avec une autre quelle. Cette idée la réveilla de son insouciance, la situation lui parut dans sa triste banalité : elle dînait avec un ami marié qui, désheuré, s'offrait un court voyage dans le Périgord – et encore n'était-elle pas assurée que l'amitié, entre elle et lui, convint pour définir sa relation avec Serge. Comme toujours, rien n'était si beau qu'on l'eût espéré. Son visage s'éteignit, les rires disparurent, la tristesse revint. Le couple lyonnais, lui, continuait son babillage. Serge s'ennuyait un peu ; il se surprit à regarder sa montre. L'ivresse mystique des nuits d'été se ratatinait au simple embêtement d'une fin de repas, entre les assiettes vides et le caquetage des fâcheux.

Enfin, les Lyonnais se levèrent de table, rassasiés et content d'eux ; ils laissèrent à leur public d'un soir une carte de visite.

« C'était vraiment une belle soirée ! Si vous passez un jour par Lyon, n'hésitez pas à nous téléphoner. » Serge attendit qu'ils fussent partis pour

suggérer que le temps était venu, pour eux aussi, d'aller dormir.

Quand sonnait la fin d'une soirée, Chantal retrouvait, à chaque fois, sa solitude – et son désarroi, souvent. Cette fois, une inquiétude mêlée d'agitation s'empara d'elle, qu'elle dissimula derrière des bâillements. Pour inexpérimentée quelle fut, elle comprenait l'équivoque de la situation. Si Serge tentait de l'embrasser, elle n'aurait pas la force de le repousser, elle en avait envie et s'en effrayait tout ensemble. Son corps réclamait les mains et le sexe de Serge, follement. Son âme craignait l'abandon, après. D'un autre côté, qu'il ne tentât rien la décevrait, la clouant, une fois de plus, à son statut de fille délaissée.

Serge ne savait pas ce qu'il voulait ; il aimait bien Chantal, sans que son physique ne l'attirât vraiment. Ses sens, pourtant, toute la journée, avaient été éternés par la chaleur et par les cuisses dénudées de sa compagne de voyage. Mais il était marié ! Et si Claire ne l'aimait plus, lui l'aimait encore. Enfin, il ne voulait pas user de son ancienne camarade de classe comme d'un instrument de vengeance contre sa femme, et contre l'insistante tristesse de tout.

« Allez dans la salle de bains la première, je prépare mon lit », dit-il quand ils furent dans la chambre.

Elle ôta ses habits et se contempla nue devant le miroir : une tête rouge sur un corps tout blanc, fors les bras et les jambes, écarlates. Dans son enfance, on aurait évoqué un bronzage agricole. Et c'était bien à une paysanne qu'elle ressemblait, humble et pauvre, comme aimait à les peindre Jean-François Millet. Elle caressa mollement ses petits seins, descendit même sa main jusqu'à son sexe, humide, prêt à subir la défloration. Le sang coulerait ; elle aurait honte de sa virginité révélée. Elle se mit à pleurer, en silence.

Elle sortit, en pyjama rose, de la salle de bains, les yeux séchés par une serviette en éponge, les mains près du corps, tremblante, pareille à ces vierges qu'on sacrifiait, jadis, pour apaiser la colère des dieux. Une vierge de quarante-cinq ans. À son bras, un bracelet rehaussé d'une émeraude.

Serge passa à côté d'elle, en la frôlant, pour s'enfermer à son tour dans la salle de bains. La réalité est toujours plus simple qu'on ne le croit.

Par la fenêtre, un vent tiède pénétrait dans la chambre, un vent caressant et doux ; le dôme de la nuit scintillait d'étoiles, et une symphonie païenne jaillissait des arômes de la terre, des fleurs et des ténèbres. Toute la Nature se célébrait, appelant les êtres à s'unir, à se reproduire. Chantal s'assit sur le bord du lit, comme exclue des rites de la vie, de la génération. Elle sentait pourtant le bout de ses seins se durcir, comme des petites fleurs ouvrent leurs corolles, à l'ombre d'une allée retirée que personne ne fréquente, pas même les insectes.

Elle attendit, adossée à l'oreiller du grand lit ; Serge avait déplié le canapé dans l'autre pièce. On entendait le jet de la douche. Elle n'arrivait pas à lire, elle n'essaya même pas d'aller plus loin que la première phrase du roman qu'elle avait posé sur le lit, un best-seller américain qu'une copine lui avait recommandé. Ses joues chauffaient malgré la douceur de la nuit. Elle avait été si heureuse, toute la journée... Pourquoi ne se contentait-elle plus, comme la veille, du ronflement de Serge ? Pourquoi, cette nuit, rêvait-elle à de plus troubles délices ? Une simple phrase comme « pourquoi les autres, et pas moi ? », phrase qu'elle ne s'était jamais dite, s'invitait dans ses pensées, et dérangeait son ordinaire résignation. Tout ce qui vit aspire au « petit mieux » : elle avait gravi une marche et, dès lors, aspirait à la marche du dessus, aux baisers, aux caresses, à la pénétration – à l'amour.

Cependant, Serge, en caleçon, vint l'embrasser sur la joue pour lui souhaiter une bonne nuit, puis rejoignit son canapé. Quand il se pencha sur

elle, le visage de Chantal tremblait d'effroi.

Il ne demeura que peu de temps dans l'autre pièce, tant l'attitude de Chantal, malgré elle, révélait l'attente qui était la sienne. Il l'alla retrouver. Elle n'avait pas bougé, raide contre l'oreiller. Il s'allongea à ses côtés, et se mit à caresser ses bras brûlés par le soleil, lentement, comme on console une malade. Il sentait les tremblements des bras sous sa main aimante ; les convulsions ne cessèrent que peu à peu. Quand elle fut plus apaisée, il se releva, la fixa du regard : il n'y avait plus d'effroi dans les yeux de Chantal, mais une lueur de démente. Il l'embrassa longuement. La langue de Chantal ne bougeait pas. Sans doute, pensa-t-il, suis-je le premier à coller mes lèvres contre les siennes. Cette idée l'enflamma, il retira la veste de pyjama qui cachait les petits seins, puis s'aboucha à leurs tétons. Ensuite, il descendit, de baisers en baisers, jusqu'à son sexe ; sa langue gamahucha les lèvres de l'entrecuisse, humides et bombées, entre des poils doux et bruns. Elle s'efforçait de demeurer silencieuse, mais de petits gémissements lui échappaient ; parfois sa main se tendait pour protéger son sexe de la langue masculine. Elle fermait les yeux. Un sentiment d'union avec les forces de la vie et de la nuit la transportait. Elle sentit à peine la douleur de la défloration, tout s'emmêlait en un tohu-bohu de sensations. Ses mains agrippaient les flancs de Serge, lui griffaient la peau ; et, en réponse, celui-ci la mordait, la brusquait, l'obligeait à prendre des positions indécentes.

Il éjacula dans un grand râle. Chantal n'avait pas encore joui, mais elle n'en conçut, on s'en doute, aucune amertume. Elle se blottit contre lui, en pleurs. Son sexe battait en elle comme un métronome, les contractions ne tarissaient pas, ni le feu, ni cette envie d'être pénétrée pour combler la béance entre ses jambes. Elle n'osait pas parler. Elle dit, sans le regarder : « Merci. »

Ils firent l'amour deux fois, pendant la nuit, la fenêtre ouverte.

Elle ne dormit presque pas ; Serge, au contraire, renoua avec le ronflement et la bave du bienheureux.

Au matin, un ciel gris et nuageux se découpait à travers la fenêtre restée entrouverte ; au pied du lit, un pyjama rose et un caleçon vert tirebouchonnés reposaient sur la moquette. Un vent plus frais effleura la peau de Chantal ; elle remonta le drap jusqu'au cou. Serge ouvrit les yeux : Chantal tenait haut le drap ; elle lui sourit. Il l'embrassa furtivement et s'étira : « Alors, dit-il les yeux mi-clos, lequel de nous deux ira le premier dans la salle de bains ?

— J'y vais, je suis réveillée depuis longtemps... »

Serge grogna pour approuver la décision de Chantal. Elle était nue et se précipita dans l'autre pièce, en se baissant pour ramasser au plus vite ses vêtements de nuit. Il la suivit des yeux, mécaniquement, sans désir, comme le prisonnier, dans sa cellule, contemple le vol d'une mouche. Une terne lumière enveloppait le corps de Chantal, ses fesses clapotèrent jusqu'à la salle de bains. Serge n'éprouva aucun désir.

Pendant qu'elle se préparait, il remit son caleçon. Il souleva la couverture : entre les draps froissés, çà et là, des poils et des taches noirâtres. Quelle suite allait-il donner à cette nuit d'amour ? Il se posait la question, sans trouver de réponse. Au fond, ce qu'il venait de vivre était inscrit depuis le départ de Mayenne, même s'il n'avait pas osé se l'avouer. L'irréparable avait eu lieu, maintenant, et c'était comme si les roueries pour voiler la vérité de son projet se fussent envolées. Il regardait les draps souillés, ces indices du crime qu'il venait de commettre. Mais était-ce un crime ? Le monde entier se foutait de lui, à commencer par son épouse – et même ses enfants, dont il n'avait pas reçu un seul SMS, malgré leurs promesses –, le monde entier se fichait qu'il soit mort ou vivant, pour la raison que le monde entier, moins une centaine d'individus diversement

indifférents, n'avait même pas connaissance de son existence. Son insignifiance était absolue, sans faille – et il n'aurait pas le droit de coucher avec une femme, un soir, à La Roque-Gageac, derrière le secret d'une chambre d'hôtel ? Au nom de quoi ? Pour respecter qui ? Il sentait sourdre en lui une révolte contre la morale et contre les bienséances. Il les avait respectées toute sa vie, et il était la risée du sort, le dindon de la farce vertueuse, le couillon de service. Lorsque Claire couchait avec Lenny, elle se vantait d'obéir à une morale supérieure, la morale de l'amour, de la vie ; quand Patrick Mortier, son ami communiste, défilait joyeusement avec ses copains, il le faisait au nom de la morale ; quand Bérengère, pour se désennuyer, suivait des cours à l'université ou déversait sa bile sur son dos à lui, Serge, c'était, à nouveau, au nom de la morale : chacun prétendait gouverner sa vie et ses week-ends au nom de la morale, une morale qui, comme par hasard, coïncidait avec ce que chacun affectionnait, avec ses goûts, avec ses penchants, avec ses envies. Maintenant, se dit Serge, je baiserais qui je veux, quand je veux, au nom de la morale !

La porte de la salle de bains s'ouvrit. Chantal se tint debout, sans lâcher la poignée : « Tu peux y aller, si tu veux... » Elle n'ajouta pas « mon chéri », mais Serge crut presque l'entendre. C'était la première fois qu'elle le tutoyait. Cette intimité, dès le matin, le mit mal à l'aise. Chantal, pourtant, la main crispée sur la poignée de la porte, semblait encore plus effarée que la veille, lorsqu'elle tremblait sur son lit. Elle ignorait elle aussi la suite de l'histoire, elle ne savait qu'une chose : elle n'en maîtriserait pas le déroulement. Le tutoiement était l'un des seuls grains de sable quelle pût jeter dans la balance de façon quelle penchât du côté qui lui plaisait, du côté de l'amour. Elle souriait timidement, de son invariable sourire un peu triste. Elle n'était pas belle, avec ses cernes sous les yeux et ses coups de soleil sur le nez et le front. Serge n'eut pas l'impudence de la vouvoyer, il contourna

l'obstacle par le pluriel : « Nous prendrons le petit-déjeuner dès que je serai prêt... »

Il demeura longtemps sous la douche, sans se laver, assommé par le poids des décisions. Son immoralisme s'effritait déjà. Certes, il ne regrettait pas d'avoir joui plusieurs fois dans la nuit avec sa « maîtresse », mais la morale, désormais, s'incarnait en une pauvre aide-soignante au visage ingrat, à la poitrine menue, qui, dans la pièce d'à côté, patientait fébrilement avec l'espoir que cette nuit d'amour fût un commencement, et non une anomalie heureuse dans la morne addition des jours. S'il avait été Michel Chauvin, il ne se serait posé aucune question ; bien gentil encore, aurait pensé le Michel, d'avoir dépucelé ce laideron et de lui avoir offert deux nuits d'hôtel. Elle devrait même lui en être reconnaissante. Mais Serge Le Chenadec n'était pas Michel Chauvin, il n'avait pas son sublime égoïsme. Son âme était poreuse à la détresse des autres, il sentait en lui cette détresse, et doublement s'il en était la cause. Et puis, si Chantal n'était pas une belle femme, elle n'était pas non plus repoussante, son visage aux traits enfantins en valait bien d'autres ; enfin, ses fesses épaisses et son sexe non épilé ne lui déplaisaient pas... D'un autre côté, il venait de perdre son pucelage moral, et l'élan de liberté qui, cette nuit, s'était mis en branle, pourquoi dès ce jour le bloquer, alors qu'il se sentait l'âme d'un Chauvin, prêt à conquérir d'autres femmes, à vivre d'autres aventures – et cependant Chantal, dans l'autre pièce, attendait, fiévreuse, son verdict. Décidément, la vie, pensa Serge, n'était rien d'autre qu'une souricière de merde. Il se rasa quand même.

« Voilà, nous pouvons descendre prendre le petit-déjeuner ! » Et il tourna la clé de la porte, invitant Chantal à le suivre.

Des couples et des familles se restauraient dans une ambiance bon enfant, autour de tables rondes, qui buvant un jus d'orange, qui se levant

pour se servir une tasse de café, qui enfouissant dans sa bouche un croissant. Ils s'assirent près d'une baie vitrée, dominant, de cette place, la plaine qui s'étendait du fleuve sinueux jusqu'à des collines piquées, çà et là, jusqu'au faîte, de villages ou de châteaux moyenâgeux.

La composition du petit-déjeuner, le panorama et la route pour rejoindre Figeac offrirent des sujets de conversation d'un intérêt suffisant pour ne pas aborder la question de ce qu'il en serait de leur relation – dans quelques heures, et pour toute la vie. Il en était pour Chantal comme pour ces condamnés à mort qui, trois heures avant l'exécution, continuent de papoter, de parler de la couleur du ciel, de fumer, de ranger leurs affaires, de vivre tout simplement, alors qu'ils n'existeront plus avant la fin du jour. Elle se réjouissait de beurrer une « baguette bien fraîche » quand son ventre, au même moment, se contractait sous l'effet de l'angoisse. Serge, lui, avalait œufs durs, crêpes, fromages et croissants, dans un surcroît d'appétit, comme pour se forger une puissance apte à rendre dérisoire le dilemme qu'il devrait trancher. Tout était faux. Seule Chantal souffrait réellement. Il ne l'avait pas embrassée, pas touchée, pas rassurée. Plus le temps passait, plus l'absence de tendresse transformait sa première nuit d'amour en un accident de l'impossible amitié entre les hommes et les femmes. Pourquoi ne lui prenait-il pas la main ? Ne comprenait-il pas que son silence avilissait ce qu'ils venaient de vivre et l'humiliait, elle, dont c'était la *première fois* ? Et Serge continuait de dévorer son œuf à la coque, en se moquant, à mots couverts, d'un client aux bourrelets emphatiques.

« À quelle heure dois-tu être à Figeac ? », demanda Serge. Rien ne pressait, assura Chantal, elle téléphonerait à sa sœur pour l'avertir de l'horaire ; de toute façon, cette dernière ne bougeait pas de chez elle. Serge avait employé le tutoiement pour contrebalancer, par l'intimité de la

deuxième personne, la brutalité d'une question proscrivant une suite au voyage.

Ils déjeunèrent à Rocamadour. Serge consentit à ce qu'il appelait un « détour » (et qui ne l'était guère) pour faire accroire à sa passagère qu'il désirait musarder sur les routes avant d'arriver à destination. Ils parlaient peu. Bien qu'elle eût envie de pleurer, Chantal s'efforçait de profiter de cette ultime journée avec Serge, et s'appliquait de ne pas la gâcher en mordant déjà dans la tristesse à venir.

Quelquefois, Serge mettait sa main droite sur la cuisse de Chantal, geste à mi-chemin entre l'érotisme et l'amitié.

L'absence de décision en était devenue une : pourquoi s'engager tout de suite, pensait-il ? Il convenait de réfléchir, de prendre de la distance. Il était conscient de la difficulté de sa situation, de l'art qu'il devait déployer pour ne pas rejeter Chantal tout en ne lui promettant rien.

Enfin, ils dépassèrent le panneau « Figeac ». Chantal proposa qu'il la dépose dans le centre de la ville, car elle désirait acheter des cadeaux pour ses neveux. À la vérité, elle souhaitait que la séparation eût lieu à l'abri d'un possible regard familial. La veille, elle avait rêvé de pénétrer, main dans la main avec Serge, dans la maison de sa sœur ; le rêve s'était envolé. Elle resterait la vieille fille qu'on recevait dans une chambre d'amis et qu'on trimballerait dans la région sans trop lui demander son avis. Plus follement, elle espérait encore que Serge l'embrassât et lui promît de la revoir au plus vite.

Il n'en fit rien. En revanche, il loua les trois jours qu'ils venaient de passer ensemble, il ne les oublierait pas, il était ravi d'avoir accompagné son ancienne camarade de classe jusqu'à Figeac. Il prétextait que sa cousine l'attendait et qu'il lui serait difficile de se libérer de sa possessive affection dans les prochains jours ; néanmoins, si une occasion se présentait, il

l'appellerait pour aller dîner avec elle, ou se promener à Saint-Cirq-Lapopie.

« Et cette nuit ?... », eut-elle la force de dire, la voix étranglée par le chagrin, au moment de quitter la voiture.

« Cette nuit ? Ce fut une nuit merveilleuse... Elle restera l'un de mes plus beaux souvenirs, une nuit sans pareille... » Puis il déposa un baiser furtif sur ses lèvres, un baiser énigmatique, qu'on pouvait considérer comme un baiser d'adieu ou comme un acompte pour de plus charnelles étreintes.

Il démarra, content de lui.

Chantal regarda, la valise à ses pieds, la voiture qui s'éloigna et disparut au détour d'un feu de croisement. Elle retrouvait sa solitude ; à nouveau, elle ne comptait plus pour personne, il n'y avait plus d'homme qui souhaitât s'allonger à ses côtés, près de la Dordogne, plus d'homme pour passer de la pommade sur ses coups de soleil, plus d'homme pour la désirer. Plus d'homme. Sauf les vieillards de la maison de retraite, sauf son directeur, sauf les hommes de sa famille et ceux croisés dans les magasins, ou au coin des rues.

Elle resta blême, sur le trottoir, sans bouger. Puis elle reprit sa marche, mécaniquement, en roulant sa valise derrière elle, tête basse. Enfin, elle sonna chez sa sœur. Avant d'ouvrir, elle entendit un de ses neveux qui criait : « C'est Tata Chantal ! »

Serge alla boire un café chez sa cousine. Il l'avait prévenue qu'il passerait la saluer avant de continuer sa route. Au bout d'une heure, il remonta dans sa voiture : en roulant bien, il arriverait à Mayenne avant minuit.

En repassant à La Roque-Gageac et Azay-le-Rideau, il eut un serrement de cœur. Chantal était vraiment une bonne fille, d'un commerce agréable. Et

elle l'aurait aimé plus et mieux que Claire. Pourquoi n'en voulait-il pas ? Pourquoi avait-il abandonné sa passagère sur le trottoir d'une sous-préfecture ? Ils étaient pourtant tous deux de la même farine excédentaire, qu'on achète faute de mieux. Ils auraient pu, de leur exclusion, se protéger l'un l'autre, l'un par l'autre. Serge ne l'entendait pas de cette façon : il était marié et père de deux enfants, et il était directeur d'une agence immobilière. Non, Chantal n'était pas son double féminin ; s'unir à elle, c'était signer sa propre défaite. Il ruminait ce genre de pensées, agité d'un orgueil de basse qualité, tout en conduisant la Peugeot 508.

Il ne demeura qu'une journée en Mayenne, malgré les protestations de sa mère l'invitant à rester jusqu'à l'arrivée de sa sœur. Claire l'avait informé, par SMS, que le séminaire sur les inégalités lui avait redonné confiance en l'espèce humaine, et que depuis, elle profitait des plages aux environs de Marseille. Elle n'avoua pas, bien sûr, quelle avait renoué langue avec le pénis d'Olivier. De toute façon, pour elle, cela n'avait pas d'importance, elle rangeait ce genre d'affaires avec les bains de mer, les p'tits restos, le shopping citoyen ou les visites de musées. Le pénis d'Olivier, lui, aurait aimé obtenir un CDI, mais il n'avait pas le droit à la parole. Quant à Bérengère, elle avait rencontré un Sénégalais, sur le port de Cassis, qui vendait des statuettes africaines, des bracelets et des colliers, disposés sur une couverture qu'il repliait dès qu'un képi pointait sa visière. Ils s'étaient plu tout de suite, il l'avait complimentée sur son teint, ses cheveux. Son rire sonore la ravissait ; elle se donna à lui le soir même. Comme sa franchise et sa gaieté la changeaient de la morosité arrogante des « petits Blancs » ! Abdoul, c'était le feu, la passion, la joie dans la misère, la poésie, les lions, les girafes, les éléphants, la savane, les Massaïs, l'Afrique ! Abdoul n'était pas un homme, c'était un continent. Elle se battait jusqu'à la mort pour qu'il puisse obtenir sa régularisation. Elle se mit à porter de larges pantalons

colorés et tressa ses cheveux à la manière africaine ; enfin, elle marcha pieds nus dans les rues de Cassis. Elle prêtait à Abdoul une philosophie « naturelle », à l'écoute du vent, de la mer, du rythme vital, une philosophie qui était aussi la sienne, une pensée du corps, un corps en harmonie avec le grand Tout. Abdoul approuvait, nuançait, sans perdre de vue les clients ni la maréchaussée.

En ouvrant la porte de l'appartement, Serge sentit la tristesse l'envahir, à la place de la liberté et de la tranquillité qu'il avait eu l'espoir de trouver. Son épouse ne revenait que dans une semaine, et leurs enfants à la fin du mois d'août. Les pièces, assombries par le déploiement, au ciel, d'une toile de nuages gris, lui parurent minuscules et mesquines. Il dîna sur un coin de table de la cuisine, en ouvrant une boîte de conserve. Qu'avait-il à attendre de la vie ? Ses enfants quitteraient bientôt le foyer familial et, aux yeux de sa femme, il représentait une simple habitude, un contrat matrimonial, une erreur de jeunesse et, au mieux, un brave type. Ensuite, il vieillirait à côté d'une épouse indifférente, entre les soirées télé et les boîtes de conserve. Il était très loin du grand Tout abdoulien.

La pensée de Chantal fit retour dans son esprit, en de plus aimables atours que lorsqu'il roulait sur l'autoroute en direction de Mayenne, puis de Bagneux. N'avait-il pas vécu la meilleure part de ses vacances en la compagnie de cette aide-soignante timide et aimante ? Que faisait-elle en cet instant où il portait à sa bouche une salade piémontaise, tout récemment retirée de la cellophane ? Il eut envie de lui téléphoner. Cette idée l'occupa une petite heure, puis il alluma la télévision.

La semaine balnéolaïse passa très vite, entre de petits riens, une journée à Paris, une soirée chez Mortier, un match de tennis avec Chauvin. Dès qu'il agissait, jouait, conversait, il oubliait le lugubre chemin vers la mort. Mais le retour à soi qu'imposait l'appartement de Bagneux le privait de

l'insouciance et le livrait au désespoir. L'homme occidental, sans le secours de Dieu, est obligé d'être heureux, sinon il en chie un max. Tel était le fond de sa pensée.

Il avait triomphé du suicide et, sans aimer sa vie, avait peur de la mort. Serge était semblable à des millions d'hommes. Sans rime ni raison. Si Dieu n'existe pas, tous les hommes sont en trop, au sens où ils se confondent avec la gratuité absolue. Ils peuvent être là, ne pas l'être, il n'y a personne pour s'en émouvoir, à part eux.

Il caressait l'idée de téléphoner à Chantal comme on s'adonne, après l'amour, à de tendres attouchements, sans intention de remettre le couvert. L'idée lui plaisait et l'attirait, pareille à un gouffre sur lequel on se penche et qui donne le vertige. À chaque tentation, une force le retenait ; il en éprouvait un mélange de soulagement et de déception.

S'il ne l'appelait pas, que serait l'existence de Chantal ? Elle rencontrerait, au mieux, un célibataire endurci ou un veuf, sans grandes lumières, qui s'accouplerait avec elle par dépit, sans amour – ou avec un amour frelaté. Elle l'aimerait quand même, avec passion, sans retenue, désespérément. Ou bien s'en accommoderait, jour après jour, jusqu'aux saisons du grand âge. Il mourrait avant elle ; et, toutes les semaines, elle entreprendrait sa tombe, la fleurirait, en écarterait avec un sécateur le chiendent.

Serge n'imaginait jamais, pour elle, une vie heureuse. Il y avait tant de résignation dans les gestes de Chantal, tant d'effroi dans son regard, tant de bonté dans son sourire, que les fastes du monde, l'éclat du plaisir d'exister, passeraient devant elle sans même l'entrevoir, comme ces carrosses royaux, jadis, qui filaient à bride abattue, rideaux fermés, devant les gueux aux pieds nus, en les éclaboussant sur le bord des chemins.

Chantal pourrait aussi ne plus rencontrer personne. L'hypothèse n'avait rien d'improbable : elle n'avait connu aucun homme jusqu'à cet été en Dordogne, il n'était pas incongru qu'elle poursuivît sa vie solitaire, dans l'absence et le vide, sans tendresse, sans un être à ses côtés pour qui elle existerait et à qui elle confierait ses joies et ses peines. Le passage des ans n'arrangerait rien : son visage se chiffonnerait comme une pomme ratatinée et desséchée. On ne la regardait pas : elle deviendrait invisible. Elle travaillerait de longues années dans la maison de retraite. Un jour viendrait où même les vieillards libidineux ne ressentiraient plus rien quand le gant de toilette froterait leurs organes génitaux. À son tour, elle rejoindrait l'arrière-boutique de la mon, ce long temps où Ton est censé profiter de la vie à l'heure où tout se désassemble. Et, qui sait, deviendrait-elle, sur la fin, une pensionnaire de la maison de retraite où elle avait œuvré ? Pendant toutes ces années, elle conserverait dans un tiroir le bracelet qu'il lui avait offert ; et, dans la même enveloppe, l'unique photo de « son couple », un soir d'été en Dordogne, le soir triomphant de l'amour. Tous les jours, avant d'aller dormir, elle ressortirait ces reliques, les poserait sur son lit et rêverait à ces jours d'été, au mitan de sa vie. À sa mort, le directeur de La Providence jugerait inutile d'encombrer ses neveux et petits-neveux avec ces pauvres fétiches, le tout finirait dans une poubelle écologique, puis serait broyé à la décharge publique.

Aidons Serge à composer d'autres vies pour Chantal : oubliée par les biens du monde, elle en aurait méprisé la pompe, la vanité, l'éphémère éclat, se donnant à Dieu derrière les murs d'un couvent (il en restait encore en France). De sa chambre monacale, elle aurait prié le Seigneur, l'aurait célébré en de naïfs poèmes : après tout, suivre Jésus-Christ avait plus de gueule que vivre dans l'ombre d'un agent immobilier de Bagneux.

Ou bien, elle aurait adopté un petit Cambodgien et n'aurait vécu que pour lui, au rythme de ses bulletins scolaires, de ses rires et de ses succès. Adulte, vivant à Paris, puis à Londres, il n'aurait plus visité sa mère adoptive qu'une ou deux fois par an. Elle aurait attendu ses coups de téléphone, ses canes postales et ses visites comme des cadeaux célestes.

Ou bien, du malheur une tumeur cancéreuse aurait germé, comme un ennemi intérieur, une désagrégation matérielle au sein de la vie. Elle aurait passé tous les tests, subi toutes les humiliations devant des médecins préoccupés de vacances, de football ou de leurs enfants. Pourtant, aucune plainte n'aurait franchi sa bouche, mais des excuses, des sourires, de timides interrogations. Et parfois des boîtes de chocolats pour les remercier de s'occuper d'elle. Enfin, il y aurait eu le silence, la souffrance et la mort.

Ou bien, lasse de son ennui, se serait-elle jetée, un soir, sous les roues d'une automobile. La presse aurait évoqué, dans un entrefilet, l'identité de la victime. Toutes ses collègues de la maison de retraite se seraient cotisées pour mettre sur sa tombe une gigantesque gerbe de fleurs. Elles en auraient parlé longtemps, entre elles. Puis, de moins en moins souvent. Un jour, plus aucune consœur de La Providence n'aurait connu Chantal Beucher.

Ou bien, Serge l'aurait rappelée ?

Rien n'était joué. Tout finirait mal, tout serait effacé. Mais le conditionnel n'est pas le temps de l'existence, ni le possible la modalité principale de la substance humaine. Vivre, c'est être présent au monde. Pour certains, le peu qu'est la vie, îlot risible battu par les flots du néant, a tant d'agrément et de douceur qu'ils l'aiment malgré tout – même si la plupart ignorent le peu qu'ils sont.

Pris d'une soif de vie, Serge composa le numéro de Chantal, le cœur battant. Il y eut une sonnerie. Une deuxième sonnerie. Une troisième. Une quatrième. Le répondeur se déclencha, invitant à laisser un message. Serge

hésita puis se présenta, s'inquiéta de n'avoir plus de ses nouvelles, et, avant de raccrocher, murmura :

« Tu me manques... »

Le soir tombait. Serge s'assit sur le canapé ; il posa le portable sur la table basse, à côté d'un pot de fleurs.

Il y aurait une autre fin à cette histoire.

OceanofPDF.com

Chapitre VII

Les Femmes de ménage et la révolution, par Étienne Weil

« Que n'existe-t-il un aspirateur pour la poussière de l'âme, toutes les rancœurs accumulées depuis des lustres, toute la nostalgie indécrottable, les petits riens dans les recoins du souvenir, les petites tracasseries jamais nettoyées, les dépôts de l'ennui, les particules de neurasthénie, toute la chienlit qu'on absorbe au cours des jours. Les jours salissent nos espoirs, polluent nos sentiments et je n'aimerais pas renifler une âme de trop près, les puanteurs du corps ne sont rien en comparaison de la vie infecte qui germe à l'intérieur. Il faudrait des domestiques pour, tous les vendredis, épousseter les salissures occasionnées par le bavardage et la nullité de nos rencontres. Le faire *vraiment*, laver, ne pas s'accommoder, à la façon d'une cure psychanalytique, prompt à ce que chacun aime ses bobos comme on s'habitue à sa propre odeur. » Voilà ce que je me disais, en regardant la femme de ménage astiquer le sol et frotter les tables de la maison d'édition.

Voilà ce qu'on dit pour différer de reprendre la maîtrise de soi, d'évacuer ce qu'il y a de mauvais en soi, on attend une solution de l'extérieur, comme n'importe quel communiste, comme n'importe quel révolutionnaire espérant la destruction de la société pour oblitérer la médiocrité de sa vie. Abjection des utopies, la tragédie de la condition humaine excède de toutes parts la question politique. Je méprise toute personne qui réduit la détresse à sa dimension sociale, morale, politique. Le rapport aux autres,

l'organisation de la cité, n'est qu'un aspect de l'existence... Cette femme de ménage m'est proche par l'incongruité de son apparition sur terre, et dès lors, parce qu'elle doit subir l'humiliation d'exister – quelle ne ressent peut-être pas –, elle n'est pas ma semblable parce que nous serions tous deux exploités par une société injuste. Toute organisation des hommes entre eux, selon le point de vue auquel on se place, tourne à l'injustice, génère l'inégalité. Je ne ressens pas le métier usant que je fais plus abusif et ingrat que la pluie, l'ouragan, le babil des fâcheux. Je n'assimile pas non plus tous les systèmes les uns aux autres, ce serait commettre la même erreur que les démocrates qui égalisent tous les esprits : un système politique est d'autant plus estimable qu'il respecte les solitudes, d'autant plus haïssable qu'il consacre les rassemblements. La civilisation la plus douce protège les solitaires de la foule, promeut l'inutile comme le souverain bien.

Je ne donne à la politique qu'un temps restreint... Envie de pleurer à cause de tous ceux qui veulent faire mon bonheur, parce que ce qui est étriqué blesse notre orgueil : qu'ils aillent au diable, les vendeurs de lendemains qui chantent ! Ronde de l'humanité folle d'elle-même, scoutisme de l'âme, lèpre sentimentale... Lorsqu'une dent cariée me fait souffrir, je me rends chez le dentiste ; lorsqu'il faut voter, je mets mon bulletin dans l'urne pour élire les femmes de ménage qui s'occuperont des affaires de la cité.

Chapitre VIII

Littérature et mammographie

En remontant la rue de l'Odéon, je ressassais la réponse d'Horlavage à Langlois dont ce dernier m'avait entretenu la veille, au téléphone, dès qu'il en avait pris connaissance. Le romancier acceptait l'ignominieuse proposition de la maison d'édition, à la condition qu'on approuvât le nouveau dénouement qu'il écrirait dans quelques mois, sitôt qu'il aurait achevé son prochain roman (il ne voulait pas superposer les deux projets). Nous étions au mois de mai, cette époque bénie où les jupes rétrécissent et où les seins fleurissent. Les pages promises par Horlavage tomberaient en décembre. Mon travail de « grésage », ainsi que le définissaient Jérôme Beaussant et l'éditeur, n'occuperait qu'un petit mois, de sorte qu'on publierait *L'Homme surnuméraire*, revu et corrigé, avant l'été de la prochaine année.

Corvec exultait ; il envisageait même d'ajouter quelques pages à sa préface. Horlavage était, selon lui, revenu à la raison. Les conseils qu'il lui avait prodigués, avec l'aide de sa femme, portaient enfin leurs fruits : le roman difforme et ennuyeux, grâce au couple de savants, aurait cette fois belle allure ! Il n'était pas sans talent, ce romancier, mais il manquait de sens critique, d'une vision plus « polymathique », d'une conscience moins « archaïque » de ce qu'on attendait de la littérature au XXI^e siècle. Dès le soir, Corvec avait téléphoné à Horlavage pour lui exposer ses idées à propos du futur dénouement, un dénouement humaniste, dans l'esprit de la

nouvelle collection. Ils étaient convenus de se voir à Rennes, à mi-chemin de leurs villes respectives.

La réponse d'Horlaville m'accablait, elle sonnait comme une reddition. Je ne reconnaissais en cette abdication ni le reflet de ce qu'il m'avait confié au téléphone, ni l'écho de son orgueil. J'avais aimé qu'il fut intraitable, moi que, d'ordinaire, agaçaient les fanfarons qui jouent aux incorruptibles, les poses *morales*, les thuriféraires de soi : son orgueil lui coûtait en reconnaissance, en argent, et ne lui rapportait rien, au contraire des révoltés traditionnels dont le courroux, le plus souvent, participe à la construction de leur image sociale : il est si commode d'être un enragé quand, de cette rage, nul bâton ne vous châtiara et qu'une bonne pâtée sociale (journaux, réseaux, applaudissements) vous sera servie sitôt le coup de gueule donné, dès le retour à la niche. Tous ces roquets rouspéteurs, bavant la morale sous l'œil complaisant de la société, m'avaient toujours indisposé. Rien de tel avec Horlaville. Du moins l'avais-je cru.

Le dénouement, néanmoins, ne m'avait pas convaincu. Je n'aimais pas les romans qui contournaient, par une fin ouverte, l'art difficile de fixer un sens irrévocable à une histoire – l'art de conclure, en somme. Les pirouettes s'apparentaient, à mes yeux, à une fuite. Or, si j'aimais le retrait, l'échappée, le refus, je ne les estimais pas dans une œuvre d'art.

« Je ne suis pas d'accord avec vous », me répondit en souriant Étienne Weil, assis à côté de moi sur l'une des chaises vert pomme du jardin du Luxembourg, face au grand bassin où des enfants jouaient avec des petits bateaux, courant et riant, pleinement présents à ce qu'ils faisaient, inconscients de l'Histoire humaine.

« Je ne suis pas d'accord... Le dénouement du roman, mon cher Clément, n'est pas une dérobade, il éclaire les personnages d'une lumière nouvelle. C'est une belle fin.

— Permettez, mon cher Étienne, mais on ne sait rien de ce qu'ils deviennent. J'ai relu, hier, le dernier chapitre. L'auteur propose plusieurs vies possibles pour l'aide-soignante. Et puis, plus rien. L'agent immobilier, Serge Le Chenadec, téléphone à Chantal. Elle ne répond pas. On ne sait pas si elle va le rappeler... Voilà ce que j'appelle une dérobade. J'ai l'impression qu'Horlaville n'a pas voulu choisir entre une fin heureuse et une fin malheureuse, entre la rédemption par l'amour et le désespoir de vies ratées, barbotant dans la médiocrité et la solitude... Au lecteur de se débrouiller. C'est un peu facile, non ?

— La dernière phrase, je vous l'accorde, est ambiguë : "Il y aurait une autre fin à cette histoire." Mais elle m'amuse, cette phrase, elle est ironique... Et pourtant, elle ne ment pas. Il y a bien une fin... Je pense, moi, que Chantal répondra à Serge, elle n'a aucune raison de ne pas le faire, ce serait contraire à sa courtoisie et à l'amour qu'elle éprouve pour notre antihéros. Horlaville n'a pas jugé bon de l'écrire, il a joué avec des fins possibles. Il n'a pas souligné, c'est tout à son honneur... Et puis, l'important n'est pas là. Qu'importe, au fond, que les deux personnages se retrouvent ou, au contraire, qu'ils ne se revoient plus ? Quel que soit le choix du lecteur, le sens du roman n'en sera pas pour autant modifié.

— Ah, je vous demande pardon, si l'aide-soignante téléphone à Serge, nous sommes dans un roman volontariste ; dans l'autre cas, dans un roman tragique. Avouez que cela fait une différence.

— Je ne pense pas : le tragique sort indemne des deux interprétations... »

Tandis que nous débattions aimablement, les enfants continuaient de s'émerveiller des rondes que leurs navires accomplissaient à la surface de l'eau ; une jeune femme, à notre gauche, tête en arrière, jouissait du soleil ; les promeneurs marchaient lentement, heureux de fouler les graviers de ce

vaste parc à la française et, plus loin, dans l'amphithéâtre du Sénat, on débattait peut-être des futures lois de la République. Un vent léger caressait nos visages, et nous discussions de littérature : n'était-ce pas cela, la civilisation ? Une toile légère lancée au-dessus de l'abîme, si légère et si fine, si harmonieuse et si pacifique, que la souffrance et la mort, pour un temps, battaient en retraite ?

« Les dénouements, dans un roman, une pièce, une nouvelle, reprit Weil en cherchant sa pensée, ne sont-ils pas, de toute façon, toujours arbitraires ? Une intrigue est dénouée, mais aussitôt une autre se noue... Quand bien même des amants séparés enfin se retrouvent, une autre intrigue, à l'instant où l'on referme le livre, se met en place : celle de leur amour, de sa possible érosion... Rien ne s'arrête jamais dans une vie, dans l'emmêlement des vies. La seule fin réelle, c'est la mort... C'est pourquoi le dénouement de *L'Homme surnuméraire* ne contrevient pas à l'essence de la vie...

— Certes, mais un roman, ce n'est pas la vie, c'est un regard sur la vie, une présentation verbale de la vie. Un plaisant artifice, un jeu avec la vérité...

— Décidément, mon Cher Clément, vous en voulez à Horlaville !

— Je lui en veux surtout d'avoir accepté le contrat que lui propose Langlois.

— Il n'a pas accepté, il a différé sa réponse...

— C'est tout comme.

— Vous tranchez trop vite... »

Weil avait raison : ma déception anticipait le sort du roman, comme nous prévoyons le pire pour amortir nos chagrins si le malheur advient.

En marchant dans les allées du jardin, nous croisions des touristes qui se photographiaient les uns les autres ; je n'en éprouvais nul agacement, tant la

clarté de l'air et l'élégance mélancolique du Luxembourg inclinaient à la tolérance.

Par complexion, Weil supportait gaiement toutes les turpitudes de l'humanité, quelles fussent de toujours ou d'aujourd'hui. J'admirais qu'il alliât la lucidité à la légèreté, l'intelligence à l'absence d'aigreur.

Il ne croyait pas à la pérennité de sa nouvelle collection ; certes, Langlois l'avait acceptée, mais il savait qu'elle était en sursis, en raison des pertes financières quelle générait sans qu'une promotion symbolique ne les compensât, comme c'était le cas jadis. Le public accordait ses faveurs à de nouvelles idoles, les idoles médiatiques, les stars, les people, et l'on se détournait, lentement mais inexorablement, vers le futile, le divertissement, l'amusant. C'est ainsi que Weil voyait les choses. Il le regrettait, mais refusait d'en désespérer – c'eût été accorder trop de prix aux suffrages des « têtes de linotte » ! Que le monde s'écroulât dans les distractions de pacotille n'empêchait pas ceux qui en avaient le goût et l'exigence d'aller chercher ailleurs leur miel, dans le trésor des siècles passés : une vie de lecture ne suffirait pas à venir à bout du dixième de son contenu ! « C'est une chance d'être un tard venu, prétendait-il. Les chefs-d'œuvre se sont accumulés, pourrait-on croire, rien que pour nous... »

J'essayais de prendre le pli de son alacrité, mais il y avait en moi trop d'amertume, trop d'impatience. Quand on est jeune, on ne se réjouit pas de la chute de grandeurs encore sur pied au temps de nos parents.

« Vous savez, Clément, rien n'est acquis, tout est réversible... Il est impossible de connaître l'heure exacte de notre civilisation. Aujourd'hui, le triomphe du capitalisme, avec sa camelote universelle, semble avoir écarté de plus nobles expressions artistiques... Et je ne doute pas que nous allons en baver, car l'abaissement spirituel équivaut, à terme, à un déclassement

politique et économique. Mais en ces périodes de régression surgissent aussi des contrepoids qui, peut-être, feront basculer les choses du bon côté...

— Permettez-moi d'en douter...

— Le doute... Je n'en dis pas davantage, et je le redis : nous ne savons pas l'heure exacte de notre civilisation.

— Pas l'heure exacte, certes, mais je crains qu'il ne soit déjà bien tard. »

Nous nous promenions quelquefois hors de Paris, à Senlis, à Rambouillet, à Fontainebleau, quand les beaux jours infusaient, en nos âmes de citadins (qu'on ne devait pas confondre avec les âmes citoyennes (cet oxymore)), un désir de senteurs printanières, de champs de colza, de ruisseaux serpentant entre des vallées fleuries, d'abbayes et d'églises romanes sous un ciel d'azur. Weil ne se rendait plus que deux jours par semaine dans les locaux du boulevard Richard-Lenoir.

Puis vint la saison des vacances. Lise avait un temps envisagé un long séjour au Moyen-Orient, elle rêvait depuis des années de marcher parmi les ruines de Persépolis, au milieu des colonnes brisées et des statues de taureaux ailés à tête d'homme. Je rêvais, moi, de lectures dans une chaise longue, sous le chêne de la maison de Granville, entrecoupées de promenades, de bains de mer et de copulations. Pour contrecarrer cet exode en terre étrangère et hostile, j'informai Lise que ce séjour en Iran lui imposerait d'être voilée. Elle contesta spontanément ce point, arguant que j'étais devenu paranoïaque, et même « islamophobe ». Elle fréquentait de plus en plus d'amis de gauche, ce qui déclenchait chez elle des réflexes vertueux et une propension à soupçonner tous ceux qui ne pensaient pas comme elle d'être des racistes et des salauds. J'avais jusqu'à ce jour été épargné par ce genre de procès, malgré un apolitisme qu'on accusait, dans son milieu universitaire, d'être le masque inavouable de la droite, et même de l'extrême droite. Lise, naguère uniquement préoccupée par la littérature,

commençait à se sentir concernée par les grands combats contre les dominants. Par contrecoup, la droite et l'extrême droite me devenaient aimables et j'aimais afficher, devant ses amis épouvantés, des idées qu'ils jugeaient « nauséabondes », de la même façon qu'autrefois, devant des bigots, les libertins s'amusaient à nier l'existence de Dieu.

Par chance, j'avais eu raison : en Iran, une femme devait être voilée, tout occidentale quelle fut. Granville se rapprochait. Lise s'excusa de son emportement contre moi et, à la mi-juillet, nous ouvrîmes les volets de la maison familiale.

Au début de notre amour, nos séjours en Basse-Normandie ressemblaient à une retraite loin du monde. Nous n'aurions pas envisagé d'inviter qui que ce soit, même des amis proches, à perturber le cours lumineux de nos tête-à-tête et de nos corps-à-corps. Nous nous promenions en haut de la falaise, privilégions les criques désertes, dînions en amoureux, lisions des après-midi entières, l'un à côté de l'autre. Ce repli solitaire me contentait au-delà de tout. Mais, par malheur, cette époque enchantée n'aurait pas d'autres occurrences : Lise avait invité, cette fois, plusieurs de ses amis à passer un ou deux jours à Granville. Certes, il y aurait des heures sans personne d'autre que nous, des balades en campagne, des soirées à contempler le ressac de la mer, tous deux étendus sur une plage de galets. Mais il y aurait aussi des professeurs de théorie critique, des sociologues et un linguiste. Et même l'infâme Corvec. Moi qui avais espéré profiter de cette retraite normande pour désintoxiquer Lise de ses idées généreuses, ou plutôt quelle croyait généreuses – l'affichage moral étant toujours une Chute –, j'en étais pour mes frais. J'en vins même à regretter les gardiens de la Révolution, en Iran.

S'il est un mérite aux vacances, c'est de détacher les hommes de la fascination de l'actualité, du déversoir ininterrompu des informations, de

l'Histoire, des luttes politiques ou syndicales. Ils aperçoivent alors, derrière le voile des événements, la vie pure et simple. À la vérité, cette expérience est battue en brèche, aujourd'hui, par l'omniprésence, même dans le désert saharien, des radios ou d'internet : le sens de l'Histoire et l'abject commérage mondial résonnent alors, la nuit, entre les dunes de sable, sous le ciel étoilé jadis pur et immémorial. Je ne cherchais rien d'autre que le silence, l'absence, le vide. Fuir loin de la tyrannie de la face humaine, comme l'écrivait Baudelaire. Et les premiers jours à Granville furent, à cette aune, merveilleux. Lise retrouvait le goût du retrait, les tendres pommiers, le sens d'être là, dans l'écoulement des jours, sans se perdre dans de stériles révoltes politiques. Elle redevenait celle que j'avais aimée, drôle, charmante, frivole et grave. Sur ce point, je m'accordais avec Rousseau : la comédie sociale me répugnait. Une vie idéale, à mes yeux, devait se préserver de l'entassement en société, des soirées mondaines, du travail, et promouvoir, à l'inverse, le repli, la paresse, la quiétude et un choix d'amis s'accordant à nos mélancolies, à nos plaisirs, à nos saucisses grillées et persillées.

Cette trêve fut entamée par la visite d'un professeur de sciences du langage et d'un sociologue de l'université de Caen – des confrères, donc, de Lise. Ces deux messieurs étaient accompagnés de leurs épouses, professeurs de lettres comparées, l'une à Rouen, l'autre au Havre. Je craignais l'intrusion de ces universitaires dans notre paradis normand comme Adam aurait dû craindre de goûter au fruit défendu. Lise, nouvelle Ève, ne put résister à la tentation. Elle ne comprenait pas mes réticences, me rappelant que ma « philosophie » de l'éloignement n'impliquait pas une absolue solitude, mais le commerce d'amis choisis et intéressants. Je lui répondis qu'ils n'étaient pas mes amis, que je ne les connaissais pas ; elle répliqua qu'ils étaient les siens et que je ne pourrais qu'apprécier des gens aussi

érudits. Et, plus agressivement : pour qui je me prenais ? « Tu vois, lui répondis-je, tes amis ne sont même pas arrivés que nous nous disputons déjà, alors que nous venons de passer trois jours de sérénité, de bonheur et d'entente...

— Mais c'est de ta faute ! Tu es d'une intolérance ! J'ai quand même le droit d'inviter des gens que j'apprécie et, qui plus est, sont de vrais intellectuels...

— Je crains de m'ennuyer, pour tout dire...

— Mais de quoi te plains-tu ? Ce sont des lettrés, des gens instruits !

— Non, ce ne sont pas des lettrés, ce sont des savants.

— C'est la même chose, non ?

— Pas nécessairement... Le lettré est un amateur, il ne s'autorise que de soi, que de sa réflexion personnelle, que de ses jugements, tandis que les universitaires s'appuient sur leur diplôme, leur statut social, quand ce n'est pas sur leurs théories, voire leurs statistiques. Il y a une lutte à mort entre le mode d'exister littéraire et le mode d'exister savant. »

Lise connaissait mes théories ; elle les avait même prises au sérieux, à l'orée de notre relation amoureuse. Mais, réussite universitaire aidant, elle était passée dans l'autre camp, ou était en passe de le rejoindre. Et plus elle s'éloignait de moi, plus je me raidissais dans mes rejets. De même que son flirt avec la gauche me convainquait de mépriser cette engeance démagogique qui me l'enlevait.

« Une lutte à mort ! Il vaut mieux être sourd que d'entendre ça !

— Oui, une lutte à mort... »

Mes *adversaires* descendirent d'une superbe automobile blanche décapotable, dont j'appris par le conducteur qu'il s'agissait d'un cabriolet Bentley Azuré. Je soufflai à l'oreille de Lise : « Une décapotable de gauche, sans doute... » Elle haussa les épaules.

Le grand cerisier abrita notre rencontre, dans le jardin, après que Lise eut présenté à nos hôtes les deux chambres qu'elle leur avait préparées, déposant sur chacun des lits un bouquet de genêts d'or et de primevères cueillis au cours de nos promenades. Les deux couples arboraient la quarantaine, et mes prévenances contre eux ne résistèrent pas à la courtoisie dont ils firent montre, ni aux longues jambes de Jeanne Noël, l'épouse du sociologue, ni au décolleté de Françoise Pinson, la femme de Louis Pinson, le fameux théoricien du langage. Je me surpris même à plaisanter, pérorer et jaboter : pas de quoi être fier !

Plus retors, Gérard Noël, le sociologue de service, conserva un mutisme presque hautain, du moins l'interprétais-je en ce sens.

Néanmoins, la journée eût débité ses heures sans aucun accroc si Lise, par taquinerie, n'avait, après le dîner, résumé à ses amis ma théorie de la « lutte à mon entre lettrés et savants ». J'avais tenté de tourner en plaisanterie ma propre thèse, pour ne pas indisposer nos invités, mais le sociologue, soudain plus loquace, s'était lancé dans une analyse de mon propre cas. Selon lui, mon rejet « puéril » des sciences humaines et du savoir était statistiquement répertorié, dûment étiqueté depuis longtemps par les sciences sociales : le lettré s'arrogeait des talents hors de la sanction universitaire (le diplôme) de façon à « planer dans le subjectif comme un gros paresseux de bourgeois privilégié ». C'était si facile, si grisant, selon lui, de se croire au-dessus des autres parce que l'on était né dans les classes supérieures de la société, qu'on en connaissait les codes depuis l'enfance ou que l'on avait lu un peu plus que le commun. Je répondis aimablement (bien que je sentisse monter en moi ces fièvres de colère qui font perdre la tête) que mon grand-père avait trimé toute sa vie comme ouvrier agricole et mon père comme factotum, que le problème était ailleurs et qu'il était malhonnête de ne pas affronter ce que Lise appelait ma « thèse » en me

disqualifiant en tant que personne. Puis, je craquai : « Au fond, vous contournez la question en me tapant sur la gueule... »

Ce soudain changement de registre (« gueule ») mettait en péril l'équilibre bienheureux de la soirée. Jeanne, l'épouse du sociologue, intervint pour calmer les ardeurs : « Et voilà qu'ils se chamaillent comme des enfants ! » La référence à l'enfance était censée désamorcer le sérieux de la controverse, mais ni Gérard Noël, ni moi n'étions d'humeur à ce qu'on rabaissât notre dispute à une querelle de récréation.

« Écoutez, Clément, je ne vous tape pas sur la gueule... Laissons là cette dispute. De toute façon, je n'ai pas plaisir à débattre avec des gens qui n'ont pas la culture suffisante pour opposer des arguments scientifiques à mes idées. Je ne fais pas dans *l'opinion*, moi...

— Nous y voilà ! Vous m'accusiez il y a deux minutes de me draper dans je ne sais quel privilège pour mépriser les universitaires, et vous enfiler maintenant la toge du savant qui ne parle pas avec le vulgaire ! Regarde, Lise, tu l'as devant toi, la raison pour laquelle un savant n'est pas un lettré : les lettrés sont des amateurs, des amoureux, des passionnés, jamais ils ne prétendent tenir une position extérieure, neutre et scientifique... »

Mon interlocuteur se contenta de sourire avec un air supérieur (il est tant de sourires !), et la controverse s'éteignit. Je fus tenté de souffler sur les braises, mais je croisai le regard de Lise, puis les seins de Françoise Pinson ; alors, je renonçai au plaisir malsain de l'engueulade.

Jusqu'à l'heure du coucher, aucune discorde ne troubla l'harmonie de la soirée. Gérard Noël retourna à son silence ; quant à moi, je ne quittai ma réserve qu'au bout d'une heure, après que la fièvre fut retombée. Les autres convives discutaient, plaisantaient, riaient. Je finis par regretter mon emportement, qui m'avait exclu de la gaieté générale.

La nuit, le sommeil fut long à m'entraîner dans ses limbes anarchiques : le couple Noël, dans la chambre d'à côté, ne trouva rien de mieux que de faire l'amour, on entendait un battement régulier de sommier, des soupirs et des petits cris. « Décidément, pensais-je, ce crétin de Gérard Noël aime à emmerder son monde ! »

Je me réveillai tard dans la matinée ; il n'y avait aucun bruit dans la maison. Je descendis à la cuisine. Françoise Pinson, en peignoir blanc, se servait du café dans un grand bol. « Voulez- vous du café ? me dit-elle, affable. Ils sont tous partis se promener à la pointe de Lude... Nous sommes d'incorrigibles dormeurs, tous les deux ! Votre nuit a dû être agitée, pour vous lever si tard...

— Je n'ai pas assez dormi, en effet... Je prends du café, merci. »

À son sourire, je compris le quiproquo de ma réponse : mon interlocutrice, à coup sûr, avait entendu, depuis le rez-de-chaussée où elle dormait, le concert amoureux du couple Noël – mais l'attribuait, ce concert, à Lise et à moi. Or, il aurait été discourtois de révéler l'identité des duettistes, et maladroit même de débattre d'un thème qu'elle n'avait pas soulevé clairement : et si son sourire n'avait été rien d'autre qu'aimable, sans sous-entendu, sans ironie ? Je me contentai alors, dans l'ignorance, d'afficher une mine béate et, je le crains, fort stupide.

Son peignoir dévoilait, par l'échancrure, deux très beaux seins en sorte que l'air nigaud qui enveloppait mon visage pouvait aussi bien traduire un réveil difficile qu'un sot ravissement devant une belle poitrine à demi-découverte. À la vérité, les deux interprétations ne s'excluaient pas. En tout cas, la belle professeur de lettres n'était ni prude, ni frileuse. Elle était, pensais-je, de ces femmes séduisantes, jouant de leurs charmes sans pour autant choir dans l'arrogance et le narcissisme.

« Vous savez, Clément, dit-elle sans cesser de sourire, vos propos, hier soir, auraient pu me vexer...

— Et pourquoi cela ? Ce n'était pas mon intention...

— J'aurais pu prendre pour ma pomme votre "thèse", si l'on peut l'appeler ainsi, sur l'opposition fratricide entre les savants et les lettrés...

— Oh, ne vous formalisez pas, ce n'était qu'une bête provocation, ou, si vous préférez, une simple intuition...

— Et qu'appellez-vous "lettré" ? C'est confus, non ? Vous savez, j'aime autant la littérature que vous et, pour l'enseigner, n'en suis pas moins passionnée...

— Je n'en doute pas... »

Mes idées étaient emmêlées et je n'avais jamais pris soin de les démêler : à peine réveillé, hypnotisé par l'échancrure de l'épouse Pinson, je n'arrivais pas à les expliquer. D'un autre côté, je ne souhaitais pas passer à ses yeux pour un parfait crétin.

« La plupart des universitaires sont aussi des lettrés, dis-je, et je suis un grand admirateur de Simon Leys, par exemple... Je ne parlais pas des *personnes*, mais des méthodes, des approches... Au fond, rien n'est plus fragile que la littérature, c'est une pauvre chose, une chose de rien... Un homme, seul, qui invente et réfléchit dans son coin, sans l'aide d'une théorie, de statistiques, d'expérimentation, sans statut social... Il ne propose pas un savoir, il ne s'appuie pas sur une science... Il parle au lecteur, solitaire lui aussi... C'est un peu ça mon idée du lettré, un amateur, un rien social...

— Un rien social ? Il y a beaucoup d'écrivains et de fervents lecteurs qui appartiennent aux classes dominantes...

— Un rien social, oui, en tant que lettré. Un peu comme des joueurs de boules, par exemple, sont des joueurs de boules quand ils sont ensemble,

avant d'être des médecins, des pompiers, des retraités, des instituteurs, etc.

— Ce n'est pas très intéressant, ce que vous dites... »

Je me retins de lui répondre que son jugement péremptoire s'autorisait, à n'en pas douter, d'un surplomb érudit, universitaire, social, dont je me serais bien passé : je préférais les discussions d'égal à égal, réglées uniquement par la somme des lectures, le plaisir des citations, la passion des œuvres.

L'idylle avait tourné court. La veille, déjà, Lise m'avait entraîné dans une polémique que je fuyais ; et, à nouveau, cette Françoise avait tenu à ce que je revinsse sur la périlleuse controverse, au risque de troubler la quiétude de notre petit-déjeuner.

L'après-midi, ce fut le mari de Françoise, le spécialiste du langage, qui ouvrit les hostilités, et son tir visa d'abord *L'Homme surnuméraire*. Le roman lui avait été ironiquement conseillé par Corvec, « son éminent confrère », et, malgré l'amitié qu'il savait nouée entre Horlaville et Lise, il ne comptait pas « mâcher ses mots » pour dire le mal qu'il en fallait penser. « Vraiment, Lise, je ne vois pas ce que l'on peut trouver à ce piètre roman : Horlaville ne sait pas que le réalisme est un mouvement du XIX^e et il ne connaît qu'un mode de narration : la narration linéaire. » Gérard Noël ne fut pas en reste :

« Si l'on veut connaître la vie des malheureuses femmes de ménage ou des aides-soignantes, on en apprendra davantage en lisant l'étude de Norbert Malville *Les Métiers domestiques, femmes et combats ouvriers dans la France contemporaine*.

— Ce n'était sans doute pas son propos, intervins-je.

— On se demande bien, en effet, quel était son propos... Dans un monde bouleversé par le chômage, il choisit pour personnages principaux des hommes qui sont tout sauf “surnuméraires”, au sens économique du terme.

Et, encore une fois, Malville cerne beaucoup mieux la vie difficile des femmes de peu, des femmes exploitées. Lisez-le, Clément, on en reparlera. »

Si j'avais été un adepte des théories du complot, j'aurais pensé que j'étais victime d'un piège ourdi par un quarteron d'universitaires factieux. Mais je tenais ma botte secrète, je l'avais mise au point seul, en roulant à vélo jusqu'à la boulangerie, et cette botte, c'était la mammographie :

« Certes, le sociologue ou le savant ont des connaissances plus vastes, plus précises, plus solides qu'un romancier. Mais écoutez-moi deux minutes, si vous le permettez : imaginez un jeune homme qui, pour la première fois, déshabille celle qu'il aime. Appelons-les, si vous en êtes d'accord, Roméo et Juliette. Notre Roméo contempera ébahi les seins de Juliette comme s'ils étaient deux pommes d'or, deux cornes divines, deux poires d'Arcadie (choisissez votre forme !), puis il les caressera, les prendra amoureusement dans ses mains, les triturera, et accolera ses lèvres sur les mamelons turgescents...

— On se calme, jeune homme, dit en souriant l'accorte Françoise.

— Imaginez maintenant que notre Juliette, une heure après ses ébats amoureux, doive passer une mammographie. Elle est accueillie par un radiologue – appelons-le D^r Noël, par exemple. Ce dernier voit des dizaines de paires de seins par semaine. Juliette se met torse nu. Notre D^r Noël palpe ses seins, en tirebouchonne les tétons, scrute le cliché radiographique pour voir s'il n'y a pas de ganglion cancéreux. C'est un *spécialiste* des seins ! Notre D^r Noël ne ressent aucune excitation sexuelle, pour lui la poitrine de Juliette est semblable à des milliers de poitrines, ce sont deux cônes constitués de tissus adipeux caractéristiques de la branche des mammifères. Eh bien, je soutiens que Juliette, Roméo et le D^r Noël représentent les différents modes d'être de l'humanité : le mode de la connaissance, le mode

de la littérature. Le premier mode correspond au savoir objectif, statistique, neutre, froid, rationnel. Le second mode est caractéristique d'un savoir subjectif, personnel, passionné, lyrique. Le romancier, s'il raconte la visite de Juliette, évoquera d'abord la passion de Roméo pour les seins de sa maîtresse, puis l'appréhension de Juliette lorsqu'on place ses seins dans la mâchoire radiographique ; enfin, il décrira aussi, s'il le souhaite, la lassitude du D^r Noël, fatigué de manipuler des seins à longueur de journée : pauvre, pauvre D^r Noël ! Il pourra jouer du registre tragique ou du registre comique, avec tous les degrés possibles qui séparent ces deux visions du monde... Si la littérature n'existait pas, nous ne saurions pas grand-chose de ce mode d'appréhension de l'existence qui, pourtant, est celui de chacun de nous... Même le D^r Noël n'est pas toujours un savant objectif. Il a une épouse, qu'il se doit d'honorer une fois par mois, au moins.

— C'est un peu caricatural, votre histoire, contesta Louis Pinson.

— Je ne vois pas en quoi. Vous pouvez mieux faire, mon cher Pinson... Mais je continue. Imaginez que notre D^r Noël, alors qu'il palpe les seins de Juliette, s'aperçoive soudainement que sa patiente a des yeux bleus magnétiques et un visage de madone... Le voilà qui redevient un homme sexué et désirant, il n'est plus seulement un savant, et il se met soudain à bander. Dans la même personne, le savoir et la vie luttent entre eux pour s'imposer. Mais le Dr Noël est un grand professionnel, il jugule ses pensées érotiques, les seins de Juliette redeviennent vite de simples mamelles à examiner médicalement.

— Et le rapport avec *L'Homme surnuméraire* ? coupa Gérard Noël, de plus en plus agacé.

— J'y viens. Si Horlaville en apprend moins à un lecteur putatif sur les agents immobiliers ou les aides-soignantes qu'un sociologue, il nous fait pénétrer cependant dans la conscience et la sensibilité de personnages qui,

par certains côtés, ressemblent à ce que nous sommes tous. La littérature, si vous voulez, c'est le point de vue du *malade*. La science, le point de vue du *médecin*. L'un n'est pas exclusif de l'autre, et nous sommes alternativement malade et médecin, extérieur et intérieur. Ce n'est pas rien tout de même que de suivre, dans un roman, la vie intérieure d'un homme dans ses démêlés avec la société, avec la vie. Ce n'est pas rien de le dire avec style, avec humour, avec lyrisme ! Une petite question, maintenant : Messieurs, si vous aviez le choix, préféreriez- vous vivre ce que vit Roméo ou ce que vit le D^r Noël ? D'un côté la passion, le culte de la beauté, l'érotisme, de l'autre la science, la connaissance, l'indifférence, la distance ?

— Pffff, mon pauvre ami, répliqua le sociologue, vos alternatives sont d'un puéril !

— Je ne pense pas. Permettez-moi d'être un peu pédant, c'est bien le moins quand on emploie comme vous, à longueur de cours et d'articles, un vocabulaire technique digne de Trissotin... L'être précède le connaître, la société le sociologue, le langage la science du langage, la littérature le discours sur la littérature. Vivre, c'est connaître, mais c'est d'abord être. La littérature est cet art qui unit l'être et le connaître. Elle est la connaissance par l'humour, par l'émotion, par la sensibilité. »

Je n'étais pas mécontent de ma petite tirade. Je croyais qu'elle clouerait le bec à mes ennemis ; mais il leur suffit de suggérer que je délirais pour ne pas daigner réfuter un discours que Pinson qualifia de « pur et simple maboulisme ». L'après-midi, comme on le dit du lait, avait tourné ; elle répandait une saveur âcre et détestable. Lise en semblait attristée, découragée. Lorsque nos hôtes, une heure plus tard, annoncèrent leur départ, nous comprîmes tous, sans le dire, que cette fuite était la plus raisonnable des résolutions.

Je dus subir, les jours suivants, la mauvaise humeur de Lise. Elle ne me pardonnait pas d'avoir défendu mes idées. Pour elle, la bonne entente primait la discorde intellectuelle : « Quelle importance, ne cessa-t-elle de me dire, que vos désaccords sur la littérature ou sur je ne sais quoi d'autre ! Le soleil n'en continuera-t-il pas de briller, la pluie de tomber, le jour de se lever ? Nous aurions pu passer de merveilleuses journées à rire, à nous promener, à nous amuser, à discuter ! Et voilà que les petits coqs veulent absolument avoir raison ! La vanité masculine n'a pas de bornes, c'est elle qui pourrit le monde ! »

Quelques années auparavant, Lise aurait pris mon parti ; cette époque avait vécu. Son amour pour moi avait décré, puisqu'elle me mettait dans le même sac que les autres. Je n'étais plus *distingué*. Sans doute avait-elle raison, je n'avais pas été avare de remarques déplacées, de piques inutiles, d'ironie facile, mais elle non plus : en comptant pour rien mes propos, ne me réduisait-elle pas à n'être qu'un galant dont le babil l'indifférait ? L'essentiel à ses yeux, sans doute, tenait à ma belle allure (quoique provisoire) et à mes capacités reproductives. J'étais un mâle interchangeable, dont la personnalité propre n'avait qu'une importance relative : que j'eusse les idées d'un Louis Pinson ou celles que je défendais, c'était kif-kif bourricot. Elle n'aurait certes pas aimé un homme qui n'avait ni idées, ni culture, elle n'allait pas jusque-là, mais elle eût aimé quiconque avait des lettres et des idées, quelles qu'elles fussent. Son amour ne m'avait pas élu parmi *tous* les mâles, il m'avait extrait d'une série, d'une collection, d'une ménagerie. Je retombais sur terre, dans la solitude absolue.

« Mais on n'aime pas un homme à cause de ses idées, voyons ! protesta Lise, à qui je n'avais pu cacher mon désarroi. On l'aime pour sa gentillesse, sa prévenance, sa bonne bouille de bébé réjoui au matin, sa force, sa

faiblesse, enfin toutes ces choses ineffables, mais essentielles. Sa beauté, bien sûr.

— Mais alors, tu aurais pu en aimer beaucoup d'autres que moi ?

— Peut-être, mais c'est toi que j'ai aimé... Et d'ailleurs, toi non plus, tu ne m'aimes pas pour mes idées.

— Si, bien sûr ! Je pensais que nous avions à peu près les mêmes... Au début...

— Et aujourd'hui ?

— Je ne sais pas... »

Certaines de nos propres idées n'ont pas beaucoup d'importance, elles tiennent aux circonstances, à une conversation ou à un mouvement d'humeur. On les abandonne au fil du temps, et l'on est surpris quand un ami, un soir de bilan, nous en attribue la propriété. D'autres, en revanche, émanent de notre fonds substantiel, elles sont *nous*, comme nos yeux, notre bouche, comme nos cicatrices et nos souvenirs. Qu'une amante s'en désintéresse ou, pire, les méprise, nous en sommes meurtris, et nous comprenons, mieux que l'indifférente, le gouffre qui soudain nous sépare. Nous découvrons qu'elle chérit un fantoche fabriqué par ses fantasmes et ses désirs, qui n'a qu'une vague ressemblance avec celui que nous sommes réellement. Dans toutes nos promenades, désormais, s'invitait cette fêlure, cet imperceptible éloignement. En apparence, rien n'avait changé ; en réalité, tout. Il y avait des rémissions, des retraites, des instants où j'oubliais, sur la plage, dans un champ de luzerne, à la terrasse d'un café, le leurre sur quoi notre amour s'édifiait – comme un malade incurable, à certaines heures, oublie le mal qui va l'emporter. Lise continuait de m'aimer, ou plutôt d'aimer ses songes. Je tentais de repousser mon funeste savoir sans y parvenir, de sorte que je me voyais feindre l'enthousiasme, le désir, la tendre inclinaison. Sinistre duplicité !

Ces jours de comédie eurent une fin. L'écart, pensais-je, n'était pas si profond que je ne l'avais cru : Lise, au-delà d'un désaccord réel, partageait une commune vision des choses, un identique amour de Paris ou de la Normandie, de la lecture et des balades à vélo, des ciels, des chambres aux draps défaits, des lumières de l'été. Je me raisonnais tant bien que mal.

Mon double s'éloigna quelque peu, grâce à ces exercices spirituels. Mais, un matin, Lise m'informa que les Corvec séjourneraient dès le lendemain dans la maison de Granville ! Je protestai : « Tu m'avais dit qu'ils passeraient tout au plus une nuit ici ! Nous les avons déjà reçus plusieurs fois à Paris, et maintenant, il faut se les taper pendant les vacances !... Et nous deux, alors, ça ne compte pas ?

— Oh, cesse de jouer à l'amoureux possessif ! Je ne vois pas en quoi la présence d'Alexandre et de Laurence nous empêchera d'être ensemble... De toute façon, ils ont l'intention de ne pas déranger... Tu connais Alexandre, c'est la discrétion faite homme... Tu as réussi à chasser les Pinson et les Noël, et tu veux recommencer avec les Corvec : je ne te laisserai pas faire !

— Eh bien, c'est moi qui partirai !

— Soit ! »

Je refermai violemment la porte de la chambre derrière moi, puis sortis mes vêtements de l'armoire. Enfermé dans ma colère, et décidé à ne pas céder, il ne me restait plus qu'à respecter le programme dicté par ma rancœur.

Lise ne m'accompagna pas à la gare, elle me laissa appeler un taxi. Au moment où j'allais quitter la maison, elle apparut dans le couloir et, timidement, me demanda de l'appeler dès mon retour à Paris, dans l'appartement. Pendant quelques secondes, je suspendis mon mouvement vers la porte, pris du désir de déposer là ma valise, de ne pas compromettre

plus longtemps la pérennité de notre couple. Puis je tournai la poignée, obéissant à mon projet plus qu'à mes envies. Je lui avais tout de même assuré que je ne manquerais pas de lui téléphoner sitôt que je serais « chez nous ». Je ne l'avais pas embrassée, conscient qu'un tel geste, sans doute, hypothéquerait mon primitif dessein.

Pour la première fois depuis quatre étés, nous nous séparions à cause d'une dispute. Nous n'étions pas sûrs, l'un et l'autre, que ce fut une bonne idée, mais aucun de nous deux n'avait eu la force, nonobstant, d'endiguer la désunion. J'attendis, seul sur le quai, en consultant mon portable au cas où Lise m'enverrait un SMS ou m'appellerait. J'étais accoutumé aux voyages solitaires en RER, en métro, en train, mais ces pérégrinations, quotidiennes ou circonstanciées, se déroulaient en la présence idéale de Lise que je retrouvais le soir ou le jour suivant. Or, cette fois, la solitude et la tristesse étaient mes uniques compagnes. Je n'avais jamais été aussi seul, sans envies, sans rien d'aimable à penser pour l'avenir. Je renouais avec l'inutile errance.

Je n'eus pas la patience d'attendre d'être à l'appartement pour téléphoner à Lise ; je m'abritai, à Montparnasse, dans un endroit isolé, et sortis mon téléphone. J'étais prêt à m'excuser, mon orgueil n'avait pas résisté aux heures de train. J'imaginais que Lise, elle aussi, était aux abois, qu'elle me supplierait de prendre un billet pour la retrouver. Dès ses premiers mots, je compris qu'il n'en était rien : l'enjouement de sa voix me transperça le cœur. Cet imbécile de Corvec avait déplacé d'un jour son arrivée à Granville, et tous profitaient, dans le jardin, de la lumière chaude et cramoisie du soleil couchant.

Elle était heureuse, sans moi.

Le monde entier, à Paris, semblait jouir du bonheur de fouler les trottoirs ou de boire un verre aux terrasses des cafés, dans l'euphorie de juillet

finissant. Les touristes n'en revenaient pas d'être là, dans la plus belle ville française, en ce soir d'été ; et les Parisiens savouraient la félicité d'habiter Paris. Et moi je brûlais, en rejoignant la rue Gassendi, d'une désespérance sans faille.

À Granville, sous le haut cerisier, Lise était heureuse.

Je ne désirais parler à personne. Je pris une douche, puis j'écoutai des disques – les musiques les plus tristes et les plus mélancoliques de ma discothèque. Dans la maison familiale, à Granville, on devait boire le thé, ou bien ce corniaud de Corvec avait-il proposé de s'aller promener à la plage du Plat-Gousset, et, bien dans sa manière, pérorait-il en citant les vers d'un poète chinois sur des conques ballottées par les flots sous une lune d'argent. Quel con !

Je pris la résolution de ne plus appeler.

Je rappelai, dès le lendemain matin, au prétexte que je ne trouvais pas, dans ma valise précipitamment remplie, un manuscrit à polir pour le compte des éditions Langlois. Et, en effet, Lise me confirma que le texte était resté dans le tiroir de la chambre. Elle ne l'oublierait pas et me le rapporterait à son retour. Je n'osai lui suggérer de me l'envoyer par la Poste. Cette chose si simple, si naturelle, que sa compagne vous rende un mince service, était devenue une entraide impossible à solliciter.

J'avais espéré qu'elle me proposât de venir le rechercher : là aussi, j'en fus pour mes frais. Je n'avais pas mesuré la joie que Lise éprouvait à accueillir Alexandre et Laurence Corvec, joie qui atténuait le chagrin que mon départ, pensais-je, lui infligeait, joie qui, alliée à son orgueil, affermissait sa ténacité et la rendait inflexible.

À mon tour, je m'opiniâtrai : puisqu'elle s'amusait avec ses amis, je ne prendrais plus de ses nouvelles. Et, bien qu'il m'en coûtât, je me tins à la résolution de l'ignorer pendant toute une semaine. À plusieurs reprises je

composai son numéro de portable, mais à chaque fois, une force contraire me rappelait à ma décision première. J'étais aidé dans ma détermination par la peine que m'avait valu mon premier appel et, comme une souris de laboratoire fuit, au dernier moment, la planchette à fromage qui lui a causé une décharge électrique, je renonçais à appuyer sur l'ultime touche du combiné. Je reposais alors le téléphone, dans un pêle-mêle de soulagement et de frustration, ne sachant si ce renoncement était une défaite ou une victoire, un geste de courage ou de lâcheté.

Je n'avais pas assez d'argent pour rêver à l'Italie, à Malte ou Corfou ; je n'en éprouvais pas le désir non plus. J'appartenais à la race des feux solitaires, race qui jouit de la solitude à condition qu'elle soit secondée sinon par une maîtresse, du moins par un ami.

Désœuvré, je repris le roman inachevé dont Lise aimait tant se moquer, et que je polissais et repolissais, ajoutant quelquefois et surtout effaçant, respectant le précepte de Boileau et n'avançant qu'à reculons. J'écrivis quelques phrases, le premier soir, dans l'exaltation du désespoir. Au matin, les paragraphes géniaux avaient la gueule de bois, comme si, sous l'effet de l'ébriété créatrice, j'en avais surestimé la pertinence et l'originalité. Quelques jours plus tôt, j'avais joué au malin en opposant lettré et savant, et je butais soudain contre ma médiocrité, mon impuissance. Ce n'était pas agréable.

Me revint à l'esprit ma théorie de la mammographie : elle était, pensais-je, profondément juste. Pourquoi ne pas écrire une nouvelle ou un roman en tirant le fil de la pelote mammaire ? J'échafaudai un plan et une trame narrative. Un couple de jeunes gens en était le noyau : Hervé (le jeune homme), éperdument amoureux d'Isabelle (la jeune femme), était sous l'emprise des seins d'icelle, il ne cessait de les photographier, de les peindre, de les filmer, de les caresser et de les téter. Isabelle se prêtait

aimablement à la passion érotique de son compagnon. Un jour, Isabelle passa une mammographie. Elle fut tâtée, palpée, manipulée par le D^r Yves Noël (par mesquinerie, je ne modifiai pas le nom de mon contradicteur). Or, les torsions que le D^r Noël imprimait à ses seins ne laissèrent pas Isabelle indifférente ; elle en fut troublée et bouleversée. Pour la première fois, ce fut à regret qu'elle revêtit son soutien-gorge. Les jours suivants, elle songea aux mains du D^r Noël sur sa poitrine. Si l'obsession d'Hervé pour ses seins lui semblait plus légitime, elle se pliait dorénavant de mauvaise grâce à ses délires érotiques, et elle aurait aimé que ce fût le radiologue qui se livrât à de pareilles mises en scène. Elle trouvait des prétextes pour retourner au cabinet de radiologie ; Yves Noël, lui, n'était en rien perturbé par la paire de seins de cette patiente qu'il trouvait néanmoins un peu bizarre.

J'hésitais entre plusieurs suites possibles ; il m'intéressait de nouer, autour d'une poitrine, un marivaudage amoureux, de tenir dans mes filets narratifs la désillusion de l'amant, l'agacement et l'érotomanie d'Isabelle confrontée à l'indifférence d'un homme de science. Au-delà de cette partie à trois mises, je désirais traiter existentiellement le mode littéraire de la connaissance (celui d'Hervé, multipliant par passion les approches érotiques d'une poitrine adorée) et le mode scientifique de la connaissance (celui du D^r Noël, n'ignorant rien des mamelons de la femme (y compris ce que la peau dissimule) mais dédaigneux de leurs sortilèges). Si je respectais l'équilibre entre la peinture des passions et la réflexion sur les modes de connaissance, mon roman, pensais-je, aurait fière allure.

J'écrivis une première page. Fort de ce début et enivré par mon projet, je résistai à la tentation de Granville. Passer des heures en la compagnie de mes personnages me délestait de mes propres tourments, de mes névroses, de moi.

L'euphorie ne durait pas. Le bien-être sédatif envolé, j'éprouvais alors la misère d'être seul, à Paris, tandis que Lise passait ses vacances en Normandie, qui plus est en accueillant, dans la maison de ses parents, un couple qui m'horripilait. Je ruminais mes défaites.

Le troisième jour, j'arpentai les rues de Paris, à demi présent au monde, flottant dans mon roman et dans mes souvenirs, conjecturant l'emploi du temps de Granville. Je disparaissais dans la foule, au milieu de ces milliers de consciences pour qui je n'étais rien, ces milliers d'âmes pensives, préoccupées, tristes, heureuses, insouciantes ou désespérées, pour qui je n'étais rien, et qui n'étaient que des silhouettes, des ombres, des passants, presque rien. En promenant mon angoisse, j'espérais la diluer dans le nombre, dans l'océan de l'angoisse, et la réduire à son infiniment petit.

On a beau n'être rien, ou plutôt pas grand-chose, on n'en souffre pas moins, et d'une souffrance pleine, sans défaut, occupant toute notre misérable personne. Une écorchure à un doigt de pied ou une dent cariée irradient au-delà du périmètre détérioré.

Le jour suivant, mon inspiration romanesque se grippa. Je me mis à douter de l'intérêt de ce que j'écrivais, de l'utilité d'ajouter une histoire de plus dans un monde gorgé d'histoires jusqu'à la gueule. Pour écrire, il fallait qu'une cécité me voilât, au moins, la vanité de mon projet, que je n'aie pas à l'esprit, à l'instant où j'allumais l'ordinateur, la totalité des écrivains ou aspirants écrivains qui, au même moment, frappaient sur leur clavier, raturaient un manuscrit, estimant, les idiots, que leurs écrits n'étaient pas sans importance. D'un autre côté, mesurer la vanité de tout n'était jamais qu'un prétexte pour ne rien foutre. Je ne l'ignorais pas non plus.

« Le fétichisme sexuel est un bon sujet, me rassura Étienne Weil. Je vous encourage à ne pas abandonner votre roman. » Je l'avais appelé, dans

l'après-midi, d'abord chez lui puis chez l'éditeur : il travaillait à la conception d'une nouvelle collection, d'un esprit radicalement nouveau. Il préféra ne pas m'en dire davantage : qu'il en fut l'inventeur ne flattait pas, m'avoua-t-il, son amour-propre littéraire, mais Gilbert Langlois se félicitait de l'idée géniale de son collaborateur.

L'été, le jardin des Plantes ne ferme ses grilles qu'à huit heures du soir, et il offre un artefact pastoral et exotique à ses visiteurs. À l'ombre des platanes, au milieu d'une floraison colorée, Weil m'entretint de ses soirées solitaires, et plus rapidement de sa rencontre avec un professeur de lettres du lycée Condorcet. Il me reprocha de m'être enfui de Granville : ma désertion, selon lui, me vaudrait, de la part de Lise, une théorie de reproches jusqu'à la fin de mes jours !

Horlaville n'avait toujours pas envoyé un nouveau dénouement à L'Homme surnuméraire. Langlois s'en serait moqué si Corvec ne s'informait, une fois par semaine, de ce texte, car il escomptait retoucher sa préface en fonction du nouvel épilogue.

« Corvec n'a pas compris que la fin importait peu, poursuivit-il, après qu'on se fut assis sur un banc. Un roman, contrairement à une nouvelle, est moins assujéti à l'histoire, et donc au dénouement. Là n'est pas son intérêt : regardez avec quelle désinvolture Stendhal se débarrasse de Julien Sorel ou de Fabrice ! Et même le suicide d'Emma Bovary n'est, si j'ose dire, qu'un accident.

— Oui, mais on peut trouver d'autres exemples qui s'opposent à votre thèse : le dénouement de *La Peau de chagrin* ou celui de *Crime et Châtiment* ne sont pas circonstanciels, ils donnent un sens précis au roman.

— Vous avez raison, ne tombons pas dans la théorie. Néanmoins, un roman n'est ni une fable, ni une nouvelle. L'absence de fin, ou plutôt sa contingence – une fin, certes, mais d'autres fins étaient possibles –, cette fin

aléatoire ne contrevient pas à l'essence du roman. En tout cas, le dénouement de *L'Homme surnuméraire* ne me pose aucun problème. Et je ne le trouve ni humaniste, ni antihumaniste ! Peu m'importe, de toute façon... »

Des couples de jeunes gens modernes cheminaient dans les allées, costumés de T-shirts, de Converse et de sacs en bandoulière. Devant eux, leurs enfants couraient sur les pelouses, sous l'œil bienveillant d'une autorité rebelle. De derrière l'enceinte, parvenait l'écho amoindri du bourdonnement automobile.

« Alors, ce roman ? Où avez-vous trouvé cette idée ? » Je lui racontai la prise de bec avec le linguiste et le sociologue, à Granville. De surcroît, je pensais depuis longtemps que la littérature, et l'art en général, sondaient une zone de l'expérience humaine que la science, par méthode, écartait, et que dès lors, la littérature n'avait pas à se prosterner devant la science, ni à lui céder la totalité du réel : nos vies imparfaites, nul autre quelle n'en avait la charge. Cette thèse mienne m'avait remis en tête une ancienne petite amie, huit ans plus tôt, qui m'avait raconté sa gêne que des médecins lui palpasse et triturasse les seins au cours d'une mammographie. Cette gêne, qui pourrait s'y intéresser ? Qui pourrait à la fois exposer l'embarras de la femme, l'indifférence du radiologue et la jalousie de l'amant (en l'occurrence, moi) ?

« C'est une bonne idée de roman... Même si les seins, vous le comprendrez, ne me font pas rêver... Au fond, vous butez contre l'éternelle histoire de Faust...

— De Faust ?

— Oui, ce savant qui, au soir de sa vie, doute que la connaissance soit le but de l'existence, et qui aimerait retrouver sa jeunesse, la joie, l'amour... Je me demande parfois si nous n'accordons pas une place démesurée à la

connaissance, en oubliant que celle-ci doit être subordonnée à l'intensité de la vie.

— Tout de même, vous n'allez pas me dire qu'il faut d'abord vivre, et ensuite philosopher...

— Non, je ne veux pas dire ça... Mais votre question est juste : quelle est la place la plus enviable, celle de l'amoureux ou celle du radiologue ? Et l'amoureux qui ne cesse, dans votre roman, de photographier les seins de sa petite amie, n'en sait-il pas plus sur eux que le radiologue qui les observe aux rayons X ? Le savoir n'est pas que mathématique, il est aussi sensible... »

Le restaurant turc où nous pensions dîner ne possédait pas de terrasse ; or, nous vivions l'une de ces soirées où flottent dans l'air comme des particules d'euphorie qu'il eût été pervers de fuir à l'intérieur d'une salle tapissée de kilims. Une brasserie ensoleillée nous accueillit, en face de l'île Saint-Louis ; de l'autre côté du quai, des bouquinistes profitaient des caresses de l'été, assis à côté de leurs boîtes vertes pleines de livres anciens.

« Permettez de revenir une dernière fois sur cette histoire de mammographie. Il me semble qu'Horlavage aurait pu, dans son roman, soumettre Chantal Beucher à un examen de ce type, vous ne croyez pas ? N'hésitez pas à lui suggérer cet épisode médical pour son personnage, si vous l'avez à nouveau au téléphone.

— Je ne vais quand même pas lui filer mon idée de roman, dis-je en plaisantant à demi.

— Cela n'aurait rien à voir, ou très peu. Pour Horlavage, ce serait surtout l'occasion de souligner la solitude sexuelle et sentimentale de son héroïne. Imaginez : Chantal Beucher n'a jamais été caressée par des mains masculines, elle est vierge, imaginez son émoi quand elle pénètre dans le cabinet médical. Une secrétaire la conduit dans le réduit où elle doit se

déshabiller. Chantal croit qu'une femme va l'examiner, elle se met torse nu. Soudain, le manipulateur ouvre la porte : c'est un beau garçon d'une trentaine d'années, grand, blond, un demi-dieu pour une Chantal Beucher. Elle frémit, elle cache ses seins. Le demi-dieu s'en étonne : "Je vous en prie, Madame, l'examen radiographique n'est pas douloureux." Il ne comprend pas qu'il s'agit de pudeur, et non de peur. Chantal n'a jamais connu des mains d'homme sur ses seins, qui plus est les mains d'un homme jeune et beau. Quand il les touche, elle tremble. La compression de sa poitrine par le mammographe n'est pas agréable, mais son corps est parcouru de frissons ; elle a envie de faire l'amour. Lorsque le radiologue palpe ses seins et appuie sur ses tétons, elle se retient pour ne pas l'embrasser. La séance dure dix minutes. Elle revient chez elle. Elle se masturbe. Et elle pleure...

— Eh bien, vous devriez écrire des romans ! »

Vers minuit, quand je quittai Étienne Weil, la température n'avait presque pas baissé, on se serait cru dans une ville méditerranéenne. Les Parisiens, comme des Orientaux, s'attardaient aux terrasses ; certains avaient sorti des chaises le long des trottoirs, et on les voyait discuter, par petits groupes, comme dans une ruelle stambouliote ou napolitaine. Je longeai un temps les bords de la Seine, plaque dorée et mouvante aux exhalaisons un peu fétides d'eau et de terre. Il y avait même des moustiques. On entendait toutes les langues, on croisait tous les peuples, la plupart manifestaient une joie bruyante, des filles riaient très fort, des jeunes hommes criaient, l'alcool imbibait beaucoup d'entre eux.

Je me sentais prêt à écrire une trentaine de *Guerre et paix*, tant la parole de Weil, légère et persuasive, conduisait à croire en soi-même.

Au matin, j'avais dessaoulé, et l'idée de lire *Guerre et paix* me parut un exploit digne des guerriers d'Homère, très au-delà de mes maigres forces.

Lise revint de Granville. Aucun appel téléphonique entre nous n'avait troublé notre dispute. Au silence de la solitude succéda un silence gêné, peuplé de non-dits. Nos dialogues n'allaient pas au-delà du domaine pratique : « Tu as fait les courses ? », « Reste-t-il du lait dans le réfrigérateur ? », « J'ai posté le loyer », etc. Les réponses étaient circonscrites et précises : « Oui », « Non », « Je vais le faire ». Un théâtre à l'os, sans gras, sans adjectifs superflus. La critique d'avant-garde aurait été ravie ; celle des Grands Boulevards aurait moqué la complaisance dans le sordide et aurait regretté l'absence d'une légitime gaieté propre à effacer les soucis des spectateurs. Je n'avais qu'une hâte : revenir au vaudeville et à l'humeur joyeuse.

C'était impossible. Mon départ de Granville représentait, aux yeux de Lise, un *casus belli*. Si moderne jeune femme quelle fut, elle ne supportait pas que son compagnon désertât l'image du couple au moment où elle recevait, chez elle, un autre couple, qui plus est d'universitaires (forcément brillants). Le silence était ma punition. Je tentais parfois une plaisanterie ou un geste d'affection, mais ces drapeaux blancs me valaient, en retour, une volée de propos acerbes.

Triste gouvernante de l'appartement, elle imposa un régime de rancœur et de grisaille. Je finis par trouver un asile dans les locaux de la maison d'édition. J'y demeurais jusqu'au départ de la femme de ménage, tard le soir. Je multipliais les sorties avec des amis, et même les séances solitaires au cinéma.

Notre couple partait à vau-l'eau. Nous ne faisons plus l'amour. Je regardais de plus en plus les autres femmes. J'étais encore trop jeune pour me contenter de la chasteté. Pour la première fois depuis l'adolescence, j'expérimentais la frustration sexuelle, le désir brûlait en moi – ce n'était pas une métaphore. Je me refusai pourtant les remèdes ordinaires à mon

mal : la masturbation, les services tarifés et la drague. Le premier dérivatif m'eût ramené quinze ans en arrière, le deuxième me paraissait indigne de moi, et le dernier aurait consacré la mise à mort de mon couple. Je me consumais sur place. J'envisageais comme une félicité l'absence de désir qui, disait-on, accompagne la vieillesse. Au moins, dans une maison de retraite, le vieillard ne bande pas dans le vide, il ne bande plus du tout, son sexe, pareil à un drapeau en berne, penche vers la terre, comme pour lui indiquer le chemin à suivre. Je me souvins alors du roman d'Horlaville, du soulagement que Chantal Beucher apportait, sous la douche, à des vieillards priapiques. Les romans disaient-ils la vérité ? Il me faudrait attendre une cinquantaine d'années pour vérifier, *intus et in cute*, ce qu'il en était. En attendant, mon bas-ventre s'enflammait régulièrement, une gigue sensuelle tournait dans ma tête, le monde s'érotisait, des femmes étranges, les seins nus, la croupe offerte, peuplaient mon imagination. Mon rapport à la vie n'avait jamais été si sexué que dans le néant du plaisir sexuel.

Les pièces de l'appartement sécrétaient une brume de cafard que Lise et moi respirions sans discontinu. L'âme éteinte par ces jours sans phrases, sans vie, sans rien, je n'en souffrais pas moins d'une brûlure sexuelle : la grisaille et le feu. La condition humaine, pensais-je, c'est pas de la tarte.

Un soir d'octobre, dans la cuisine où nous dînions comme deux singes hagards et muets sur la paille d'un zoo, je rompis le silence :

« Je crois que je vais retourner quelques semaines à Melun... C'est mieux pour nous deux...

— Peut-être... »

Le dialogue du jour, pour le moins concis, n'en était pas moins tragique. J'avais espéré que Lise contestât, même timidement, ma proposition. Il n'en fut rien : sans l'approuver, elle ne la désavouait pas. Dès le lendemain, alors qu'elle était au lycée, je bourrai mes valises de fringues et de livres, de

quelques photos de Lise et moi, de mon ordinateur portable et, grâce au 4x4 de Christophe, un copain de fac (dont j'avais moqué souventes fois son goût de l'épate automobile), j'emménageai dans le deux-pièces de Melun, loin de Paris, loin de Lise.

Je ne m'y étais pas vraiment préparé : à peine renouai-je avec la solitude que les images des jours heureux vinrent me hanter, se moquer de la faillite de mon couple ; tous les instants de tendresse et de volupté surgissaient impromptus, comme des coups de poing dans l'âme.

Surtout, il n'y avait plus personne à qui je puisse demander ce qu'elle désirait pour dîner, personne qui s'intéressât à ma journée chez Langlois, personne qui ne s'inquiétât d'un retour tardif à l'appartement. Nos vies emmêlées pendant quatre ans, au point de composer une trame unique, se détachaient l'une de l'autre. Je contemplai le passé comme on se penche sur l'existence d'un mort ; un jour, le tout de ma vie n'aurait pas plus de substance que ces quatre années évanouies. Sauf qu'il n'y aurait personne pour s'y intéresser, pour en regretter les moments de grâce, en estimer la valeur, en dénombrer les défaites et les victoires. L'illusion que la mort ne dévorait pas l'existence s'était dissipée, et je voyais maintenant la bouche d'ombre qui reprenait son bien, seconde par seconde, heure par heure, jour par jour. Si un magazine, *Elle* ou *Marie-Claire*, m'eût interrogé sur la raison qui, selon moi, présidait à la pérennité d'un couple, j'aurais répondu sans hésiter : l'illusion de la durée. Une telle réponse expliquait pourquoi aucun magazine ne s'intéressait à mes théories.

En novembre, la nouvelle collection conçue par Étienne Weil, collection dont il m'avait confié, au jardin des Plantes, qu'il n'était pas fier, occupa les pages culturelles des journaux et les forums des réseaux sociaux. On multipliait les analyses et les oukases, comme si cette fois, les éditions Gilbert Langlois inventaient une littérature qui menaçait, selon ses

détracteurs, les bases de notre civilisation, ou, selon ses thuriféraires, la hissait à un stade supérieur de son évolution. Weil, en sophiste, défendait sa collection, bataillait dans les journaux, et riait sous cape.

Je suivis de loin ce champ de bataille médiatique. Plus rien ne m'intéressait. Le seul point positif du mois de novembre regardait l'état de mon pénis : il ne bandait plus. Ou peu s'en fallait. Je tentais d'en ranimer la flamme, quelquefois, en traînant sur les sites porno, mais il s'en détournait en jouant les bégueules – si jeune et déjà désabusé de tout ! Je n'allais pas me plaindre néanmoins de ses coups de blues, ça me faisait des vacances.

Il faut l'avouer, la collection de Weil n'était pas banale : elle proposait aux lecteurs de devenir des héros de roman : on remplissait un questionnaire détaillé sur sa propre vie, lequel programme, ensuite, était traité par un logiciel qui le connectait à des histoires préalablement écrites. Des rédacteurs avaient été embauchés pour ajuster la vie des lecteurs à ces romans prémâchés. Pour une centaine d'euros, l'existence du lecteur se transformait en chapitres et en pages où, à chaque fois, il avait le beau rôle : le réalisme n'était pas de mise, ni le pessimisme, ni l'échec. On sublimait sa vie, on la transcendait : tous les choix du lecteur étaient excellents, ses adversaires abjects, ses amis fidèles et vachement marrants. Tout le bien que le lecteur pensait de lui-même éclatait enfin au grand jour !

La controverse profita à la collection, les demandes affluèrent, gonflées par un service de communication efficace : quoi de mieux que d'offrir un roman *personnel* pour un anniversaire, un mariage, des noces d'or ou d'argent ? Langlois embaucha une cinquantaine de rédacteurs pour faire tourner la machine. Le chiffre d'affaires explosa, d'autant que « Littérature humaniste » battait son plein. D'autres maisons d'édition s'engouffraient dans le même secteur de vente, et l'on vit des collections *expurgées* fleurir à l'étal des libraires : « Belles-lettres égalitaires », « Romances sans

racisme », « La Gauche littéraire » et la plus célèbre, conçue pour les enfants, « Bébé, Sade, Maman ».

Dans le métro, on n'osait plus lire un roman qui ne fut justifié par l'une de ces collections, de peur d'affronter le regard réprobateur des passagers. Les journaux se plurent à rapporter les brimades qu'un lecteur de Mauriac en version originale, non expurgée, dut subir de la part de femmes outragées par cette scène quelles qualifièrent, par la suite, d'obscène : un homme lisant le *Bloc~notes* ! Devant des enfants ! Que le romancier de *Thérèse Desqueyroux* ne fût pas le plus scandaleux des écrivains, et même un catholique scrupuleux et moral, n'y changeait rien : ces mères en colère n'en voulaient rien savoir. Pour quelles raisons, expliquèrent-elles, si les livres de Mauriac ne sont pas des immondices, les publie-t-on dans des collections qui en suppriment les passages orduriers ? À les écouter, même la Bible n'était pas présentable, et, pour tout dire, pas très catholique. « Que ce Mauriac appartienne à la secte chrétienne, pérora la meneuse, est bien la preuve de son infamie ! Cette secte a commis des crimes, massacré des innocents au cours de croisades racistes, empalé Galilée, brûlé des incroyants ! »

Si tous les chroniqueurs condamnaient les violences que le pauvre amateur du *Bloc~notes* mauriacien avait endurées (on lui avait mis des pages du roman dans la bouche ! Et il n'avait dû qu'à l'intervention de la police que son fondement ne fût profané de la même façon), de nombreux éditorialistes critiquaient l'attitude provocatrice de ce lecteur : à ne pas respecter la neutralité de l'espace public, il devait s'attendre à un retour de bâton. Certains philosophes et sociologues le jugèrent « irresponsable », et « d'une conduite blessante pour les valeurs de l'Autre ».

« On écrit une nouvelle page de la littérature, me confia un soir Gilbert Langlois, dans son bureau. Grâce à nos livres, les gens sont plus heureux, et

la société tout entière marche dans le sens du progrès moral. » Je ne le contredis pas ; je vivais dans un monde inconsistant et irréel, celui qui suit une séparation, un décès ou une grave maladie. En toutes choses, j'adoptais le point de vue du survivant, le point de vue de l'atonie. Que le monde s'écroule, pensais-je, que les imbéciles heureux prospèrent, peu me chaut ! Qu'ils aillent tous se faire foutre !

Je ne voyais presque plus Étienne Weil, le croisant entre deux portes, deux rendez-vous. Nos conversations ironiques dans les brasseries parisiennes me manquaient ; Lise aussi me manquait. La morale triomphait ; j'étais seul.

J'entendis, un samedi matin, sur France Culture, Weil discourir du sens de sa nouvelle collection et la défendre de fort belle manière. Un auditeur qui ne le connaissait pas aurait pu croire à la sincérité de sa plaidoirie ; moi, j'appréciais le talent du rhéteur, du sophiste. Qu'il mentît ne me dérangeait pas, puisque c'étaient les vertueux qu'il abusait. Et, pour reprendre leur antienne : devait-on la vérité à qui ne la mérite pas ? « Depuis l'origine, expliquait-il d'un air convaincu, la littérature a célébré les rois, les héros, les amants, la vie. L'art, par essence, glorifie l'humanité. Pensez à Phidias, à l'admirable équilibre de la statuaire grecque : l'artiste athénien a fixé les critères de l'humaine beauté, de façon à la magnifier. Homère chantait les exploits d'Ulysse, la beauté d'Hélène, le courage d'Achille. Au Moyen-Age, on a raconté la bravoure des chevaliers, et les trouvères exaltèrent l'amour courtois, la grâce des femmes. Même Boileau, le satirique Boileau, a vanté la gloire de Louis xiv quand, dans le même temps, Racine devenait l'historiographe du monarque. Aujourd'hui, le succès des super-héros, ou tout simplement des héros, est encore une façon de célébrer les potentialités humaines. Nous, chez Langlois, nous allons plus loin, nous ne réservons pas seulement à quelques privilégiés l'honneur d'un panégyrique, nous

démocratisons l'héroïsme : chacun a le droit d'être le héros d'un roman, car chacun est le héros de sa propre vie. Et croyez-moi, il faut plus de courage et de volonté pour, tous les matins, affronter les odeurs du métro ou le carnet de correspondance de ses enfants, que pour contempler de loin, comme Napoléon, un champ de bataille, avec une longue-vue !

— Mais vous oubliez que la littérature n'est pas que célébration, elle est aussi un dévoilement du réel, une exploration des structures secrètes de l'existence...

— C'est ce que montre notre collection : la dimension héroïque de toute vie, dimension secrète, encore inconnue, encore taboue...

— Mais *Don Quichotte*, mais Molière ! Et la comédie ! Ces œuvres, au contraire, ne fouillaient-elles pas, derrière les apparences, la part maudite et ridicule de nos vies ? Pas la part prétendument héroïque de chaque vie...

— Notre collection ne contredit pas la part comique de l'existence. Les adversaires de nos héros sont très souvent grotesques, imbus d'eux-mêmes, incapables de reconnaître la valeur de notre héros-lecteur... »

Malgré le talent de Weil, le conflit ne s'éteignit pas : un essayiste engagé, journaliste, « dérangeur de certitudes » (comme il se présentait aux médias), Claude Herbert, était le moteur et le symbole de la révolte ; on l'entendait sur toutes les radios et chaînes de télévision, on le voyait à toutes les manifestations, avec son porte-voix, son drapeau, ses cheveux au vent. Il écrivait diatribe sur diatribe, secouait les consciences, réveillait les assis. Gilbert Langlois ne s'en inquiétait pas : tant qu'on parlait de sa collection, il ne craignait rien, il se satisfaisait de la publicité que ce « crétin d'Herbert » (sic) lui apportait. Sa placidité fut néanmoins ébranlée lorsque l'essayiste interpella, à l'Assemblée nationale, les députés sur la question Langlois — interpellation suivie, deux jours plus tard, par une réception à Matignon.

Si un décret, une loi ou la justice s'en mêlaient, la collection, nonobstant son succès, courait un danger.

Weil trouva la parade : la confection d'un roman qui prendrait Claude Herbert pour héros ! L'œuvre fut promptement usinée, puis offerte à l'intéressé et aux journalistes. On y racontait les épreuves outrepassées par Herbert, on louait sa ténacité, sa franchise, son génie. Même son combat contre les éditions Langlois (qui concluait le roman) était sublimé dans une épopée moderne où, à la fin, il acceptait, grand seigneur, de ne pas humilier son adversaire et de lui laisser la vie.

Herbert, dans un premier temps, refusa de lire le roman. On le vit fanfaronner sur les plateaux de télévision, il ne mangeait pas de ce pain-là, ne lisait que le meilleur !

Une semaine plus tard, il bémolisait son refus : il avait lu le roman et, somme toute, l'auteur avait su percevoir chez lui des obstinations, des élégances, des grâces qu'aucun ami, qu'aucune amoureuse n'avait, jusqu'à ce jour, remarquées. Depuis l'époque des crèches, époque où sa mère le félicitait de sa sagesse, le complimentait sur sa tenue, lui, « le plus beau garçonnet du monde », « le bébé d'amour », personne, donc, depuis cette époque, n'avait compris qui il était réellement.

Il abdiqua, un soir, devant les micros d'Europe 1, les larmes aux yeux : « Je me suis trompé... Il faut savoir reconnaître ses erreurs, ses fautes... La collection de Langlois est une belle idée... une belle collection. »

Cette volte-face m'en imposa. J'appartenais à la coterie des sceptiques, celle qui avait douté de la stratégie de Weil et ne s'était pas privée pas de le lui dire. Mon incrédulité avait enchanté l'intéressé principal : « Demeurent en vous, mon cher Clément, des réserves de naïveté... Vous croyez encore en l'être humain : c'est tout à fait charmant ! » Après la reddition de Claude Herbert, je dus convenir de mon ingénuité. Pour fêter la perte de mon

« pucelage moral », Weil m’invita, comme au bon vieux temps, dans une brasserie, place de la Bastille. Depuis notre soirée estivale, nous n’avions pas dîné ensemble, ni pris le temps de discuter à notre mode, sans gravité ni respect pour les grandeurs de l’époque, dans une humeur allègre et philosophique.

Je n’avais confié à personne, chez l’éditeur, mon exil à Melun. Pas même à Weil. Je ne sais quelle pudeur me retenait de parler de ma vie privée et des chagrins qui l’occupaient. Quand je lui appris ce qu’il en était, Weil ne répondit rien, comme perdu dans ses rêveries. Puis, d’une voix assourdie, le regard absent, il dit : « L’impermanence, Clément... Combien ai-je vécu de ruptures ? Je sais ce qu’il en est de la détresse amoureuse. Je comprends la vôtre. Pourquoi souffrons-nous de la fragilité des choses, alors que la fragilité est la Loi du monde ? J’ai le sentiment que nous ne sommes pas faits pour la vie, que l’homme n’est pas à sa place sur ce globe terrestre, que rien n’est à sa place...

— Je vous remercie de votre soutien, c’est sympa ! dis-je en contrefaisant l’indignation.

— Je vous en prie, c’est un plaisir... N’oubliez pas, tout est réversible, et si un fleuve ne peut pas remonter le cours de son lit, une femme, elle, peut changer d’avis, vous revenir...

— L’impermanence, dites-vous... Néanmoins, vous m’avez bluffé avec le cas Herbert, jamais je n’aurais parié qu’un tel revirement fut possible ! Chapeau bas !

— Oh, il suffit d’ouvrir les yeux... Je vais vous dire ce qui m’a donné l’idée de cette collection romanesque : c’est la lecture de deux manuscrits, l’un à la suite de l’autre, le premier de Corvec, le second de Jacqueline Collinet. On les reconnaissait, à peine grimés, dans les protagonistes principaux, et à chaque fois, ils avaient le beau rôle. Si j’avais su, je vous

aurais apporté les manuscrits, je les ai photocopiés, c'est d'un comique ! Ah, je suis vraiment trop bête... Écoutez, dès que je suis chez moi, je vous appelle et je vous lis certains passages ! En compulsant ces manuscrits, j'ai pensé que beaucoup de monde, parmi les semi-lettrés qui peuplent le pays, aurait à cœur de devenir le personnage principal d'un roman, pourvu qu'on flatte l'amour-propre de ces dames et de ces messieurs... Les gens s'identifient dans les récits – moi le premier ! – aux gentils, aux héros. Même le plus crétin des crétins, s'il va au cinéma voir un film sur Einstein, s'identifiera au célèbre physicien ! Écoutez-les parler, ils ont toujours raison, les autres ont toujours tort. Tous sont des victimes de l'humaine chienne-rie, aucun n'est un salaud ! Les romans ironiques, sceptiques, qui ne proposent aucune porte de sortie, au fond, ne satisfont que quelques lettrés, un petit nombre, qui aiment que la poésie et la vérité soient entrelacées dans une œuvre littéraire. Le reste des lecteurs ne cherche qu'à se contempler dans un miroir, en plus beau, en plus grand, c'est-à-dire, soyez-en assuré, selon eux, en plus vrai, en plus réel !

— Mais pourquoi leur servir la soupe qu'ils demandent ? Là, je ne vous suis plus. Il faut résister. Défendre ce qui mérite de l'être.

— Par indifférence, mon cher Clément, par indifférence ! Gilbert Langlois, je vous le rappelle, était prêt à bazarder ma collection de philosophie allemande parce qu'elle ne rapporte rien... Les petits hommes aiment lire l'éloge des petits hommes ? Eh bien soit ! me suis-je dit, si les gens préfèrent la daube au caviar, servons-leur de la daube ! Vous préféreriez que je trépasse, digne et décharné, sous un tas d'infolios germaniques, comme un héros des lettres ? Pendant que tous se vautrent dans des divertissements bas de gamme, hilares, hébétés, obèses et vulgaires ! Non, mille fois non ! Et j'ai passé l'âge de jouer au professeur de l'humanité ! Je n'y crois pas. Si le gros du public n'a pas plus de goût qu'un

ouistiti larmoyant et lascif, ne comptez pas sur moi pour lui faire la leçon, mon cher Clément.

— Et dire qu'on me reproche parfois d'être misanthrope...

— Mais je ne suis pas misanthrope, il me plaît beaucoup, ce public de ouistitis... Je lui lance même les cacahuètes qu'il réclame !

— Un sociologue pourrait vous reprocher un illégitime mépris de classe.

— Pour les sociologues, en général, tout se vaut en termes d'esthétique ou de mode de vie, tout se vaut, sauf leur vérité, totalement imprenable celle-là, et pas discutable, pas relativisable ! Allons, ne soyons pas chiens, rapprochons-les de leurs ouistitis bien-aimés, servons à tous une même pistrouille et réservons-nous le champagne, Clément, puisque le champagne n'est qu'un signe de distinction sociale, ils ne souffriront pas, tous ces gentils sociologues, de ne pas en boire, et d'avaler à la place de l'eau croupie à la menthe ! Après tout, si certains aiment porter des survêtements troués, ronfler sous des soupentes défoncées, regarder M6 toute la journée, je n'y vois aucun inconvénient si moi, au même moment, je fréquente les suites royales des grands hôtels en lisant Bossuet ou Nietzsche... Aucun mépris social... La même chose... La même humanité... Tout se vaut... Rien n'est mieux, la bicoque vaut palais, Pessoa Pierre Perret ! Au nom de quoi hiérarchiser ? Le mépris ne passera pas par moi... »

Près de la pyramide du Louvre, quelques Japonais, malgré la fraîcheur de la nuit, continuaient de battre le pavé parisien. « Regardez cette perspective, le Louvre et le jardin des Tuileries, comme deux plans inclinés autour d'un axe, la place du Carrousel, tout le génie français est là... La lumière, l'esprit matérialisé dans la pierre et les bosquets... »

En traversant le pont pour rejoindre le quai Voltaire, je m'interrogeai sur la schizophrénie de cet esthète qui promouvait deux collections ennemies de ce qu'il chérissait le plus. « Je ne comprends pas, lui dis-je, que vous

prôniez l'indifférence, vous, un amateur d'art, de poésie... Et puis pourquoi, en ce cas, espériez-vous, au début de l'été dernier, qu'Horlaville refuse d'écrire un autre dénouement à son roman ? Quelle importance, après tout, quand on participe soi-même à des entreprises de destruction ?

— Vous avez raison, on pourrait me reprocher mes contradictions...

— C'est le sens de ma remarque... Alors ?

— Alors ? Quelle importance ? Qui, aujourd'hui, est en mesure de repérer une contradiction ? Tout le monde s'en fout, des contradictions ! Depuis les années soixante-dix, depuis la pop philosophie, le structuralisme, l'anti-œdipe et autres babioles, on joue avec les concepts, on écrit des choses vagues que personne n'est en mesure de contredire : contredit-on le vent ? Vous ne me comprenez pas, Clément, c'est un peu décevant... Quand le monde appartient aux pignoufs et aux sophistes, on est bien obligé, pour vivre, de jouer le jeu... En privé, certes, je m'occupe d'autre chose, mais en privé. En privé ! C'est tout ce qu'il me reste, le privé... »

De retour chez moi, à Melun, j'attendis l'appel téléphonique de mon étrange ami, mais mon portable ne sonna pas. J'allai me coucher. Je supposai qu'il avait dû s'arrêter dans je ne sais quel café ou sauna pour y rencontrer des hommes, et se livrer, dans une backroom de la rive gauche, au plaisir des sens.

À deux heures du matin, mon portable vibra. Weil désirait me lire un choix des passages les plus ridicules des manuscrits de Corvec et de Collinet.

« C'est un peu tard, non ? répondis-je, à demi-endormi, à demi-mécontent.

— Pardonnez-moi, Clément, je pensais que vous éteigniez votre téléphone quand vous dormiez...

— Ce n'est pas grave... Allez-y.

— Vous allez voir, vous ne serez pas déçu... D'abord le roman de Corvec, *Le Don de la justesse*. Un portrait du héros : « *C'est alors qu'il apparut. Les étudiants posèrent leurs stylos, les conversations cessèrent. Tous étaient fascinés. Mais qui ne l'aurait pas été ? Il descendit les marches une à une, jusqu'à l'estrade. Là, il s'assit et sortit de sa besace des chemises et des livres. Ses yeux, perçants et vifs, inspiraient le respect : l'éclat d'une intelligence hors du commun*¹. Rien de rêche chez lui, ce n'était pas un cœur sec, mais un cœur bon, perméable à la souffrance d'autrui. Alors, d'une voix mâle et bien posée, une voix qui envoûtait la salle, il commença son cours sur le silence dans la poésie. Son cours était poème. Poème brut. Éclat de lumière. Fragment de noirceur. Ses mots frappaient le silence. Une étudiante, belle des belles, au premier rang l'écoutait comme, en terre de Perse, on prie les chamans. Lui aussi, sur l'estrade, était beau – on aurait dit un Touareg enveloppé dans sa toge, mystérieux et défiant le temps. Se jouant du sable. Le sable des mots, qu'un vent froid soufflait jusqu'aux oasis de l'insaisissable... »Ce n'est pas merveilleux, ça ? interrogea Weil entre deux rires.

— Ce n'est pas si mal écrit, non ?

— Peut-être, mais qu'est-ce que c'est con ! Attendez, écoutez ça, à la page cinquante-cinq, le même personnage console, chez un couple d'amis, leur petite fille âgée de six ans : « *Elle pleurait. Des larmes chaudes, des larmes comme on en pleure à cet âge, des larmes sans compromission. Sa poupée préférée, celle que son grand-père tant aimé et parti au Ciel lui avait offerte, sa poupée chérie était cassée. Ses yeux : deux trous noirs. Alors, l'homme des mots et du silence la prit par la main. Ses pleurs cessèrent tout de suite, comme par magie. Ce n'était pas de la magie. Il avait écrit un poème, le matin, un petit poème de rien, un poème-plume, un poème-bise. Il lut le poème. Et le visage de l'enfant s'illumina. Plus tard,*

elle serait poète – dit-elle, le soir, à ses parents. » Et il y en a des pages et des pages, comme ça... C'est d'un con, mon cher Clément ! Et je vous fais grâce du chapitre où cet "*homme des mots*" combat auprès d'ouvriers en grève ("les hommes de la colère") la direction d'une entreprise de pneus : c'est à pisser de rire – ou à mourir d'ennui...

— C'est atroce, en effet... On dirait du Léa Lili... Et Coco-la- praline, quel est le titre de son roman ?

— *Bibi-la-tendresse* ! Très différent dans la forme, mais aussi con, le style se veut canaille, familier, bravache... Il y a du verlan, de l'argot, des provocations à deux sous... Tenez, écoutez : "*Un grand blaze qu'il avait, c'te nouille ! tous il z'avaient une maxi trouille devant sa gueule de contremaître ! tous ! J'te le vois qui engueule une vendeuse, la plus mimi, la plus pépète ! Personne qui moufte ! Alors, moi, Bibi, je me plante devant le macaque et voilà ce que je lui balance, à la tronche de cake : Eh oh, le dingos, tu peux pas le fermer ton clapier à conneries ! Laisse-la, la môme ! Si t'as de la bile à dégueuler, crache sur mézigue, pas sur l'arpette ! Alors là, sans mentir, le grand blaze, on aurait dit qui allait clamser tout net ! tout raide qu'il serait, le trouduc ! ça écume sous son crâne ! i' bouge pas ! une statue en peau de lapin ! Et hop ! aussi sec, il se barre, sans moufter ! Alors là, j'dis vrai, les filles du magasin qui tapent dans leurs mains ! le 14 juillet dans la boutique ! une pétarade d'applaudissements ! pour mézigue ! Bibi-la-tendresse, quelles criaient !"*

— Ah oui, quand même... »

Je n'eus d'autre conversation avec Weil qu'un mois plus tard, quand les éditions Gilbert Langlois reçurent le dernier dénouement de *L'Homme surnuméraire*. Les anathèmes contre sa collection, malgré la volte-face de Claude Herbert, n'en continuaient pas moins d'occuper ses heures, le promenant d'une émission de radio à un débat à Normale Sup, d'un dîner à

un séminaire. J'écoutais quelquefois ses interventions, mais le plus souvent j'éteignais le poste de radio. Il m'en coûtait de l'entendre défaire, par sa dialectique, des contradicteurs dont les idées, souvent, étaient les miennes.

Lise s'éloignait dans le temps, et je craignais qu'un jour elle rejoignît ces zones grises et souterraines de la mémoire, où errent les amis du passé. Ces marécages mnésiques, je les visitais parfois, m'amusant tristement à collectionner les instants révolus, comme on contemple, les après-midi d'ennui, un album de photos pâlies. Que Lise, à son tour, vagabondât avec ces amis enfouis me serrait le cœur, signe d'une passion encore vive.

Ma résolution de ne pas lui téléphoner faiblissait avec ma rancœur. Mais plus le temps passait, plus cet appel hypothétique croissait en importance, en gravité, de sorte que je ne l'appelais toujours pas.

Mes désirs sexuels, je l'ai déjà dit, avaient décliné avec la perte de l'objet vers lequel ils inclinaient. L'indiscrétion d'un ami (le Christophe du déménagement) les ressuscita illico quand il me confia qu'il avait aperçu Lise, boulevard Raspail, à côté d'un homme élégant : « Elle riait ! » Ce détail, plus encore que l'élégance de l'individu, introduisit en moi le germe de la jalousie : et si elle m'avait remplacé ? Je ruminai mélancoliquement cette conjecture pendant deux ou trois jours, sans que ma chasteté en fût dérangée. Puis j'imaginai Lise avec l'individu du boulevard Raspail, tous les deux dans un grand lit ; alors ma libido fut assaillie par l'image des deux amants, j'imaginai l'élégant lui lécher le clitoris ou la sodomiser, et j'en étais malade à vomir. Et, étrangement, ces images insupportables m'excitaient comme rarement : j'avais envie de voir et de savoir.

Pour tromper mes désirs, je courtais une rédactrice de la maison d'édition, nouvellement embauchée. Elle sortait de la fac et ne désirait pas s'avilir dans le professorat ; je lui donnai raison. Quelques-uns de mes amis enseignaient dans des collèges et des lycées, et ils ne parlaient déjà plus de

littérature, estimant davantage le thème insipide du niveau des élèves ou celui, dégoûtant, des projets scolaires. Certains ne lisaient presque plus, sinon des bandes dessinées ou des polars, parfois le prix Goncourt. Il suffisait qu'un professeur m'avoue son penchant pour un romancier pour que je ne le lise jamais, certain d'y trouver la bouillie d'époque. Le cinéma et le jardinage les passionnaient beaucoup plus.

« Vous faites bien de vous enfuir, dis-je à Mélanie dans un café du quatorzième. Vous risquez moins, en vieillissant, de vous rabougir. » Elle était à un âge où l'on apprécie les encouragements, puisque, pauvre en expérience, on doute parfois de ses choix, ignorant encore qui l'on est.

Ses petits seins n'occupaient pas toute la paume des mains, contrairement à ceux de Lise, et elle ne jouissait pas de la même façon, ni au même rythme. Lorsqu'elle se mit nue la première fois, tout ce en quoi elle n'était pas Lise, sa menue poitrine, son *ticket de métro*, ses longues jambes, me parurent des bizarreries, presque des anomalies de la nature.

J'étais toujours amoureux de Lise, mais, grâce à Mélanie, je souffrais moins de la solitude, et presque plus de la frustration sexuelle. Un lot de consolation, en somme. Rien d'extraordinaire, quelque chose à la mesure de mon existence insouciant. Au moins, ce n'était pas une pédagogue ! Et elle n'était ni assoiffée de justice, ni obsédée par son portable. Une bonne affaire. Cependant, je ne m'attristai pas quand elle considéra qu'elle avait « besoin de prendre du recul sur notre couple », m'amusant de rencontrer à nouveau ce lâche euphémisme comme on est content, malgré les mauvais tours qu'il nous a joués, de retrouver un vieux filou de l'ancien temps.

Cette histoire m'avait occupé pendant trois semaines. Lise ne m'avait pas appelé. Et, chose curieuse, je continuais de vivre. Je me rendais deux jours par semaine dans les locaux de la maison d'édition, accomplissant sagement mon travail, conscient que si peu travailler était une chance, et

même une grâce. « *Rien ne sert de vivre tant qu'on travaille.* » J'étais surréaliste par cette maxime.

Vers la mi-décembre, une affaire secoua le petit monde littéraire : des profondeurs de l'édition, sous des kilomètres de revues, on remonta à la surface un texte d'Étienne Weil, *Les Femmes de ménage et la révolution*, publié trois ans plus tôt dans une gazette culturelle qui n'avait eu que deux numéros, presque tous invendus et pilonnés. Ce fut un journal du soir qui révéla l'infamie, dans une tribune libre signée par le romancier Jacques Cornevain ; l'auteur de polars attirait l'attention sur un « *texte réactionnaire affichant un mépris de classe écœurant et, cerise sur le gâteau, un racisme larvé* ». Comment Cornevain avait-il pris connaissance de cet écrit ? Weil subodorait que Jacqueline Collinet, son ennemie, en sous-main, dirigeait la cabale. Il se trouvait que Weil, dans ces lignes oubliées, moquait le « scoutisme de l'âme » en observant, avec indifférence, la femme de ménage astiquant le parquet de la maison d'édition. Or, cette femme de ménage était noire, il n'en avait pas fallu davantage pour attacher Weil au peloton d'exécution du Bien, face à un troupeau de consciences citoyennes. Cependant, Weil était protégé par Gilbert Langlois, qui ne comptait pas limoger son génie de l'édition. Il se fendit d'une mise au point, dans le même journal du soir, assortie d'un chantage à la réédition des livres du sycophante. Enfin, Weil, à son tour, répliqua dans une lettre ouverte :

« *Mon cher Jacques adoré,*

Tu n'es rien et tu aimerais être quelqu'un. Je le conçois, c'est le lot de tous. Les fées, lorsqu'elles se penchèrent sur ton berceau, horrifiées par ton nez morveux, s'en détournèrent aussitôt. Tu en conçus un ressentiment inguérissable et, depuis, tu croises le fer contre toutes les injustices, hormis, bien sûr, celles que tu crées toi-même grâce au seul talent que les perfides, prises de remords, t'abandonnèrent : la délation. Depuis, tu hantes les

dessous de table et les poubelles, tes vêtements et ton visage blême en sont imprégnés.

Comme tous ceux qui ne sont rien, tu cherches à t'élever en grim pant, marche à marche, indignation par indignation, l'escalier de la vertu : en tapant sur d'autres de toute la force de tes poignets civiques, tu crois dominer le reste des vivants, et tu t'admires d'être si beau dans le miroir de l'Honnêteté. Tu n'en reviens pas d'être si révolté par les désordres du monde, si ému par la misère des petits ! Comme tu es grand, mon Jacquot !

Jamais, Jacques de mon cœur, tu ne prendras de vrais risques ; toutes tes luttes emprunteront le droit chemin, celui qui vaut au marcheur honneur et considération. C'est pour cela que je t'aime. Tu es resté un enfant qui arbore un masque de Zorro, ou qui court, en bas de chez lui, entre les fourrés et les bosquets, déguisé en cow-boy. Ou en Spider-Man.

J'ai beaucoup ri en lisant ta « tribune d'un écrivain responsable ». Tu es un homme-nombre, sans existence individuelle : que les méchants disparaissent, et tu disparaîtrais à ton tour. Voilà la raison de ta battue permanente, à la recherche des salauds. Si tu n'en trouves pas, tu en inventes au besoin, par peur de ton propre néant. Je dois reconnaître un art bien à toi pour salir ton prochain, pour composer, avec si peu, le portrait d'un fasciste ou d'un raciste. « Si ça peut lui faire plaisir ! », ai-je d'abord pensé, attendri par le rot des nourrissons. « Bébé divague, enivré par l'odeur entêtante de sa couche souillée, pauvre petit. » À un nouveau-né, on pardonne ses pleurs et ses cris, son égocentrisme et ses culottes breneuses. Je te pardonne, petit Jacquot.

Mais l'on doit la vérité aux enfants, quand ils abordent l'âge de raison. Me trompé-je de penser que le temps est venu, aujourd'hui, de te parler sérieusement, en supposant, chez toi, mon Jacquot, la présence d'un esprit perméable à la logique et aux idées ?

Alors non, je ne suis pas raciste, je ne suis pas fasciste. Alors non, tu n'es pas un homme épris de justice, assoiffé de déchirer le voile de la réaction. Non, tu n'es pas tout cela. Tu n'es pas non plus un homme des Lumières. Tu es un homme des caves obscures où l'on châtie l'hérétique, un homme qui organise des procès en sorcellerie pour ceux qui, comme moi, continuent de ne pas révéler le Très-Haut, ou plutôt sa version profane : le Progrès – un homme qui imagine des conjurations pour punir ceux qui préfèrent l'ironie au pathétique des singes vertueux, se balançant de jugement en jugement pour accréditer la fable de leur belle âme. Torquemada croyait, comme toi, qu'il servait le Bien, mon Jacquot ! Comme tous les séides de la délation !

Si, à ton exemple, petit Jacques, j'entretenais le goût de noircir les autres pour qu'en retour l'on croie à ma chaste blancheur, et si, à ton image, je maîtrisais l'art de la délation, ne pourrais-je t'accuser d'homophobie et te soupçonner, mine de rien, de casser du pédé ? Je n'ai malheureusement ni tes talents, ni ton opportunisme. Faut-il le regretter ?

Je ne méprise personne. Tu n'es rien, mon Jacquot. C'est même un peu triste de n'être que ce p'tit bonhomme haineux, cette pauvre chose qui croit croître quand elle rapetisse à la taille d'un corbeau.

Guiliguilis, petit Comevain. »

Le romancier prit mal la réponse de Weil. Il surgit, le jour même, chez l'éditeur, dans l'intention de s'expliquer « entre hommes » avec celui qui avait osé répliquer à son article délateur. On tenta de calmer le furieux ; de toute façon, Weil n'était pas là. Il n'en crut rien. On protégeait, selon lui, le poltron qui n'osait beugler que de loin, à travers les journaux. « Ah, le lâche ! Pour me chier sur la tête, il est fort, mais dès qu'il s'agit de débattre à la loyale, alors là il s'enfuit à toutes jambes ! Où est-il ? Où est-il ? » Il ordonna qu'on lui livrât l'adresse du félon. La secrétaire refusa. Cornevain

perdit le contrôle de ses nerfs, et il tenta de pénétrer dans le bureau qui jouxtait celui de la jeune femme. Elle s'interposa, il la bouscula et, alors qu'elle gisait à terre, lui donna un coup de pied au ventre, avant de se précipiter dans la pièce d'à côté. Là, il tomba nez à nez avec Gilbert Langlois, lequel entraperçut, derrière le blouson de cuir de l'insurgé, sur le parquet, sa secrétaire, bouche ouverte, cri muet, yeux hors de leurs orbites, l'effroi étirant son visage de Gorgone caravagesque. Langlois, hors de lui, couvrit d'injures le romancier, ils allaient en venir aux mains quand deux gendarmes maîtrisèrent le forcené, non sans mal, les lunettes du rebelle glissant de son nez sur le parquet avant d'être écrasées, involontairement, par un pied de la maréchaussée. On le conduisit ensuite au commissariat, entouré des deux gendarmes, tel un héros, capturé et sublime (à ses yeux).

L'affaire fit grand bruit. Une photo de Cornevain, menotté, circula sur internet deux heures après l'événement. Enfin, le romancier accédait à la gloire ! Mis au trou par un pouvoir répressif et autocratique ! Il en avait rêvé toute sa vie et, alors qu'il n'y croyait plus, le rayon noir de la rébellion nimbait soudainement sa gueule de martyr ! Un élu ! Le rêve de toute une vie !... Hélas, la secrétaire battue par ses pieds souffrait de contusions, ce qui n'était pas si grave – n'était-elle pas de mèche avec des salopards ? – mais, plus grave, elle était originaire du Maroc ! Cornevain avait frappé une « femme issue de la diversité », sans le savoir ! Des articles dénoncèrent son racisme abject et son machisme de beauf. À la vérité, seul un journal d'extrême droite défendit la « virilité sans complexe d'un des derniers mâles d'Occident ».

L'indignité s'abattit sur lui. Si l'on écrivait son nom sur Google, on le voyait associé à des groupes néonazis, à la thématique du fascisme et à des débats sur la misogynie. Bientôt, on irait jusqu'à contester sa présence à des colloques littéraires et à des festivals du polar. Il protesterait sans relâche,

avec véhémence, mais internet conservait la mémoire photographique et textuelle de son exploit, et une flopée d'interviews de la Maghrébine brutalisée recueillaient des milliers de visites. « Il n'y a pas de fumée sans feu », répliquerait-on à toutes ses tentatives de justification. La cause était entendue.

« Si j'avais su que ma lettre ouverte, me confia un jour Weil, équivaldrait, par une suite de péripéties, à la déchéance politique de Cornevain, jamais je ne l'aurais écrite... Je l'aimais mieux en justicier qu'en réprouvé. » Il se repentait sincèrement et cherchait le moyen de lever les soupçons qui souillaient la barbe mal rasée du romancier.

Je ne partageais pas l'indulgence de Weil, et me réjouissais du mauvais tour que le sort jouait à ce barbouilleur de fadaises. Je mesurais ce qui me séparait de mon ami, de sa bonté, de son détachement. À moi, il n'aurait pas déplu que le plumitif se suicidât – quoiqu'il eût ainsi échappé à sa lente mise à mort sociale, ce qui eût été dommage.

Les fêtes de Noël approchaient ; je les passerais sans Lise. Je n'aurais pas à offrir de cadeau à ma compagne. Elle ne me téléphonait pas ; je ne lui téléphonais pas. Nos vies s'étaient croisées, mêlées l'une à l'autre, puis éloignées, comme celles de ces camarades de classe qui ne se verront plus jamais après les résultats du bac. Rien de très sérieux, la vie. On souffrait quand même.

Enfin, les éditions Gilbert Langlois reçurent, dans une enveloppe de papier kraft brun, le dénouement, par Horlaville, de *L'Homme surnuméraire*.

Corvec en brisa, de rage, un carreau de sa maison caennaise. Langlois haussa les épaules ; Weil éclata de rire.

« *Tous les regards tous les regards de tous les yeux.* »

OceanofPDF.com

Chapitre IX

L'Homme surnuméraire

(4, ou l'ultime dénouement)

Les spectateurs s'attardaient, après la pièce, devant le théâtre de l'Atelier ; on évaluait le jeu des comédiens, la mise en scène, et l'on comparait ce *Tartuffe* à d'autres *Tartuffe* – la version de Mnouchkine, à en croire un grand type à lunettes et cheveux longs, dépassait, et de loin, toutes les autres.

Serge Le Chenadec s'était ennuyé, comme souvent, au théâtre. C'était Chauvin qui l'avait embarqué avec lui pour assister à la pièce de Molière. Son épouse, Jeannine, qui souffrait d'une intoxication alimentaire, avait été contrainte de renoncer au spectacle, alors que depuis douze ans elle assistait à toutes les représentations auxquelles son abonnement lui donnait droit. Chauvin crut que, cette fois, il allait échapper à la Corvec, mais la Jeannine tenait à ne pas perdre le bénéfice des deux places, et obligea son mari à honorer, sans elle, le *Tartuffe* de l'Atelier : « Il doit bien y avoir une de tes pouffes prête à t'accompagner ! » Et en effet, le Chauvin chercha d'abord dans son réservoir à pouffes une accompagnatrice, mais il n'essuya que des refus. On se méfiait peut-être de lui, pensa-t-il. Ou il avait vieilli, il séduisait moins, peut-être. Ou, plus probablement, Molière, pour une pouffe, c'était chiant comme la mort. En désespoir de cause, il se rabattit sur Serge, de retour de vacances, seul à Bagneux, sans Claire ni ses enfants.

Une demi-heure après la fin du spectacle, il ne restait plus, place Charles-Dullin, que deux ou trois groupes de parleurs. Chauvin avait abordé à la sortie, sous le prétexte qu'il lui avait tenu la porte, une jolie spectatrice. Par courtoisie, elle conversait avec lui, mais on voyait bien (sauf Chauvin) quelle tentait de s'échapper du guet-apens – or Chauvin ne lâche jamais sa proie ! Alors que Serge avait réveillé, à trois reprises, son associé dont les ronflements gênaient les autres spectateurs, celui-ci prétendait qu'il avait adoré la mise en scène du *Tartuffe*. Et d'ailleurs, il ne ratait aucune pièce de l'Atelier ! Les analyses de Chauvin ne s'embarrassaient pas de finasseries érudites, ni d'observations sur la dramaturgie. La jeune femme s'ennuyait. Ses amis vinrent à son aide : « Eh, Delphine, on s'en va au Paradis, on n'attend que toi ! » Elle remercia le fâcheux, puis tourna les talons. Quel cul ! Chauvin ne pouvait la laisser disparaître comme ça, sans rien faire. Avec un sans-gêne admirable, il s'aboucha au groupe de ladite Delphine. Serge n'avait pas bougé, il contemplait, à quelques mètres, les gesticulations de son ami : ce dernier serrait des mains, riait, grimaçait et tapait dans le dos de ses interlocuteurs ! Cinq minutes lui avaient suffi pour qu'on l'adoptât ! Chauvin alla chercher Serge : « Ce sont des gens très sympathiques, ils nous invitent avec eux dans un club très select, un peu olé olé, si tu vois ce que je veux dire... » Serge n'osa pas priver son ami du projet ; il lui emboîta le pas. « Bon, alors je vous présente Serge, un de mes meilleurs amis ! On se connaît depuis... » – mais personne n'écouta la fin de la phrase.

On rejoignait le club, sis dans une impasse étroite, en descendant vers le boulevard de Clichy. Serge conversa, en cheminant, avec un homme aux cheveux crantés, en costume gris souris, qui donnait le bras à une belle rousse longiligne, frappant le trottoir de ses hauts talons selon un rythme aléatoire, presque boulézien (« La classe ! », lui souffla Chauvin à l'oreille

en la désignant du menton). Il apprit sans tarder qu'ils étaient mari et femme, tous deux universitaires. L'homme avait écrit un essai de critique littéraire qui, à l'entendre, faisait autorité. En cette fin d'été, il mettait au point une préface « très importante ». Tout le petit groupe, exposa l'universitaire à Serge, fréquentait peu ou prou les éditions Langlois. L'éditeur lui-même – « cet homme un peu fort, raffiné, avec une cravate grise à pois noirs » – était de la soirée. « À ses côtés (et Serge se retourna une deuxième fois), l'homme aux tempes grisonnantes, d'une élégance surannée, spécialiste de la philosophie allemande, c'est Étienne Weil ; et à sa droite, le jeune type brun, un genre de godelureau, c'est Clément Artois, un rédacteur de la maison... Et les deux femmes qui ferment le ban ? Eh bien, ce sont Delphine – en grande conversation avec votre ami, dites-moi ! – et Jacqueline Collinet, une éditrice pour enfants, une personne exquise ! » Enfin, il se présenta : « Alexandre Corvec, professeur émérite de littérature à l'université de Caen, et mon épouse, Laurence, professeur, elle aussi, dans la même université. » La soirée, le théâtre, le club, tout était offert par l'éditeur, qui fêtait le succès d'une nouvelle collection.

Deux Noirs en costume sombre gardaient la porte du Paradis, dont l'enseigne rose bonbon clignotait au-dessus d'un escalier dévalant jusqu'à une porte cloutée, protégée par une gigantesque serrure ouvragée. À l'évidence, le propriétaire du club affectionnait le style kitsch médiéval.

La porte du club se referma derrière eux, dans un lent grincement qui s'abolit en une déflagration, comme un coup de fusil. Serge sursauta ; puis, après avoir traversé un couloir en plein cintre tapissé de faux moellons, il pénétra dans une vaste salle, profonde, en forme de ruche avec, sur les côtés, de petites pièces comme des alvéoles gothiques ourlées de canapés et de sofas. Là, des hommes et des femmes s'amusaient, riaient, s'embrassaient ou se caressaient sans pudeur. Serge n'aurait jamais imaginé

qu'une telle bacchanale pût s'épanouir au bout de cette impasse sordide, sous le sol parisien. Même Chauvin, habitué des clubs échangistes, resta interdit devant ce spectacle que des moralistes eussent qualifié de « décadent ». Corvec faillit remonter aussitôt, mais Langlois le retint par la manche : « Alexandre, ne soyez pas vieux jeu ! » Corvec, qui craignait de paraître ringard et provincial, sourit à l'éditeur : « Je plaisantais, Gilbert ! »

Des serveurs en leggings glissaient sur des rollers ; ils portaient des T-shirts noirs avec, au centre, un cœur rouge transpercé par une flèche en lettres d'or : « *Je suis sans papiers.* » Un steward brèche-dent conduisit les nouveaux clients à une table d'ébène cerclée d'un divan bleu effrangé qui, du plafond, représentait l'œil d'un cyclope. Chauvin, non sans dextérité, s'assit à côté de la belle Delphine, et Serge à la droite de Jacqueline Collinet, laquelle accapara son autre voisin : Gibert Langlois. Corvec discutait avec Clément Artois et Étienne Weil ; son épouse, un verre de whisky à la main, contemplait le torse nu d'un serveur noir.

Des estrades accueillaient de petits spectacles ; quand l'une s'éteignait, une autre s'allumait. Des clients cheminaient entre les tables, certains dansaient et d'autres s'aggloméraient autour des estrades baignées d'une lumière mauve.

Pour détourner les clients des jeux érotiques qui s'esquissaient ici et là, la direction du Paradis misait sur des spectacles courts et étranges ; ainsi, celui qui s'illumina à côté du divan cyclopéen. Même Chauvin cessa, deux minutes, de flirter avec Delphine : les Beatles chantaient « Lucy in the Sky With Diamonds », sauf qu'à la place de Lennon et de George Harrison, deux squelettes, guitares à l'omoplate, accompagnaient les sosies de McCartney et de Ringo Starr. À la fin du morceau, l'assassin de Lennon tirait sur les deux derniers Beades. « C'est d'un goût douteux ! », commenta

Chauvin. Corvec afficha un demi-sourire qui signifiait : « Mon pauvre garçon, vous ne pouvez pas comprendre... »

Plus loin, un autre divertissement, d'un registre plus érudit, surgit sous une hotte de lumière blonde : un homme à lunettes rondes, sanglé d'un imper beige, était adossé à un mur de briques, devant un peloton d'exécution. « C'est Brasillach ! », souffla Étienne Weil à Clément Artois. Une salve de coups de feu, et l'homme s'écroula. Puis on le vit se relever, le visage ensanglanté, pour saluer un à un ses bourreaux, en leur tendant une main rouge détrempée.

« Mais ils vont me foutre le bourdon, ces cons-là ! se plaignit Chauvin. On est venus pour s'amuser, pas pour mater des trucs sordides !

— Vous qui aimez la gaudriole, vous allez être servi... Regardez ! »

Suivant le conseil de Clément, Chauvin se détournait et aperçut, au milieu de la salle, un énorme cochon, sellé, que chevauchait une amazone revêtue d'un voile de gaze émeraude, tandis qu'un cortège d'esclaves, seins nus, marchaient devant la bête, les mains attachées derrière le dos. « Ah, j'aime mieux ça ! », s'écria Chauvin. Il se leva pour tenir son rang parmi la haie d'honneur qui escortait l'étrange écuyère. Des clients en profitaient pour toucher les seins des pseudo-esclaves ; Chauvin se joignit à eux, tout content.

La parade du pourceau et des prisonnières déverrouilla les ultimes pudeurs : on vit des clients, allongés sur des sofas, sortir de leur braguette un vit turgescent, que des femmes lascives portaient à leurs bouches ; encore timides, des copulations se dissimulaient sous des étoffes et des coussins. Il devenait compliqué pour les musiciens et les comédiens d'attirer l'attention de spectateurs dominés par leurs pulsions.

Chauvin avait perdu sa belle qui, sans doute, avait profité de la confusion pour lui échapper. Il la chercha mollement, en cheminant entre les travées,

enjambant des traversins tout en glissant ses mains partout, parmi les vagues de fesses qui ondulaient dans l'obscurité.

Un spectacle, cependant, arrêta sa progression : quatre barbus en djellaba dansaient en tenant chacun par les cheveux une tête récemment tranchée.

Quand il revint s'asseoir à sa table d'origine, il fut déçu que Delphine n'y fût toujours pas. Elle avait disparu, tout comme Weil et Artois. En revanche, Gilbert Langlois, le nœud de cravate défait, le front transpirant, pelotait de ses doigts courts une grande blonde aux seins comprimés dans un bustier de guipure. À ses côtés, Corvec pérorait auprès de Jacqueline, alors que son épouse, Laurence, riait des plaisanteries qu'un beau Noir aux pectoraux luisants et griffés débitait sans temps mort. Serge, lui, regardait son verre presque vide, d'un air ennuyé. « Ah mon salaud ! cria Chauvin. Tu te paies du bon temps ! Allez, viens voir là-bas, il y a des couples en train de baiser ! » Serge suivit son ami qui, tel un enfant dans une fête foraine, ne savait où donner de la tête.

Derrière un fauteuil, il reconnut, entre les jambes de Delphine, la tête de Clément ; il s'arrangea pour que Chauvin ne les vît pas. Plus loin, Weil caressait d'une main lasse les lèvres d'un éphèbe presque nu, dont le sexe tendu, dans le même temps, occupait la langue d'un blond à barbichette. À ses côtés, dans l'ombre, une aiguille piquait la veine saillante d'un avant-bras.

Le plaisir régnait despotiquement sur la masse des individus, se présentant sous d'innombrables masques : les vins et les alcools forts, le rire, les caresses, l'orgasme, la danse, la drogue, l'ivresse, le jeu, la musique, l'excès. Chauvin se mit à pleurer de joie, tant le luxe de la débauche outrepassait sa résistance au plaisir, comme Stendhal, en Italie, s'était effondré devant les beautés célestes des musées. « Ah putain, mon Serge, comme c'est beau ! Comme c'est bon ! Ah, ah, regarde cette croupe !

Ah putain de merde ! » Et, tout en disant cela, il agrippait un sein échappé d'un décolleté ou une paire de fesses orpheline de sa culotte.

Alors que son pantalon tirebouchonnait sur ses mollets, Chauvin leva les yeux au plafond, oubliant une seconde de contempler la bouche divine aboutée à son pénis : une cage, accrochée à une chaîne, descendait lentement jusqu'au sol : derrière les grilles, des chimpanzés s'enculaient. « Ah la vache ! Ah putain ! Ah mon Serge ! Quelle folie ! »

Au fond de la salle, un rideau de velours s'ouvrit sur un bassin d'eau claire, aux parois transparentes. Une voix annonça : « La performance d'un poète de l'inouï. » Un type aux longs cheveux bruns et à la chemise noire ouverte sur un torse glabre gravit un escalier de trois marches, sans sourire, avec un air ténébreux de poète torturé. Il défit sa ceinture, puis baissa son pantalon et son slip. Enfin, il plongea ses fesses dans l'eau limpide. Toutes les lumières de la salle s'éteignirent, fors celle qui éclairait, par en dessous, la vasque cristalline.

Alors, on vit quelques bulles s'évader des fesses du poète, une à une, deux à deux, puis iriser la surface de l'eau, comme des diamants éphémères, fruits des entrailles humaines.

Corvec applaudit à tout rompre. Il expliqua le sens profond de cette performance à Langlois, lequel, pourtant, dans la situation où il se trouvait, se moquait bien de toutes les théories du monde, fussent-elles celles de son ami Corvec : « La bulle scande la pensée du poète, une pensée-bulle, un rythme libre, un vers libre qui s'évanouit à la surface des choses, qui refuse de *s'incarner*, de se chosifier, comme un pied de nez à tous les cuistres de la possession. Et pourtant, quoi de plus réel que cette symphonie de bulles, quoi de plus incongru ! Le non-dit de la bulle offre à nos consciences une image de l'insaisissable. »

Le discours de Corvec se grippa, puis s'arrêta : son épouse, pendant qu'il parlait, avait rejoint le serveur noir ! Tous deux s'embrassaient, et leurs mains se perdaient dans des zones érogènes. « Viens, Alexandre ! », lui cria sa femme. Corvec hésita, regarda autour de lui : l'indécence triomphait, les corps se dénudaient, les sexes frétilaient comme des bancs de poissons. Alors, Corvec s'allongea à côté de son épouse, puis joignit ses baisers à ceux du serveur aux pectoraux rutilants.

Chauvin, à quelques pas du couple Corvec, s'accouplait à une demoiselle aux seins tombants, entre deux sofas, à même un tapis en peau de panthère synthétique. Serge se contentait de boire un verre de rhum, par petites lampées. Il songeait à Chantal Beucher, restée là-bas, à Figeac, chez sa sœur. Il revoyait leurs promenades en Touraine, puis en Dordogne. Elle devait dormir, à l'heure qu'il était, dans le silence d'un grand lit.

Un prêtre en soutane et un sosie de Kant haranguaient les clients afin qu'ils cessassent de s'adonner aux « vices de la chair ». Les deux hommes mimaient la repentance en se signant ; certains débauchés leur lançaient une chaussure ou un slip au visage. Le prêtre feignait l'indignation, d'une voix de rogomme : « Ah, mes frères, vous serez tous damnés ! Le Très-Haut n'a pas de pitié pour les dépravés ! Foi d'abbé Pierre ! » Puis il relevait sa soutane et présentait son derrière au philosophe allemand qui, devant ce spectacle, se frottait les mains en souriant lubriquement, comme un acteur du cinéma muet.

Considérant la mélancolie de Serge, un homme aux traits creusés, à la moustache fine, vint s'asseoir sur le divan à ses côtés. Un fard épais recouvrait sa peau ; ses cheveux noirs, plaqués sur son front par de la brillantine, encadraient l'arrondi du visage. Enfin, une mince queue fourchue, cousue au derrière d'un pantalon fuselé, laissa penser à Serge que l'homme contrefaisait le diable, ce que le comédien confirma sans tarder en

se présentant comme le gérant du club et, accessoirement, comme un Méphistophélès occasionnel. « Tout le monde s’amuse, sauf vous... Et moi... Mais moi c’est normal, je veille toutes les nuits dans ce club. Même les spectacles les plus fous finissent par ennuyer. Et il y a longtemps que ma libido ne s’émeut plus... Regardez-les, ils n’ont qu’une idée en tête : jouir ! Jouir ! Jouir ! Quand j’ai acheté mon premier théâtre, il y a longtemps, très longtemps, je proposais des spectacles plus présentables, plus beaux : des concertos de Bach, la musique des sphères, le chant des anges... Aucun succès. Il fallut mettre la clé sous la porte. La faillite. Ce qui m’a sauvé ? Le cul ! L’orgie ! La baise ! » Pendant qu’il parlait, son maquillage gouttait, son mascara se mélangeait au bleu des cernes. « La joie est le sentiment le plus noble, le plus beau, le plus pur... Moi, je glisse une goutte de vulgarité dans les coupelles de la joie, je la dénature et je l’avilis. Telle est ma vie... » Son discours moralisateur terminé, le diable de pacotille se mit debout, puis il partit en trémoussant des fesses.

Serge l’avait à peine écouté. Une forêt de corps, plus ou moins dénudés, frémissait sous les désirs. Il avait envie de dormir. Et il songea à Chantal, esseulée dans son lit. Il aurait aimé dormir contre elle, en cuillers, dans une chambre de province au papier peint démodé, avec, sur un guéridon, une poupée folklorique de porcelaine, yeux grands ouverts dans la nuit.

Il se retourna : Chauvin et la demoiselle aux seins tombants s’en étaient allés du tapis en peau de panthère. Mais Serge ne pouvait quitter le club sans en avertir son ami. Il avisa au loin une silhouette qui pouvait être la sienne. Il s’approcha : cette fois Chauvin, infatigable, prenait en levrette une petite brune, très mince, à la poitrine de garçon et à la croupe épanouie. À côté de cette bête à deux dos, deux hommes, un Blanc et un Noir, gamahuchaient une belle femme complètement nue, ondulant du bassin. Le

Noir délaissait parfois le clitoris de la femme pour branler la queue du Blanc.

« Corvec ! s'exclama Chauvin. Regardez comme je bande ! Cette petite est une experte de la bite, ou je ne m'y connais pas ! » Corvec aurait été bien en peine de répondre, car le serveur noir, par un demi-tour habile, venait de se planter derrière lui et, avec l'aide de Laurence, enfonçait son braquemart dans l'orifice de l'universitaire.

Serge, après un signe d'au revoir à Chauvin, chemina sous la voûte de faux moellons, monta l'escalier, salua les deux cerbères qui s'ennuyaient à l'entrée du Paradis, et sortit dans la rue.

Il monta dans un taxi, les yeux à demi-fermés par le sommeil. Dans sa conscience défilait l'étrange carnaval de la nuit ; devant ses yeux, une procession d'immeubles, de lampadaires et d'affiches, perçus en contre-plongée – entre rêve et réalité, comme s'il lisait un roman.

À Bagneux, il se réveilla.



Du même auteur :

La France de Bernard, éditions rue fromentin, 2013.

Les Structures du mal, éditions rue fromentin, 2015.

Revenir à Lisbonne, éditions rue fromentin, 2016.

Disponibles en poche chez Pocket.

OceanofPDF.com



Illustration de couverture : Mathieu Persan

Dépôt légal : avril 2017

ISBN : 978-2-919547-52-4

IMPRIMÉ EN FRANCE

Achevé d'imprimer le 24 janvier 2018

sur les presses de l'imprimerie La Source d'Or

63039 Clermont-Ferrand

Imprimeur n° 20008N

OceanofPDF.com